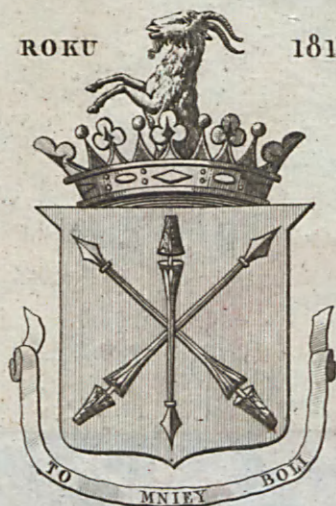




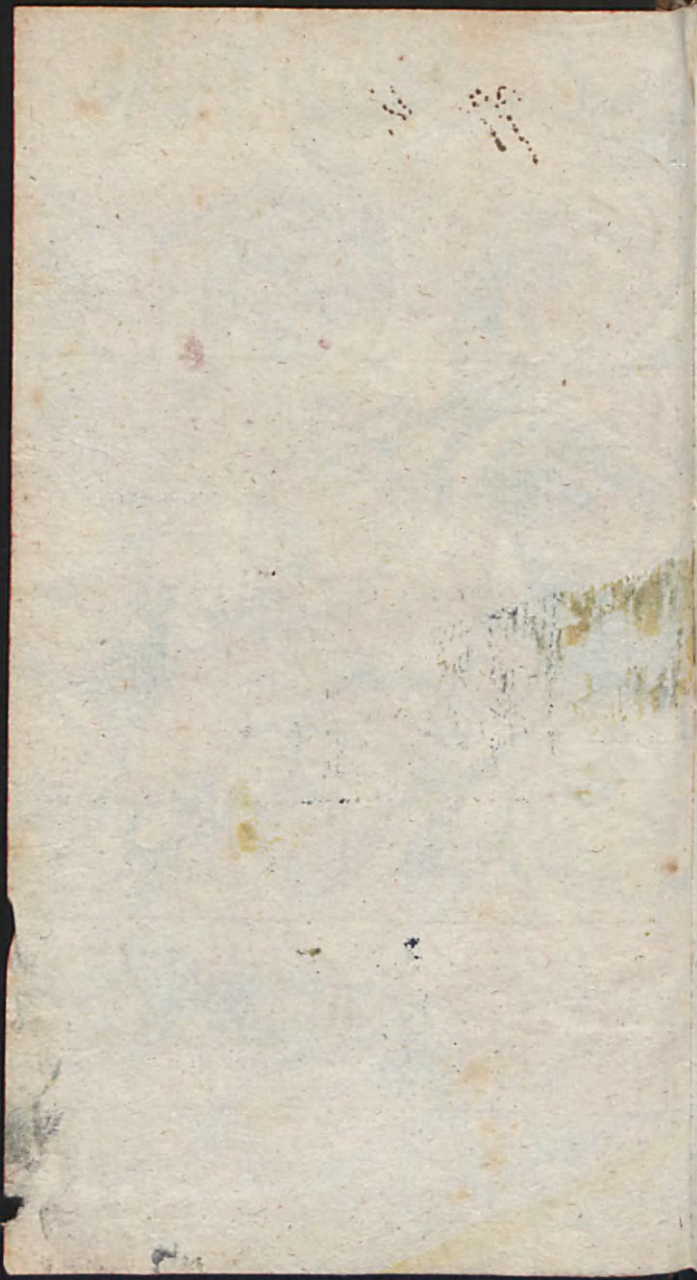
Z BIBLIOTEKI
ORDYNACYI ZAMOYSKIEY

ROKU 1815



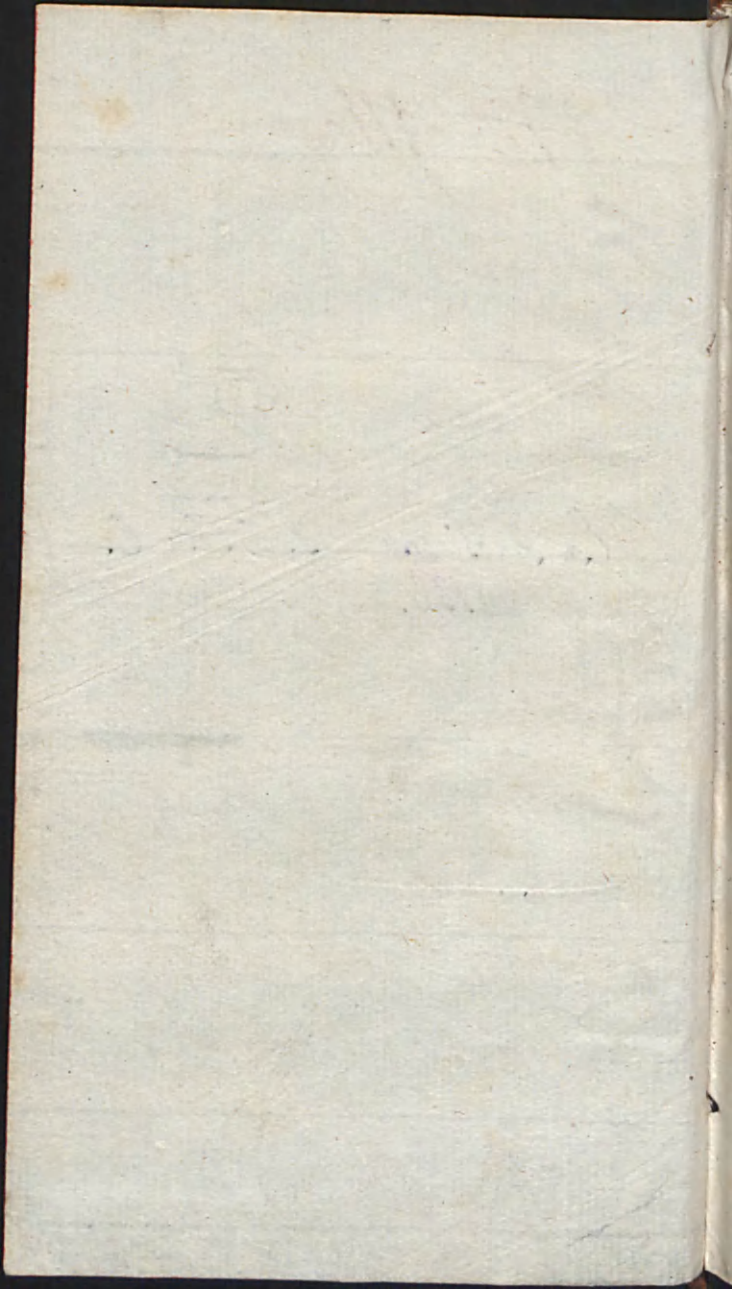
STANISŁAW ORDYNAT ZAMOYSKI





~~77-411~~

~~Ex Bibliotheca P. S. C.~~
~~1750.~~



DE
LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET
D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES.

Par rapport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles Lettres.

TOME TROISIEME.
DE L'HISTOIRE.

Nouvelle Edition.



A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire,
rue saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



0-18-0-1116 III
8°-6151 I



AVERTISSEMENT
de l'Auteur.



J'AVOIS compté d'abord qu'un volume seul me suffiroit pour ce que j'avois à dire sur l'Histoire , & je craignois même que ce n'en fût peutêtre encore trop. Mais , quelques retranchemens que j'aie faits , l'abondance & la richesse des sujets que j'ai eus à traiter , m'ont insensiblement entraîné plus loin que je ne pensois. J'ai éprouvé , en composant cet Ouvrage , quelque chose de ce qui arrive à ceux qui se trouvent à une table servie magnifiquement , & couverte d'un grand nombre de mets exquis , où il est difficile de s'en tenir sévèrement au pur nécessaire , & de garder les règles d'une exacte sobriété. Les morceaux d'histoire auxquels je me suis attaché , fournissent un si grand nombre de

AVERTISSEMENT.

faits considérables, de modèles éclatans de toutes sortes de vertus, de principes utiles pour la conduite de la vie; qu'il ne m'a pas été possible de me renfermer dans les justes bornes que je m'étois d'abord prescrites à moi-même. Comme le principal but que je me propose dans cette partie de mon Ouvrage, est de former l'esprit & le cœur des jeunes gens, de leur inspirer du goût pour la lecture, & sur-tout pour celle de l'Histoire, & de leur bien faire connoître le fruit qu'ils en doivent tirer; je me suis peut-être un peu trop livré à la beauté & à la solidité des matières que je traitois, parce qu'elles m'ont paru fort propres à mon dessein, & j'ai besoin que l'indulgence du Lecteur me pardonne cette espèce d'intempérance.

Je n'ai point cru devoir garder de règles uniformes dans les faits que je raporte, ni dans les réflexions que j'y ajoute. Quelquefois les récits sont assez longs: dans d'autres endroits ils sont fort courts & fort abrégés: quelquefois même ils sont confondus avec les réflexions. Je

AVERTISSEMENT.

ne donne point ici des préceptes ni des modèles sur la manière de composer l'Histoire : je propose seulement quelques essais de la méthode qu'on peut suivre en l'enseignant aux jeunes gens ; & pourvu que ces essais puissent leur être de quelque utilité, il me semble que par là les irrégularités qu'on y pourra remarquer, rentrent en quelque sorte dans la règle.

On trouvera ici , si je ne me trompe , beaucoup de traits d'histoire curieux & intéressans, beaucoup de réflexions également ingénieuses & solides, où je n'ai d'autre part ni d'autre mérite, que de les avoir ramassés de différens endroits pour les faire entrer dans mon Ouvrage. Tous ces passages, si admirables pour l'ordinaire dans les anciens auteurs , perdent beaucoup de leur beauté en passant de la langue originale dans une langue étrangère par une traduction souvent foible, ou même défectueuse. Ce sont comme autant de fleurs délicates , qu'il est difficile de manier pour les joindre ensemble, sans

AVERTISSEMENT.

flétrir & sans amortir en quelque chose leur vivacité. Ou, pour parler plus juste, ce sont des fruits excellens, qui, outre le suc & le goût qui en sont inséparables, ont une fraîcheur & un coloris, dont il est à craindre que la main qui les cueille ne leur fasse perdre une grande partie. J'espère néanmoins que malgré cet inconvénient, que j'aurois bien souhaité pouvoir éviter, le Lecteur plus attentif aux choses mêmes qu'au stile, ne laissera pas de goûter encore & d'estimer ce qu'il y a de beau & de solide dans les faits, dans les maximes, dans les réflexions que l'antiquité m'a fournies, & dont j'ai cru devoir faire un recueil assez ample en faveur des jeunes gens, qui ne peuvent pas encore avoir une grande connoissance de l'Histoire.

Je déclare ici dès le commencement, & je le répéterai souvent dans la suite, que c'est pour eux principalement que j'écris. Ainsi je ne croirai point avoir perdu mon tems, ni ma peine, si mon travail peut leur devenir utile. Je puis me

AVERTISSEMENT.

rendre ce témoignage, que je n'ai rien omis pour arriver à ce but. Ce que je ne pouvois tirer de mon propre fonds, je n'ai point fait difficulté de l'emprunter d'ailleurs; & je me croi obligé d'avouer que ce qu'il y a de plus beau dans cet Ouvrage, ne vient point de moi. Ecrivains grecs & latins, auteurs anciens & modernes, livres imprimés & manuscrits, amis absens & présens, j'ai tout mis à contribution, pour faire entrer dans mon Ouvrage le plus de beautés & de richesses qu'il m'a été possible.

J'aurois pu ne point entamer dans ce Tome-ci ce qui regarde l'histoire Romaine : mais comme il me reste beaucoup de matière * pour le Tome suivant, j'ai été bien aise de remplir davantage celui-ci, afin de me réserver plus de place dans l'autre; & d'ailleurs les morceaux de l'histoire Romaine que je touche étant entièrement détachés les uns des autres, peuvent aussi, sans aucun inconvénient, être placés & lus séparément.

Il m'en reste deux bien importants

* On peut voir page 10 ce qui doit entrer dans ces deux Tomes.

AVERTISSEMENT.

pour le Tome qui suivra celui-ci, & qui sont déjà tout prêts. Le premier regarde le tems de l'histoire Romaine que Polybe avoit choisi pour sujet de son grand Ouvrage, c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la destruction du royaume de Macédoine, par la défaite & par la mort de Persée son dernier Roi. Polybe me fournit encore l'autre morceau dans un endroit célèbre, où cet Auteur, aussi bon politique qu'habile historien, prévoit & prédit, sur la connoissance qu'il avoit de l'état présent de l'Empire Romain, que le gouvernement républicain feroit place à la domination monarchique.

Il nous manque, ce me semble, un Ouvrage qui feroit d'une grande utilité, & je pourrois même dire d'une absolue nécessité pour les jeunes gens. C'est une histoire ancienne composée en françois pour leur usage, d'où l'on écarteroit toutes les questions épineuses de critique, & les faits peu importans, & où l'on tâcheroit de faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans

AVERTISSEMENT.

les Auteurs anciens; & il faut avouer qu'il s'y rencontre des beautés infinies, soit pour les pensées, soit pour les principes, qui sont bien propres à élever l'ame, & à inspirer de grands & de nobles sentimens pour tous les états & pour toutes les conditions de la vie. J'ai dit qu'un pareil Ouvrage me paroissoit d'une absolue nécessité pour les jeunes gens, je parle surtout de ceux qui étudient dans les Colléges. Car la multiplicité des choses qu'on est obligé d'enseigner dans les classes, ne laisse point aux Professeurs, quelque érudition & quelque bonne volonté qu'ils puissent avoir, le tems d'enseigner de vive voix l'Histoire à leurs écoliers: & cependant on convient assez généralement que cette étude fait une des plus essentielles parties de l'éducation de la jeunesse. Il seroit donc à souhaiter qu'il y eût un Ouvrage composé exprès pour les jeunes gens, dont on leur prescriroit tous les jours une certaine lecture & une certaine tâche, & dont on leur feroit rendre compte de tems en tems. Cet ouvrage ne devoit être, ni un simple abrégé, chargé pres-

AVERTISSEMENT.

que uniquement de dates & de noms, ce qui ne peut guères servir qu'à ceux qui savent déjà l'Histoire; ni d'une trop grande étendue, car de jeunes gens occupés de beaucoup d'autres études nécessaires, ne peuvent pas donner un tems considérable à celle de l'Histoire. Si l'on me jugeoit capable d'un pareil Ouvrage, & que Dieu me donnât assez de vie & de santé pour l'entreprendre, au défaut d'un meilleur Ouvrier, je m'en chargerois volontiers quand j'aurai achevé celui que j'ai entre les mains. Car je comprends parfaitement de quel usage & de quelle importance il seroit, pour d'autres personnes même que celles qui étudient dans les Collèges; & j'ai toujours une vraie peine de n'avoir aucun livre de cette sorte à proposer à de jeunes gens de bonne volonté, qui au sortir des études souhaiteroient s'instruire de l'Histoire; & qui ne sont pas en état de la puiser dans les sources mêmes.

* J'entens
par ce mot
toutes les hi-
stoires an-
ciennes qui

L'histoire * Grecque a encore plus
besoin de ce secours, que l'histoi-
re Romaine, qui pour l'ordinaire

AVERTISSEMENT.

est plus connue, & dont on a quelques parties écrites de mains de maîtres; au lieu qu'on n'a presque aucune idée de la première. Je sens bien ce qui devrait entrer dans un tel Ouvrage, pour le rendre en même tems agréable & utile: mais il y a une grande différence entre le sentir, & le pouvoir heureusement exécuter.

font distinguées de l'histoire Romaine, & je prie qu'on me passe cette manière de parler.

Avant que de finir cet Avertissement, je dois dire un mot de la seconde édition des deux premiers volumes de cet Ouvrage qui commence aussi à paroître. Je les ai retouchés le plus exactement qu'il m'a été possible, & j'ai profité des remarques & des réflexions que plusieurs personnes ont eu la bonté de me communiquer. Les changemens que j'y ai faits sont en assez grand nombre, mais peu considérables, & ne regardent point le fonds de l'Ouvrage, ni les principes. J'ai corrigé quelques citations, qui n'étoient pas justes; & en retranchant, en ajoutant, ou en changeant quelques mots & quelques phrases, j'ai tâché d'éclaircir

AVERTISSEMENT.

des endroits, dont apparemment l'obscurité avoit donné lieu à la critique. J'ai fait peu d'additions. La plus grande est la traduction de deux Lettres de Cicéron à son ami Atticus, & de deux passages de son second livre sur la nature des dieux, que j'ai cru devoir ajouter dans l'endroit du premier Tome où je donne quelques règles pour bien traduire, & où j'en ai apporté des exemples.

Quand mes deux premiers volumes parurent pour la première fois, l'incertitude du succès me causa de grandes craintes. Maintenant c'est l'accueil favorable que je ne puis me dissimuler qu'on leur a fait, qui m'inquiète pour ce troisième volume, dans la juste appréhension où je suis de ne pas répondre comme je le souhaiterois à l'attente du public. Si le desir de lui plaire en tâchant de rendre quelque service à la jeunesse, est un titre pour mériter ses suffrages, j'ose par cet endroit me flater de n'être pas tout-à-fait indigne de son approbation.

DE LA



DE LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES.
LIVRE CINQUIEME.
DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS.



E N'EST PAS sans raison
que ^a l'Histoire a toujours ^{De l'utilité}
été regardée comme la lu- ^{de l'Histoire.}
mière des tems, la dépo-
sitaire des événemens, le
témoin fidèle de la vérité, la source
des bons conseils & de la prudence,
la règle de la conduite & des mœurs.
Sans elle, renfermés dans les bornes

a Historia testis tem- | vitæ, nuncia vetustatis.
porum, lux veritatis, | Cic. lib. 2. de Orat. num.
vita memoriæ, magistra | 16.

Tome III.

A

du siècle & du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connoissances particulières & de nos propres réflexions, ^a nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, & dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédé, & de tout ce qui nous environne. ^b Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue, qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, & de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde ? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connois-

^a Nescire quid antea
quàm natus sis acciderit,
id est semper esse puerum.
Cic. in Orat. n. 120.

^b Terram hanc cum po-
pulis urbibusque... puncti
loco ponimus, ad uni-
versa referentes : mino-
rem portionem aras no-
stra quàm puncti habet, si
tempori compareretur om-
ni. *Senec. de consol. ad
Marc. cap. 20.*

Nullum seculum ma-
gnis ingeniis clusum est,
nullum non cogitationi
pervium. *Ibid.*

Si magnitudine animi
egredi humanæ imbecil-
litate angustias liber,
multum per quod spatie-
mur temporis est... Licet
in consortium omnis ævi
patiter incedere. *Id. de
brev. vii. cap. 14.*

sances , si nous n'appellons à notre secours l'étude de l'Histoire, qui nous ouvre tous les siècles & tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité ; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus , tous leurs défauts ; & qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit , ou qu'elle nous donne lieu de faire , nous procure en peu de tems une prudence anticipée , fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'Histoire est l'école commune du genre humain ; également ouverte & utile aux grands & aux petits, aux Princes & aux sujets , & encore plus nécessaire aux grands & aux Princes qu'à tous les autres. Car comment à travers cette foule de flatteurs qui les assiègent de toutes parts , qui ne cessent de les louer & de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre & de leur empoisonner l'esprit & le cœur ; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux , & faire entendre sa faible voix au milieu de ce tumulte

4 De l'utilité de l'Histoire.

& de ce bruit confus ? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs & les servitudes de la roiauté ; leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire ; leur représenter que s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution , ils verront clairement ^a qu'ils sont pour les peuples , & non les peuples pour eux ; les avertir de leurs défauts ; leur faire craindre le juste jugement de la postérité ; & dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain phantôme de leur grandeur , & l'enivrement de leur fortune.

Elle ne peut leur rendre ces services si importans & si nécessaires que par le secours de l'Histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté , & qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des Rois mêmes , aussi bien que la renommée , que Sénèque appelle , *liberrimam principum judicem*. On a beau faire valoir leurs talens , admirer leur esprit ou leur courage , vanter leurs exploits & leurs conquêtes : si tout

Senec. de Consol. ad Marc. cap. 4.

^a Affiduis bonitatis argumentis probavit, non rempublicam suam esse, | sed se reipublicæ. Senec. de Clem. lib. 1. cap. 19.

cela n'est point fondé sur la vérité & sur la justice, l'Histoire leur fait secrètement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux Conquérans que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, ^a des brigands des nations, qui poussés par une ambition inquiète & aveugle, portent la désolation de contrées en contrées, ^b & qui semblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur & l'exécration du genre humain : au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurele, en sont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'Histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce Tribunal établi autre-

^a Prædo gentium leva-
vit se. *Jerem.* 4. 7.

^b Philippi aut Alexan-
dri latrocinia ceterorum-
que, qui exitio gentium
clari, non minores fuere
gestes. mortalium, quam

inundatio qua planum
omne perfusum est, quam
conflagratio qua magna
pars animantium exaruit.
Senec. lib. 3. Nat. Quæst.
in Præfat.

8 *De l'utilité de l'Histoire.*

fois chez les Egyptiens, où les Princes, comme les particuliers, étoient cités & jugés après leur mort, & que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. ^a Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, & qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un tems, & la vertu opprimée, appellent au Tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée, & qui, sans respect pour les personnes, & sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'Histoire les mêmes avantages; & ce que j'ai dit des Princes & des conquérans, comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes con-

^a Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes fideantur, utque pravis dictis factisque ex poste-
ritate & infamia metus sit. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 65.*

situées en dignité : Ministres d'Etat, Généraux d'armées, Officiers, Magistrats, Intendans, Prélats, Supérieurs ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, les peres & meres dans leur famille, les maîtres & maitresses dans leur domestique, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces personnes d'avoir dans une élévation très bornée plus de hauteur, de faste, & de caprice que les Rois, & de pousser plus loin l'esprit despotique & le pouvoir arbitraire. Il est donc très avantageux que l'Histoire leur fasse à tous d'utiles leçons; qu'elle d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidèle de leurs devoirs & de leurs obligations; & qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, & non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi l'Histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrit les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs & des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses & de tout ce vain éclat qui éblouit.

les hommes , & démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnemens , qu'il n'y a de grand & de louable que l'honneur & la probité. De l'estime & de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes & belles actions qu'elle leur présente , elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme , & qu'elle seule le rend véritablement grand & estimable. ^a Elle apprend à respecter cette vertu , & à en démêler la beauté & l'éclat à travers les voiles de la pauvreté , de l'adversité , de l'obscurité , & même quelquefois du décri & de l'infamie : comme au contraire elle n'inspire que du mépris & de l'horreur pour le crime , fût-il revêtu de pourpre , tout brillant de lumière , & placé sur le trône.

^a Si , quemadmodum visus oculorum quibusdam medicamentis acui solet & repurgari , sic & nos aciem animi liberare impedimentis voluerimus , poterimus perspicere virtutem , etiam obrutam corpore , etiam paupertate opposita , & humilitate & infamia objacentibus : cernemus , inquam , pulcritudinem illam , quamvis sordido obtectam. Rursus æquè malitiam , & ærumnosi animi vortum perspicimus , quamvis multus circa divitiarum radiantium splendor impediât , & intuentem , hinc honorum , illinc magnarum potestatum , falsa lux verberet. *Senec. Epist. 115.*

Mais pour me borner à ce qui est de mon dessein, je regarde l'Histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfans, également propre à les amuser & à les instruire, à leur former l'esprit & le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. ^a Elle peut même beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, & à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, & observé dans tous les tems, que l'étude de l'Histoire doit précéder toutes les autres, & leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célèbre Censeur, dont le nom & la vertu ont tant fait d'honneur à la république Romaine, & qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui & écrivit de sa propre main en gros caractères de belles histoires; afin,

^a Fatendum in ipsis rebus dum cognoscendumque
quæ discuntur & cognos- moveamur. *Cic. lib. 3. de*
cuntur, invitamenta in *fin. bon. & mal. n. 52.*
esse, quibus ad discen-

disoit-il, que cet enfant dès le plus bas âge fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connoissance avec les grands hommes de son pays, & de se former sur ces anciens modèles de probité & de vertu.

Il n'est pas nécessaire que je m'arrête plus longtems à prouver l'utilité de l'Histoire; c'est un point dont on convient assez généralement, & que peu de personnes révoquent en doute. L'important est de savoir ce qu'il faut observer pour rendre cette étude utile, & pour en tirer tout le fruit qu'on en doit attendre. C'est ce que je vais essayer de faire.

Division de
l'Ouvrage.

POUR METTRE quelque ordre dans ce que j'ai à dire sur l'Histoire, je diviserai ce traité en quatre parties. La première sera sur le goût de la solide gloire & de la véritable grandeur, & servira à précautionner les jeunes gens contre les fausses idées que l'étude même de l'Histoire pourroit leur donner sur ce sujet. La seconde regardera l'Histoire sainte. La troisième traitera de l'Histoire profane. Dans la dernière je dirai quelque chose de la fable, de l'étude des antiquités Grecques & Romaines, des Auteurs.

où l'on doit puiser la connoissance de l'Histoire, & de l'ordre dans lequel on les doit lire.

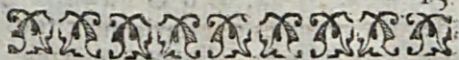
Je ne parle point ici de l'Histoire de France, parce que l'ordre naturel demande qu'on fasse marcher l'Histoire ancienne avant la moderne, & que je ne croi pas qu'il soit possible de trouver du tems pendant le cours des Classes pour s'appliquer à celle de France. Mais je suis bien éloigné de regarder cette étude comme indifférente; & je vois avec douleur qu'elle est négligée par beaucoup de personnes, à qui pourtant elle seroit fort utile, pour ne pas dire nécessaire. Quand je parle ainsi, c'est à moi-même le premier que je fais le procès, car j'avoue que je ne m'y suis point assez appliqué, & j'ai honte d'être en quelque sorte étranger dans ma propre patrie, après avoir parcouru tant d'autres pays. Cependant notre Histoire nous fournit de grands modèles de vertus, & un grand nombre de belles actions, qui demeurent la plupart ensevelies dans l'obscurité, soit par la faute de nos Historiens, à qui n'ont pas eu, comme les

a. Quia provenere ibi magna scriptorum ingenia,

Grecs & les Romains, le talent de les faire valoir ; soit par une suite du mauvais goût qui fait qu'on est plein d'admiration pour les choses qui sont éloignées de notre tems & de notre pays, pendant que nous demeurons froids & indifférens pour celles qui se passent sous nos yeux, & dans le siècle où nous vivons. Si l'on n'a pas le tems d'enseigner aux jeunes gens dans les Classes l'Histoire de France, il faut tâcher au moins de leur en inspirer du goût, en leur en citant de tems en tems quelques traits, qui leur fassent naître l'envie de l'étudier quand ils en auront le loisir.

per terrarum orbem (ve- | mis celebrantur. *Sallust. in:*
 rum) facta pro maxi- | bello *Caesilin.*





PREMIERE PARTIE.

SUR LE GOUT

DE LA SOLIDE GLOIRE,

ET DE

LA VERITABLE GRANDEUR.

TOUT le monde convient qu'un des premiers soins de quiconque pense à former les jeunes gens dans l'étude des belles lettres, est d'établir d'abord des principes & des règles du bon goût, qui leur puissent servir de guides dans la lecture des auteurs. Il est d'autant plus nécessaire de leur donner un pareil secours pour l'Histoire, qui peut être regardée comme une étude de morale & de vertu, qu'il est infiniment plus important de juger sainement de la vertu que de l'éloquence; & qu'il est beaucoup moins honteux & moins dangereux de se méprendre sur les règles du discours, que sur celles des mœurs.

Notre siècle, & encore plus notre nation, ont un besoin extrême d'être détrompés d'une infinité d'erreurs &



de faux préjugés qui deviennent tous les jours de plus en plus dominans ; sur la pauvreté & les richesses ; sur la modestie & le faste ; sur la simplicité des bâtimens & des meubles, & sur la somptuosité & la magnificence ; sur la frugalité, & les raffinemens de la bonne chere : en un mot sur presque tout ce qui fait l'objet du mépris ou de l'admiration des hommes. ^a Le goût public devient sur cela la règle des jeunes gens. Ils regardent comme estimable, ce qui est estimé de tous. Ce n'est pas la raison, mais la coutume qui les guide. ^b Un seul mauvais exemple seroit capable de corrompre l'esprit des jeunes gens susceptibles de toutes sortes d'impressions : que n'y a-t-il donc point à craindre pour eux dans un tems où :

^a Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est. *Senec. Epist. 123.*

Nulla res nos majoribus malis implicat, quam quod ad rumorem componimur : o timaratiea, quæ magno assensu recepta sunt... nec ad rationem, sed ad similitudinem vivimus. *Id. lib. de vit. beat. cap. 1.*

^b Unum exemplum, aut luxuriæ, aut avaritiæ, multum mali facit... quid tu accidere his moribus credis in quos publice factus est impetus? ... adeo nemo nostrum ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. *Senec. Ep. 7.*
Definit esse remedio locus, ubi, quæ fuerant vitia, mores sunt. *Ep. 39.*

DE LA SOLIDE GLOIRE. 15
les vices sont passés en usage, ^a & où
la cupidité s'efforce d'éteindre tout
sentiment d'honneur & de probité?

Quel besoin n'ont-ils pas de cette
^b science, dont le principal effet est
de dissiper les faux préjugés qui nous
séduisent, parce qu'ils nous plaisent;
de nous guérir & de nous délivrer des
erreurs populaires que nous avons
sucées avec le lait; de nous appren-
dre à faire le discernement du vrai &
du faux, du bon & du mauvais, de
la solide grandeur & d'une vaine en-
flure; ^c & d'empêcher que la conta-
gion du mauvais exemple & des cou-
tumes vicieuses n'infecte l'esprit des
jeunes gens, & n'étouffe en eux les
heureuses semences de bien & de
vertu qu'on y remarque. ^d C'est dans

^a Certatur ingenti quo-
dam nequitia certamine:
major quotidie peccandi
cupiditas, minor vere-
cundia est. *Id. lib. 1. de*
Ira, cap. 8.

^b Sapientia animi ma-
gistra est. . . Quæ sunt
mala, quæ videantur,
ostendit. Vanitatem exuit
mentibus, dat magnitudi-
nem solidam: nec igno-
rari sinit, inter magna
quid intersit & tumida.
Epist. 90

Inducenda est in ocu-
patum locum virtus, quæ

mendacia contra verum
placencia extirpet; quæ
nos à populo, cui nimis
credimus, separet, ac sin-
ceris opinionibus reddat.
Epist. 94.

^c Tanta est corruptela
malæ consuetudinis, ut
ab ea tanquam igniculi
extinguantur à natura da-
ti, exorianturque & con-
firmantur vitia contraria.
Cic. lib. 1. de leg. n. 33.

^d Socrates hanc sum-
mam dixit esse sapientiam,
bona malaque distingue-
re. *Senec. Ep. 71.*

cette science, qui consiste à juger des choses, non par l'opinion commune, mais par la vérité; non par ce qu'elles paroissent au dehors, mais par ce qu'elles sont réellement, que Socrate mettoit toute la sagesse de l'homme.

J'ai donc cru devoir commencer ce traité de l'Histoire par établir des principes & des règles pour juger sainement des belles & des bonnes actions, pour bien discerner en quoi consiste la solide gloire & la véritable grandeur, & pour démêler précisément ce qui est digne d'estime & d'admiration, & ce qui ne mérite que l'indifférence & le mépris. Sans ces règles les jeunes gens peu précautionnés, n'ayant pour guides que leurs propres panchans, ou les opinions populaires, pourroient prendre pour modèle tout ce qui est conforme à ces fausses idées, & se remplir des passions & des vices de ceux dont l'histoire raporte des actions éclatantes, qui ne sont pas toujours vertueuses ni estimables.

Il n'y a, à proprement parler, que l'Evangile & la parole de Dieu qui puisse nous prescrire des règles sûres & invariables pour juger sainement

DE LA SOLIDE GLOIRE. 17
 de toutes choses ; & il semble que
 c'est uniquement dans un fonds si ri-
 che que je devrois puiser les instru-
 ctions que j'entreprends de donner aux
 jeunes gens sur un sujet si important.
 Mais, afin de leur faire mieux com-
 prendre combien les erreurs que je
 combats ici sont condamnables , &
 combien elles sont contraires même
 à la droite raison , je ne tirerai mes
 principes que du Paganisme , qui nous
 enseignera que ce qui rend l'homme
 véritablement grand & digne d'ad-
 miration , ce n'est point les richesses ,
 la magnificence des bâtimens , la
 somptuosité des habits ou des meu-
 bles , le luxe de la table , l'éclat des
 dignités ou de la naissance , la répu-
 tation , les actions brillantes , telles
 que les victoires & les conquêtes , ni
 même les qualités de l'esprit les plus
 estimables : mais ^a que c'est par le
 cœur que l'homme est tout ce qu'il
 est , & que plus il aura un cœur véri-
 tablement grand & généreux , plus il
 aura de mépris pour tout ce qui pa-

^a Cogita in te , præter
 animum , nihil esse mi-
 rabile : cui magno nihil
 magnum est. *Senec. Ep. 8.*
 Hoc nos doce , beatum

esse illum , cui omne bo-
 num in animo est . illum
 erectum , & excelsum , &
 mirabilia calcantem. *Id.*
Epist. 45.

18 *I. Partie. Du GôûT*
roit grand au reste des hommes. Je
n'avois d'abord tiré mes exemples
que de l'Histoire ancienne : mais des
personnes habiles & intelligentes
m'ont conseillé d'y en ajouter d'au-
tres tirés de l'Histoire moderne, &
sur-tout de celle de France, & elles
m'en ont elles-mêmes fourni plu-
sieurs, dont je reconnois ici leur
être redevable.

Quoique j'aie puisé tous mes prin-
cipes, & la plupart des exemples dans
le Paganisme, & que j'aie évité de
proposer pour modèles tant de Saints
illustres que le christianisme nous
fournit pour tous les états & toutes
les conditions ; il ne s'en suit pas que
mon dessein ait été de me borner à
des vertus purement payennes. On
peut considérer les choses d'une ma-
nière plus humaine, sans en exami-
ner la dernière fin & les plus subli-
mes motifs. On s'élève ainsi par de-
grés à une vertu plus pure & plus
parfaite ; & en se rendant attentif &
docile à la raison, l'on se prépare à
le devenir à la religion & à la foi,
qui commandent les mêmes choses,
mais en proposant de plus grands mo-
tifs, & de plus dignes récompenses.

Au reste je prie le Lecteur de se souvenir que cet ouvrage n'est point fait pour les savans , qui sont très instruits du fond de l'histoire , & qui pourroient trouver ennuyeux ce grand nombre de faits que je cite , parce qu'ils n'ont rien de nouveau pour eux :
^a mais que mon dessein est d'instruire principalement de jeunes étudiants , qui souvent n'auront presque d'autre idée de l'Histoire que celle que je leur en donne dans ce livre ; ce qui m'oblige d'être plus long , de rapporter plus d'exemples , & d'y joindre plus de réflexions que je n'aurois fait sans cela.

§. I.

RICHESSES. PAUVRETE'.

^b COMME les richesses sont le prix de ce qui est le plus estimé & le plus recherché dans la vie , des dignités , des charges , des terres , des maisons , des ameublemens , de la bonne chere , du plaisir : il n'est pas étonnant qu'elles soient elles-mêmes plus estimées.

^a Nos institutionem professi , non solum scientibus ista , sed etiam discipulis tradimus : ideoque paulo pluribus verbis debet haberi venia. *Quin-*

til. lib. 11. cap. 1.

^b Hæc ipsa res tot magistratus , tot judices continet , quæ magistratus & judices facit , pecunia : quæ ex quo in honore esse cœ-

& plus recherchées que tout le reste. Ce sentiment, déjà trop naturel aux enfans, est nourri & fortifié en eux par tout ce qu'ils voient & par tout ce qu'ils entendent. Tout retentit de louanges des richesses. L'or & l'argent font l'unique ou le principal objet de l'admiration des hommes, de leurs desirs, de leurs travaux. On les regarde comme ce qui fait toute la douceur & la gloire de la vie, & la pauvreté au contraire comme ce qui en fait la honte & le malheur.

Senec. Epist.
115.

Cependant l'antiquité nous fournit un peuple entier (chose étonnante !) qui se récrie contre de tels sentimens. Euripide avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par cette pensée : *Les richesses font le souverain bonheur du genre humain : & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Ces derniers vers révoltèrent tout le peuple d'Athènes. Il s'éleva d'une voix

pit, verus rerum honor cecidit. . . Admirationem nobis parentes auri argen- tique fecerunt : & teneris infusa cupiditas altius se- dit, crevitque nobiscum. Deinde totus populus, in alia, dil ors, in hoc con-	venit : hoc suscipiunt, hoc suis optant. . . Denique eo mores redacti sunt, ut paupertas maledicto probroque sit, contempta divitibus, invisâ paupe- ribus. Senec. Epist. 115.
--	---

commune contre le Poëte , & l'auroit chassé de la ville sur le champ , s'il n'avoit prié qu'on attendît la fin de la pièce où le panégyriste des richesses périssoit misérablement. Mauvaise & pitoiable excuse ! L'impresion que de telles maximes font sur l'imagination étant vive & prompte , n'attend pas les remèdes lents que l'Auteur croit y apporter dans la conclusion de la pièce.

Le peuple Romain ne pensoit pas moins noblement. Son ambition étoit d'acquiescer beaucoup de gloire , & peu de bien. ^a Chacun cherchoit, dit un historien , non à s'enrichir , mais à enrichir sa patrie ; & ils aimoient mieux être pauvres dans une République riche , qu'être eux-mêmes riches pendant que la République seroit pauvre. On sait que c'est à l'école *Horat. Od. 12.* & dans le sein de la pauvreté que *lib. 3.* furent formés les Camilles , les Fabrices , les Curius ; & qu'il étoit ordinaire aux plus grands hommes de mourir sans laisser de quoi fournir

^a Patriæ rem unusquisque, non suam, augere properabat: pauperque in divite, quàm dives in paupere imperio versari malebat. *Val. Max. lib. 4. cap. 4.*

aux dépenses de leurs funérailles , ni de quoi doter leurs filles.

Telle étoit aussi la disposition de nos anciens Magistrats , & on lit avec plaisir dans l'histoire des Premiers Présidens du Parlement de Paris , que le célèbre JEAN DE LA VACQUETTE
 » mourut plus riche d'honneur & de
 » réputation que de biens de fortune.
 » Car aiant délaissé trois filles , héritières seulement de ses vertus , le
 » roi LOUIS XI son Maître , pour
 » reconnoissance des services qu'il lui
 » avoit rendus , prit le soin de les
 » marier selon leur condition & de
 » ses propres deniers.

Un mot de l'Empereur Valérien nous marque l'estime qu'on faisoit encore de la pauvreté dans ces derniers tems de l'Empire. Il avoit nommé au Consulat Aurélien , celui-là même qui depuis fut Empereur ; & comme il étoit pauvre , il chargea le Garde du trésor de lui fournir tout l'argent dont il auroit besoin pour les dépenses qu'il falloit faire en entrant dans cette charge , & il lui écrivit en ces termes : a » Vous donnerez

a Aureliano , cui con- | paupertatem , qua ille
 sulatum deculimus , ob | magnus est , ceteris ma-

„ à Aurélien , que j'ai nommé Consul,
 „ tout ce qui sera nécessaire pour les
 „ spectacles dont la coutume le char-
 „ ge. Il mérite ce secours A CAUSE
 „ DE SA PAUVRETÉ, QUI LE REND
 „ VERITABLEMENT GRAND, ET QUI
 „ LE MET AU-DESSUS DE TOUS LES
 „ AUTRES.

Voilà comme dans tous les tems ,
 & dans tous les Etats, ont pensé ceux
 qui avoient l'ame véritablement no-
 ble & élevée. Ces grands hommes,
 persuadés ^a que rien ne marque da-
 vantage de la petitesse & de la bas-
 sesse d'esprit que d'aimer les riches-
 ses , & que rien au contraire n'est
 plus grand ni plus généreux que de
 les mépriser , faisoient consister la
 plus sublime vertu à supporter avec
 noblesse la pauvreté , & à la regar-
 der comme un avantage , & non
 comme un malheur. Selon eux , le
 second degré de la vertu consistoit
 à faire un bon usage des riches-
 ses , quand on en possédoit : & ils

jor, dabis ob editionem
 Circensium, &c. *Vopisc.*
in vita Imper. Aur.

a Nihil est tam angu-
 sti animi tamque parvi,
 quàm amare divitias; ni-

hil honestius magnificen-
 tiusque quàm pecuniam
 contemnere, si non habeas:
 si habeas, ad beneficentiam
 liberalitatemque conver-
 tere. *Cic. lib. 1. Off. c. 68.*

pensoient que l'emploi le plus conforme à leur destination, & le plus propre à attirer aux riches l'estime & l'amour des hommes, étoit de les faire servir au bien de la société. En un mot, ^a ils comptoient ne posséder véritablement, que ce qu'ils avoient donné.

Plut. Cimon, Général Athénien, ne croïoit avoir de grands biens que pour les communiquer à ses citoyens, pour vêtir les uns, & pour soulager la misère des autres. Ce que Philopémen gagnoit sur l'ennemi, il ne l'emploïoit qu'à fournir des chevaux ou des armes à ceux de ses citoyens qui en manquoient, & à paier la rançon des prisonniers de guerre. Aratus, Général des Achéens, se fit universellement aimer, & sauva sa patrie, en appliquant les présens qu'il recevoit des Rois à calmer les divisions qui y régnoient, en acquittant les dettes des uns, en aidant les autres dans leurs besoins, & en rachetant les captifs.

Pour me contenter d'un seul exem-

^a Nihil magis possidere me credam, quam bene donata. <i>Senec. de vit. beat.</i> cap. 20.	Hoc habeo, quodcum- que dedi. <i>Lib. 6. de benef.</i> cap. 3.
---	---

ple parmi les Romains, Pline le jeune
 dépense des sommes considérables pour
 le service de ses amis. Il remet à l'un *Lib. 2. Epist.*
 tout ce qu'il lui doit. Il acquitte les *Lib. 3. Epist.*
 dettes qu'un autre avoit contractées *11.*
 pour de justes raisons. Il augmente la *Lib. 6. Epist.*
 dot de la fille d'un autre, afin qu'elle *32.*
 puisse soutenir la dignité de celui qui
 la doit épouser. Il fournit à l'un de *Lib. 1. Epist.*
 quoi être Chevalier Romain. Pour gra- *19.*
 tifier un autre, il lui vend une terre *Lib. 7. Epist.*
 au dessous de sa valeur. Il donne à un *11. & 14.*
 autre * de quoi retourner en son pays, *Lib. 3. Epist.*
 pour y finir tranquillement ses jours. ** Le Poëte*
 Il se rend facile dans les discussions *Martial.*
 de famille, & relâche volontiers de ses *Lib. 4. Epist.*
 droits. Il gratifie sa nourrice d'une *10.*
 petite terre, qui suffit pour la faire *Lib. 8. Ep. 2.*
 subsister. Il fait présent à sa * patrie *Lib. 5. Epist.*
 d'une bibliothèque, avec un revenu *7.*
 suffisant pour l'entretenir. Il y fonde *Lib. 6. Epist.*
 les gages des Professeurs pour l'in- *3.*
 struction de la jeunesse. Il y fait un *Lib. 1. Ep. 8.*
 établissement pour élever les orphe- ** La ville de*
 lins & les enfans des pauvres, dont *Come.*
 il reste encore quelques vestiges jus- *Lib. 4. Epist.*
 qu'à ce jour. Et il fait tout cela avec *13.*
 un bien médiocre. Mais la frugalité *Lib. 1. Epist.*
 étoit, comme il le déclare lui-même, *8.*
 un riche fonds, qui suppléoit à ce

qui manquoit à son revenu , & qui fournissoit à toutes ces libéralités qui nous étonnent dans un particulier.

Lib. 1. Epist. 4. *Quod cessat ex redivu, frugalitate suppletur ; ex qua , velut ex fonte , liberalitas nostra decurrit.*

Qu'on demande aux jeunes gens ce qu'ils pensent d'un tel exemple , en leur faisant comparer ce noble & cet aimable usage des richesses avec celui qu'en font ces hommes dénaturés , qui vivent comme s'ils n'étoient nés que pour eux seuls ; qui n'estiment les biens que parce qu'ils servent d'instrumens à leurs passions , pour entretenir leur luxe , l'amour des délices , une vaine ostentation , une curiosité inquiète ; qui ne sont d'aucune ressource , ni pour leurs proches , ni pour leurs amis , ni pour leurs plus anciens & plus fidèles domestiques ; & qui croient ne rien devoir ni au sang , ni à l'amitié , ni à la reconnoissance , ni au mérite , ni à l'humanité , ni même à la patrie.

Hommes illustres de M. Perrault.

M. de Turenne aiant pris le commandement de l'armée d'Allemagne , trouva les troupes en si mauvais état , qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour habiller les soldats , & pour remonter

la cavalerie, ce qu'il a fait plus d'une fois. Quoiqu'il n'eût que * quarante mille livres de rente de sa maison, il ne voulut jamais accepter des sommes considérables que ses amis lui offroient, ni rien prendre à crédit chez les marchands; de peur, disoit-il, que s'il venoit à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie. Je sai que tous les ouvriers qui travailloient pour sa maison, avoient ordre de porter leurs mémoires avant qu'on partît pour la campagne, & qu'ils étoient payés régulièrement.

Pendant qu'il commandoit en Allemagne, une ville neutre, qui crut que l'armée du Roi alloit de son côté, fit offrir à ce Général cent mille écus, pour l'engager à prendre une autre route, & pour le dédommager d'un jour ou deux de marche qu'il en pourroit coûter de plus à l'armée. *Je ne puis en conscience*, répondit M. de Turenne, *accepter cette somme, parce que je n'ai point eu intention de passer par cette ville.*

L'action du grand Scipion en Espagne, lorsqu'il ajouta à la dot d'une

*Lettres de
Boursault.*

* Lorsqu'il mourut on trouva pas chez lui quinze cents francs d'argent comptant.

*Vie du Chev.
Bayard.*

jeune Princesse qu'il avoit fait prisonnière la rançon que ses parens avoient apportée pour la racheter , ne lui a fait guères moins d'honneur que les plus fameuses conquêtes. Une action toute pareille du Chevalier Bayard ne mérite pas moins de louange. Quand Bresse fut prise d'assaut sur les Vénitiens , il avoit sauvé du pillage une maison où il s'étoit retiré pour se faire panser d'une blessure mortelle qu'il avoit reçue au siège , & avoit mis en sûreté la Dame du logis , & ses deux jeunes filles qui y étoient cachées. A son départ cette Dame , pour lui marquer sa reconnoissance , lui offrit une boîte où il y avoit deux mille cinq cens ducats , qu'il refusa constamment. Mais voyant que son refus l'affligoit d'une manière sensible , & ne voulant pas laisser son hôte mal contente de lui , il consentit à recevoir son présent , & aiant fait venir les deux jeunes filles pour leur dire adieu , il donna à chacune d'elles mille ducats pour aider à les marier , & laissa les cinq cens qui restoient pour être distribués à des Communautés qui auroient été pillées.

Mais pour mieux concevoir com-

bien le desintéressement a de noblesse & de grandeur , considérons-le , non dans des Généraux d'armée & des Princes , dont la puissance & la gloire semblent peutêtre relever l'éclat de cette vertu ; mais dans des personnes du plus bas rang , à l'égard de qui rien ne peut exciter l'admiration que la vertu même. Un pauvre homme , qui étoit portier à Milan chez un Maître de pension , trouva un sac où il y avoit deux cens écus. Celui qui l'avoit perdu , averti par une affiche publique , vint à la pension , & aiant donné de bonnes preuves que le sac lui appartenoit , le portier le lui rendit. Plein de joie & de reconnoissance , il offrit à son bienfaiteur vingt écus , que celui-ci refusa absolument. Il se réduisit donc à dix , puis à cinq. Mais le trouvant toujours inexorable : *Je n'ai rien perdu* , dit-il , d'un ton de colère en jettant par terre son sac , *Je n'ai rien perdu , si vous ne voulez rien recevoir*. Le portier reçut cinq écus , qu'il donna aussitôt aux pauvres.

J'ai entendu raconter à un Lieutenant Général des armées du Roi , que dans une occasion , où les soldats s'a-

S. Aug.
Serm. 178.

musoient à dépouiller les corps de ceux qui avoient été tués, l'Officier qui les commandoit, pour les animer à poursuivre vivement l'ennemi, & en même tems pour les dédommager, leur avoit jetté 40 ou 50 pistoles qu'il avoit dans sa poche. Le plus grand nombre refusa de prendre part à cette libéralité, qu'ils trouvoient deshonorante pour eux, comme s'ils avoient besoin de présens pour faire leur devoir, & pour servir leur Roi. Feu M. de Louvois aiant été informé de cette action, les combla de louanges, leur fit distribuer à chacun une certaine somme à la vûe des trou-pes, & eut soin de les avancer dans l'occasion.

Chacun sent bien, en lisant de telles histoires, l'effet qu'elles produisent sur son cœur. Que l'on compare une conduite si noble & si généreuse avec la bassesse de sentimens de tant de personnes qui ne cherchent & n'estiment dans les grandes places que l'occasion & la facilité de s'enrichir, & l'on n'aura pas de peine à conclure avec Cicéron, qu'il n'y a point de vice plus infamant, surtout pour ceux qui sont constitués en digni-

DE LA SOLIDE GLOIRE. 31
 té, & chargés de procurer le bien des
 autres, que l'avarice. *Nullum igitur Lib. 2. Offic.
 vitium tetrius quam avaritia, præsertim n. 77.
 in principibus, & rempublicam guber-
 nantibus. Habere enim quæstui republi-
 cam, non modò turpe est, sed sceleratum
 etiam & nefarium.*

Cette attache à l'argent est un dé-
 faut qui deshonne aussi infiniment
 les gens de lettres, comme au con-
 traire rien ne leur fait plus d'honneur
 que de regarder avec indifférence les
 richesses.

Sénèque, après avoir fait de si fré-
 quens & de si magnifiques éloges de
 la pauvreté, avoit bien raison de se
 reprocher à lui-même l'indigne atta-
 chement qu'il avoit pour les biens,
 & ces acquisitions sans nombre qu'il
 avoit faites de terres, de jardins, &
 de maisons magnifiques, ne craignant
 point d'employer pour cela les usures
 les plus criantes, & de deshoner
 entièrement, sinon la philosophie, du
 moins le philosophe.

Tout ce qu'il dit dans un de ses *Lib. de vita
 Traités pour justifier sa conduite, ne beata, c. 17-
 23.*

a Ubi est (dit-il en parlant
 à Néron) animus ille mo-
 dicis contentus? Tales
 hortos instruit, & per hæc
 suburbana incedit, & tan-
 tis agrorum spatiis tam
 lato scenore exuberat?
Tacit. Annal. l. 14. c. 53.

fera jamais croire qu'il étoit fans attache pour les biens, & qu'il ne leur avoit donné entrée que dans sa maison, & non dans son cœur. *Sapiens non amat divitias, sed mavult; non in animum illas, sed in domum recipit.*

Dictionnaire
de Bayle.

Je suis fâché qu'Amiot, qui dans son siècle a fait tant d'honneur à la littérature, ait terni un peu sa gloire par cette rouille de l'avarice. C'étoit un pauvre garçon, fils à ce que l'on croit d'un boucher, & qui s'étoit avancé par son mérite. Il étoit devenu Evêque d'Auxerre, & Grand Aumônier de France. Charles IX, qu'il avoit élevé & instruit, l'appelloit toujours son Maître, & se jouant quelquefois avec lui, il lui reprochoit en riant son avarice. Un jour qu'Amiot demandoit un Benefice de grand revenu, ce Prince lui dit : *Eh quoi, mon Maître ! vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content : je croi que vous les avez, & plus.* Sire, répondit-il, *l'appetit vient en mangeant.* Et toutefois il obtint ce qu'il desiroit. Il mourut riche de plus de deux cens mille écus.

Nous avons dans l'Université un homme que je n'ose nommer, parce

qu'il est encore en vie, mais dont je ne puis passer sous silence le noble & rare desintéressement. Après avoir enseigné avec beaucoup de réputation la Philosophie dans le Collège de Beauvais, où il avoit été élevé comme enfant de la maison, & dont il fut depuis désigné Principal; dans le tems même qu'il remplissoit la première dignité de l'Université, il fut appelé à la Cour pour travailler à l'éducation du Prince qui occupe maintenant le trône d'Espagne; & depuis il a eu l'honneur d'être employé auprès de notre jeune Roi actuellement régnant. Les deux Cours de France & d'Espagne, se sont empressées de lui marquer leur reconnaissance en lui offrant des Benefices & des pensions, qu'il a toujours constamment refusés, alléguant pour raison que ses gages lui suffisoient, & beaucoup au delà, pour vivre selon son état, dans lequel ses différens emplois, quelque éclatans qu'ils fussent, ne lui ont jamais rien fait changer. Il s'appelloit *Vittement*. Sa mort, arrivée depuis quelques années, me permet de le nommer.

IL EST RARE de juger sainement de ce qui brille au dehors, & de ce qui frappe les yeux par un éclat extérieur. Il y a peu de personnes qui entendent parler des fameuses Pyramides d'Egypte, sans être transportées d'admiration, & sans se récrier sur la grandeur & sur la magnificence des Princes qui les bâtirent. Je ne sai si cette admiration est bien fondée, & si ces masses énormes de bâtimens, qui couvraient des sommes immenses, qui firent périr un nombre infini d'hommes employés à ces travaux,^a & qui n'étoient que pour la pompe & l'ostentation, sans être destinés à aucun usage solide; si, dis-je, de tels bâtimens méritent qu'on en parle avec tant d'éloges.

La vraie élévation ne consiste pas à desirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée, ou une erreur populaire, représentent comme grand & magnifique. Elle ne consiste pas à tenter des choses difficiles par l'attrait

^a Pyramides Regum | ostentatio. Plin. lib. 36.
pecunia otiosa ac stulta | hist. nat. cap. 12.

DE LA SOLIDE GLOIRE. 35
même de la difficulté. Elle ne se sent
pas excitée par l'idée du merveilleux,
& par le plaisir de surmonter l'impos-
sible, comme l'histoire l'a remarqué
de Néron, à qui tout ce qui étoit
sans apparence se montrait sous l'i-
dée de grandeur. *Erat incredibilium* *Tacit. An.*
cupitor. *lib. 15. c. 42.*

Cicéron ne trouve d'ouvrages & *Lib. 2. Offic.*
de bâtimens véritablement dignes. *n. 60.*
d'admiration, que ceux qui ont pour
but l'utilité publique: des aqueducs,
des murailles de villes, des citadelles,
des arsenaux, des ports de mer.

Il remarque que Périclès, le pre- *Ibid.*
mier homme de la Grèce, fut juste-
ment blâmé d'avoir épuisé le trésor
public pour embellir la ville d'Athé-
nes, & l'enrichir d'ornemens super-
flus. Les Romains, dès la fondation
de l'Empire, eurent un goût bien dif-
férent. Ils visioient au grand, mais
dans les choses qui regardent ou la re-
ligion, ou l'utilité publique. *Tite-Live* *Lib. 1. n. 56.*
remarque que sous Tarquin le su-
perbe on acheva un ouvrage pour
faire écouler les eaux de la ville, &
que l'on bâtit les fondemens du Ca-
pitole avec une magnificence que les
siècles postérieurs ont eu de la peine

à égaier : & aujourd'hui l'on admire encore la beauté & la solidité des grands chemins construits par les Romains en différens endroits , & qui subsistent presque dans leur entier depuis tant de siècles.

*Lib. 1. Offic.
n. 138.*

Il faut à peu près porter le même jugement par rapport aux bâtimens des particuliers. Cicéron , en examinant quelle doit être la maison d'un homme constitué en charge , & qui tient un rang distingué dans l'Etat , veut qu'on y cherche avant tout l'utilité & l'usage : à quoi l'on peut ajouter une seconde vûe , qui regarde la commodité & la dignité : ^a mais il recommande sur-tout d'y éviter une somptuosité & une magnificence , dont l'exemple ne manque jamais de devenir contagieux & funeste , chacun se piquant dans ce genre non seulement d'atteindre , mais de surpasser les autres. Lucullus , dit Cicéron , a-t-il beaucoup d'imitateurs de ses excellentes qualités ? mais combien

a Cavendum est etiam , præsertim si ipse ædifices , ne extra modum sumptu & magnificentia prodeas : quo in genere multum mali etiam in exemplo est. Studiosè enim pleri-

que , præsertim in hac parte , facta principum imitantur : ut L. Luculli summi viri virtutem quis ? at quàm multi vilarum magnificentiam imitati sunt ! *Ibid. n. 140.*

n'en a-t-il point pour ce qui regarde la somptuosité des bâtimens ? On pourroit citer de notre tems beaucoup de familles qui ont été ou entièrement ruinées , ou notablement incommodées , par la fureur de bâtir , soit à la ville soit à la campagne , des maisons magnifiques qui absorbent le bien le plus liquide d'une famille , & passent bientôt à des étrangers , qui profitent de la folie des premiers maîtres. Et c'est ce qui doit porter les personnes chargées de l'éducation des jeunes gens à les précautionner de bonne heure contre un goût si commun & si dangereux.

Les anciens Romains en étoient bien éloignés. Plutarque dans la vie de Paul Emile fait mention d'un *Ælius Tuberon* , ^a grand homme de bien , dit-il , & qui soutint la pauvreté plus noblement & plus généreusement que nul autre Romain. Ils étoient seize proches parens , tous du nom & de la famille *Ælia* , qui n'avoient qu'une petite maison à la ville , & autant à la campagne , où ils vivoient tous ensemble avec leurs femmes , & un grand nombre de petits enfans.

^a Ἀνὴρ ἀρετῆς, ὃς μεγαλοπρεπείαςτα Ῥωμαῖοι πενίαν ἡρώ-
σασκεν.

Cic. lib. 1. de
Offic. n. 139.

Chez ces anciens Romains, ce n'étoit point la maison qui faisoit honneur au maître, mais le maître qui faisoit honneur à la maison. ^a Une cabane chez eux devenoit aussi auguste qu'un temple, parce que la justice, la générosité, la probité, la bonne foi, l'honneur y habitoient : & peut-on appeller petite une maison, qui renfermoit tant & de si grandes vertus ?

Le goût pour la modestie des bâtimens & l'éloignement de toute somptuosité en ce genre, a passé de la République à l'Empire, & des particuliers aux Empereurs mêmes.

Plin. in Paneg.
37.

Trajan mettoit sa gloire à édifier peu, afin d'être plus en état d'entretenir les anciens édifices. *Idem tam parcus in adificando, quam diligens in tuendo.* Il ne faisoit point de cas de tout ce que l'on donne à l'ostentation & à la vanité. ^b Il connoissoit, dit

^a Istud humile tugurium . . . jam omnibus templis formosius erit, cum illic justitia conspecta fuerit, cum continentia, cum prudentia, pietas, omnium officiorum rectè dispensandorum ratio. Nullus angustus est locus, qui hanc tam ma-

gnarum virtutum turbam capit. *Senec. de Consol. ad Helv. cap. 9.*

^b Scis ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria: ubi sint honores: in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successioribus liceat. Arcus enim, & statuas, aras etiam

Pline , en quoi consistoit la véritable gloire d'un Prince. Il savoit que des statues , des arcs de triomphe , des bâtimens , sont sujets à périr par les flammes , par le tems , par la fantaisie d'un successeur : mais que celui qui méprisait l'ambition , qui modère ses passions , qui donne des bornes à une puissance qui n'en a point , est loué de tout le monde durant sa vie , & encore plus après sa mort , lorsque personne n'est contraint de le louer.

L'événement fit voir qu'il avoit pensé juste. Alexandre Sévere aiant fait rétablir plusieurs ouvrages de Trajan , y fit remettre par tout le nom de ce Prince , sans souffrir qu'on y substituât le sien. Tous les grands Empereurs ont eu la même modération ; & l'on voit encore aujourd'hui qu'il y a beaucoup plus de médailles frappées à la gloire des Princes qui ont réparé les édifices publics , & les monumens de leurs prédécesseurs , qu'à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux.

templaque demolitur & obli-
curat oblivio , negli-
git carpitque posteritas.
Contra , contentor am-
bitionis , & infinitæ po-
testatis domitor ac frena-

tor animus , ipsa vetu-
state floreat , nec ab ullis
magis laudatur , quam
quibus minime necesse
est. *Plin.*

Suetone.

Nous avons déjà remarqué ailleurs qu'Auguste, pendant près de cinquante ans de règne, se contenta toujours d'un même appartement & des mêmes meubles.

*Suet. in vit.**Vesp. cap. 2.*

Vespasien & Tite se firent un honneur & un plaisir de conserver à la campagne la petite habitation qui leur venoit de leurs peres, sans y faire aucun changement.

Ces Maîtres du monde ne se trouvoient pas logés trop à l'étroit dans une maison qui n'avoit été bâtie que pour un simple particulier. On voit encore aujourd'hui les vestiges de la maison de campagne d'Adrien, qui ne passe pas la grandeur de nos maisons ordinaires, & qui n'égale point celle de plusieurs particuliers de nos jours.

Maintenant des hommes qui n'ont d'autre mérite que leurs richesses, (& souvent fortis de quelle origine!) bâtissent à la ville & à la campagne de superbes palais. Malheur à quiconque se trouve près d'eux. Tôt ou tard la maison, la vigne, & l'héritage du voisin sont absorbés dans ces vastes bâtimens, & servent à agrandir leurs jardins & leurs parcs,

DE LA SOLIDE GLOIRE. 41

Ce que l'histoire nous apprend du Cardinal d'Amboise, Archevêque de Rouen, & Ministre d'Etat sous Louis XII, est un exemple bien rare. Un Gentilhomme de Normandie avoit une terre voisine de la belle maison de Gaillon, qui dès lors appartenoit à l'Archevêché de Rouen. Il n'avoit point d'argent pour marier sa fille; &, pour en trouver, il offrit au Cardinal de vendre sa terre à vil prix. Un autre auroit peut-être profité de cette occasion: mais le Cardinal sachant le motif du Gentilhomme, lui laissa sa terre, & lui donna gratuitement l'argent dont il avoit besoin.

*Vie du Card.
d'Amboise par
Baudier. —*

Nous avons eu de nos jours un Prince, dont la France regrettera éternellement la perte, par beaucoup d'autres endroits, & en particulier à cause de l'éloignement extrême qu'il avoit pour tout faste, & pour toute dépense inutile. On lui proposoit d'embellir un appartement par des cheminées plus ornées & plus à la mode: comme il n'y avoit point de nécessité, il aima mieux conserver les anciennes. Un bureau de quinze cens livres qu'on lui conseilloit d'a-

*Mgr. le Duc
de Bourgogne.*

cherer , lui parut d'un trop grand prix : il en fit chercher un vieux dans le garde-meuble , & il s'en contenta. Il en étoit ainsi de tout : & le motif de cette épargne , étoit de se mettre en état de faire de plus grandes libéralités. Quelle bénédiction pour un royaume , & quel présent du ciel , qu'un Prince de ce caractère ! En fait de solide gloire & de véritable grandeur , combien un tendre amour pour les peuples , qui va jusqu'à s'épargner tout pour les soulager , est-il préférable à toute la magnificence des plus superbes bâtimens !

C'est ce que le Roi Louis XIV. près de mourir , c'est-à-dire dans un tems où l'on juge sainement des choses , fit entendre au Roi actuellement régnant. Entre plusieurs autres avis qu'il lui donna , * dont on a cru avec raison devoir conserver à jamais la mémoire , *J'ai trop aimé la guerre , lui dit-il , ne m'imites pas en cela , non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites.* Dans le dernier entretien qu'il eut à Séaux tête à tête avec son

* Dernières paroles de Louis XIV au Roi Louis XV. de l'Imprimerie du Cabinet du Roi.

DE LA SOLIDE GLOIRE. 43
petit-fils qui partoît pour l'Espagne ,
il lui avoit recommandé la même
chose : & le Roi d'Espagne a rapporté
à une personne de qui l'on tient ceci , *à M. Vitre-*
que son grand-pere lui avoit dit ces *ment.*
paroles les larmes aux yeux.

§. III.

AMEUBLEMENS. HABILLEMENS.
EQUIPAGES.

RIEN de tout cela ne rend un homme plus grand ni plus estimable , parce que rien de tout cela ne fait partie de lui-même , mais est hors de lui , & lui est entièrement étranger. Cependant voila en quoi la plupart des hommes font consister leur grandeur. Ils se regardent comme confondus & incorporés avec tout ce qui les environne , ameublemens , habillemens , équipages. Ils enflent & grossissent le plus qu'ils peuvent par tout cet appareil l'idée qu'ils se forment d'eux-mêmes. Par là ils s'estiment fort grands , & se flattent de paroître tels aux yeux des autres.

^a Mais pour juger sainement de leur

^a Nemo istorum quos | altiore fastigio ponunt ,
divitiarum honoresque in | magnus est. Quare ergo

grandeur, il faut les examiner en eux-mêmes, & mettre à l'écart pour quelques momens leur train & leur suite. On reconnoit pour lors qu'ils ne paroissent grands & élevés, que parce qu'on les considéroit sur leur base. Quand ils sont réduits à eux seuls, à leur propre fonds, à leur juste mesure; ce vain phantôme disparoit. Ils sont riches & parés au dehors, comme le sont les murailles de leurs appartemens: au dedans ce n'est souvent que petitesse, que bassesse, que pauvreté, que vuide affreux de tout mérite; & quelquefois même cet éclat extérieur cache les plus grands crimes & les plus honteux désordres.

magnus videtur? Cum basi illum sua metiris... Hoc laboramus errore, sic nobis imponitur, quod neminem æstimamus eo quod est, sed adjicimus illi & ea quibus adorna- tus est. Atqui cum voles veram hominis æstima- tionem inire, & scire qualis sit, nudum inspicere. Ponat patrimonium, po- nat honores, & alia for- tunæ mendacia. <i>Senec.</i> <i>Epist. 76.</i> Auro illos, argento, & ebore corravi: intus boni	nihil est. Isti, quos pro felicibus aspicitis, si, non qua occurrunt, sed qua latent, videritis, miseri sunt, sordidi, turpes, ad similitudinem parietum suorum extrinsecus culti. Itaque, dum illis licet stare, & ad arbitrium suum ostendi, nitent & imponunt: cum aliquid incidit quod disturbet ac detegat, tunc apparet quantum altæ ac veræ fœditatis alienus splen- dor absconderit. <i>Id. lib.</i> <i>de Provid. cap. 6.</i>
--	---

^a Dieu, dit quelque part Sénèque, ne pouvoit mieux décrier ni dégrader tous ces biens extérieurs qui font l'objet de nos vœux, qu'en les accordant souvent, comme il fait, à des misérables & à des scélérats, & en les refusant pour l'ordinaire aux plus gens de bien. En effet, où ceux-ci en feroient-ils réduits, si l'on ne jugeoit des hommes que par le dehors? & combien de fois le plus solide mérite a-t-il été méconnu, & exposé même au mépris, parce qu'il étoit caché sous un vil habit, & sous un extérieur peu frappant?

Philopémen, le plus grand homme de guerre qui de son tems fût dans la Grèce, qui illustra si fort la République des Achéens par son rare mérite, & que les Romains mêmes ont appelé par admiration le dernier des Grecs : Philopémen, dis-je, étoit pour l'ordinaire vêtu fort simplement, & marchoit assez souvent sans suite & sans train. Il arrive seul en cet état dans la maison d'un ami qui l'avoit invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis qui atten-

*Plut. in vitâ
Philop.*

^a Nullo modo magis | ad turpissimos defert, ab
potest Deus concupita | optimis abigit. *Ibid. cap.*
traducere, quàm si illa! s.

doit le Général des Achéens, le prit pour un domestique, & le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuisine, parce que son mari étoit absent. Philopémen quitta sans façon son manteau, & se mit à fendre du bois. Le mari étant survenu dans cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle: ^a Qu'est-ce donc, seigneur Philopémen, & que veut dire ceci? C'est, répliqua-t-il, que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine.

*Plutarch. in
Apophthegm.*

Scipion Emilien, pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut, ne fit aucune acquisition, & ne laissa en mourant que quarante-quatre marcs de vaisselle d'argent, & trois marcs de vaisselle d'or, quoiqu'il eût été le maître de toutes les richesses de Carthage, & qu'il eût enrichi ses soldats plus qu'aucun autre Général d'armée. Aiant été député par le Sénat Romain, avec un plein pouvoir, pour remettre le bon ordre dans les villes & dans les provinces, & pour être l'inspecteur des nations & des rois, quoiqu'il fût né d'une des plus illustres maisons de Rome, qu'il eût été adopté dans une

^a Τί τὸτο (ἔφη) Φιλο- | δωρίζων ἑαυτὸς) ἢ κακὰς
ποίηται ; Τί γὰρ ἄλλο, (ἔφη) ὥστε δίκας δίδωμι.

des plus riches , & qu'il eût un si auguste caractère à soutenir au nom de l'Empire Romain , il ne mena avec lui qu'un ami , encore étoit - ce un philosophe , & cinq domestiques : l'un desquels étant mort dans le voiage , il se contenta des quatre qui lui restoient , jusqu'à ce qu'il en eût fait venir un de Rome pour le remplacer. Aussitôt qu'il fut arrivé à Alexandrie avec cette médiocre suite, la renommée le découvrit malgré les précautions que sa modestie avoit prises , & attira au-devant de lui toute la ville à la descente du vaisseau. ^a Sa personne seule, sans autre escorte que celle de ses vertus, de ses exploits, & de ses triomphes, lui suffit pour faire disparaître, même aux yeux du peuple, le vain éclat du Roi d'Egypte qui étoit venu à sa rencontre avec toute sa cour , & pour attirer sur lui seul les yeux , les acclamations , & les applaudissemens de tout le monde.

Ces exemples nous apprennent *Senec. Epist.* qu'on ne doit point juger des hom- 47.

^a Cum per socios & exterarum gentes iter faceret, non mancipia sed victoriae numerabantur; nec quantum auri & argenti, sed quantum amplitudinibus populus secum ferret, aestimabatur. *Val. Max.* lib. 4. cap. 3. n. 13.

mes par le dehors, comme on n'estime point un cheval par sa parure. Un rare mérite peut être caché sous un vil habit, comme un vêtement précieux peut couvrir de grands vices. Ils nous montrent en second lieu, qu'il faut plus de courage & de force d'esprit qu'on ne pense, pour se mettre au dessus des opinions populaires, & pour ne point être touché d'une espèce de honte qu'il a plu au monde d'attacher à une manière de vivre simple, pauvre, frugale. Sénèque, tout philosophe qu'il étoit, ou qu'il vouloit paroître, avoit conservé quelque chose de cette mauvaise honte; & il en fait lui-même l'aveu au sujet d'un chariot de payfan dont il se servoit quelquefois pour aller à sa maison de campagne, mais qui le faisoit rougir malgré lui quand d'honnêtes gens le rencontroient sur le chemin dans cet équipage; preuve certaine,

a Vix me obtineo, ut hoc vehiculum velim videri meum. Durat adhuc perversa recti verecundia. Quoties in aliquem comitatum lautiozem incidimus, invitius erubescimus: quod argumentum est, ista quæ probo, quæ laudo, nondum habere certam fidem & immobilem. Qui sordido vehiculo erubescit, pretioso gloriatur. Parum adhuc profeci; nondum audeo frugalitatem palam ferre: etiam nunc curo opiniones viatorum. *Senec. Epist. 17.*
dit-il,

dit-il, qu'il n'étoit pas bien sincérement convaincu de tout ce qu'il avoit dit & écrit sur les avantages d'une vie pauvre & frugale. Celui qui rougit d'un chariot de payfan, ajoute-t-il, fait donc cas d'un chariot magnifique. C'est avoir fait peu de progrès dans la vertu, que de n'oser se déclarer ouvertement pour la pauvreté & la frugalité, & d'être encore attentif à ce que diront les passans.

Agésilas, Roi de Lacédémone, étoit en cela plus philosophe que Sénèque. *Plut. in vit. Agésil.* L'éducation de Sparte l'avoit aguerri contre cette mauvaise honte. Pharnabaze, Gouverneur de l'une des provinces du Roi de Perse, avoit souhaité traiter de la paix avec lui. L'entrevue se fit en pleine campagne. Le premier parut avec tout le faste & tout le luxe de la cour des Perses. Il étoit vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or & d'argent. On étendit par terre de superbes tapis, & on y joignit de riches coussins pour s'asseoir dessus. Agésilas, vêtu tout simplement, n'y fit point tant de façon : il s'assit par terre sur le gazon. Le faste du Persan en rougit, & ne pouvant soutenir une telle comparaison,

rendit hommage à la simplicité du Lacédémonien en l'imitant. C'est qu'un autre cortège, bien plus brillant que tout l'or & l'argent de Perse, environnoit Agésilas, & le rendoit respectable. Je veux dire son nom, sa réputation, ses victoires, & la terreur de ses armes, qui faisoit trembler le Roi de Perse jusques sur son trône.

1. Dio.

2. *Il. in. paneg.*

3. *Capitol.*

4. *In vit. M.*

Ant. V. Hist. epi-

tom. & Eu-

trop.

Les Empereurs ¹ Nerva, ² Trajan, ³ Antonin, ⁴ Marc-Aurèle, firent vendre les palais, la vaisselle d'or & d'argent, les meubles précieux, & toutes les superfluités dont ils pouvoient se passer, & que leurs prédécesseurs avoient accumulées par la seule envie de posséder seuls ce qu'il y a de plus rare & de plus beau. Ces mêmes Princes, aussi-bien que Vespasien, Pertinax, Sévère, Alexandre, Claude II, Tacite, que leur mérite seul éleva à l'empire, & que tous les siècles ont admirés comme les meilleurs & les plus grands Princes, ont toujours aimé une grande simplicité dans leurs habits, dans leurs meubles, dans tout leur extérieur, & n'ont eu que du mépris pour tout ce qui sentoit le faste & le luxe. En re-

DE LA SOLIDE GLOIRE. 51
tranchant toutes ces dépenses inutiles, ils trouvoient un plus grand fonds dans leur modestie, que les plus avarés dans leurs rapines; & sans chercher à se relever par un éclat extérieur, ^a ils ne se montroient Empereurs que par le soin des affaires. Dans tout le reste ils s'égalôient aux autres citoyens, & vivoient en simples particuliers. Mais plus ils s'abaissoient, plus ils paroissoient grands & augustes.

Plin. paneg.

Dio. lib. 66.

Vespasien dans les jours solennels buvoit dans une petite tasse d'argent que lui avoit laissé sa grand-mère qui l'avoit élevé. La suite de Trajan étoit fort modeste & médiocre. Il n'envoioit point devant lui faire retirer le monde pour lui faire place, & il vouloit bien être quelquefois obligé de s'arrêter dans les rues pour laisser passer le train des autres.

Sueton. cap. 2. vit. Vesp.

Plin. paneg.

Marc-Aurèle portoit encore plus loin l'éloignement de tout ce qui a quelque air de luxe & de faste. Il couchoit sur la dure: dès l'âge de douze ans il prit l'habit de philosophe: il se passoit de gardes, d'ornemens impériaux, des marques d'honneur qu'on

M. Aur. vit. Dio. Julian. Cas.

a Τῇ περὶ τῆς κατὰ τὴν ἀρετὴν ἐπιμέλει.

portoit devant les Césars & les Augustes. Et ce n'étoit point par l'ignorance du grand & du beau qu'il se conduisoit ainsi , mais par un goût plus vif & plus pur qu'il avoit de l'un & de l'autre , & par l'intime persuasion où il étoit que la plus grande gloire , aussi bien que le principal devoir de l'homme , sur-tout s'il a quelque pouvoir , & s'il se trouve dans une place distinguée , c'est d'imiter la divinité en se mettant en état d'avoir besoin de très peu de chose pour lui , & en faisant aux autres tout le bien dont il est capable.

*Vie du Card.
d'Osset.*

Arnaud d'Osset, si célèbre par son adresse merveilleuse dans les négociations , quoiqu'il ne fût point meublé à beaucoup près en Cardinal , ne voulut pourtant point accepter l'argent , le coche , (c'est-à-dire le carrosse) & les chevaux , ni le lit de damas rouge , que le Cardinal de Joyeuse lui envia présenter trois semaines après sa promotion. Car , dit-il , encore que je n'aie point tout ce qu'il me faudroit pour soutenir cette dignité , si est-ce que je ne veux pour cela renoncer à l'abstinence & modestie que j'ai toujours gardée. Une telle disposition est bien plus

Lettre 181.

DE LA SOLIDE GLOIRE. 53
rare & bien plus estimable, qu'un
magnifique équipage, & qu'un riche
ameublement.

Le Tribun du peuple qui se rendit Liv. lib. 34.
n. 7.
l'avocat des Dames Romaines contre
le sévère Caton, pour leur faire resti-
tuer après la seconde guerre Punique
le droit d'user d'or & d'argent dans
leurs habits, semble insinuer que la
parure étoit comme leur partage natu-
rel, dont elles ne pouvoient se passer;
& que ne pouvant aspirer aux dignités,
au sacerdoce, à l'honneur du triom-
phe, il y auroit, non seulement de la
dureté, mais de l'injustice, à leur re-
fuser une consolation, que la seule
nécessité des tems leur avoit fait re-
trancher. Cette raison put toucher le
peuple, mais elle ne fait pas d'honneur
au sexe, qu'elle taxe de petitesse & de
foiblesse d'esprit, en faisant voir com-
bien il est sensible aux plus petites cho-
ses. *Virorum hoc animos vulnerare posset :
quid muliercularum censetis, quas etiam
parva movent?*

Cependant l'histoire nous apprend
que les Dames Romaines se dépouil-
lèrent généreusement de tous leurs
bijoux, & donnèrent tout leur or &
leur argent, dans une première oc- Liv. lib. 5.
n. 25.

casion , pour mettre la République en état de s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait à Apollon , & on leur accorda pour cela d'honorables distin-

Ibid. n. 50. ctions; & dans une autre , pour racheter Rome d'entre les mains des Gaulois , ce qui procura aux Dames le droit & le privilège de pouvoir être louées publiquement après leur mort aussi - bien que les hommes.

Liv. lib. 24. n. 18. Dans la seconde guerre Punique les veuves portèrent de même leur or & leur argent au trésor public pour aider l'État dans l'extrême besoin où il se trouvoit.

La fameuse Cornélie, fille du grand Scipion , & mere des Gracques , est connue de tout le monde. Il n'y avoit point à Rome de noblesse plus illustre , ni de maison plus riche que la sienne. Une Dame de Campanie l'étant venu voir , & logeant chez elle , étala avec pompe tout ce qu'il y avoit alors de plus à la mode & de plus grand prix , pour la toilette des femmes; or & argent , bijoux , diamans , brasselets , pendans d'oreilles , & tout cet attirail que les Anciens appelloient *mundum muliebre*. Elle s'attendoit à en trouver encore da-

Valer. Max. lib. 4. cap. 4.

DE LA SOLIDE GLOIRE. 55
vantage chez une personne de cette
qualité, & demanda avec beaucoup
d'empressement à voir sa toilette.
Cornélie fit durer adroitement la
conversation jusqu'au retour de ses
enfans, qui étoient aux écoles publi-
ques : & quand ils furent rentrés ,
» Voila , dit-elle en les lui montrant ,
» ma parure & mes bijoux : *Et hæc ,*
inquit , ornamenta mea sunt. Il ne faut
que se demander à soi-même ce qu'on
pense naturellement au sujet de ces
deux Dames, pour reconnoître com-
bien la noble simplicité de l'une l'em-
porte au-dessus de la vaine magnifi-
cence de l'autre. Quel mérite en ef-
fet, & quel esprit y a-t-il à amasser
à force d'argent beaucoup de pierre-
ries & de bijoux, à en tirer vanité,
& à ne savoir parler d'autre chose ?
Et au contraire quelle force d'esprit
n'y a-t-il point, sur-tout pour une
Dame de la première qualité, de se
mettre au dessus de ces bagatelles, de
faire consister son honneur & sa gloire
dans la bonne éducation de ses enfans,
de n'épargner aucune dépense pour y
réussir, & de montrer que la noblesse
& la grandeur d'ame est de tous les
sexes !

» L'Archevêque de Bourges (de
 * » Beaunes) dans la Harangue qu'il fit
 » aux Etats de Blois contre le luxe ,
 » principalement en ce qui étoit des
 » coches , (c'est-à-dire des carrosses)
 » dont plusieurs personnes de médio-
 » cre condition commençoient à se
 » servir , relève extrêmement la mo-
 » destie de la Première Présidente de
 » Thou , laquelle , pour montrer
 » exemple aux autres Dames de qua-
 » lité , s'étoit toujours contentée de
 » se faire porter en trouffe à cheval
 » lorsqu'elle faisoit ses visites dans la
 » ville. « Ce qu'il y a de beau & de
 louable dans ce trait d'histoire n'est
 pas de faire ses visites montée en
 croupe sur un cheval ; telles étoient
 les mœurs de ce tems-là : mais c'est
 la force & la grandeur d'ame de cette
 Dame , qui croioit que c'étoit soute-
 nir la dignité de son rang , & être
 véritablement Première Présidente ,
 que de donner aux autres l'exemple de
 modestie & de simplicité.

§. IV.

DU LUXE DE LA TABLE.

IL FUT porté à Rome dans les der-
 niers tems de la République à un ex-

cès qui paroît à peine croiable : & sous les Empereurs on enchérit encore sur ce qui s'étoit pratiqué jusques-là.

Luculle , qui d'ailleurs avoit d'ex- *Plut. in vit. Luculli.*
cellentes qualités , crut au retour de ses campagnes devoir substituer à la gloire des armes & des combats celle de la magnificence , & il tourna tout son esprit de ce côté-là. Il employa des sommes immenses pour ses bâtimens & pour ses jardins : il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table. Il vouloit que chaque jour elle fût servie avec la même somptuosité , n'y eût-il personne de dehors. Comme son maître d'hôtel s'excusoit un jour de la modicité d'un repas sur ce qu'il n'y avoit point de compagnie :
» Ne savois-tu pas , lui dit-il , que Luculle devoit manger aujourd'hui
» chez Luculle ? « Cicéron & Pompée , ne pouvant croire ce qu'on disoit de la magnificence ordinaire de ses repas , voulurent un jour le surprendre , & s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'ayant rencontré dans la place publique , ils lui demandèrent à diner , & ne souffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre

à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fit manger dans la sale d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude & une opulence qui surprit & effraia les conviés. Ils ne savoient pas que *la sale d'Apollon* étoit le mot du guet, & signifioit que le festin devoit monter à cinquante mille* drachmes.

*Vingt-cinq
mille francs.

Si la bonne chere & le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire, Luculle étoit le plus grand homme de son tems. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit, & même quelle folie il y avoit à faire consister son honneur & sa réputation à persuader le public que tous les jours il faisoit pour lui seul des dépenses énormes & insensées ? Voila pourtant de quoi il se repaissoit. Je ne sai si les convives, qui admiroient sans doute & louoient beaucoup une telle magnificence, étoient plus sages que lui. Car c'est ce qui entretenoit sa folie & sa maladie. *Irritamentum est omnium, in qua insanimus, admirator & conscius.* Et il en est ainsi de tout ce qui compose cette magnificence extérieure par laquelle on veut se rendre considérable, vastes apparte-

DE LA SOLIDE GLOIRE. 59
mens , meubles précieux , riches vé-
temens. ^a Tout cela est pour la mon-
tre , & non pour l'usage : pour les
spectateurs , & non pour le maître.
Réduisez-le à la solitude, vous le ren-
dez frugal & modeste , & vous faites
tomber tout ce vain appareil.

Voici une autre espèce de folie. Une *Plut. in vit. Anton.*
personne entrant dans la cuisine d'An-
toine , fut surprise d'y voir huit san-
gliers qu'on faisoit rotir en même
tems. Elle crut que le nombre des
convives devoit être fort grand , ce
n'en étoit point là la raison. C'est que
chez Antoine , pendant qu'il étoit à
Alexandrie , il falloit que vers l'heure
du souper il y eût toujours un repas
magnifique prêt à servir , afin qu'au
moment qu'il plairoit au maître de la
maison de se mettre à table , il trouvât
les viandes les plus exquisés cuites à
propos.

Je ne parle point de ces dépenses
poussées jusqu'à l'extravagance & à
la fureur : un plat composé de lan-

^a Quid miraris ? quid ista , si absconderis. *Id.*
stupet ? Pompa est. Osten- *Epist. 94.*
duntur istæ res , non Assuecimas à nobis re-
possidentur. *Senec. Epist.* movere pompam , & usus
rerum non ornamenta-
110. metiri. *Id. de tranquil.*
Ambitio & luxuria sce-
am desiderant : sanabis *anim. sap. 9.*

gues des oiseaux les plus rares qui fussent dans l'univers ; plusieurs perles d'un prix infini fondues , & infusées dans une liqueur , pour avoir le plaisir d'avaler en un seul coup un million.

A ces monstres de faste & de luxe , qui deshonnorent l'humanité , opposons la modestie & la frugalité d'un Caton , l'honneur de son siècle & de sa République : je parle de l'ancien , surnommé ordinairement le Censeur.

*Plut. in vit.
Caton. Cens.*

Il se glorifioit de n'avoir jamais bû d'autre vin que celui de ses ouvriers & de ses domestiques , de n'avoir jamais fait acheter de viande pour

** Trois livres
quinze sols.*

son souper qui passât * trente sesterces , de n'avoir jamais porté de robe

** Cinquante
livres.*

qui eût coûté plus de * cent drachmes d'argent. Il avoit appris , disoit-il , à

vivre ainsi , par l'exemple du célèbre Curius , ce grand homme qui chassa Pyrrhus de l'Italie , & qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maison qu'il avoit habitée dans le pays des Sabins , étoit voisine de celle de Caton , & par cette raison il le regardoit comme un modèle que le titre du voisinage devoit encore lui rendre plus respectable. C'est ce

Curius que les Ambassadeurs des Samnites trouvèrent dans une maison petitement & pauvrement bâtie, assis au coin de son feu où il faisoit cuire des racines ; & qui refusa avec hauteur leurs présens, ajoutant que quiconque se pouvoit contenter d'un tel repas n'avoit pas besoin d'or ; & que pour lui il estimoit plus honorable de commander à ceux qui avoient de l'or, que de l'avoir soi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impression sur la plupart des hommes de notre siècle : mais ils en faisoient une si profonde sur plusieurs des plus grands Empereurs Romains, que quoiqu'ils fussent au comble des richesses & de la puissance, qu'ils dussent soutenir la majesté d'un vaste Empire, & qu'ils eussent devant les yeux les profusions en tout genre de leurs prédécesseurs ; ils croioient ne pouvoir aspirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au dessus de la corruption de leur siècle, ils se rapprocheroient de ces vénérables modèles de l'antiquité, formés sur les règles de la raison la plus pure, & sur le goût le plus juste de la solide gloire.

C'est en étudiant ces grands originaux que Vespasien se déclara l'ennemi du faste, des délices, de la bonne chère, & qu'il voulut dans tout son extérieur imiter la modestie & la frugalité des Anciens. C'est par ces vertus qu'il arrêta le cours du luxe public & des dépenses excessives, sur tout celles de la table.^a Et ce désordre, qui avoit paru à Tibère au dessus des remèdes, qui s'étoit infiniment accru depuis sous les mauvais Princes, & que les loix armées de toute la terreur des peines n'avoient pu réprimer, céda à l'exemple seul de sa sobriété & de sa simplicité, & au desir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il dégrada de même & deshonna le luxe & la mollesse, en ôtant le brevet d'une charge à un jeune homme qui étoit venu tout parfumé pour l'en remercier, & en ajoutant : *J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail.*

Les Empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc - Aurele, Sévère,

*Tacit. Ann.
lib. 3. cap. 52.*

*Sueton. lib. 8.
cap. 8.*

Præfecturam

^a Præcipuus adstricti moris auctor Vespasianus fuit, antiquo ipse cultu victuque : obsequium inde in principem, & æmulandi amor, validior quam poena ex legibus & metus. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 55.*

Alexandre , Pertinax , Aurélien , Tacite , Claude II , Probe , tous Princes qui ont fait le plus d'honneur au trône , conduits par le même goût , & disciples des mêmes maîtres , se sont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales & des plus modestes , & en ont sévèrement banni la somptuosité & les délicatesses de la bonne chere. La plupart même d'entr'eux se contentoient à l'armée des nourritures * les plus communes qu'on donne aux soldats ; & afin qu'ils n'en pussent douter , Alexandre faisoit tenir sa tente ouverte pendant ses repas. Quand il n'étoit point à l'armée , la dépense journalière de sa maison , dont le détail * nous étonne , étoit si modique , qu'à peine suffiroit - elle aujourd'hui à un simple particulier. Il n'avoit aucune vaisselle d'or , & celle d'argent n'alloit pas à trois cens marcs : de sorte que , quand il vouloit traiter beaucoup de monde , il empruntoit de la vaisselle à ses amis avec leurs gens pour servir , n'ayant

* Fromage ,
lard , fèves ,
légumes.

* Quinze pintes de vin | fête , & dans les plus gran-
par jour , trente livres de | des solennités un faisan
viande , & 80 livres de | ou deux , & deux chapons.
pain. On y ajoutoit seule- | Lamprid. in vita Alexan.

gardé dans le palais qu'autant d'Officiers qu'il lui en falloit dans son ordinaire. Ce n'étoit point par un esprit d'épargne qu'il en ufoit ainfi ; car jamais Prince ne fut plus libéral.

*Lamp. in vit.
Alexand.*

Mais il étoit convaincu, comme il le répétoit souvent, que ce n'étoit pas dans l'éclat ni dans la magnificence que confiftoit la grandeur & la gloire de l'Empire, mais dans les forces de l'Etat, & dans la vertu de ceux qui gouvernent. * Ptolémée, Roi d'Egypte, lontems auparavant avoit donné l'exemple d'une pareille modestie. Il n'avoit dans son palais que peu de vaiffelle, dont la quantité étoit bornée à son ufage particulier. Et quand il donnoit à manger à fes amis, il en envoioit querir chez eux, ^a en déclarant qu'il eft plus digne d'un Roi d'enrichir les autres, que d'être riche lui-même.

* fils de Lagus.
*Plut. in
Apophthegm.*

Synefius.

Ce que l'hiftoire rapporte de l'Empereur * Probe, qui tient un des premiers rangs entre les plus grands Princes, & fous qui l'empire Romain monta au comble de fon bonheur,

a Τὸ πλεῖστον ἔλεγε τὸ πλεῖστον εἶναι βέλους καὶ ἅρματα.

* *Synefius* le nomme *Carin* : mais *M. de Tillemont*,

après le *P. Petau*, prétend que cela convient mieux à *Probe*.

n'est pas moins digne d'admiration. Pendant la guerre qu'il fit aux Perses, comme il s'étoit assis à terre sur l'herbe pour y prendre son repas, qui n'étoit composé que d'un plat de pois cuits la veille, & de quelques morceaux de porc salé, on vint lui annoncer l'arrivée des Ambassadeurs de Perse. Sans changer ni de posture, ni d'habit qui consistoit en une casaque de pourpre mais de laine, & en un bonnet qu'il portoit parce qu'il n'avoit pas un cheveu; il commanda qu'on les fit approcher, & il leur dit qu'il étoit l'empereur, & qu'ils pouvoient dire à leur Maître, que s'il ne pensoit à lui, il alloit rendre en un mois toutes ses campagnes aussi nues d'arbres & de grains, que sa tête l'étoit de cheveux; & en même tems il ôta son bonnet, pour leur mieux faire comprendre ce qu'il leur disoit. Il les invita à prendre part à son repas s'ils avoient besoin de manger; sinon, qu'ils n'avoient qu'à se retirer à l'heure même. Les Ambassadeurs firent leur rapport à leur Prince, qui fut tout effraïé, aussi-bien que ses soldats, d'avoir affaire à des gens si ennemis des délices & du luxe. Il

vint lui-même trouver l'Empereur ; & accorda tout ce qu'on lui demandoit.

Dans le parallèle de tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici sur le faste & sur la simplicité, où l'on voit d'un côté tout ce qu'il y a de plus brillant, les richesses, les superbes bâtimens, les meubles & les vêtemens les plus précieux, la table le plus somptueusement & le plus délicatement servie ; & où l'on n'aperçoit d'autre part que pauvreté, simplicité, frugalité, modestie, mais accompagnées de victoires, de triomphes, de Consulats, de Dictatures, de l'Empire même du monde entier : je demande, en ne consultant que le bon sens & la droite raison, de quel côté on mettra le noble & le grand, & auquel des deux l'on croira devoir accorder son estime & son admiration. La délibération ne sera pas difficile. Et c'est ce sentiment naturel, & non étudié, que je regarde comme la règle du bon goût sur la solide gloire & la véritable grandeur.

Quand je cite ces anciens exemples de modestie & de frugalité, mon dessein n'est pas d'exiger qu'on

s'y conforme en tout. Notre siècle & nos mœurs ne comportent plus une vertu si mâle & si robuste. Il y a d'ailleurs des bienséances à garder, & l'on peut dans chaque état & dans chaque genre ramener les choses à une honnête & louable médiocrité, qui en justifie & en rectifie l'usage. Mais combien devroit-on avoir de honte & de regret, en voyant jusqu'à quel point nos mœurs ont dégénéré de la vertu de ces anciens payens ? & combien devroit-on faire d'efforts pour se rapprocher au moins en quelque degré de ces premières règles, si l'on est assez malheureux pour n'avoir plus le courage ou la liberté d'y atteindre ?

Mon dessein, en rapportant ces exemples, est premièrement d'apprendre aux jeunes gens qu'ils ne doivent point regarder comme méprisables ni comme malheureux ceux qui mènent une vie pauvre & frugale. C'est la réflexion que fait Sénèque à l'occasion de ces exemples mêmes dont je parle. a Croions-nous, dit-il, que nos ancêtres, dont les vertus soutiennent encore aujourd'hui un Empire

a Scilicet majores nostri, quorum virtus etiam nunc vitia nostra sustentat, infelices erant, qui

que nos vices auroient fait périr depuis
 lontems, fussent fort à plaindre, par-
 ce qu'ils se préparoient eux-mêmes à
 manger, parce qu'ils n'avoient que des
 lits fort durs, parce qu'on ne voioit
 ni or ni diamans dans leurs maisons
 & dans leurs temples?

J'ai bien senti qu'on pourroit me
 faire une objection sur tout ce que je
 dirois des anciens Grecs & Romains.
 Car, quoiqu'on ait du respect pour
 les exemples de la frugalité, de la sim-
 plicité, de la pauvreté d'Aristide, de
 Cimon, de Curius, de Fabricius, de
 Caton, &c. il est assez naturel d'en
 rabattre quelque chose par la persua-
 sion où l'on est que dans des Répu-
 bliques pauvres il ne leur étoit guères
 possible de vivre autrement; & il reste
 un doute dans la plupart des esprits,
 si ces exemples peuvent être d'usage
 pour notre siècle qui est plus riche &
 plus abondant, & où l'on se rendroit
 ridicule de vouloir les imiter. Mais il
 me semble que l'exemple des Empe-
 reurs doit rendre mes preuves com-

fibi manu sua parabant | quorum templa non lum-
 cibum, quibus terra cu- | gemmis nitebant? Senec.
 bile erat, quorum tecta | De consolat. ad Helv. cap.
 nondum auro fulgebant, | 19.

plettes & sans réplique. En effet , si ces Maîtres du monde , dont les richesses égaloient la puissance , qui succédoient à des Empereurs qui avoient porté le luxe , les délices , la bonne chère , & les folles dépenses aux derniers excès , aimoient néanmoins la frugalité , la modestie , la simplicité , la pauvreté , que peut-on répliquer de raisonnable contre les maximes que j'ai avancées sur ce sujet ?

Je demande si ces grands Princes dont je viens de parler , si ces hommes extraordinaires , si ces génies supérieurs n'avoient pas le gout de la véritable grandeur & de la solide gloire : si toutes les nations & tous les siècles se sont trompés dans les éloges magnifiques qu'ils en ont faits : si quelqu'un osa jamais les accuser d'avoir avili ou la noblesse de leur naissance , ou la dignité de leur rang , ou la majesté de l'Empire : si ce ne sont pas au contraire ces qualités-là même qui les ont rehaussés davantage , & qui leur ont attiré plus universellement l'estime , l'amour , l'admiration de la postérité. Un particulier aujourd'hui se pourroit-il fla-

ter d'être meilleur juge qu'eux de la véritable gloire, & se devoit-il croire ou malheureux, ou deshonoré, de se trouver dans une si illustre compagnie, & de se voir à côté d'un Trajan, d'un Antonin, d'un Marc-Aurèle? Fera-t-on plus de cas d'un Apicius, qui se donnant pour maître consommé dans l'art de bien préparer un repas, gâta & corrompit son siècle par cette malheureuse science?

*Senec. de con-
sol. ad Helv.
cap. 10.*

Qui scientiam popina professus, disciplina sua seculum infecit. Préférera-t-on aux grands exemples que j'ai cités, ceux de Caligula, de Néron, d'Othon, de Vitellius, de Commode, d'Eligabale? Car, par un bonheur inestimable, tous les bons Empereurs généralement & sans exception ont été du caractère que je recommande ici; & généralement tous les méchans Empereurs se trouvent dans la classe opposée, avec tous les vices que je condamne.

En second lieu mon dessein est de faire estimer aux jeunes gens dans les grands hommes de l'antiquité le fonds même & le principe d'où parloit le généreux mépris qu'ils faisoient de ce que presque tous les

hommes admirent & recherchent. Car c'est ce fonds, c'est cette disposition de l'ame qui est véritablement estimable. On peut au milieu des richesses & des grandeurs être détaché & modeste: comme l'on peut dans l'obscurité d'une vie pauvre & malheureuse conserver beaucoup d'orgueil & d'avarice.

L'Empereur Antonin est regardé Dio. lib. 70.
Capitol. in
vit. T. Ant. comme l'un des plus grands Princes qui aient jamais régné. Il fut en telle vénération à toute la postérité, que ni le peuple Romain, ni les soldats, ne pouvoient souffrir d'Empereur qui Capitol. in
vit. Macrin.
Diad. Geta.
Lamprid. in
vit. Alexand. ne portât son nom; & Alexandre Sévère trouva même ce nom trop M. Aurel.
lib. 1. c. 18. &
lib. 6. c. 22. auguste, pour oser le prendre. Antonin, par une égalité d'esprit, & une grandeur d'ame qui le rendoient indépendant de toutes les choses extérieures, se contentoit pour l'ordinaire de ce qu'il y a de plus simple & de plus médiocre. Comme il ne recherchoit rien de particulier dans sa nourriture, dans son logement, dans son lit, dans ses domestiques, dans ses habits, ne voulant que les étofes communes, & qui se rencon-

troient les premières : aussi uſoit-il des commodités qui ſe préſentoient , ſans les rejeter par vanité ; prêt à uſer de tout avec modération , & à ſe priver de tout ſans chagrin.

C'eſt ce fonds & cette diſpoſition d'eſprit que la femme de Tubéron , dont j'ai déjà parlé , admiroit ſur tout dans ſon mari , ſelon la remarque judicieuſe de Plutarque. ^a „ Elle ne „ rougiſſoit point , dit cet Hiſtorien , „ de la pauvreté de ſon mari : mais „ elle admiroit en lui la vertu qui le „ faiſoit conſentir à reſter pauvre : c'eſt-à-dire , le motif qui le retenoit dans ſa pauvreté , en lui interdisant les moiens de ſ'enrichir , qui ſont ordinairement peu honnêtes , & mêlés d'injuſtice. Car les voies légitimes d'a-maſſer du bien étoient très rares pour un noble Romain , à qui celles du négoce & des manufactures étoient fermées , & qui ne pouvoit attendre , pour récompenſe des ſerviçes qu'il rendoit à l'État , ni gratification , ni penſion , ni aucune autre ſorte de bien-faits que les Officiers ont coutume

^a Οὐκ ἀπογοιμὲν τὰς θαυμαſτάς τας ἀρετὰς διὰ πλείαν τῷ ἀνδρὶ , ἀλλὰ , ὥς πείρας ἦν.

aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos Rois. Il ne pouvoit guères devenir riche qu'en pillant les Provinces comme les autres Magistrats & les autres Généraux. Et c'est cette grandeur d'ame, ce desintéressement, cette délicatesse, cet amour de la justice, qui lui faisoient rejeter tous les indignes moïens de sortir de la pauvreté, que cette Dame admiroit, & avec grande raison. Infiniment élevée au dessus des sentimens ordinaires, elle déméloit à travers les voiles de la pauvreté & de la simplicité la grandeur d'ame qui en étoit la cause, & se croioit obligée de respecter encore davantage son mari par l'endroit même qui l'auroit peutêtre rendu méprisable à d'autres. θαυμαζομεν τὴν ἀρετὴν δὲ ἧς πένης ἦν.

Il me semble que ce sont ces sortes de traits qu'il faut principalement faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture de l'Histoire, parce que rien n'est plus capable de leur former le goût & le jugement, & c'est à quoi doit tendre tout le travail des maîtres.

Il est bon aussi de fortifier ces instructions par des exemples tirés de

74 *I. Partie. Du Gôûr*
l'Histoire moderne , & sur-tout des
grands hommes dont la mémoire est
encore récente. Qui n'a pas entendu
parler de la simplicité & de la mo-
destie de M. de Turenne dans son
train & dans ses équipages ? » Il se
» cache , dit M. Fléchier dans son
Oraison funébre ; » mais sa réputa-
» tion le découvre. Il marche sans
» suite & sans équipages ; mais cha-
» cun dans son esprit le met sur un
» char de triomphe. On compte , en
» le voyant , les ennemis qu'il a vain-
» cus , non pas les serviteurs qui le
» suivent. Tout seul qu'il est , on se
» figure autour de lui ses vertus &
» ses victoires qui l'accompagnent.
» Il y a je ne sai quoi de noble dans
» cette honnête simplicité ; & moins
» il est superbe , plus il devient vé-
» néable. « Il avoit le même caracté-
re en tout ; dans ses bâtimens , dans
ses meubles , dans sa table. M. de
Catinat, digne disciple d'un tel maî-
tre , l'imita dans cette simplicité ,
comme dans ses vertus guerrières.

J'ai entendu dire à des Officiers qui
avoient servi sous ces deux grands
hommes , qu'à l'armée leurs tables
étoient servies proprement , mais

très simplement ; qu'elles étoient abondantes , mais militaires ; qu'on n'y mangeoit que des viandes communes , & qu'on n'y buvoit que du vin tel qu'il naissoit dans le pays où les troupes se trouvoient.

Le Maréchal de la Ferté , que son grand âge & ses infirmités avoient mis hors d'état de servir , avoit un fils , dont il faisoit préparer les équipages pour la campagne. Son maître - d'hôtel aiant fait par ordre du fils une ample provision de truffes , de morilles , & de toutes les autres choses nécessaires pour faire d'excellens ragoûts , lui en apporta le mémoire. Le Maréchal n'eut pas plutôt vû de quoi il s'agissoit , qu'il jetta le mémoire avec indignation , en disant : „ Ce „ n'est pas ainsi que nous avons fait la „ guerre. De la grosse viande apprée „ tée simplement , c'étoient là tous „ nos ragoûts. Dites à mon fils , que „ je ne veux entrer pour rien dans „ une dépense aussi folle que celle-là , „ & aussi indigne d'un homme de „ guerre. « On tient ceci d'un Officier qui l'a entendu dire au Maréchal de la Ferté.

Le même homme a remarqué que

dans la dernière guerre les Officiers qui se trouvoient rassemblés à Paris, ne s'entretenoient presque que de la bonne chère qu'ils avoient faite pendant la campagne.

Louis XIV, dans le Code militaire qu'il a laissé, & qui renferme divers réglemens pour les gens de guerre, outre ce qui regarde la vaillelle d'argent, les équipages, & les habits, recommande en particulier * la simplicité & la frugalité des repas, entre pour cela dans un fort grand détail, & défend sous de grosses peines les dépenses & la somptuosité des tables. C'est qu'un Prince habile dans l'art de régner, comprend aisément de quelle importance il est

* Sa Majesté voulant par toutes voies ôter les moïens aux Officiers Généraux de ses armées de se constituer en des dépenses inutiles & superflues, comme celles qui se font en leurs tables, s'étant introduit une méchante coutume de faire dans les armées des repas plus magnifiques & somptueux qu'ils ne sont ordinairement en leurs maisons; ce qui non seulement incommode les plus riches, mais ruine entièrement les moins accommodés, qui a leur exemple, PAR UNE FAUSSE RÉPUTATION, croient être obligés de les imiter... Défend Sa Majesté aux Lieutenans Généraux, &c. qui tiendront table, d'y faire servir autre chose que des potages & du rôti: avec des entrées & entremets qui ne seront que de grosses viandes, sans qu'il puisse y avoir aucunes assiettes volantes ni hors d'œuvre, &c. Réglemens du 24. Mars 1672. & du premier Avril 1705.

pour l'Etat de bannir des armées tout luxe & toute magnificence ; ^a de réprimer la folle ambition de ceux qui croient se distinguer ^b par une fausse politesse , & par l'étude de tout ce qui énerve & amollit les hommes ; & de couvrir de honte des profusions qui consomment en peu de mois ce qui serviroit pendant plusieurs années.

§. V.

DIGNITÉS , HONNEURS.

LES DIGNITÉS , & les marques de respect qui y sont attachées , peuvent avoir de quoi flater agréablement l'ambition & la vanité de l'homme ; mais elles ne lui procurent point par elles - mêmes une véritable gloire , ni une solide grandeur , parce qu'elles lui sont étrangères , qu'elles ne sont pas toujours la preuve & la récompense du mérite , qu'elles n'ajoutent rien aux bonnes qualités ni du corps

^a Ambitione stolidi luxuriosos apparatus convivi-
viorum , & irritamenta
libidinum , ut instrumen-
ta belli , lucrantur. *Tacit.*
hist. lib. 1. cap. 88.

delinimenta vitiorum ,
balnea , & conviviorum
elegantiam ; idque apud
imperitos humanitas vo-
catur. *Tacit. in vit. Agric.*
cap. 21.

^b Paulatim discessum ad

ni de l'esprit , qu'elles ne remédient à aucuns de ses défauts , & que souvent au contraire elles ne servent qu'à les multiplier & à les rendre plus remarquables , en les rendant publics , & les exposant à un plus grand jour. Ceux qui jugent sainement des choses , sans se laisser éblouir par un vain éclat , ont toujours regardé les dignités comme un poids , dont ils se trouvoient plutôt chargés qu'honorés ; & plus elles étoient élevées , plus ce poids leur a paru pesant & terrible. Il n'y a rien de plus grand ni de plus brillant aux yeux des hommes , que l'autorité souveraine & la roiauté ; & il n'y a rien en même tems de plus pénible ni de plus accablant. La gloire qui l'environne fait qu'on admire avec raison ceux qui ont eu le courage de la refuser : les travaux & les peines dont elle est inséparable font qu'on admire encore davantage ceux qui en remplissent tous les devoirs.

Ces jeunes Sidoniens qui refusèrent le sceptre qui leur étoit offert , avoient bien compris , comme Ephestion le leur dit , qu'il y avoit infiniment plus de gloire à mépriser la

roiauté, qu'à l'accepter: *Primi intel-* Q. Curt. lib. 4. n. 1.
lexistis quanto majus esset regnum fasti-
dire, quàm accipere. Et la réponse
 d'Abdolonyme, qu'on avoit tiré de
 la poussière pour le faire monter sur
 le trône, marque assez quels étoient
 ses sentimens. Alexandre lui aiant
 demandé comment il avoit porté
 son état de pauvreté & de misère:
 » Plaise aux dieux, répondit-il,
 » que je puisse porter la roiauté avec
 » autant de force & de courage! *Uti-*
 » *nam, inquit, eodem animo regnum*
 » *pati possim!* Ce mot, *regnum pati,*
 » porter, souffrir la roiauté, « est
 plein de sens, & signifie qu'il la re-
 gardoit comme un fardeau plus pe-
 sant & plus dangereux que la pau-
 vreté.

On verra dans la suite combien
 il falut faire de violence à Numa
 Pompilius second roi des Romains,
 pour lui faire accepter une autorité
 qui lui paroissoit d'autant plus for-
 midable, qu'elle lui donnoit un pou-
 voir presque sans bornes, & que sous
 le titre spécieux de Roi & de Maître,
 elle le rendoit effectivement le servi-
 teur & l'esclave de tous ses sujets.

Tacite & Probe, qui ont fait tant Vopisc. in vit.
 D iij

Taciti . &
Probi.

d'honneur à leur place , furent tous deux élevés à l'Empire malgré eux. Le premier eut beau représenter son âge avancé & sa foiblesse , qui le mettoient hors d'état de marcher à la tête des armées : ^a tout le Sénat lui répondit que c'étoit à son esprit & à sa prudence que l'Empire étoit confié , & que c'étoit son mérite que l'on choisissoit , & non son corps. Une lettre que Probe écrivit à un des principaux Officiers de l'Empire , nous apprend quels étoient ses véritables sentimens. „ Je n'ai jamais „ désiré , lui dit-il , la place où je „ suis ; je n'y suis monté qu'à regret , „ & je n'y demeure que parce que j'y „ suis forcé par la crainte de jeter „ la République dans de nouveaux „ périls , & de m'y exposer moi-même.

Vie de Char-
les V. par Le-
ti.

Après la mort de l'Empereur Maximilien , on vit naître de puissantes brigues de la part de ceux qui prétendoient à l'Empire. Les deux plus considérables Concurrens furent François I, & Charles V. Les Electeurs,

^a Quis melius quàm senex imperat ? Imperator te , non militem facimus. Tu jube , milites pugnent : animum tuum , non corpus eligimus.

pour mettre fin à ces contestations, résolurent de les exclure tous deux comme étrangers, & de mettre la Couronne Impériale sur la tête d'un homme de leur nation, & du nombre des Electeurs. Ils choisirent donc d'une commune voix Frédéric de Saxe, surnommé le Sage, qui demanda deux jours pour se déterminer, & au troisième il remercia les Electeurs avec beaucoup de modestie, en leur représentant qu'à l'âge où il étoit il ne se sentoît pas assez de force pour soutenir un si grand poids. Toutes les remontrances qu'on lui fit n'ayant pu vaincre sa résistance, les Electeurs le prièrent de nommer la personne qu'il jugeroit en conscience la plus propre, l'assurant qu'ils s'en rapporteroient à son avis. Frédéric refusa longtemps de le faire; mais enfin, forcé par les vives instances des Electeurs, il se déclara pour le Roi Catholique.

Ce que nous avons dit de l'Autorité Souveraine, il faut le dire de toutes les places de l'Etat, & de toutes les Magistratures. Les Princes les plus éclairés ont écarté les ambitieux, & cherché ceux qui fuioient

*Lamprid.
in vit. Alex.
Sever.*

les emplois. Ils ont vû, malgré les ténèbres de l'infidélité, que la République ne pouvoit être sûrement confiée qu'à ceux qui avoient assez de mérite pour n'oser s'en charger. Et ils cherchoient avec tant de soin des hommes dignes des premières places, qu'ils en trouvoient à qui il falloit faire violence pour les leur faire accepter, comme Pline le fait remarquer de Trajan.

Tous ces exemples nous montrent qu'il n'y a rien de véritablement grand dans les dignités que le danger qui les environne ; qu'il faut mettre la véritable gloire à savoir les mépriser généreusement, ou à ne s'en charger que pour l'utilité publique ; que la solide grandeur consiste à renoncer à la grandeur même ; qu'on en est esclave dès qu'on la desire, & qu'on est au dessus d'elle quand on la méprise.

§. VI.

VICTOIRES , NOBLESSE D'EXTRACTION ,
TALENS DE L'ESPRIT ,
RÉPUTATION ,

JE RÉUNIS sous un même titre ces

DE LA SOLIDE GLOIRE. 83
avantages , quoique très différens entre eux , parce qu'ils ont tous quelque chose d'extrêmement flatteur & de séduisant , & qu'ils paroissent avoir quelque chose de plus propre & de plus personnel à ceux qui les possèdent. Mais , quoiqu'ils soient d'un ordre bien supérieur aux autres biens dont j'ai parlé jusqu'ici , ce n'est point encore là pourtant ce qui fait la solide gloire & la véritable grandeur.

VICTOIRES.

S'il y a quelque chose qui soit capable d'élever l'homme au dessus de l'homme même , & de lui donner une supériorité qui le distingue du reste des mortels ; il semble que c'est la gloire qui revient des combats & des victoires. Un Prince , un Général , qui marche à la tête d'une nombreuse armée , dont tous les yeux sont tournés vers lui ; qui d'un seul signal fait remuer ce vaste corps dont il est l'ame , & met en mouvement cent mille bras ; qui porte partout la terreur & l'effroi ; qui voit tomber devant lui les plus forts remparts & les plus hautes tours ; devant qui en un mot tout l'univers étonné & trem-

blant garde le silence : un tel homme paroît quelque chose de bien grand , & semble approcher beaucoup de la divinité.

Cependant , quand on examine de sang froid , sans préjugés , & avec des yeux éclairés par la raison , ces fameux Héros de l'antiquité , ces illustres Conquérans , on trouve souvent que cet éclat si brillant des actions guerrières n'est qu'un vain phantôme , qui peut imposer de loin , mais qui dispa roît & s'évanouit à mesure qu'on s'en ap proche ; & que toute cette prétendue gloire n'a souvent pour principe & pour fondement que l'ambition , l'a varice , l'injustice , la cruauté.

C'est ce que Sénèque remarque des plus grands guerriers , & de ceux qui ont eu le plus de part à l'admiration de tous les siècles. On trouve , dit-il , assez de héros qui ont porté au loin le fer & le feu , qui ont forcé des villes regardées avant eux comme impre nables , qui ont conquis & ravagé de vastes provinces , & qui sont arrivés jusqu'au bout de l'univers couverts du sang des nations. Mais ces hom mes vainqueurs de tant de peuples , étoient eux-mêmes vaincus par leurs

DE LA SOLIDE GLOIRE. 85
passions. Ils n'ont trouvé personne qui
leur résistât : mais eux-mêmes n'a-
voient pu résister à l'ambition & à la
cruauté.

Peut-on appeller autrement que *Ibid.*
fureur ce mouvement impétueux qui
pouffoit Alexandre dans des pays
éloignés & inconnus pour les rava-
ger ? Etoit-il sage , d'enlever à cha-
que particulier , à chaque pays , ce
qu'il avoit de plus cher & de plus
précieux , & de porter par-tout la
désolation , en commençant par la
Grèce même , à laquelle il étoit re-
devable de son éducation ? Quelle
rage de gloire , que celle pour qui le
monde entier étoit trop petit ! ^a Il
demandoit un jour à un pirate qu'il
avoit pris , quel droit il croioit avoir
d'infester ainsi les mers : „ Le même ,
répliqua le pirate avec une libre fier-
té , „ que tu as de piller l'univers. Mais

^a Eleganter & veraciter Alexandro illi Magno quidam comprehensus pirata respondit. Nam cum idem rex hominem interrogasset , quid ei videretur , ut mare haberet infestum : ille libera contumacia : Quod tibi , inquit , ut orbem terra-
rum. Sed quia id ego exiguo navigio facio , latro vocor ? quia tu magna classe , imperator.
Fragment de Ciceron du troisième livre de la République , cité par saint Augustin , liv. 1. de la Cité de Dieu , chap. 4.

» parce que je le fais avec un petit na-
 » vire , on m'appelle Brigant : & toi ,
 » qui le fais avec une grande flote , on
 » te donne le nom de Conquérant. «
 Réponse très spirituelle , & encore plus
 véritable !

^a Qu'est-ce qui étouffa dans le cœur
 de César tous les sentimens de fidé-
 lité , de soumission , de justice , d'hu-
 manité , & de reconnoissance qu'il
 devoit à sa République , qui l'avoit
 tiré de la foule des citoyens pour lui
 confier les plus grands commande-
 mens , & pour lui prodiguer les di-
 gnités & les honneurs , sinon une am-
 bition démesurée , & une illusion de
 fausse gloire , qui lui inspira un desir
 ardent de voir tous les autres au
 dessous de lui ; & qui lui fit dire ,
 qu'il aimeroit mieux être le premier
 dans un village , que le second à Ro-
 me ? Quel autre motif le porta à
 tourner contre le sein de sa patrie les
 armes mêmes qu'elle lui avoit mises
 à la main contre les ennemis de l'E-
 tat , & d'employer toute la puissance
 & toute la grandeur qu'il ne tenoit que

^a Quid C. Cæsarem in sua fata pariter ac pu-
 bilca impulit ? Gloria , & ambitio , & nullus
 supra cæteros eminendi
 modus, Senec. epist. 94.

d'elle seule, pour la mettre aux fers après l'avoir fait nager dans le sang de ses enfans ? Il pensoit sans doute, Tacit. hist. lib. 4. cap. 14. comme disoit Civilis chef des révoltes contre les Romains, que tout est permis à un homme qui a les armes à la main, & qu'on ne rend point compte de la victoire : *victoria rationem non reddi.*

Tout homme équitable & sensé, qui lira attentivement & de suite toutes les vies des hommes illustres Grecs & Romains de Plutarque, s'il s'examine & s'interroge lui-même, sentira au fonds de son cœur que ce n'est point à Alexandre ni à César qu'il donne la préférence sur tous les autres ; qu'ils ne sont ni les plus grands, ni les plus accomplis, ni ceux qui font le plus d'honneur à la nature humaine ; & qu'il ne les juge pas les plus dignes de son estime, de son amour, de sa vénération, ni des justes louanges de la postérité.

D'ailleurs, la valeur guerrière laisse souvent des hommes, que des victoires ont rendu célèbres, très faibles & très médiocres dans d'autres tems, & par rapport à d'autres objets.

^a Mélés de bonnes & de mauvaises qualités ils font effort pour paroître grands, quand ils se donnent en spectacle, mais ils rentrent dans leur petitesse naturelle, dès qu'ils se négligent & qu'ils n'ont plus de témoins. On est étonné, quand on les voit seuls & sans armées, combien il y a de distance entre un Général & un grand homme.

Pour porter sur ces fameux Conquérans un jugement équitable & éclairé, il est nécessaire d'apprendre aux jeunes gens à séparer avec soin ce qu'ils ont d'estimable d'avec ce qui est digne de censure. En rendant justice à leur courage, à leur activité, à leur habileté dans les affaires, à leur prudence, il faut les plaindre d'avoir souvent ignoré l'usage qu'ils devoient faire de ces grandes qualités, & d'avoir employé au vice & à leurs passions des talens toujours estimables en eux-mêmes, mais qui n'auroient dû servir qu'à la vertu. Faute de distinguer des choses si dif-

^a Malis bonisque artibus mixtus, &c. Palam laudares; secreta | malè audiebant. Tacit. hist. lib. 1. cap. 10.

férentes , il n'est que trop ordinaire de confondre leurs véritables motifs avec les prétextes , la fin secrète qu'ils se proposoient avec les moiens qu'ils emploioient , leurs talens avec l'abus qu'ils en ont fait. Et par une erreur encore plus pernicieuse , en nous laissant trop éblouir par leurs belles actions, dont l'éclat couvre ce qu'elles ont de vicieux & d'injuste , nous leur accordons une estime entière & sans exception , & nous accoutumons les personnes peu attentives à mettre le vice à la place de la vertu , & à combler de louange ce qui ne mérite que du blâme. Ce qui peut rendre les victoires glorieuses , & dignes d'admiration , c'est la justice de la guerre & la sagesse du Conquérant. Car il faut poser pour principe , que la gloire ne peut jamais être séparée de la justice ; *Nihil honestum esse potest , quod* Offic. lib. 1.
justitiâ vacat : & ^a que si c'est la cupidité , & non l'utilité publique , qui fait affronter les périls , une telle disposition ne mérite point le nom de courage & de force , & ne peut

^a Animus paratus ad
 periculum , si sua cupi-
 tate , non utilitate com-
 muni impellitur , auda-
 cia potius nomen ha-
 beat , quàm fortitudinis.
Ibid. n. 63.

être appelée qu'audace & férocité.

*Hist. du Che-
val, Bayard.*

Une parole célèbre du Chevalier Bayard mourant montre bien la vérité de ce que je viens de dire. Il avoit été blessé mortellement en combattant pour son Roi, & étoit couché au pié d'un arbre. Le Connétable Duc de Bourbon, qui poursuivoit l'armée des François, passant près de lui, & l'ayant reconnu, lui dit qu'il avoit grande pitié de lui, le voyant en cet état, pour avoir été si vertueux Chevalier. Le Capitaine Bayard lui répondit : *Monsieur, il n'y a point de pitié en moi ; car je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre votre Prince, & votre patrie, & votre serment.* Et peu après ledit Bayard rendit l'esprit. La gloire est-elle ici du côté du vainqueur, & le fort du mourant ne lui est-il pas infiniment préférable ?

NOBLESSE DE L'EXTRACTION.

Il faut avouer qu'il y a dans^a la noblesse de l'extraction & dans l'ancienneté des familles je ne sai quel attrait

^a Erat hominum op- | commendatus. Cic. pro
nioni nobilitate ipsa, | Sext. n. 21.
blanda conciliatrix,

puissant pour se concilier l'estime , & pour gagner les cœurs. Ce respect qu'il est naturel d'avoir pour les Nobles, ^a est une sorte d'hommage qu'on se croit encore obligé de rendre à la mémoire de leurs ancêtres à cause des grands services qu'ils ont rendus à la République , & comme la continuation du paiement d'une dette dont on n'a pu s'acquitter pleinement à leur égard , & qui par cette raison doit se répandre sur toute leur postérité.

Outre le titre de reconnoissance qui nous engage à ne pas borner notre respect pour les grands hommes au tems où ils vivent , comme eux - mêmes n'y bornent pas leur zèle , mais s'efforcent de devenir utiles aux siècles futurs ; ^b l'intérêt public demande qu'on paie à leurs descendans ce tribut d'honneur & de considération , qui est pour eux un engagement à soutenir & à perpétuer dans leur famille la

Senec. de beneficiis. lib. 4. cap. 30.

^a Qua in oratione plerique hoc perficiunt , ut tantum majoribus eorum debitum esse videatur , unde etiam , quod posteris solveretur , redundaret. *De leg. Agr. ad popul. n. 1.*

^b Omnes boni semper

nobilitati favemus , & quia utile est reipublicæ nobiles homines esse dignos majoribus suis , & quia valet apud nos clarorum hominum & bene de rep. meritorum , memoria etiam mortuorum. *Cic. pro ext. n. 21.*

réputation de leurs ancêtres, en se piquant d'y perpétuer aussi les mêmes vertus qui ont illustré leurs ayeux.

Mais, afin que cet honneur qu'on rend à la noblesse, soit un véritable hommage, il doit être volontaire, & partir du cœur. Dès qu'on prétend l'exiger à titre de dette, ou l'arracher par force, on perd tout le droit qu'on y avoit, & il se change en haine & en mépris. L'orgueil d'un homme qui croit que tout lui est dû à cause de sa naissance, & qui du haut de son rang méprise le reste des hommes, choque trop l'amour propre, pour ne pas révolter contre lui tous les esprits. Est-ce en effet une si grande gloire que de compter une longue suite d'ayeux illustres par leurs vertus, quand on leur ressemble peu ? Le mérite des autres devient-il le nôtre ? ^a Les images des ancêtres rangées en grand nombre dans une sale, rendent-elles un homme plus estimable ? Si l'honneur des familles consiste à pouvoir remonter d'âge en âge jusques dans les siècles

^a Non facit nobilem
atrium plenum fumosis
imaginibus. . . Animus

facit nobilem. Senec. ep.

44.

les plus reculés , & à se perdre dans les ténèbres d'une antiquité obscure & inconnue , ^a nous sommes tous également nobles de ce côté-là , parce que nous avons tous une origine également ancienne.

^b Il faut donc en revenir à l'unique source de la véritable noblesse , qui est le mérite & la vertu. On a vû des Nobles deshonoré leur nom par des vices bas & rampans , & des roturiers illustrer & annoblir leur famille par leurs grandes qualités. Il est beau de soutenir la gloire des ancêtres par des actions qui répondent à leur réputation : mais aussi il est glorieux de laisser à ses descendans un titre qu'on n'a point reçu de ses ayeux ; de devenir le chef & l'auteur de sa noblesse ; & , pour me servir d'un mot de Tibère qui vouloit couvrir le défaut de naissance de Curtius-Rufus , d'être ^c né de soi-même.

» Je ne puis pas , disoit autrefois un

*Senec. con-
trov. 6. liv. 1.*

^a Eadem omnibus principia , eademque origo. Nemo altero nobilior nisi cui rectius ingenium , & artibus bonis aptius. *Senec. lib. 3. de benef. cap. 28.*

^b Nobilitas sola est atque unica virtus. *Juvenal. lib. 3. Sat. 8.*

^c Curtius-Rufus videtur mihi ex se natus. *Tacit. Annal. lib. 11.*

94 *I. Partie. Du Gôûr*
 illustre Romain , à qui la Noblesse repro-
 choit son peu de naissance » pro-
 duire en public les images de mes
 ancêtres , leurs triomphes , ni leurs
 consulats : mais je puis , s'il en est
 besoin , produire les récompenses
 militaires dont on m'a honoré , &
 les cicatrices des blessures que j'ai
 reçues dans les combats. ^a Ce sont
 là mes images & mes titres de no-
 blesse , que je n'ai point reçus de
 mes ancêtres , mais que je me suis
 acquis par les travaux & les dangers
 que j'ai essuies.

*Liv. lib. 4.
 n. 3.*

Il y avoit à Rome , dès les com-
 mencemens de la République , une
 espèce de guerre déclarée entre la
 Noblesse & le peuple. Les Nobles d'a-
 bord croioient se deshonorer en s'al-
 liant à des familles plébeïennes. Ils se
 regardoient comme une autre espèce
 d'hommes. Il sembloit qu'ils souf-
 frissent avec peine que la populace
 respirât avec eux le même air , &
 reçût la même lumière du soleil. Et
 ils avoient mis entre le peuple & les
 honneurs une barrière , que le mérite

^a Hæc sunt meæ imagi-
 nes, hæc nobilitas, non
 hereditate relicta, ut illa
 illis, sed quæ ego pluri-
 mis meis aboribus & pe-
 riculis quæsi. *Sallust. in*
bello Jugurth.

eut bien de la peine dans la suite à forcer. Il resta toujours quelque chose de cette opposition & de cette antipathie entre les deux Ordres, & Salluste remarque, en parlant de Métellus, que ses rares qualités étoient souillées & ternies par un air de hauteur & de mépris : défaut, ajoute-t-il, qui n'est que trop ordinaire aux Nobles. *Cui quanquam virtus, gloria, atque alia optanda bonis superabant, tamen inerat contemptor animus & superbia, commune nobilitatis malum.* *Sallust. in bello Jugurth.*

Il faut donc bien se mettre dans l'esprit que la noblesse qui vient de la naissance est infiniment au dessous de celle qui vient du mérite : & pour s'en bien convaincre, il ne faut que les comparer ensemble. Le Pape Clement VIII fit une promotion de plusieurs Cardinaux, dans laquelle il comprit deux François, savoir M. d'Offat, & le Comte de la Chapelle, qui depuis se fit appeller le Cardinal de Sourdis, du nom Seigneurial de sa maison : l'un, en qui le Pape ne desiroit que l'extraction de plus grande maison, parce qu'il y trouvoit abondamment tout le reste; l'autre, à qui tout manquoit, excepté la naissance, *Vie du Card. d'Offat par M. Amelot.*

A qui des deux aimeroit-on mieux ressembler ?

*Histoire de
Xim. par M.
Fléchier liv.
6.*

Le Cardinal de Granvelle , en parlant du Cardinal Ximenès , avoit accoutumé de dire : *Que le tems a souvent caché sous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes ; que celui-ci étoit sans doute issu de sang roial , ou que du moins il avoit un cœur de Roi dans la personne d'un particulier.*

S'il y a beaucoup de grandeur d'ame à oublier sa noblesse , & à ne s'en point prévaloir ; on peut dire aussi qu'il n'y en a pas moins pour ceux qui se sont élevés par leur mérite , à ne pas oublier la bassesse de leur extraction , & à n'en pas rougir.

*Sueton, cap.
12.*

Vespasien , non - seulement ne la dissimuloit pas , mais s'en faisoit quelquefois honneur : & il se moqua publiquement de ceux qui par une fausse généalogie vouloient faire remonter sa maison jusqu'à Hercule.

*Suet. c. 2.
et Vespas.*

Le même Empereur , sans avoir honte d'un objet qui renouvelloit sans cesse le souvenir de son origine , continua , depuis qu'il fut parvenu à l'Empire , d'aller tous les ans passer l'été dans sa petite maison de campagne près de Rieti où il étoit né , & il

il n'y voulut faire ni augmentation, ni embellissement. Tite son fils s'y fit porter dans sa dernière maladie, afin de finir ses jours dans le lieu qui avoit vû naître & mourir son pere. Pertinax, le plus grand homme de son siècle, & qui fut bientôt après Empereur, pendant les trois ans qu'il demeura en Ligurie logea dans la maison de son pere; & en ornant les environs par un grand nombre d'édifices publics, il laissa au milieu la cabanne paternelle, monument illustre & de son peu de naissance, & de sa grandeur d'ame. On diroit que ces Princes affectoient de rappeler le souvenir de leur ancien état, tant la grandeur de leur mérite personnel dédaignoit tout appui étranger, & sentoit qu'elle pouvoit se soutenir par elle-même. En effet, on ne voit pas que dans tout l'empire Romain personne leur ait jamais reproché l'obscurité de leur origine, ou qu'on ait pour cette raison diminué quelque chose de la vénération que leurs vertus leur attiroient.

Benoit XII, du pays de Foix, étoit fils d'un Meunier, d'où vient qu'il fut appelé le *Cardinal blanc*. Il n'oublia jamais sa première condition; &

*Suet. vie.
Tit. c. 11.*

*Capitol. vie.
Pertin.*

Tabernam.

*Diñ. de Mo.
véri.*

ps. 18.

quand il s'agit de marier sa nièce, il la refusa à de grands Seigneurs qui la demandoient, & la donna à un Marchand. Il disoit que les Papes devoient être semblables à Melchisedech qui n'avoit point de parens, & il se servoit pour l'ordinaire de ces paroles du Prophète. *Si les miens ne dominent point, je serai sans tache, & je serai purifié d'un très grand crime.*

Histoire du
Conc. de Const.
par J. l'En-
fant.

* Brogni est
un village pres
d'Annessi, en-
tre Chamberi
& Geneve.

Jean de * Brogni, Cardinal de Viviers, qui présida au Concile de Constance en qualité de Doien des Cardinaux, avoit été porcher dans son enfance. Des religieux le rencontrèrent exerçant ce vil emploi, & aiant remarqué en lui beaucoup d'esprit & de vivacité, ils lui proposèrent d'aller à Rome dans le dessein de l'y faire étudier. Le jeune garçon accepta la proposition, & pour faire son voiage, alla de ce pas acheter des souliers chez un Cordonnier, qui lui fit crédit d'une partie du prix, & ajoutant en riant qu'il le paieroit, lorsqu'il seroit devenu Cardinal. Il le devint en effet, & non seulement il n'oublia point la bassesse de sa première condition, mais il voulut en perpétuer le souvenir. On dit que dans une chapelle qu'il fit bâtir

à Geneve * au côté gauche du portail de l'Eglise de S. Pierre, il fit graver son aventure, s'étant fait représenter jeune, & piés nuds, gardant des pourceaux, sous un arbre; & tout autour de la muraille, il avoit fait mettre des figures de fouliers, pour marque de la faveur que lui avoit fait le Cordonnier. Il reste peu de vestiges de ce monument.

** Il avoit eu pendant quelque tems l'administration de cet Evêché.*

TALENS DE L'ESPRIT.

QUELQUE brillante que soit la gloire des armes & de la naissance, il y a dans celle qui vient de la science & des talens de l'esprit quelque chose de plus intéressant. Elle semble naître davantage de notre propre fonds, & nous appartenir toute entière. Elle n'est point bornée, comme celle des armes, à certains tems & à certaines occasions, & n'est point comme elle, dépendante de mille secours étrangers. Elle donne à l'homme une supériorité infiniment plus flatteuse que celle qui naît des richesses, de la naissance, des dignités, parce que tout cela est hors de nous, au lieu que l'esprit est notre propre bien, ou

100 I. Partie. Du G o û t
plutôt qu'il est nous-même, & constitue
notre essence.

Cependant ce n'est point l'esprit seul
qui fait la solide gloire des hommes.
Je le suppose excellent par lui-même,
& orné de tout ce qu'il y a de plus
rare & de plus exquis dans les scien-
ces, philosophie, mathématiques, hi-
stoire, belles lettres, poésie, éloquen-
ce. Tout cela fait l'homme savant,
Senec. Epist. mais non l'homme de bien : *Non fa-*
106. *ciunt bonos ista, sed doctos.* Et qu'est-ce
que l'homme savant, s'il n'est que sa-
vant, sinon assez souvent un homme
vain, entêté, plein de lui-même, mé-
prisant tous les autres; &, pour le dire
en un mot, un animal de gloire? C'est
ainsi que Tertullien définit quelque part
les savans du Paganisme : *animal glo-*
ria.

Y a-t-il rien de plus pitoiable, &
en même tems de plus digne de mé-
pris, qu'un tel homme, sottement
enflé de sa science & de son habileté,
avide & insatiable de louanges; qui
ne se nourrit que de vent & de fumée,
& qui ne songe à vivre que dans l'o-
pinion des autres? Philippe, pere d'A-
lexandre le Grand, fit merveilleuse-
ment sentir le ridicule de ce défaut

Alban. lib.
12. cap. 51.
Athen. lib.
7. cap. 10.

DE LA SOLIDE GLOIRE. 101
à un Médecin nommé Ménécrate, qui
avoit eu la vanité de prendre le sur-
nom de *Jupiter sauveur*, à cause de
quelques cures heureuses qu'il avoit
faites, & qu'il attribuoit uniquement
à son savoir. L'ayant invité à man-
ger chez lui, il lui fit dresser une ta-
ble à part, sur laquelle on ne servit
qu'une cassollette fumante d'encens.
Le Médecin d'abord se crut fort ho-
noré : mais comme on le laissa tout
le reste du repas à jeun, il sentit bien
ce que signifioit la fumée de cet en-
cens, & après avoir servi de risée
aux convives, il remporta du festin
avec le titre de Jupiter sa faim toute
entière, & la juste honte qu'il avoit si
bien méritée, en attribuant à sa seule
habileté un succès qui lui venoit d'ail-
leurs.

Ce qu'il y a donc dans la science
& dans les talens de l'esprit capable
de faire honneur, n'est point la science
même, ni les talens de l'esprit, mais
le bon usage qu'on en fait ; & l'on
peut dire que la modestie, plus que
toute autre chose, en relève infini-
ment le prix & l'éclat. On aime à
voir les grands hommes avouer quel-
quefois qu'ils se sont trompés, com-

Lib. ix. d. v.
p. 167, 1.

me le fait le célèbre Hippocrate à l'occasion d'une suture de tête, où il s'étoit mépris. ^a Un tel aveu, comme le remarque Celse, en rapportant le trait dont je parle, suppose dans celui qui le fait un fonds de mérite non commun, & une élévation d'ame qui sent bien que ces pertes ne sont point capables de lui faire de tort: au lieu qu'un petit esprit qui ne peut se dissimuler sa pauvreté, n'a garde de rien hazarder ni de rien perdre volontairement du peu qu'il possède.

On aime aussi à voir les savans disputer entr'eux sans aigreur, sans emportement, sans passion, comme Cicéron marque qu'il étoit disposé à le faire: *Nos & refellere sine pertinacia,*

Acad. Quæst.
lib. 2. n. 5.

& refelli sine iracundia, parati sumus. Notre siècle nous a fourni plusieurs exemples de cette vertu: mais quand il n'y auroit que celui du Pere Mabil-
lon, il feroit infiniment d'honneur à la littérature. On fait combien, dans

^a De futuris se decip-
tum esse Hippocrates
memoria prodidit, more
magnorum virorum, &
fiduciam magnarum re-
rum habentium. Nam le-
vis ingenia, quia nihil
habent, nihil sibi detra-
hant. Magno ingenio.
multaque nihilominus ha-
bituro, convenit etiam
veri erroris simplex con-
fessio, Cels. lib. 8. cap. 4.

ses disputes avec le fameux Abbé de la Trappe, sa douceur & sa modération lui donnèrent d'avantage sur son adversaire. Il en eut un autre, qui pouvoit disputer avec lui aussi-bien de modestie que de science : c'est le P. Papebroch, qui avoit donné lieu à la composition de la Diplomatique.

» Je vous avoue, dit ce savant Jésuite dans une lettre latine qu'il écrivit au P. Mabillon sur ce sujet, en lui laissant la liberté de la publier, » que je » n'ai plus d'autre satisfaction d'avoir » écrit sur cette matière, que celle de » vous avoir donné occasion de composer un ouvrage si accompli. Il est » vrai que j'ai senti d'abord quelque » peine en lisant votre livre, où je me » suis vû réfuté d'une manière à ne pas » répondre : mais enfin l'utilité & la » beauté d'un ouvrage si précieux, ont » bientôt surmonté ma foiblesse ; & » pénétré de joie d'y voir la vérité » dans son plus beau jour, j'ai invité » mon compagnon d'études à venir » prendre part à l'admiration dont je » me suis trouvé tout rempli. C'est » pourquoi ne faites pas difficulté, » toutes les fois que vous en aurez » l'occasion, de dire publiquement

» que je suis entièrement de votre
» avis.

Il y a des modesties artificieuses & étudiées , qui couvrent un orgueil secret : celle-ci montre une ingénuité & une simplicité , qui fait bien voir qu'elle part du cœur. Je ne puis finir cet article qui regarde le P. Mabillon , sans remarquer que feu M. l'Archevêque de Reims (le Tellier) en le présentant au Roi Louis XIV, lui dit :
» J'ai l'honneur , Sire , de présen-
» ter à votre Majesté le Moine de son
» royaume le plus savant & le plus mo-
» deste.

Un autre caractère encore bien aimable dans un savant , c'est d'être toujours prêt à faire part aux autres de son travail , à leur communiquer ses remarques , à les aider de ses réflexions , & à contribuer de tout son pouvoir à la perfection de leurs ouvrages. Je ne sai si quelqu'un a porté plus loin ce caractère que M. de Tillemont. Ses recueils , ses extraits , qui étoient le fruit du travail de plusieurs années , devenoient le bien propre de quiconque en avoit besoin. Il ne craignoit point , comme cela est assez ordinaire aux savans , que ses

DE LA SOLIDE GLOIRE. 105
 ouvrages ne perdissent le mérite de
 l'invention & la grace de la nouveau-
 té, s'il les montrait à d'autres avant
 que de les avoir rendu publics. La
 même louange est due à M. d'Hérou-
 val. * Si le mépris de la gloire & de la ** Ant. de
 Vion, Audi-
 teur des Com-
 ptes.*
 vaine réputation l'a empêché de rien
 produire au jour par lui-même, son
 zèle pour le bien public lui a fait
 prendre part à presque tous les ou-
 vrages qui ont paru de son tems, en
 communiquant aux Auteurs ses lu-
 mières, ses remarques, & ses manus-
 crits.

RÉPUTATION.

C'EST ICI de tous les biens humains
 celui qui est regardé, même parmi
 les plus honnêtes gens, comme le
 plus cher & le plus précieux; & par
 rapport auquel l'indifférence, & en-
 core plus le mépris, paroissent inter-
 dits. ^a Que peut-on attendre en effet
 de quiconque est insensible au ju-
 gement que le public, & sur-tout les
 gens de bien portent de sa conduite?
 Ce n'est pas seulement, comme le

^a Adhibenda est quæ-
 dam reverentia & optimi
 cuiusque, & reliquorum.
 Nam negligere quid de se
 quisque sentiat, non so-
 lum arrogantis est, sed
 etiam omnino dissoluti.
Offic. lib. 1. n. 99.

dit Cicéron , l'effet d'une fierté & d'une arrogance insupportable , c'est encore la marque d'un homme sans probité & sans honneur.

Mais aussi un desir trop empressé de louange , qui en est avide & affamé , & qui semble en quelque sorte la mendier , loin d'être la marque d'une grande ame , est la preuve la plus certaine d'un esprit vain & léger qui se repaît de vent , & qui prend l'ombre pour la réalité.

Cependant c'est là le foible de la plupart des hommes , & quelquefois même de ceux qui se distinguent par un mérite particulier , & ce qui les porte souvent à chercher la gloire où elle n'est pas.

*Plur. in vit.
Alex.*

Philippe de Macédoine n'avoit pas le goût fort délicat dans le choix des moïens qui peuvent attirer une solide réputation. Il ambitionnoit toute sorte de gloire , & en toute sorte de matière. Il tiroit vanité , comme un déclamateur , de la force de son éloquence. Il comptoit les victoires que ses chariots remportoient aux jeux Olympiques , & il avoit grand soin de les faire graver sur ses monnoies. Il donnoit des leçons aux joueurs

d'instrumens , & prétendoit réformer les maîtres : ce qui lui attira de l'un d'eux cette ingénieuse réponse , qui sans l'offenser étoit fort capable de le désabuser : *A Dieu ne plaise que vous soyiez jamais assez malheureux , Sire , pour savoir ces choses-là mieux que moi.*

Il fit lui-même une pareille leçon à son fils , pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la musique. *N'as-tu pas honte , lui dit-il , de chanter si bien ?* En effet , il y a des connoissances qui font le mérite d'un particulier , & où il est permis d'exceller à quiconque n'a point d'autre soin , mais qu'un Prince ne doit qu'effleurer ; parce que ce seroit se dégrader que d'affecter d'y être trop habile , & qu'il doit son tems à des choses plus sérieuses & plus importantes. ^a Néron , qui d'ailleurs avoit de l'esprit & de la vivacité , a été blâmé d'avoir négligé des occupations convenables à son rang , pour s'amuser à graver , à peindre , à chanter , & à conduire des chariots. Un Prince qui a le goût de la vraie gloire , n'aspire point à une

^a Nero puerilibus statim annis vividum animum in alia detorsit : cælare , & pingere , cantus

aut regimen equorum exercere. Tacit. *Annal.* lib. 13. cap. 3.

telle réputation. Il fait à quelles con-
noissances il doit s'attacher, de quel-
les il doit s'abstenir: & quelque pen-
chant qu'il se sente pour les sciences,
même les plus estimables, il ne s'y li-
vre point, mais les étudie en Prince,
c'est-à-dire avec cette sobriété, & cet-
te sage retenue que Tacite admiroit
dans son beau-pere Agricola: *Reti-*
nuit, quod est difficillimum, ex sapientia
modum.

Vit. Agric.
cap. 41o

Tusc. Quæst.
lib. 5. n. 103.

Cicéron trouve une vanité pitoia-
ble dans la secrette joie que ressen-
toit Démofthène de s'entendre louer
en passant par une pauvre vendeuse
d'herbes. Lui-même étoit encore plus
sensible à la louange que l'Orateur
Grec.

Cic. Orat.
pro Plane, n.
64-66.

Il l'avoue de bonne foi dans une oc-
casion, où il peint merveilleusement
le cœur humain. Il revenoit de Si-
cile, où il avoit été Questeur, dans
la pensée qu'il n'étoit parlé que de lui
dans toute l'Italie, & que par-tout
il n'étoit fait mention que de sa Que-
sture. Passant à Pouzole, où les bains
attiroient beaucoup de beau monde?
Y a-t-il lontems, lui dit quelqu'un,
que vous êtes parti de Rome? quelle
nouvelle y dit-on? Moi, dit-il, tout

surpris , je reviens de ma province. Oui , reprit l'autre , je me le rappelle , c'est d'Afrique. Point du tout , répliqua Cicéron d'un ton de dépit & de colère , c'est de Sicile. Eh ! quoi , ajouta un troisième qui se prétendoit mieux informé que les autres , ne savez-vous pas qu'il a été Questeur à Syracuse , & il n'en étoit rien : car ç'avoit été dans une autre partie de la Sicile. Cicéron confus & honteux ne trouva d'autre expédient pour se tirer d'affaire , que de se mêler dans la foule : & il ajoute que cette aventure lui fut plus utile que n'auroient été tous les complimens auxquels il s'étoit attendu.

Il ne paroît pas pourtant qu'il en fût moins porté depuis à rechercher les louanges. Tout le monde fait avec quel soin il faisoit toutes les occasions de parler de lui-même , jusqu'à en devenir insupportable. Mais rien ne marque mieux son caractère que sa Lettre à l'Historien Luceius , où il lui découvre naïvement & sans détour son foible au sujet des louanges. Il le pressoit d'écrire l'histoire de son Consulat , & de la publier de son vivant : afin , disoit-il , qu'étant mieux

*Epist. 12.
lib. 5.*

connu des hommes , je puisse moi-même jouir de ma gloire & de ma réputation : *ut & ceteri viventibus nobis ex libris tuis nos cognoscant , & nosmetipsi vivi gloriola nostra perfruamur.* Il le prie avec instance de ne s'en pas tenir scrupuleusement aux loix rigoureuses de l'Histoire , d'accorder quelque chose à l'amitié , aux dépens même de la vérité , & de ne point craindre de dire de lui plus de bien que peut-être il n'en pense. *Itaque te plane etiam atque etiam rogo , ut & ornes ea vehementius etiam quam fortasse sentis , & in eo leges historiae negligas amoremque nostro plusculum etiam , quam concedit veritas , largiaris.*

Voilà ce que font presque tous les hommes , souvent sans s'en apercevoir. Car , à entendre Cicéron , il étoit tout à fait éloigné d'un tel foible. *Nihil est in me inane* , dit-il à Brutus , *neque enim debet.* Jamais personne , dit-il encore en écrivant à Caton , n'a été moins sensible que moi à la louange & aux vains applaudissemens du peuple. *Si quisnam fuit unquam remotus & natura , & magis etiam (ut mihi quidem sentire videor) ratione atque doctrina , ab inani laude*

*Ad Brut.
Epist. 3.*

*Epist. 4. lib.
15. ad Famil.*

& sermonibus vulgi, ego profecto is sum.

Pour mieux comprendre combien il y a de petitesse & de foiblesse dans cette vanité, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & considérer combien il y a de grandeur d'ame & de noblesse dans une conduite opposée. Quelques traits choisis que j'en rapporterai le feront mieux sentir.

1. *Souffrir avec peine la louange, & parler de soi-même avec modestie.*

CETTE VERTU, qui semble jeter un voile sur les plus belles actions, & qui n'est attentive qu'à les couvrir, sert malgré elle à les relever davantage, & à leur donner un lustre qui les rend plus éclatantes.

Niger, qui prit le titre d'Empereur en Orient, refusa le panegyrique que l'on vouloit prononcer à sa louange, & il s'en rendit encore plus digne par les motifs de son refus. Faites, dit-il, le panegyrique des anciens Capitaines, afin que ce qu'ils ont fait, nous apprenne ce que nous devons faire. Car c'est se moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, & surtout d'un Prince; ce n'est pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'est le fla-

ter, afin d'en tirer quelque récompense. Pour moi, je veux être aimé durant ma vie, & loué après ma mort.

*Second traité
de la charité
& de l'amour
propre, ch. 5.*

» Ceux, dit M. Nicole dans ses
» essais de morale » qui ont oui par-
» ler de la guerre aux deux premiers
» Capitaines de ce siècle, (M. le Prin-
» ce & M. de Turenne) ont toujours
» été ravis de la modestie de leurs
» discours. Personne n'a jamais re-
» marqué qu'il leur soit échappé sur
» ce sujet la moindre parole qu'on
» pût soupçonner de vanité. On les
» a toujours vû rendre justice à tous
» les autres, & ne se la rendre jamais
» à eux-mêmes ; & l'on auroit sou-
» vent cru, en leur entendant faire
» le récit des batailles où ils avoient
» eu le plus de part par leur conduite
» & par leur valeur, qu'ils n'y étoient
» pas même présens, ou qu'ils y
» étoient demeurés sans rien faire.
» Ces gens qu'on voit si occupés de
» quelques occasions où ils se sont
» signalés, qu'ils en étourdissent tout
» le monde, comme Cicéron faisoit
» de son Consulat, font voir par là
» que la vertu ne leur est guères na-
» turelle, & qu'il leur a falu de grands

» efforts pour guinder leurs ames jus-
 » qu'à l'état où ils font si aises de se
 » faire voir. Mais il y a bien plus de
 » grandeur à ne faire pas de réflexion
 » sur ses plus grandes actions, en for-
 » te qu'il semble qu'elles nous écha-
 » pent, & qu'elles naissent si naturelle-
 » ment de la disposition de notre ame,
 » qu'elle ne s'en aperçoit point.

2. *Contribuer de bon cœur à la réputation
 des autres.*

SCIPION L'AFRICAIN, pour *Liv. lib. 37.*
 obtenir à son frere la conduite de l'im-
 portante guerre qu'on alloit faire con-
 tre Antiochus le Grand, s'étoit enga-
 gé à servir sous lui comme un de ses
 Lieutenans. Dans cette fonction subal-
 terne, loin de songer à partager avec
 son frere l'honneur de la victoire, il
 se fit un devoir & un plaisir de lui en
 laisser la gloire toute pure & toute
 entière, & de se l'égalier à lui-même
 en tout par la défaite d'un ennemi non
 moins redoutable qu'Annibal, & par
 le titre d'Asiatique, aussi glorieux que
 celui d'Africain.

Marc-Aurele par une semblable *Vita M.*
 délicatesse, & par un desintéressement *Aurel.*
 de gloire aussi généreux, renonça au

plaisir qu'il s'étoit fait de mener en Orient Lucille sa fille , qu'il donnoit en mariage à Lucius Verus , occupé pour lors à faire la guerre aux Parthes , de peur d'étoufer par sa présence la réputation naissante de son gendre , & de paroître s'attirer , à son préjudice , l'honneur d'avoir achevé cette importante guerre.

*Xenoph. in
Cyrop.*

On fait avec quelle fidélité & quelle soumission Cyrus raportoit à Cyaxare son oncle & son beau-pere toute la gloire de ses exploits : avec quelle attention Agricola , qui acheva la conquête de l'Angleterre , faisoit honneur à ses supérieurs de tous ses succès , & avec quelle modestie il cédoit une partie de sa propre réputation pour relever la leur.

*Tacit. in vita
Agricol.*

*Plut. in prac.
reip. ger.*

Plutarque raconte la conduite pleine de modération, qu'il garda lui-même dans la députation dont il fut chargé de la part de sa ville vers le Proconsul de la province. Son Collègue aiant été obligé de rester en chemin , il s'acquitta seul de la commission , & y réussit. A son retour , lorsqu'il fut près de rendre publiquement compte de sa députation , son pere l'avertit de ne point parler en son nom

seul, mais de s'expliquer comme si son Collègue avoit été présent, & qu'ils eussent tout concerté & tout exécuté ensemble. Et le motif d'un conseil si sage étoit, a qu'un tel procédé, non seulement est plein d'équité & d'humanité, mais ôte encore à la gloire du succès, ce qui a coutume d'affliger & d'irriter l'envie.

^b Ce que Cicéron dit de l'union parfaite qui étoit entre Hortensius & lui, & de l'attention mutuelle qu'ils avoient à s'entr'aider dans la noble carrière du barreau, à se communiquer réciproquement leurs lumières, & à se faire valoir l'un l'autre, est un exemple bien rare parmi les personnes d'une même profession; & bien digne en même tems d'être imité. Un Historien remarque qu'Atticus leur ami commun, étoit le nœud & le lien de cette union si intime, & que c'étoit lui qui faisoit que la vive émulation de gloire qui se trouvoit

a Οὐ γὰρ μόνον ἐπιεικὲς τὸ τοιούτον, ἀλλὰ καὶ φιλόφρονον ἐστίν, ἀλλὰ καὶ τὸ λυγρὸν τὸν φθόνον ἀφαιρεῖ τῆς δόξης.

b Semper alter ab altero aljutus, & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n. 3.*

c Efficiebat, ut inter quos tanta laudis esset æmulatio, nulla intercederet obrectatio, essetque talium virorum copula. *Corn. Nep. in vita. Att. cap. 5.*

entre ces deux illustres Orateurs, n'étoit point altérée par de bas sentimens d'envie & de jalousie.

*De clar.
Orat. n. 85-
88.*

Lélius, ami intime du second Scipion, avoit plaidé à deux différentes reprises une cause fort importante ; & les Juges avoient deux fois ordonné un plus ample informé. Les parties l'exhortant à ne se point rebuter, il leur persuada de remettre leur affaire entre les mains de Galba, qui étoit plus propre que lui à la plaider, parce qu'il parloit avec plus de force & de véhémence. En effet Galba, dans une seule Audience, emporta tous les suffrages, & gagna pleinement sa cause. Il faut avouer qu'un tel désintéressement, en fait de réputation, a quelque chose de bien grand. Mais, dit Cicéron, c'étoit la coutume de ce tems de rendre sans peine justice au mérite d'autrui. *Erat omnino tum mos, ut faciles essent in suum cuique tribuendo.*

Horat. Satyr. 6. lib. 1.

J'ai toujours admiré la droiture & la candeur d'ame de Virgile, qui ne craignit point, en produisant Horace à la Cour de Mécène, de se donner un rival, qui pourroit disputer avec lui de la gloire du bel esprit, &

finon lui enlever entièrement, du moins partager avec lui les faveurs & les bonnes grâces de leur commun protecteur. Mais, dit Horace, on ne se conduisoit point ainsi chez Mécène. Jamais il n'y eut de maison plus éloignée de ces bas sentimens que la sienne, ni où l'on vécût d'une manière plus pure & plus noble. Le mérite & le crédit de l'un ne faisoit point ombrage à l'autre. Chacun avoit sa place, & en étoit content.

Non isto vivimus illic,
Quo tu rere, modo. Domus hac nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis. Nil mihi officit unquam,
Ditior hic aut est quia doctior. Est locus uni
Cuique suus.

3. *Sacrifier sa réputation à l'utilité publique.*

a IL Y A des occasions où l'homme

a Equissimo animo ad honestum consilium per medium infamiam tendam. Nemo mihi videtur pluris aestimare virtutem, nemo illi magis esse devotus, quam qui boni viri tamam perdidit, ne con-	scientiam perderet. Senec. Epist. 81. Equo animo audienda sunt imperitorum convicia, & ad honesta vadenti contemnendus est iste contemptus. Id. Epist. 76.
--	---

de bien , pour conſerver ſa vertu , eſt obligé de ſacrifier ſa réputation ; où , pour ne pas renoncer à ſa conſcience , il faut qu'il renonce pour un tems à ſa gloire ; & où il doit marcher d'un pié ferme où ſon devoir l'appelle à travers les reproches & l'infamie , en mépriſant courageuſement le mépris qu'on fait de lui. Rien ne marque davantage qu'il tient à la vertu même , & que c'eſt elle ſeule qu'il cherche , qu'un ſacrifice ſi généreux , & qui coute tant à la nature.

In vita Pericli.

Plutarque obſerve que Périclès , dans une occaſion où tous les citoiens crioient contre lui , & condannoient ſa conduite , ſemblable à un habile pilote , qui dans la tempête n'eſt attentif qu'aux règles de ſon art pour ſauver le vaiſſeau , & qui mépriſe les pleurs , les cris , les prières de tout l'équipage ; que Périclès , diſ-je , après avoir pris toutes ſes précautions pour la ſûreté de l'Etat , ſuivit ſon plan , ſe mettant peu en peine des murmures , des plaintes , des menaces , des chanſons injurieuſes , des railleries , des injures , des accuſations intentées contre lui.

Liv. lib. 22.

n. 34.

C'étoient les ſalutaires conſeils que

le sage Fabius donnoit au Consul Paul Emile près de partir pour l'armée. Il l'exhortoit de mépriser les railleries & les reproches injustes de son Collègue, de s'élever au-dessus des bruits qui pourroient flétrir sa réputation, & de négliger les efforts qu'on feroit pour le décrier & le deshonor.

C'est le parti que Fabius lui-même avoit suivi dans la guerre contre Annibal, & qui sauva la République. Malgré l'insulte que Minucius lui avoit faite, la plus sensible qu'on puisse imaginer, il le tira des mains d'Annibal, ^a mettant à l'écart son ressentiment, & ne consultant que son zèle pour le bien public.

Ces exemples sont connus, mais ils n'ont presque plus d'imitateurs. On ne tient point à l'Etat par de véritables liens, & souvent on ne le sert que pour ses propres intérêts. Au moindre dégoût l'on quitte le service; & ce dégoût n'est souvent fondé que sur une fausse délicatesse qui se blesse d'une préférence très légitime. Il en est peu qui parlent, &

^a Habuit in consilio | posuit. *Senec. lib. 1. de Ira*
 fortunam publicam, do- | sap. 11.
 lorem ultionemque se-

qui pensent comme ce Lacédémonien, qui n'ayant point eu de place dans un nouveau Conseil qu'on établissoit, dit qu'il étoit ravi qu'il se fût trouvé trois cens citoiens plus gens de bien que lui.

§. VII.

EN QUOI CONSISTE LA SOLIDE
GLOIRE ET LA VÉRITABLE
GRANDEUR.

TOUT ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons & aux méchans, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands desseins, les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste, réside dans le fond des qualités personnelles, & dans la noblesse des sentimens. Etre bon, libéral, bienfaisant, généreux; ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance & du crédit que pour être en état de réprimer le vice, & de mettre en honneur la vertu;
être

Être véritablement homme de bien ,
sans chercher à le paroître ; supporter la pauvreté avec noblesse , les affronts & les injures avec patience ; étouffer ses ressentimens , & rendre toute sorte de bons offices à un ennemi dont on peut se venger ; préférer le bien public à tout ; lui sacrifier ses biens , son repos , sa vie , sa réputation même s'il le faut : voila ce qui rend l'homme grand , & véritablement digne d'estime.

Séparez la probité des actions les plus belles , des qualités les plus estimables , que deviennent-elles sinon un objet de mépris ? L'excès du vin dans Alexandre , le meurtre de ses meilleurs amis , la soif insatiable des louanges & de la flatterie , la vanité de vouloir passer pour le fils de Jupiter ,^a quoiqu'il n'en crût rien ; tout cela nous permet-il de regarder ce Prince comme véritablement grand ? Quand on voit Marius , & après lui Sylla , faire couler à grands flots le sang des citoyens Romains pour établir leur puissance , peut-on compter pour quel-

^a Omnes , inquit Alexander , jurant me Jovis esse filium : sed vulnus hoc hominem me esse clamat. *Senec. Epist. 59.*

que chose leurs victoires & leurs triomphes?

Au contraire, quand on entend dire à l'Empereur Tite cette parole devenue si célèbre, ^a *Mes amis voila une journée que j'ai perdue*, parce qu'il n'y avoit fait de bien à personne; à un autre que l'on pressoit de signer un arrêt de mort, ^b *Je voudrais ne savoir pas écrire*; à l'Empereur Théodose, après qu'un jour de Pâque il eut délivré les prisonniers, *Plût à Dieu que je pusse ouvrir aussi les tombeaux pour rendre la vie aux morts*: quand on voit Scipion, encore jeune, surmonter courageusement une passion qui domte presque tous les hommes; & dans une autre occasion faire des leçons de continence & de sagesse à un jeune Prince qui s'étoit écarté de son devoir: qu'on voit un Tribun du peuple, ennemi déclaré de ce même Scipion, prendre hautement sa défense contre ceux qui l'accusoient injustement, & qui avoient conspiré sa perte: ^c enfin quand nous lisons dans l'Histoire quelques actions de li-

^a Amici, diem perdidi.
Sueton. in vit. Tit. n. 8.

^b Vellem nescire literas. Senec. lib. 2. de Clem. cap. 1.

^c Quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur & offensione turpitudinis, & comprobatione honestatis? . . . An

béralité, de générosité, de desintéressement, de clémence, d'oubli des injures, est-il en notre pouvoir de leur refuser notre estime & notre admiration, & ne nous sentons-nous pas encore après tant de siècles émus & attendris par le simple récit de ces actions?

Notre Histoire nous fournit une infinité de belles paroles & de belles actions de nos Rois, & de plusieurs grands hommes, lesquelles font bien connoître en quoi consiste la véritable grandeur, & la solide gloire.

Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reste de la terre, disoit Jean I. Roi de France, sollicité de violer un traité, elles devroient se retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois. Mezerai.

Ce n'est point, dit Louis XII à un Courtisan qui l'exhortoit à punir quelqu'un dont il avoit été mécontent avant que de monter sur le trône; Ce n'est point au Roi de France à venger les injures du Duc d'Orleans. Ibid.

François I. après la bataille de Pavie LeP. Daniel. écrivit à la Régente sa mere une lettre,

obliviscamur	quantopere	animo	aliquid	factum
in audiendo	legendoque	cognoscimus.	Cic. lib. 5.	
moveamur,	cum piè,	de fin. n. 62.		
cum amicè,	cum magno			

qui ne contenoit que ce peu de mots :
Madame, tout est perdu, hormis l'honneur.
 C'est là véritablement écrire & penser
 en Roi, qui en comparaison de l'hon-
 neur, estime peu tout le reste.

Ibid.

Au sujet des conditions honteuses
 qu'on exigeoit de lui pour le mettre en
 liberté, il chargea l'Agent de l'Empe-
 reur de mander à son Maître la résolu-
 tion où il étoit de passer plutôt toute sa
 vie en prison, que de rien démembrer
 de ses États; & d'ajouter que, quand il
 feroit assez lâche pour le faire, il étoit
 certain que ses sujets n'y consentiroient
 jamais.

*Ste Marthe
 liv. 5. de ses
 Elog.*

Loin de savoir mauvais gré à Fran-
 çois de Montelon, qui seul entre tous
 les Avocats de son tems avoit eu la har-
 dieffe de plaider la cause de Charles de
 Bourbon contre François I. & Louise
 de Savoie sa mere, il l'en estima da-
 vantage; & le fit Avocat Général, puis
 Président au Mortier, & enfin Garde
 des Sceaux.

*Hist. d'An-
 bigné.*

Comme on reprochoit à Henri IV.
 le peu de pouvoir qu'il avoit à la Ro-
 chelle: *Je fais dans cette ville*, dit-il,
tout ce que je veux, en n'y faisant que ce
que je dois.

Nos Magistrats, en plus d'une oc-

caſion , ont montré la vérité de ce que ^a Cicéron dit dans ſes Offices , Qu'il y a une valeur domeſtique & privée , qui n'eſt pas de moindre prix que la valeur militaire. Achille de Harlai Premier Préſident , menacé par les ſé- ditieux d'un prochain & capital ſup- plice : (ce ſont les termes de l'Auteur) *Je n'ai , dit-il , ni tête , ni vie , que je préfère à l'amour que je dois à Dieu , au ſervice que je dois au Roi , & au bien que je dois à ma patrie.* Dans la journée des barricades il ne répondit aux injures & aux menaces des principaux auteurs de la ligue que ces paroles ſi dignes de louange : *Mon ame eſt à Dieu , mon cœur au Roi , & mon corps entre les mains de la violence , pour en faire ce qu'elle voudra.* Quand Buſſy le clerc eut l'audace d'en- trer dans la Grand-Chambre , pour y faire lire la liſte de ceux qu'il diſoit avoir ordre d'arrêter , & qu'il eut nommé le premier Préſident & dix ou douze autres , tout le reſte de la Compagnie ſe leva , & les ſuivit généreuſement à la Baſtille.

*Histoire des
Prem. Préſid.*

Mezerai.

Tout le monde ſait que le Premier Préſident Molé , dans une émeute po-

^a Sunt domeſticæ for- | militatibus. Off. lib. 1.
titudines , non inferiores | n. 18.

pulaire, sans craindre pour sa vie, alla se montrer à la populace mutinée, & l'arrêta par sa seule présence. C'est de lui que le Cardinal de Rets parle ainsi dans ses Mémoires: » Si ce n'étoit pas » une espèce de blasphême de dire qu'il » y a quelqu'un dans notre siècle plus » intrépide que le Grand Gustave, & » M. le Prince, je dirois que ç'a été » Molé Premier Président.

Cette fermeté est moins étonnante dans les Magistrats d'un Parlement, dont le caractère propre est une fidélité inviolable à l'égard des Rois, & un courage invincible dans les plus grands dangers. Mais peut-on assez admirer la rare générosité qu'inspira aux Bourgeois de Calais l'amour de leur patrie, & la vûe du bien public?

Le P. Daniel. La ville réduite par la famine à la dernière extrémité, demandant à capituler, le Roi d'Angleterre, irrité de la longue résistance qu'elle avoit faite, ne lui voulut accorder de quartier qu'à une seule condition. » C'est, » dit-il, qu'ils se partent de la ville » six des plus notables Bourgeois, les » chefs tous nuds, & tous déchaussés, » les hars au col, & les clefs de la » ville & du Chastel en leurs mains.

„ & de ceux je ferai en ma volonté ,
 „ & le remanant je prendrai à merci.
 Quand on eut assemblé la ville , un
 des principaux Bourgeois , nommé Eustache de saint Pierre , prit la parole. Il
 parla avec un courage & une fermeté
 qui auroit fait honneur à ces anciens citoyens Romains du tems de la République , & dit qu'il s'offroit à être la première victime pour le salut du reste du peuple ; & que , plutôt que de voir périr tous ses compatriotes par le fer & par la faim , il vouloit être un des six qu'on livreroit à la vengeance du Roi d'Angleterre. Cinq autres , animés par ses discours & par son exemple , se présentèrent avec lui. On les conduisit dans l'équipage qui avoit été prescrit , au milieu des cris confus & lamentables du peuple. Le Roi d'Angleterre étoit près de les faire exécuter : mais la Reine touchée de compassion , & fondant en larmes , se jetta à genoux aux piés du Roi , & obtint leur grace.

Lorsque le Grand Condé commandoit en Flandre l'armée Espagnole , & faisoit le siège d'une de nos places , un Soldat aiant été maltraité par un Officier Général , & aiant reçu plu-

fleurs coups de canne pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étoient échappées , répondit avec un grand sang - froid , qu'il sauroit bien l'en faire repentir. Quinze jours après ce même Officier Général chargea le Colonel de tranchée de lui trouver dans son Régiment un homme ferme & intrépide pour un coup de main dont il avoit besoin , avec promesse de cent pistoles de récompense. Le Soldat en question , qui passoit pour le plus brave du Régiment , se présenta ; & ayant mené avec lui trente de ses camarades dont on lui avoit laissé le choix , il s'acquitta de sa commission , * qui étoit des plus hazardeuses , avec un courage & un bonheur incroyables. A son retour , l'Officier Général , après l'avoir beaucoup loué , lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avoit promises. Le Soldat sur le champ les distribua à ses camarades , disant qu'il ne servoit point pour de l'argent , & demanda seule-

* Il s'agissoit de s'assurer , le chemin couvert , s'acquerra si bien de sa commission , qu'il rapporta le cha-
avant que de faire le logement , si les ennemis faisoient des mines sous le glacis. Le Soldat s'étant jeté peau & l'outil d'un mineur
à l'entrée de la nuit dans qu'il avoit tué dans la mine.

ment , que si l'action qu'il venoit de faire paroïssoit mériter quelque récompense , on le fit Officier. *Au reste* , ajouta-t-il en s'adressant à l'Officier Général qui ne le reconnoissoit point , *Je suis ce Soldat que vous maltraitâtes si fort il y a quinze jours ; & je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* L'Officier Général , plein d'admiration , & attendri jusqu'aux larmes , l'embrassa , lui fit des excuses , & le nomma Officier le même jour. Le Grand Condé prenoit plaisir à rapporter ce fait , comme la plus belle action de Soldat dont il eût jamais oui parler. Je le tiens d'une personne à qui M. le Prince , fils du Grand Condé , l'a souvent raconté.

Le même coup de canon qui tua M. de Turenne , avoit emporté un bras à M. de Saint-Hilaire Lieutenant général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer & à crier : *Taisez-vous , mon enfant* , lui dit-il ; & en lui montrant M. de Turenne étendu mort , *Voilà celui qu'il faut pleurer.*

J'ai parlé ailleurs d'un célèbre Henri de Melmes , l'un des plus illustres Magistrats de son tems. Le Roi (Henri II. si je ne me trompe) lui aiant offert une

*Memoires
manuscrits
que j'ai déjà
cités , tome 1.
pag. 109.*

place d'Avocat Général, il prit la liberté de représenter à sa Majesté que cette place n'étoit point vacante. Elle l'est, répliqua le Roi, parce que je suis mécontent de celui qui la remplit. *Pardonnez-moi, Sire*, répondit Henri de Mesmes après avoir fait modestement l'apologie de l'accusé; *J'aimerois mieux grater la terre avec mes ongles, que d'entrer dans cette charge par une telle porte.* Le Roi eut égard à sa remontrance, & laissa l'Avocat Général dans sa Place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur, à peine Henri de Mesmes put-il souffrir qu'on songeât à lui faire des remerciemens pour une action, qui étoit, disoit-il, d'un devoir indispensable, & auquel il n'auroit pu manquer sans se deshonorer lui-même pour toujours.

*Cl. Peletierii
vita.*

Un Président à Mortier songeoit à se démettre de sa charge, dans l'espérance de la faire tomber à son fils. Louis XIV, qui avoit promis à M. le Péletier, alors Contrôleur Général, de lui donner la première qui viendrait à vaquer, lui offrit celle-ci. M. le Péletier, après avoir fait ses très humbles remerciemens, ajouta que

le Président qui se démettoit , avoit un fils , & que Sa Majesté avoit toujours été contente de la famille. » On n'a pas coutume de me parler ainsi , » reprit le Roi surpris d'une telle conduite & d'une telle générosité ; » ce sera donc » pour la première occasion. « Elle ne tarda pas longtemps : & deux ans après, M. le Président le Coigneux étant mort sans laisser de fils , un si noble desintéressement fut récompensé.

Je le répète encore , quand on lit de telles actions , est-il possible de résister à l'impression qu'elles font sur le cœur ? C'est ce cri & ce témoignage ^a d'une nature droite , saine , pure , & non encore altérée par de mauvais exemples & de mauvais principes , qui doit faire la règle de nos jugemens , & qui est comme la base de ce goût de la solide gloire & de la véritable grandeur dont je parle. Il ne faut que se rendre attentif à cette voix , la consulter en tout , & s'y conformer.

Je sai bien qu'il faut autre chose

^a Quæ disciplina eò pertinebat , ut sincera , & integra , & nullis pravitatibus detorta uniuscujusque natura , toto statim pectore arriperet artes honestas. *Dialog. de Oratoribus*, cap. 28.

que des préceptes & des exemples pour élever ainsi l'homme au dessus des passions les plus vives , & que Dieu seul peut lui inspirer ces sentimens de noblesse & de grandeur : les payens même nous l'apprennent. *Bonus vir sine Deo nemo est. An potest aliquis supra fortunam, nisi ab illo adjutus, exurgere? Ille dat consilia magnifica & erecta.* Mais^a on ne peut trop inculquer ces principes aux jeunes gens ; & il seroit à souhaiter qu'ils n'entendissent jamais parler autrement , & que ces préceptes retentissent continuellement à leurs oreilles. Le^b fruit principal de l'Histoire est de conserver & de fortifier en eux ces sentimens de probité & de droiture que nous apportons en naissant ; ou , lorsqu'ils s'en sont déjà écartés , de les y ramener peu à peu , & de rallumer en eux ces précieuses étincelles , par de fréquens exemples de vertu.

^a Conducere arbitror talibus aures tuas vocibus undique circum sonare , nec eas , si fieri posset , quidquam aliud audire. *Cic. lib. 3. Offic. n. 5.*

^b Omnium honestarum rerum semina animi

gerunt , quæ admonitione excitantur : non aliter quàm scintilla flatu levè adjuta ignem suum explicat. *Senec. Epist. 94.*

Hæc est sapientia , in naturam converti , & eò restitui , unde publicus error expulerit. *Ibid.*

^a Un maître habile dans l'art de manier les esprits, & c'est là sa grande science, profite de tout pour inspirer à ses disciples des principes d'honneur & d'équité, & pour faire naître en eux une sincère estime de la vertu, & une grande horreur du vice. ^b Comme ils sont dans un âge tendre & docile, & que la corruption n'a pas encore jeté en eux de profondes racines, la vérité se saisit alors facilement de leur esprit, & s'y établit sans peine, pour peu que du côté du maître elle soit aidée par de sages réflexions, & des avis donnés à propos.

Quand, à chaque point d'histoire qu'on leur lit, ou du moins dans ceux qui sont plus importants, & qui portent avec eux quelque vive lumière, on leur demande à eux-mêmes ce qu'ils en pensent; ce qu'ils y trouvent de beau, de grand, de louable,

^a Civitatis rectorem decet.... verbis, & his mollioribus, curare ingenia, ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti & æqui conciliet animis, faciatque vitiorum odium, pretium virtutum. *Senec. lib. 1. de Ira, cap. 5.*

^b Facillimè tenera conciliantur ingenia ad honesti restique amorem. Adhuc docilibus, leviterque corruptis, injicit manum veritas, si advocatum idoneum nata est. *Senec. Epist. 108.*

ce qui leur y paroît au contraire digne de blâme & de mépris ; il est rare que les jeunes gens ne répondent d'une manière sensée & raisonnable , & qu'ils ne jugent de chaque chose très sainement & très équitablement. C'est cette réponse, c'est ce jugement , qui est en eux , comme je l'ai déjà dit, le cri de la nature , & comme la voix de la droite raison , & qui ne peut leur être suspect parce qu'il n'est point suggéré , qui devient pour eux la règle du bon goût par rapport à la solide gloire & à la véritable grandeur. Quand ils voient un Régulus aller se présenter aux plus cruels tourmens plutôt que de manquer à sa parole , un Cyrus & un Scipion faire profession publique de continence & de sagesse , tous ces anciens Romains , si illustres & si généralement estimés , mener une vie pauvre , frugale , sobre ; & que d'un autre côté ils voient des actions de perfidie , de débauche , de dissolution , d'une basse & fordide avarice dans des personnes grandes & considérables selon le siècle , ils n'hésitent pas un moment en faveur de qui ils doivent se déclarer,

^a Sénèque disoit, en parlant d'un de ses maîtres, que lorsqu'il l'entendoit parler des avantages de la pauvreté, de la chasteté, d'une vie sobre, d'une conscience pure & irréprochable, il sortoit de ses leçons plein d'amour pour la vertu, & d'horreur pour le vice. C'est l'effet que doit produire l'Histoire quand elle est bien enseignée.

Il ne s'agit donc que de rendre les jeunes gens attentifs aux excellentes leçons que nous donne le paganisme même qui ^b ne compte pour rien tout ce qui est hors de l'homme, & ce qui lui sert comme de cortège, richesses, dignités, magnificence; ^c & qui, dans l'homme même, n'estime & n'admire que les qualités du cœur, c'est-à-dire

^a Ego certè, cùm Artalum audirem, in vitia, in errores, in mala vitæ perorantem, sæpe miseratus sum generis humani.. Cùm vero commendare paupertatem cœperat, ... sæpe exire è schola pauperi libuit. Cùm cœperat voluptates nostras traducere, laudare castum corpus, sobriam mensam, puram mentem; non tantùm ab illicitis voluptatibus, sed etiam superva-

cuis, libebat circumscribere gulam & ventrem. *Senec. Epist. 108.*

^b Quicquid est hoc quod circa nos ex adventicio fulget, honores, opes, ampla atria..... alieni commodæque apparatus sunt. *Senec. Consol. ad Marc. cap. 10.*

^c Nec quicquam suum, nisi se, putet esse, ea quoque parte qua melior est. *Id. de Const. sap. cap. 6.*

la probité & la vertu : ^a dont l'éclat est tel , qu'elle honore , annoblit , & relève tout ce qui l'approche & l'environne , la pauvreté même , la misère , l'exil , la prison , les tourmens. Elle seule donne le prix à tout : elle seule est la source de la solide gloire & de la véritable grandeur. Selon le paganisme , ^b un Prince n'est grand , qu'autant qu'il est bienfaisant & libéral : il ne doit se croire puissant , que pour faire du bien ; & faire marcher , à l'imitation des dieux , la qualité de Très bon , avant celle de Très grand : *Jupiter Optimus , Maximus*. Il doit préférer aux titres fastueux de Vainqueur , de Triomphateur , de Foudre de guerre , de Conquérant , titres pour l'ordinaire si funestes aux peuples , ^c le doux nom de pere de la patrie , qui le fait souve-

^a Quicquid attigit virtus , in similitudinem sui adducit & tingit : actiones , amicitias , interdum domos totas , quas intravit disposuitque , condecorat : quicquid tractavit , id amabile , conspicuum , mirabile facit. *Id. Epist. 66.*

^b Proximum diis locum tenet , qui se ex deorum natura gerit , beneficus , ac largus , & in melius potens. Hæc affecta-

re , hæc imitari decet : maximum ita haberi , ut optimus simul habeare. *Senec. lib. 1. de Clem. cap. 19.*

^c Cetera cognomina honori data sunt. Patrem quidem patriæ appellamus , ut sciret datam sibi potestatem patriam , quæ est temperatissima , liberis consulens , suæque post illos reponens. *Senec. lib. 1. de Clem. cap. 14.*

nir qu'il est le protecteur & le pere de ses sujets , & que sa plus solide gloire , aussi-bien que son devoir le plus essentiel , est de travailler à les rendre heureux.

Il semble qu'on ne peut rien ajouter à ces nobles idées que les payens nous donnent de la grandeur & de la puissance humaine , ni aux exemples de vertu que j'ai cités jusqu'ici en si grand nombre. Mais écoutons un Sage , élevé dans l'école , non de Socrate & de Platon , mais de Jesus-Christ : c'est saint Augustin , qui , après avoir tracé le portrait d'un grand Prince , nous apprend par un seul trait qu'il ajoute aux tableaux des anciens , en quoi consiste la solide gloire , & combien le Christianisme enchérit sur les vertus payennes , dont la vanité & l'orgueil étoient l'ame & le principe.

» Nous n'appellons pas grands & *S. August.*
 » heureux les Princes Chrétiens , « dit *de Civit. Dei.*
 ce pere en parlant des Empereurs , *lib. 5. cap. 24.*
 » pour avoit régné lontems , ou pour
 » être morts en paix en laissant leurs
 » enfans successeurs de leur couronne ,
 » ou pour avoir vaincu les ennemis
 » de l'Etat , ou pour avoir réprimé

» les féditieux : avantages qui leur sont
» communs avec les Princes adora-
» teurs des démons. Mais nous les
» appellons grands & heureux , quand
» ils font régner la justice ; quand ,
» au milieu des louanges qu'on leur
» donne , ou des respects qu'on leur
» rend, ils ne s'enorgueillissent point ,
» mais se souviennent qu'ils sont hom-
» mes ; quand ils soumettent leur
» puissance à la puissance souveraine
» du Maître des Rois , & qu'ils la
» font servir à faire fleurir son cul-
» te ; quand ils craignent Dieu , qu'ils
» l'aiment , & qu'ils l'adorent ; quand
» ils préfèrent à leur royaume celui où
» ils ne craignent point d'avoir de ri-
» vaux ni d'ennemis ; quand ils sont
» lents à punir , & prompts à pardon-
» ner ; quand ils ne punissent que pour
» le bien de l'Etat , & non pour satis-
» faire leur vengeance ; & qu'ils ne
» pardonnent que parce qu'ils espé-
» rent qu'on se corrigera , & non pour
» donner l'impunité aux crimes ;
» quand , étant obligés d'user de sé-
» vérité , ils la tempèrent par quel-
» que action de douceur & de clémén-
» ce ; quand ils sont d'autant plus re-
» tenus dans leurs plaisirs , qu'ils au-

» roient plus de liberté de s'y livrer ;
 » quand ils aiment mieux comman-
 » der à leurs passions , qu'à tous les
 » peuples du monde ; ET QUAND ILS
 » FONT TOUTES CES CHOSES , NON
 » POUR LA VAINES GLOIRE , MAIS
 » POUR L'AMOUR DE LA FELICITE'
 » ETERNELLE.

Le paganisme ne pouvoit pas inspi-
 rer des sentimens si nobles , & en
 même tems si épurés de tout amour
 propre & de toute vaine gloire : *Hæc
 omnia faciunt non propter ardorem inanis
 gloriae , sed propter caritatem felicitatis
 æternæ.* Il n'y avoit que l'école de Je-
 sus-Christ capable de porter l'homme
 à un si haut degré de perfection , que
 de s'oublier totalement lui-même au
 milieu des plus grandes actions , pour
 ne les rapporter qu'à Dieu seul : en quoi
 consiste toute sa grandeur & toute sa
 gloire. Car tant que l'homme de-
 meure concentré en lui-même , il a
 beau faire des efforts pour paroître
 grand , & pour s'élever ; il demeure
 toujours ce qu'il est , c'est-à-dire , bas-
 sesse & néant : & ce n'est qu'en s'unif-
 fant à celui qui est l'unique source de
 toute gloire & de toute grandeur , qu'il
 peut véritablement devenir grand &
 élevé.

Voilà ce qui a produit cette multitude innombrable de Héros chrétiens de toute condition , de tout sexe , de tout âge. On a vû ce qu'il y avoit de plus éclatant dans le siècle , venir déposer aux piés de la croix de Jesus-Christ richesses , grandeur , magnificence , dignités , science , éloquence , réputation ; & compter tous ces sacrifices pour rien. Un saint Paulin , l'honneur de notre France , & la gloire de son siècle , pendant que tout l'univers étoit dans l'admiration de l'abandon généreux qu'il venoit de faire aux pauvres des biens immenses qu'il possédoit en différentes provinces , croioit n'avoir encore rien fait , & se comparoit à un athlète qui se prépare au combat , ou à un homme qui doit passer à la nage une rivière , & qui ne sont pas l'un & l'autre fort avancés pour avoir quitté leurs habits.

Que dirai-je de cette foule de Dames illustres , dont quelques - unes comptoient parmi leurs aïeux les Scipions & les Gracques , sainte Paule , sainte Olympiade , sainte Marcelle , sainte Mélanie , qui firent tant d'honneur à l'Evangile en foulant aux piés

le faste & les délices du siècle ? Quelle grandeur d'ame dans cette parole de sainte Marcelle qui avoit abandonné tous ses biens aux pauvres , & qui voiant Rome prise & saccagée par les Goths , remercia Dieu de ce qu'il avoit mis ses biens en sureté , & de ce que le désastre de la ville l'avoit trouvé & non rendu pauvre ! *Quod pauperem illam non fecisset captivitas, sed invenisset.* S. Hieron:
lib. 3 Epist. ad
Principiam.

Jamais triomphe égala-t-il celui que remporta l'humilité chrétienne dans la personne de sainte Mélanie l'aieule , lorsqu'elle alla à Nole visiter saint Paulin ? C'est ce Saint même qui nous en a laissé une éloquente description. Toute sa famille , c'est-à-dire ce qu'il y avoit alors de plus grand & de plus qualifié dans Rome , étant allé au-devant d'elle , voulut par honneur l'accompagner dans ce voyage avec toute la pompe ordinaire aux personnes de cette naissance. La voie Appia étoit couverte de chars dorés & magnifiques , de chevaux superbement enharnachés , d'un grand nombre de chariots de toute espèce. Au milieu de ce fastueux appareil marchoit une Dame vénérable par

son âge , & encore plus par son air grave & modeste , montée sur un petit cheval fort maigre , & vêtue d'un simple habit de serge. Cependant tous les yeux étoient tournés & attachés sur l'humble Mélanie. Personne n'étoit attentif à l'or , à la soie , à la pourpre qui brilloient de toutes parts : l'étoffe grossière effaçoit tout ce vain éclat. On voioit dans les enfans , ce que la mere avoit quitté & foulé aux piés , pour en faire un sacrifice à Jesus-Christ.

Les grands Seigneurs , les Dames , qui formoient ce pompeux cortége , loin de rougir de l'état vil & abjet où paroissoit la sainte Veuve , se faisoient honneur d'approcher d'elle , & de toucher à ses habits ; croiant par cet humble & respectueux abaissement expier l'orgueil de leur riche & superbe magnificence. C'est ainsi que dans cette occasion le faste de la grandeur Romaine rendit hommage à la pauvreté évangélique.

Quelques traits de la sorte , mêlés de tems en tems avec les histoires profanes , corrigent & rectifient ce qui s'y trouve de défectueux , suppléent à ce qui peut y manquer du

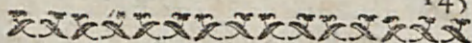
côté du motif & de l'intention , & donnent aux jeunes gens une idée parfaite de la véritable & solide grandeur. Car, en leur rapportant les belles actions & les louables sentimens des payens , comme nous avons fait ici , il faut avoir soin de les faire souvenir de tems en tems de ce principe que saint Augustin répète si souvent , ^a que sans la vraie piété , c'est-à-dire , sans la connoissance & l'amour du vrai Dieu , il ne peut y avoir de véritable vertu , & qu'elle n'est point telle quand elle a pour motif la gloire humaine. Il est vrai , ajoute-t-il , que ces vertus , quoique fausses & imparfaites , ne laissent pas de mettre ceux qui les ont beaucoup plus en état de rendre service au Public , que s'ils ne les avoient pas. Et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il seroit quelquefois à souhaiter que ceux qui gouvernent fussent de bons payens , de bons Romains , & qu'ils agissent selon ces grands principes qui étoient l'ame de leur conduite.

^a Dum illud constet inter omnes veraciter pios neminem sine vera pietate , id est veri Dei vero cultu , veram posse habere virtutem , nec eam veram esse , quando gloriæ servit humanæ. *S. Aug. de Civit. Dei , lib. 5. cap. 19.*

Mais le souverain bonheur d'un Etat ;
c'est que Dieu mette en place des per-
sonnes qui joignent à ces grandes qua-
lités qu'on admire dans les Anciens ,
une véritable & solide piété.

a Illi autem , qui vera nihil est felicius rebus
pietate præditi bene vi- humanis , quàm si Deo
vunt , si habent scien- miserante habeant po-
tiam regendi populos , testatem. S. *Aug. ibid.*





SECONDE PARTIE.

DE

L'HISTOIRE SAINTE.

JE RE'DUIRAI à deux Chefs ce que j'ai à dire sur l'étude de l'Histoire Sainte. D'abord je poserai les principes qui me paroissent nécessaires pour profiter comme on le doit de cette étude. J'en ferai ensuite l'application à quelques exemples.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES NECESSAIRES

POUR L'INTELLIGENCE

DE

L'HISTOIRE SAINTE.

AVANT que de marquer les observations qu'on doit faire en étudiant l'Histoire Sainte, ou en l'enseignant aux autres, je croi qu'il est à propos de commencer par en don-

Tome III.

G

ner ici une idée générale , qui en fasse sentir le caractère propre , & qui aide à faire connoître en quoi cette Histoire est différente des autres.

ARTICLE PREMIER.

*Caractères propres & particuliers à
l'Histoire Sainte.*

IL N'EN EST pas de l'Histoire Sainte comme de toutes les autres. Celles-ci ne renferment que des faits humains , & des événemens temporels , souvent pleins d'incertitude & de contrariétés. Mais celle-là est l'histoire de Dieu même , de l'Etre souverain ; l'histoire de sa toute-puissance , de sa sagesse infinie , de sa providence qui s'étend à tout , de sa sainteté , de sa justice , de sa miséricorde , & de ses autres attributs , montrés sous mille formes , & rendus sensibles par une infinité d'effets éclatans. Le livre qui renferme toutes ces merveilles , est le plus ancien livre du monde , & l'unique , avant la venue du Messie , où Dieu nous ait fait connoître d'une manière également claire & certaine ce qu'il est , ce que

L'HISTOIRE SAINTE. 147
nous sommes, & à quoi il nous a destinés.

Les autres histoires nous laissent dans une profonde ignorance de tous ces points importans. Loin de nous donner une idée nette & précise de la Divinité, elles l'obscurcissent, la dégradent, la défigurent par mille fables & mille rêveries, toutes plus absurdes les unes que les autres. Elles ne nous font connoître ni ce qu'est ce monde que nous habitons, s'il a commencé, par qui & pour quoi il a été créé, comment il se soutient & se conserve, & s'il doit toujours subsister : ni ce que nous sommes nous-mêmes, quelle est notre origine, notre nature, notre destination, notre fin.

L'Histoire Sainte commence par nous révéler clairement en trois mots les plus grandes & les plus importantes vérités : Qu'il y a un Dieu; qu'il est avant tout, & par conséquent éternel; que le monde est son ouvrage, qu'il l'a formé de rien par sa seule parole, qu'ainsi il est tout-puissant.

Au commencement Dieu a créé le ciel & la terre. Gen. ch. I.
v. 1.

Elle nous représente ensuite l'hom-

me , pour qui ce monde a été formé , sortant des mains de son Créateur , & composé d'un corps & d'une ame : d'un corps fait d'un peu de poussière , preuve de sa foiblesse ; d'une ame , qui est le souffle de Dieu , & par conséquent distinguée du corps , spirituelle , intelligente ; & par le fonds même de sa nature & de sa constitution , incorruptible & immortelle.

Elle nous dépeint l'état heureux , dans lequel l'homme a été créé juste , innocent , & destiné à un bonheur sans fin , s'il eût persévéré dans sa justice & dans son innocence : sa triste chute par le péché , source funeste de tous ses maux , & de la double mort à laquelle il fut condamné avec toute sa postérité : enfin sa réparation future par un Médiateur tout-puissant , qu'elle lui promet & lui fait envisager dès lors pour sa consolation , mais dans l'éloignement d'un avenir très reculé ; & dont elle lui peint dans la suite tous les traits & tous les caractères , mais sous les sombres couleurs des figures & des symboles , qui sont comme autant de voiles qui servent en même tems à le montrer & à le cacher.

Elle nous apprend que dans cette réparation du genre humain la grande œuvre de Dieu , à laquelle tout se rapporte & tout se termine , est de se former un royaume digne de lui , un royaume qui seul subsistera pendant toute l'éternité , & auquel tous les autres feront place ; dont Jesus-Christ fera le fondateur & le roi , selon l'auguste prophétie de Daniel , qui après *Dan. 7. 1-14.* avoir vû en esprit sous différens symboles la succession & la ruine de tous les grands empires du monde , voit enfin le Fils de l'homme s'avancer jusqu'à l'Ancien des jours , *usque ad Antiquum dierum* ; noble & grande expression pour marquer l'Eternel : & il ajoute aussitôt , *que Dieu lui donna la puissance , l'honneur , & le royaume ; que toutes les tribus & les langues le serviront ; que sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée , & que son royaume ne sera jamais détruit.*

Ce royaume est l'Eglise , qui commence & se forme sur la terre , & qui fera un jour transportée dans le ciel , lieu de son origine & de sa demeure éternelle. *Et alors viendra la fin & la consommation de toutes choses , c'est-à-dire* *1. Cor. 15. 24.*

filste que pour l'autre ; lorsque Jesus-Christ, après avoir détruit tout empire, toute domination, & toute puissance, aura remis son royaume, c'est-à-dire, l'heureuse & sainte société des Elus, à Dieu son Pere.

C'est cette heureuse société des Justes, & celui qui a bien voulu en être le chef, le sanctificateur, le pere, & l'époux, qui sont le grand objet & le dernier terme de tous les desseins de Dieu. Dès le commencement du monde, & avant même que le péché en eût perverti l'ordre, il a eu l'un & l'autre en vûe. Saint Paul nous déclare en termes précis que le premier

Rom. 5. 14. Adam étoit la figure du second, *qui est*
 Eph. 5. 25. *forma futuri* ; & il nous insinue qu'Eve,
 &c. tirée du côté d'Adam pendant son sommeil mystérieux, étoit une image naturelle de l'Eglise, sortie du côté de Jesus-Christ endormi sur la croix pour nous y enfanter.

Dès ces premiers tems on voit Dieu, toujours attentif à son œuvre, préparer de loin la formation de l'Eglise chrétienne, & en jeter les fondemens, en révélant à l'homme les mystères dont la connoissance a toujours été nécessaire au salut ; en lui

renouvellant souvent la promesse du Libérateur ; en lui marquant la nécessité de la foi au Médiateur pour obtenir la vraie justice ; en lui enseignant l'essence de la religion & l'esprit du vrai culte ; en transmettant de siècles en siècles sans altération ces dogmes capitaux par la longue durée de la vie des premiers Patriarches, remplis de foi & de sainteté ; en prenant soin par le moien de l'arche de sauver du naufrage de l'univers ces vérités essentielles ; & enfin en se formant dès les premiers tems une société de Justes plus ou moins nombreuse & visible , & la conservant par une succession non interrompue.

Mais dans le tems que la terre commence à être inondée de nouveau d'un déluge d'erreurs & de crimes , plus pernicieux que le déluge des eaux dont elle venoit de sortir ; Dieu , pour mettre en sûreté les vérités salutaires qui commençoient à s'obscurcir & à s'éteindre dans toutes les nations , en confie le dépôt à une famille qu'il consacre entièrement à la religion. Il s'en forme un peuple particulier , renfermé dans l'enceinte d'un certain pays qu'il lui avoit préparé depuis

lontems , séparé de toutes les autres nations par ses loix & par ses usages , conduit & gouverné d'une manière toute singulière , montré comme en spectacle à tout l'univers par les merveilles sans nombre qu'il y a opérées , soit pour l'établir dans la terre qu'il lui avoit promise , soit pour l'y maintenir , ou pour l'y rappeler. Il ne se contente pas de le conduire , comme les autres peuples , par une providence générale & commune : il s'en rend lui-même le chef , le législateur , le roi. Et il veut que ce peuple par sa sortie de l'Egypte , par son séjour dans le désert , par son entrée dans la terre promise , par ses guerres & ses conquêtes , par sa longue captivité à Babylone , par son retour dans sa patrie , en un mot par tous ses divers états & changemens , soit une figure de ce qui devoit arriver à l'Eglise : & que l'attente du Messie , promis aux Patriarches , figuré par les cérémonies & par les sacrifices de la loi , prédit par les Prophètes , soit le caractère propre & spécial de ce peuple , qui le distingue de toutes les autres nations.

Voilà ce que l'Ecriture Sainte nous

apprend , & ce qu'elle seule pouvoit nous découvrir , parce qu'elle seule est dépositaire des révélations divines , & de la manifestation des decrets de Dieu cachés dans son sein de toute éternité jusqu'au moment où il lui a plu de les produire au jour. Est-il un objet plus grand , plus intéressant , plus digne de l'attention de l'homme , qu'une histoire où Dieu a daigné tracer lui-même de sa propre main le plan de notre destinée éternelle ?

POUR affermir la certitude de la révélation , & pour établir la religion sur des fondemens inébranlables , Dieu a voulu lui donner deux sortes de preuves , qui fussent en même tems à la portée des plus simples , & supérieures à toutes les subtilités des incrédules ; qui portassent visiblement le caractère de la Toute puissance ; & que ni tous les efforts des hommes , ni les prestiges des démons ne pussent imiter.

Ces deux sortes de preuves consistent dans les miracles & dans les prophéties.

Les miracles sont frapans , publics , notoires , exposés aux yeux de tous , multipliés en une infinité de manières.

res , lontems prédits & attendus ,
persévérans pendant une longue suite
de jours , & même d'années. Ce sont
des faits éclatans , des événemens mé-
morables , que les plus grossiers ne
peuvent ignorer , dont des peuples
entiers non seulement sont specta-
teurs & témoins , mais dont ils sont
eux-mêmes la matière & l'objet , dont
ils recueillent les fruits & sentent les
effets , & qui rendent leur sort heu-
reux ou malheureux. La famille de
Noé ne pouvoit oublier la ruine du
monde entier , causée par le déluge
après des menaces continuées pen-
dant un siècle ; ni la manière mer-
veilleuse dont elle en avoit été seule
préservée dans l'arche. Le feu des-
cendu du ciel sur les villes criminelles :
tout le royaume d'Egypte puni à di-
verses reprises par dix plaies acca-
blantes : la mer ouverte pour donner
passage aux Hébreux , & refermée
pour submerger Pharaon avec toute
son armée : le peuple d'Israel pendant
quarante ans nourri de la manne ,
abreuvé par des torrens tirés des ro-
chers , couvert par une nuée contre
l'ardeur du jour , & éclairé par une
colonne de feu pendant la nuit : les

habits & les souliers conservés entiers sans être usés pendant un si long voyage : le cours du Jourdain suspendu : le soleil arrêté dans sa course pour assurer la victoire : une armée de Gépés marchant devant le peuple de Dieu pour chasser les Cananéens de leurs terres : les nuées plusieurs fois converties en une grêle de pierres pour écraser les ennemis : les nations ligüées contre Israel dissipées par une vaine terreur , ou exterminées par un carnage mutuel en tournant leurs armes les unes contre les autres : cent quatre-vingts-cinq mille hommes foudroïés dans une nuit sous les rampars de Jérusalem : tous ces prodiges , & mille autres de cette nature , dont plusieurs étoient attestés par des fêtes solennelles établies à dessein d'en perpétuer la mémoire , & par des cantiques sacrés qui étoient dans la bouche de tous les Israélites , ne pouvoient être ignorés par les plus stupides , ni révoqués en doute par les plus incrédules.

Il en est de même des prophéties. On est frappé d'étonnement , & l'on regarde comme le dernier effort de l'esprit humain , qu'un Historien cé- *Polybe*

lèbre ait pu par la force de son génie, par la supériorité de ses lumières, & par sa profonde connoissance du caractère des hommes & des peuples, entrevoir & démêler dans les ténèbres de l'avenir un changement considérable qui devoit arriver dans la république Romaine. Et certainement une telle prévoiance est bien digne d'admiration, & il n'y a personne, pour peu de goût & de curiosité qu'il ait, qui ne soit bien aise d'examiner par lui-même s'il est bien vrai que cet Historien ait deviné aussi juste qu'on le dit.

L'Histoire Sainte nous présente bien d'autres merveilles. On y voit une foule d'hommes inspirés, qui ne parlent pas en doutant, en hésitant, en conjecturant; mais qui d'un ton affirmatif déclarent hautement & en public que tels & tels événemens arriveront certainement dans le tems, dans le lieu, & avec toutes les circonstances que ces Prophètes le marquent. Mais quels événemens! Les plus détaillés, les plus personnels, les plus intéressans pour la nation, & en même tems les plus éloignés de toute vraisemblance, Sous les régnes floriss-

fans d'Ozias & de Joathan , où l'Etat étoit dans la paix , dans l'abondance , & où le luxe des tables , des bâtimens , des ameublemens étoit porté à l'excès , quelle apparence y avoit-il à l'affreuse disette & à la honteuse captivité dont Isaïe menaçoit alors les Dames les plus qualifiées , & aux malheurs extrêmes qui arrivèrent effectivement sous le règne suivant ?

*Is. c. 3. v.
16-26. &c.*

Lorsque , quelque tems après , Jérusalem , bloquée par la nombreuse armée de Sennachérib , étoit réduite à la dernière extrémité , sans troupes , sans vivres , sans aucune espérance de secours humain , sur-tout depuis que l'armée des Egyptiens eut été taillée en pièces ; ce qu'Isaïe prédisoit étoit-il croiable , que la ville ne seroit point prise , qu'elle ne seroit pas même assiégée dans les formes , que l'ennemi ne lanceroit pas contre elle un seul trait , & que bientôt cette armée si formidable seroit exterminée tout d'un coup , & sans le concours d'aucun homme , & son Roi mis en fuite ?

La destruction entière du royaume des dix tribus , l'enlèvement de celle

de Juda à Babylone après la prise & la ruine de Jérusalem, le terme précis de soixante & dix ans marqué pour la durée de sa captivité, son retour glorieux dans sa patrie, son libérateur désigné, & appelé par son nom plus de deux cens ans avant sa naissance, la manière surprenante, & inouïe jusqu'alors, dont cet illustre Conquérant devoit prendre Babylone : tout cela étoit-il du ressort de la prévoyance humaine, & y voioit-on quelque apparence quand les Prophètes le prédisoient ?

Ces prédictions néanmoins, quelque éclatantes qu'elles fussent, ne servoient que de voile ou de préparation à d'autres infiniment plus importantes ; auxquelles l'accomplissement des premières devoit donner un degré d'autorité & de crédit qui fût au dessus de tout ce que l'esprit humain peut imaginer ou souhaiter de plus fort pour établir une pleine conviction, & une croiance inébranlable. On sent bien que je veux parler des prédictions qui regardent le Messie, & l'établissement de l'Eglise chrétienne. Elles sont d'une évidence, & descendent dans un détail, qui passe

toute admiration. Non seulement les Prophètes ont marqué le tems, le lieu, la manière de la naissance du Messie, les principales actions de sa vie, les effets de sa prédication : mais ils ont vû & prédit les circonstances les plus particulières de sa mort & de sa résurrection, & les ont rapportées presque avec autant d'exactitude que les Evangélistes mêmes qui en avoient été les témoins oculaires.

Mais que dire de ces grands événemens, qui font la destinée du genre humain, qui embrassent toute l'étendue des siècles, & qui vont enfin se perdre heureusement dans l'éternité, qui étoit leur terme & leur but : l'établissement de l'Eglise sur la terre par la prédication de douze pécheurs, la réprobation du corps entier de la nation Juive, la vocation des Gentils substitués à la place d'un peuple autrefois si chéri & si privilégié, la ruine de l'idolatrie dans tout l'univers, la dispersion des Juifs dans toutes les parties de la terre pour y servir de témoins à la vérité des livres saints & à l'accomplissement des prophéties, leur retour futur à la foi de Jesus-Christ qui sera la ressource & la

consolation de l'Eglise dans les derniers tems , enfin cette Eglise après bien des combats & des dangers , transportée de la terre dans le ciel pour y jouir d'une félicité & d'une paix éternelle ? Voila de quoi nous entretiennent les Prophètes , voila pourquoi les livres saints ont été écrits.

JE DEMANDE en premier lieu si ce n'est pas manquer à la partie la plus essentielle de l'éducation de la jeunesse , que de lui laisser ignorer une histoire si respectable & si intéressante par son antiquité , par son autorité , par la grandeur & la variété des faits , & sur tout par l'union intime qu'elle a avec notre sainte religion , dont elle est le fondement , dont elle renferme toutes les preuves , dont elle nous marque tous les devoirs , & pour laquelle elle est si propre à nous inspirer dès l'âge le plus tendre un respect infini , capable de servir dans la suite de frein & de barrière contre la licence audacieuse de l'incrédulité qui prend tous les jours de nouveaux accroissemens , & qui nous menace de la perte entière de la foi.

Je demande en second lieu si c'est

étudier & enseigner l'Histoire Sainte comme on le doit, que d'en rapporter les faits simplement comme des faits historiques ; de ne les proposer aux jeunes gens que comme des objets de leur curiosité ou de leur admiration, sans les leur montrer comme les appuis les plus fermes de leur croiance, comme les titres domestiques de leur véritable noblesse, comme les gages certains de leur grandeur future ; sans leur apprendre à comparer ces événemens *miraculeux & prophétiques* avec les *prodiges & les oracles* les plus vantés du paganisme, & sans leur faire sentir combien ceux, sur lesquels toute la religion des Romains par exemple étoit fondée, & que Cicéron dans de certains livres a fait valoir avec toute son éloquence, quoique dans d'autres il les détruise absolument ; combien, dis je, ces prodiges & ces oracles sont vains & frivoles, & combien, quand on les lui passeroit tous pour vrais, ils sont éloignés de la certitude, de la majesté, & de la multitude de ceux que l'Histoire Sainte nous présente à chaque page.

Je demande enfin si c'est rendre à

Lib. 1. de
nat. Deor.

Lib. 2. de
Divinat.

l'Histoire Sainte, dictée par le Saint Esprit même, le respect qui lui est dû, que d'en examiner seulement la lettre, sans pénétrer plus avant pour en découvrir l'esprit & la véritable signification; sur tout après la vive lumière que les écrits des Evangélistes & des Apôtres, & après eux la tradition constante & suivie des Peres, ont répandue sur cette matière. Nous lisons très souvent dans l'Evangile que les actions qui y sont rapportées étoient l'accomplissement des figures & des prophéties de l'ancien Testament, & Jesus-Christ lui-même nous assure que c'est de lui principalement que Moïse a écrit : *si crederetis Moysi, crederetis forsitan & mihi, de me enim ille scripsit.* S. Paul nous dit en termes clairs & précis que Jesus-Christ étoit la fin de la loi, & que ce qui arrivoit aux Juifs, leur arrivoit en figure. S. Augustin, qui n'est en cela que l'interprète & le canal de la tradition de l'Eglise, nous déclare, en parlant des Saints de l'ancien Testament, que non seulement leurs paroles, mais leur vie, leurs mariages, leurs enfans, leurs actions, étoient une figure & une prédiction de ce qui

Joan. 5. 46.

Rom. 10. 4.

1. Cor. 10. 11.

devoit arriver lontems après dans l'Eglise chrétienne : *Horum Sanctorum*,

S. Aug. de catech. rud. cap. 19.

qui praecefferunt tempore nativitatem Domini, non solum sermo, sed etiam vita, & conjugia, & filii, & facta, prophetia fuit hujus temporis, quo per fidem passionis Christi ex gentibus congregatur Ecclesia; & que le peuple Hébreu, dans son tout, a été comme un grand Prophète de celui qui seul mérite d'être appelé grand: Totumque illud regnum gentis Hebraeorum, magnum quendam, quia & magni cujusdam, fuisse prophetam. D'où il conclut qu'on doit chercher dans les actions de ce peuple une prophétie de Jesus-Christ & de l'Eglise: In iis quae in illis, vel de illis divinitus fiebant, prophetia venturi Christi & Ecclesiae perscrutanda est.

Lib. 22. contra Faust. cap. 24.

Dans ce qui est dit, par exemple, *Gen. 21.* d'Abraham, qu'il chassa de sa maison Agar, qui étoit sa femme légitime, quoique d'un second rang & esclave, avec Ismael son fils, sans leur donner autre chose pour leur subsistance qu'un peu de pain & d'eau: un homme de bon esprit & de bon sens, peut il comprendre que ce Patriarche, si libéral & si plein d'humanité à l'égard des étrangers, ait traité

avec une telle dureté sa femme & son fils, si cette dureté ne cache quelque mystère ?

Quand la tradition ne nous découvreroit pas ce que signifie l'action du même Patriarche prêt à immoler Isaac, la raison seule, j'entens dans un homme éclairé de la foi, ne suffiroit-elle pas pour nous y faire reconnoître la charité du Pere éternel qui a aimé les hommes jusqu'à donner pour eux son Fils unique ?

Peut-on raconter aux enfans l'histoire du serpent d'airain attaché & suspendu à un bois dans le desert pour la guérison des Israélites que la morsure des serpens de feu faisoit mourir, sans leur expliquer en même tems de qui ce serpent étoit la figure ?

Seroit-ce entendre comme il faut l'histoire admirable de Jonas, si l'on se bornoit à ce que la lettre nous offre, & si l'on n'y voioit pas Jesus-Christ sortant plein de vie du tombeau le troisième jour, & la prompte & miraculeuse conversion des Gentils, qui a été le fruit de la mort & de la résurrection du Sauveur ?

Il en est ainsi de beaucoup d'autres endroits de l'Histoire Sainte, qui

ne sont point entendus, s'ils ne sont approfondis. C'est l'étudier en Juif, & non en Chrétien, que de ne pas lever le voile dont elle est couverte, & de se contenter d'une surface, riche à la vérité & précieuse, mais qui cache d'autres richesses d'un prix infiniment plus estimable.

On expliquera ces figures aux jeunes gens avec plus ou moins d'étendue, selon qu'ils seront plus ou moins avancés, s'arrêtant sur-tout à celles qui sont développées dans le Nouveau Testament, & dont par conséquent le sens ne peut pas être douteux : & parmi celles-là même choisissant les plus claires, & les plus proportionnées à leur âge. Il en est pourtant de si évidentes, & de si sensibles par elles-mêmes, quoiqu'on n'en trouve point l'explication dans le Nouveau Testament, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, comme l'histoire de Joseph dont nous parlerons bientôt, & d'autres pareilles.



ARTICLE SECOND.

*Observations utiles pour l'étude de
l'Histoire Sainte.*

1. Le premier soin que l'on doit apporter dans l'étude de l'Histoire en général, est d'y mettre beaucoup d'ordre, & de méthode, afin de pouvoir distinguer nettement les faits, les personnes, les tems, les lieux : & c'est à quoi peuvent contribuer la Chronologie & la Géographie, qu'on a raison d'appeller les deux yeux de l'Histoire, puisqu'elles y répandent beaucoup de lumière, & qu'elles en écartent toute confusion.

Quand je recommande l'étude de la Chronologie, je suis bien éloigné de vouloir jeter les jeunes gens dans un examen de questions difficiles & épineuses dont cette matière est fort susceptible, & dont la discussion ne convient qu'aux savans. Il suffit aux premiers d'avoir une idée nette & distincte, non de l'année précise de chaque fait particulier, ce qui iroit à l'infini, & causeroit un grand embarras ; mais en gros & en général du siècle où sont arrivés les événemens les plus considérables.

On a coutume de diviser l'Histoire Sainte depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ en six âges ou six parties qui renferment en tout l'espace de quatre mille ans. Cette division n'est point difficile à retenir, & elle n'est point au dessus de la portée des enfans. On marque ensuite combien chaque âge renferme d'années, en évitant autant qu'il est possible les fractions, c'est-à-dire, les petits nombres, & en les réduisant à un compte rond & plein. Ainsi le quatrième âge qui s'étend depuis la sortie de l'Egypte jusqu'au tems où l'on jeta les fondemens du temple, à compter exactement renferme 479 ans & 17 jours. Il vaut mieux dire aux enfans que cet âge renferme environ 480 ans. On peut encore diviser cet espace en différentes parties; mais il ne faut pas trop les multiplier: 40 ans que le peuple passe dans le désert sous la conduite de Moïse; plus de 350 depuis son entrée dans la Terre sainte, sous la conduite de Josué & des Juges; 40 ans sous le règne de Saül; autant sous celui de David; & quelques années de Salomon. Une pa-

reille division ne charge point la mémoire , & répand ce me semble beaucoup de clarté dans la connoissance des faits.

Entre les auteurs qui ont traité de la Chronologie , Ussérius & le P. Petau sont les plus suivis. On peut choisir pour guide l'un ou l'autre de ces deux savans hommes : mais il est bon que dans un Collège ce soit toujours le même dans toutes les classes.

Comme dans l'Histoire Sainte il y a des faits rapportés diversement par les différens Auteurs qui en ont écrit , c'est au Maître à réunir & à concilier ces différences , en choisissant dans chaque livre les circonstances les plus instructives & les plus intéressantes. Quand on est arrivé au tems des Prophètes , leurs écrits répandent une grande lumière sur les livres historiques , qui omettent beaucoup de faits importans , ou ne les rapportent souvent qu'en très peu de mots : on en verra quelque exemple dans la suite.

* C livre On a imprimé depuis peu un livre *
se vend rue intitulé , *Abregé de l'Histoire de l'An-*
S. Jean de *cien Testament* , qui peut être d'un
Beauvais , grand usage , non seulement pour les
chez Desaint. jeunes

jeunes gens , mais aussi pour toutes les personnes qui n'ont pas ou assez de loisir , ou assez de lumière pour étudier l'Histoire Sainte dans l'Ecriture même. On a fait entrer dans cet *Abrégé* tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Histoire Sainte. On s'est fait un devoir d'y garder cette simplicité de stile , qui en fait le propre caractère. On a eu soin de mêler dans les récits historiques certaines paroles de l'Ecriture pleines de sens , & qui donnent matière à de grandes réflexions. Enfin , pour rendre cet ouvrage plus complet & plus utile , on le termine par un extrait des Livres sapientiaux & prophétiques. Il seroit bien à souhaiter qu'on eût un pareil secours pour l'Histoire profane. Le même Auteur a donné depuis peu cet *Abrégé* avec plus d'étendue , & y a ajouté des Réflexions , qui renferment tout le fond de la religion , & qui peuvent être d'une utilité infinie pour toutes sortes de personnes.

II. Dans l'étude de l'Histoire Sainte , il ne faut pas négliger les usages & les coutumes particulières au peuple de Dieu : ce qui regarde ses loix , son gouvernement , sa manière de vivre. L'excellent livre de M. l'Abbé Fleuri , qui

a pour titre : *Mœurs des Israélites*, renferme tout ce qu'on peut desirer sur ce sujet , & me dispense d'en parler avec plus d'étendue.

III. IL EST BON de faire observer aux jeunes gens les principaux caractères des Juifs : par ce nom j'entens les Juifs charnels , qui faisoient le gros de la nation. L'honneur que Dieu leur avoit fait de les choisir pour son peuple , les avoit remplis d'orgueil. Ils regardoient avec un souverain mépris toutes les autres nations. Ils croioient que tout leur étoit dû. Pleins de présomption & d'estime pour eux-mêmes , ils n'attendoient la justice que de leurs propres efforts. Ils mettoient toute leur confiance dans les pratiques extérieures de la loi. Ils bernoient leurs vœux & leur espérance aux commodités temporelles , & aux biens de la terre. Dès qu'ils étoient mis à l'épreuve , & que quelque chose venoit à leur manquer , oubliant tous les bienfaits de Dieu , & tous les miracles qu'il avoit opérés en leur faveur , & toujours prêts à se revolter contre lui & contre leurs Chefs , ils se livroient aux plaintes , au murmure , au desespoir. Enfin , excepté les derniers tems ,

ils ont toujours eu pour l'idolatrie une pente que rien ne pouvoit arrêter.

C'est ce dernier trait qui contribue le plus, ce me semble, à faire connoître parfaitement le caractère du peuple Juif, & l'un des principaux motifs du choix que Dieu en a fait : je veux dire la dureté de cœur de ce peuple, & son panchant extrême au mal ; par où Dieu a voulu montrer que les moïens purement extérieurs ne sont point capables de corriger le cœur de l'homme, puisque tous sans exception ont été employés pendant plusieurs siècles pour guérir les Juifs de l'idolatrie, & pour leur faire observer le premier précepte, & que tous ont été inutiles. Ni les longues & accablantes misères de la servitude de l'Egypte ; ni la joie & la reconnoissance d'une délivrance miraculeuse, & l'instruction de la loi donnée au pié du mont Sinaï ; ni la substitution d'une nouvelle race, née dans le desert, élevée par Moyse, formée par la loi, intimidée par la punition de leurs peres ; ni l'entrée dans la terre promise, & la jouissance actuelle de tous les effets de la promesse ; ni les divers châtimens, ni les avertissemens & les exemples des Prophètes pendant

le séjour en cette terre , n'ont pu arracher de leur cœur ce panchant impie. Devenus dans la terre promise beaucoup plus méchans , plus corrompus , plus idolâtres , qu'ils ne l'avoient été en Egypte , Dieu enfin est obligé de les remettre aux fers à Ninive & à Babylone : mais ce châtiment ne sert qu'à les endurcir ; & livrés à toutes sortes de crimes , ils font blasphémer le nom du Dieu d'Israël parmi les nations idolâtres , qu'ils surpassent en méchanceté & en impiété.

*Ezech. chap.
20.*

C'est Dieu même qui nous déclare dans ses Prophètes , & sur-tout dans Ezéchiel , le dessein qu'il a eu de faire connoître aux hommes par la suite de tous les événemens arrivés à son peuple , de leur faire connoître , dis-je , la profonde corruption de leur cœur , & l'impuissance des remèdes purement extérieurs pour guérir un mal si ancien & si désespéré. Cette vûe est une des grandes clés des Ecritures , & qui nous fait entrer le plus avant dans le secret & dans l'esprit de l'ancien Testament. Sans cette ouverture , l'Histoire Sainte conserve des obscurités impénétrables , & demeure un livre fermé pour la plupart des lecteurs. En

effet, pourquoi le choix d'un peuple si dur & si ingrat? Pourquoi tant de faveurs répandues sur Israël par préférence à tant de nations meilleures que lui en apparence? Pourquoi une attache si persévérante à ce peuple, malgré une si persévérante ingratitude? Pourquoi le faire passer par tant d'états différens? Pourquoi cette alternative continuelle de promesses & de menaces, de consolations & d'afflictions, de récompenses & de châtimens? Pourquoi tant d'instructions, d'avertissemens, d'invitations, de réprimandes, de miracles, de prophètes, de saints conducteurs? Pourquoi tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, & qui n'en devient que plus méchant? Cette profondeur de la sagesse divine qui nous étonne, doit en même tems nous instruire: & c'est de cette obscurité même répandue dans toute la conduite de Dieu sur son peuple, que sort une lumière plus vive que celle du soleil, qui nous démontre l'insuffisance de tous les remèdes extérieurs pour guérir la corruption du cœur humain.

IV. IL PAROIT visiblement, par la manière même dont l'ancien Testa-

ment est écrit , que le dessein de Dieu en le donnant aux hommes , a été de les rendre extrêmement attentifs aux grands exemples de vertu qui s'y trouvent. L'Ecriture tranche en deux mots l'histoire des impies , quelque grands qu'ils soient selon le monde : & au contraire elle s'arrête longtemps sur les moindres actions des justes. Le premier livre des Rois est l'histoire de Samuel : le second , celle de David : le troisième & le quatrième , celles de Salomon , de Josaphat , d'Ezéchias , d'Elie , d'Elisée , d'Isaïe. Elle semble ne parler des impies qu'à regret , par occasion , & seulement pour les condamner. Quand on compare ce qu'elle dit de Nemrod , qui bâtit les deux plus puissantes * villes du monde , & qui fonda le plus grand Empire qui ait jamais été dans l'univers , avec ce qu'elle rapporte des premiers Patriarches ; on ne fait pourquoi elle passe si rapidement sur des choses très importantes , qui ont dû rendre la vie de ce fameux Conquérant très singulière , & qui donneroient à l'Histoire ancienne tant de lumière & tant d'ornement , pour s'arrêter si longtemps sur des détails , en apparence peu nécessaires , ou

* Ninive &
Babylone.
Gen.

L'HISTOIRE SAINTE. 173
de la vie d'Abraham, ou de celle de Jacob, moins illustre encore que celle de son aieul. Dieu marque en cela combien ses pensées sont différentes des nôtres, en nous faisant voir dans le premier ce que les hommes admirent & ce qu'ils souhaitent, & dans les autres ce qu'il approuve & ce qu'il juge digne de sa complaisance & de notre attention.

L'Ecriture prescrit des règles, & fournit des modèles pour toute sorte d'états & de conditions. Rois, Juges, riches, pauvres, gens mariés, peres, enfans; tous y trouvent des instructions excellentes sur tous leurs devoirs. C'est une pratique fort utile, & en même tems fort agréable, d'accoutumer les jeunes gens à réunir d'eux-mêmes, & à rapporter sur le champ plusieurs exemples sur une même matière.

LES ROIS dans l'Ecriture sainte, j'entens ceux qui sont selon le cœur de Dieu, ne se regardent que comme les ministres du Roi souverain, & n'usent de leur autorité que pour rendre leurs sujets heureux en les rendant meilleurs. Ils sont pleins de zèle pour la gloire de Dieu, & pour le bien pu-

blic. Qu'on étudie avec quelque attention les sentimens de piété que David fait paroître dans le transport de l'Arche & dans les préparatifs pour la construction du Temple, les missions que Josaphat ordonne & fait lui-même en personne dans son royaume, les soins d'Ezéchias pour la religion dès le commencement de son règne, le zèle infatigable de Josias pour rétablir le véritable culte non seulement dans Juda, mais encore dans les dix tribus; on verra que ces Princes ne se croioient assis sur le trône que pour faire régner Dieu dans leurs Etats. Et pour montrer que la piété n'est point contraire à la vraie politique, l'Ecriture affecte quelquefois de rapporter en détail les sages précautions qu'ils prenoient pour la guerre & pour la paix: fortifications de villes, magasins d'armes, troupes réglées; soins de l'agriculture, de la nourriture & de la sûreté des troupeaux, sources assurées & innocentes de l'abondance qui régnoit dans tout le pays, & qui mettoit le peuple en état de paier avec joie & facilité les impôts, toujours réglés sur les véritables besoins de l'Etat, & sur les facultés de chaque particulier.

LES JUGES , les Magistrats , les Ministres , toutes les personnes constituées en autorité , trouvent des modèles parfaits dans Moÿse , dans Josué , dans les Juges jusqu'à Samuel , dans Job , Néhémie , Eldras , Eliacim. Toute leur conduite marque un désintéressement parfait. Ils ne pensent point à établir ou à élever leur famille. Ils sont populaires , simples , modestes , sans faste , sans distinctions , sans gardes , sans jalousie dans le commandement , recevant avec joie les avis des inférieurs , & les associant volontiers à leur autorité.

RICHES. Abraham. Job. Booz , &c.

On fait combien ABRAHAM étoit riche , & combien en même tems il étoit libéral & généreux. Il auroit regardé comme une tache & comme une honte pour lui , si un autre que Dieu l'eût enrichi. *Non accipiam ex omnibus quæ tua sunt* , dit-il au Roi de Sodome , qui par reconnoissance lui offroit tous les biens qu'Abraham avoit retirés des mains des ennemis , *ne dicas : Ego ditavi Abraham*. Sa maison étoit ouverte à tous les passans & à tous les voyageurs. L'Ecriture nous représente ce saint homme assis dans la plus gran-

Gen. 14. 23.

Gen. 18. 1. 2.

de chaleur du jour à l'entrée de son pavillon, & placé là comme en sentinelle par la charité, pour y attendre, ou plutôt pour chercher les occasions d'exercer l'hospitalité ; car il est dit qu'il couroit au-devant des passans, *Quos cum vidisset, cucurrit in occursum eorum.*

JOB étoit un Prince puissant, & fort considéré. L'Ecriture nous trace en sa personne un portrait magnifique d'un homme public, constitué en autorité, & comblé de richesses. Il sento-
Job. ch. 31. n. 18. toît avec une vive reconnoissance que la compassion l'avoit élevé & nourri dès son enfance, & qu'il l'avoit eue
Ch. 29 v. 12. 15. 16. pour guide dès le sein de sa mere. Il mettoit au-dessus de ses plus glorieux titres d'être l'œil de l'aveugle, le pié du boiteux, le pere des pauvres, l'asyle des étrangers, le consolateur de la veuve, & le protecteur de l'orphelin
Ch. 31. v. 13-15. destitué de tout secours. Il ne dédaignoit point d'entrer en discussion avec son serviteur & avec sa servante, lorsqu'ils croioient avoir quelque sujet de plainte contre lui, intimement convaincu qu'eux & lui avoient un maître commun, & que le même Dieu étoit
v. 24. leur créateur & le sien, Jamais il ne mit

sa confiance dans ses grandes richesses ;
 & les disgraces de ses ennemis ne lui *v. 29.*
 causèrent jamais de secrète joie. *Ac. 29. v. 16.*
 Accessible à tous sans distinction , il s'in-
 struisoit des affaires avec un extrême
 soin. Revêtu de la justice comme d'un *v. 14.*
 vêtement roial , & orné de l'équité de
 ses jugemens comme d'un diadème , il *v. 17.*
 arrachoit à l'injuste sa proie d'entre
 les dents , & lui brisoit les machoires
 afin de le mettre hors d'état de nuire à
 l'avenir. Le plus doux fruit qu'il reti- *v. 11-13.*
 roit de son zèle , étoit la satisfaction
 d'avoir délivré celui qui étoit près de
 périr , & d'en être comblé de béné-
 dictions : & dans le tems même qu'il *v. 25.*
 étoit assis au milieu des Sénateurs &
 des Princes , & qu'il en étoit environ-
 né comme un Roi l'est de ses gardes ,
 il ne laissoit pas d'être le consolateur
 des affligés.

B O O Z n'est pas moins admirable *Ruth. ch. 2.*
 dans son genre. Au milieu des riches-
 ses , il est laborieux , appliqué aux tra-
 vaux de la campagne , simple , sans
 luxe , sans délicatesse , sans mollesse ,
 sans hauteur. Quelle affabilité , quelle
 douceur , quelle bonté envers ses do-
 mestiques ! *Que le Seigneur soit avec*
vous , dit-il à ses moissonneurs. Et ils

lui répondent : *Que le Seigneur vous benisse.* Beau langage de l'antiquité religieuse, mais peu connu dans nos jours !

Quelle louange ne mérite point ce qu'il dit, & ce qu'il fait à l'égard de Ruth, qu'il prie de ne point aller dans un autre champ pour y glaner, mais de se joindre à ses filles pour boire & manger avec elles ; & l'ordre charitable qu'il donne à ses gens de lui laisser couper de l'orge avec eux, & de jeter même exprès des épis dans le champ, afin qu'elle pût les ramasser sans honte : nous apprenant par cette sage conduite à épargner à ceux à qui nous faisons des libéralités la confusion de recevoir, & à nous-mêmes la tentation de la gloire, & même du plaisir de donner ! *De vestris quoque manipulis projicite de industria, & remanere permitte, ut absque rubore colligat.*

TORIE. Le Saint Esprit nous donne dans ce saint homme un modèle parfait de la vie privée, & nous montre en lui l'assemblage de toutes les vertus & de tous les devoirs de cet état. On y voit une fermeté à se défendre dès le bas âge de la contagion du mauvais exemple : une égalité d'esprit dans les différentes situations de la vie ; une

générosité, dans son abondance, à soulager les malheureux, & à prêter même de grosses sommes sans intérêt : une patience à supporter une pauvreté extrême, non seulement sans murmure, mais avec action de grâces : un courage invincible à exercer les œuvres de miséricorde : une douceur à souffrir les contradictions domestiques : une ferme confiance en Dieu dans les plus dures épreuves : une attention suivie à élever son fils, autant par ses exemples que par ses leçons, dans la crainte du Seigneur, dans la justice pour le prochain, dans la compassion pour les pauvres : enfin une vive & ferme attente des biens futurs qui le soutenoit & le consolait au milieu des plus grandes afflictions. *Nous Tob. 2. 18. sommes, dit-il, les enfans des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.*

PAUVRES. Quel exemple que JOB pour ceux à qui les disgrâces imprévues enlèvent tout d'un coup leur bien ! *Le Seigneur me l'avoit donné : le Job. 1. 21. Seigneur me l'a ôté. Que son nom soit benî !*

RUTH, étonnée de ce que Booz daigne jeter les yeux sur une pauvre

femme étrangère , apprend aux personnes réduites , comme elle , à la mendicité , combien elles doivent être humbles & reconnoissantes , en faisant réflexion que rien ne leur est dû.

Que le sort des pauvres seroit digne d'envie , s'ils avoient , comme TOBIE , cette belle maxime dans le cœur : *Ne*

Tob. 4. 23. craignez point , mon fils. Il est vrai que nous sommes pauvres : mais nous aurons beaucoup de bien si nous craignons Dieu , si nous nous abstenons de tout péché , & si nous faisons de bonnes œuvres.

PERSONNES MARIE'ES.

Les saintes femmes des patriarches. Sara , fille de Raguel. Ruth. Esther. Judith. Tobie pere & fils. Job. Un seul mot de ce dernier nous montre jusqu'où ces anciens Justes portoient la chasteté conjugale. Job étoit un Prince riche & puissant , qui vivoit dans l'abondance , qui étoit environné d'une Cour attentive à lui plaire. Cependant il nous apprend lui-même qu'il avoit fait un pact avec ses yeux , & s'étoit imposé une loi sévère , de ne jamais arrêter ses regards sur une vierge. *Pepigi fœdus cum oculis meis , ut ne cogitarem quidem de virgine.*

Job. 31. 1.

Ce que j'ai dit des différens états ,

L'HISTOIRE SAINTE. 183
pour le quels on trouve des règles &
des modèles dans l'Ecriture , doit s'en-
tendre aussi des différentes vertus , &
de toutes les matières de morale.

*La vertu toujours exercée , purifiée ,
affermie par les maux.* Abel. Abraham.
Joseph. Moyse. David. Job. Daniel ,
&c.

Le crime malheureux. Caïn. Abime-
lec & les Sichimites. Absalom. Achitophel.
Jeroboam. Baasa. Achab.

Pardon des injures. Abraham à l'é-
gard de Lot. Joseph , à l'égard de ses
freres. David , à l'égard de Saül.

*Oppression des pauvres , des foibles ,
des veuves , orphelins , étrangers , crie
vengeance & l'obtient.* Abel contre
Caïn. Jacob contre Laban & Esaü.
Israël contre les Egyptiens. Le sang
des enfans de Gédéon contre Abime-
lec. Urie contre David. Nabot contre
Achab & Jézabel.

La pénitence couvre les plus grands
crimes , & arrête les plus terribles me-
naces. Les Ninivites. Les Israélites
très souvent. Achab. Manassé.

V. LA CONNOISSANCE de Dieu &
de ses attributs doit être un des plus
grands fruits de l'étude de l'Histoire
sainte.

UNITÉ de Dieu. Cette vérité brille par tout dans les Ecritures , où il semble que Dieu crie à haute voix , qu'il n'y a point de Dieu, point de Seigneur

Isai. 45. 18. que lui. *Ego Dominus , & non est alius...*
& 22. *Ego Deus , & non est alius.*

LA TOUTE - P U I S S A N C E de Dieu , manifestée par la création , la conservation , & le gouvernement de l'univers : Par la facilité avec laquelle il élève sur le trône , & en précipite qui il veut ; établit les Empires , & les détruit ; rend des nations florissantes & misérables : Par l'empire souverain qu'il exerce , non seulement sur tout ce qui est extérieur & visible , mais sur les esprits & les cœurs , en les faisant passer tout d'un coup d'une résolution prise à une autre toute contraire selon ses desseins. E X E M P L E S. Laban & Esaü marchant contre Jacob. Conseil d'Achitophel dissipé par celui de Chusaï. Toute l'armée de Juda transportée de colère & du desir de vengeance , marchant sous Roboam contre Jéroboam , arrêtée & congédiée sur le champ par une seule parole du Prophète. L'armée d'Israel retournant à Samarie chargée de dépouilles , renvoiant deux cens mille

captifs sur la simple remontrance d'un Prophète & de quelques grands Seigneurs de Samarie, &c.

BONTÉ de Dieu, & ses motifs. Elle se répand avec profusion, & sans s'épuiser, en prodiguant le nécessaire, le commode, le délicieux, sur des hommes qui ne le connoissent point, ou qui ne lui en rendent pas graces, ou qui l'offensent & le blasphèment.

PATIENCE de Dieu. Il supporte les crimes & l'impénitence des hommes pendant plusieurs siècles, depuis les prédications d'Hénoch jusqu'au déluge. La mesure des Amorrhéens n'est comblée qu'après plus de quatre cens ans. Le peuple Juif en fournit plusieurs exemples, sur tout la ruine de Samarie & de Jérusalem, & la captivité d'Israel & de Juda, dont ces deux roiaumes avoient été menacés pendant plusieurs siècles.

JUSTICE de Dieu. Quand enfin elle éclate, elle est terrible, accablante, inexorable: rien ne la peut arrêter ni détourner. Déluge. Sodome. Ninive. Babylone, &c.

Le caractère de la punition est ordinairement proportionné à la nature du crime. Toute la terre infectée par

les hommes, est toute submergée par les eaux du déluge. Les villes malheureuses brulant d'un feu impur, sont consumées par le feu. L'adultère & l'homicide de David, sont vengés par les incestes & les meurtres de ses enfans.

LA PROVIDENCE de Dieu entre dans tout, préside à tout jusques dans le moindre détail, règle & fait tout. Dieu appelle la famine, l'épée, la peste pour punir des ingrats, & humilier des superbes. Il suscite tout d'un coup l'esprit des peuples, qui ne pensent point à la guerre, & les amène de loin pour ravager un autre peuple coupable. Il inspire aux troupes l'ardeur, le courage, l'obéissance, le mépris des fatigues & des dangers. Il donne aux Chefs la vigilance, l'activité, l'audace pour entreprendre les choses les plus difficiles; la prévoyance, le discernement des expédiens les plus utiles; l'autorité, & l'art de se faire en même tems craindre & aimer. Il leve les obstacles, facilite les entreprises, accorde le succès. Au contraire il ôte à ceux qu'il veut perdre, le conseil, la présence d'esprit, la force, le courage. Il jette le désordre

& la consternation dans les armées, jusqu'à faire tourner les épées des soldats contre leurs compagnons. Il parvient à ses desseins par les moiens les plus contraires, comme l'histoire de Joseph le montre : & souvent il y parvient par des moiens qui paroissent l'effet du pur hazard, quoiqu'ils soient tous concertés & préparés par une sagesse infinie, comme l'histoire de David depuis son état de berger, jusqu'à la mort de Saül le fait voir clairement.

Les maîtres, en expliquant l'Histoire Sainte aux jeunes gens, ne peuvent trop insister sur la Providence, qui est un attribut de Dieu, dont la connoissance est la plus intéressante, la plus importante, la plus nécessaire ; qui influe dans tous les événemens publics & particuliers ; que tout homme doit avoir présente dans chaque circonstance de la vie, dans chaque action de la journée ; qui est la plus ferme base de la religion ; qui forme les liens les plus naturels & les plus étroits de la créature avec le Créateur ; qui lui fait sentir davantage sa dépendance universelle, sa foiblesse, ses besoins ; qui lui offre les occasions des plus grandes vertus, de la confiance en

Dieu , de la reconnoissance , du détachement , de l'humilité , de la résignation , de la patience ; & qui fournit à la piété & au culte religieux la matière la plus ordinaire de ses exercices par la prière , par les vœux , par les actions de graces , par les sacrifices.

CONNOISSANCE DE L'AVENIR.

Un des caractères les plus incommunicables de la divinité , est la connoissance de l'avenir. Souvent Dieu fait aux fausses divinités le défi de prédire ce qui doit arriver : *Annuntiate que ventura sunt in futurum , & sciemus quia dii estis vos.* Il faut , en enseignant l'Histoire Sainte , y faire soigneusement remarquer aux jeunes gens les prédictions les plus célèbres , soit qu'elles regardent les événemens temporels , ou qu'elles aient rapport à la religion ; & leur faire observer le caractère des Prophètes , leur mission , le but & les dangers de leur ministère. Ils sont saints & irréprochables dans leurs mœurs , mènent une vie pauvre & obscure , sans ambition , sans intérêt , sans tirer aucun avantage de leurs prédictions. Ils sont envoyés à des incrédules , qui les contredisent & les persécutent , qui ne se rendent qu'après

l'évidence de l'accomplissement. Leurs prédictions regardent des événemens publics, & annoncent la destinée des royaumes. Elles sont circonstanciées, publiées lontems avant l'accomplissement, connues de tous, à la portée des plus simples. Tous ces caractères réunis ensemble font de puissans motifs de crédibilité.

VI. ENFIN, Jesus - Christ étant la fin de la loi, il faut, quand l'occasion s'en présente naturellement, le faire envisager aux jeunes gens dans les histoires qu'on leur explique; dans les sacrifices; dans les cérémonies; dans les actions des Patriarches, des Juges, des Rois, des Prophètes, en un mot, de tous ceux que Dieu a choisis pour figurer par quelque endroit ou Jesus-Christ, ou l'Eglise, qui est son épouse & son ouvrage.

VII. A toutes ces observations, je croi devoir en ajouter une dernière sur les privilèges de la PIÉTÉ, à laquelle il est très important de rendre la Jeunesse attentive. En effet, Dieu a voulu montrer par toute la suite de l'Histoire de l'ancien Testament, que toutes les promesses & toutes les récompenses, même pour la vie présente, étoient

attachées à la PIÉTÉ ; que tous les biens temporels viennent de Dieu ; comme de leur unique source , & qu'il ne les faut attendre que de lui seul , quoiqu'il en réserve à ses serviteurs dans l'éternité de plus dignes de sa magnificence , & de plus proportionnés à la vertu. C'étoit cette piété , dont le propre caractère consistoit dans une ferme confiance en Dieu , qui régloit seule la destinée de son peuple , & qui décidoit absolument de la félicité publique , & du sort de l'Etat. Tout étoit mesuré sur elle , les saisons favorables , l'abondance , la fécondité , la victoire sur les ennemis , la délivrance des plus grands dangers , l'affranchissement de tout joug étranger , la jouissance de tous les avantages qu'on peut goûter dans le sein d'une profonde paix. Elle obtenoit tout , & surmontoit tout. C'est par elle que Jonathas seul avec son Ecuier , met-en fuite une armée entière ; que David sans armes terrasse le Géant , & se met à couvert des artifices & de la violence de Saül ; que Josaphat , sans tirer l'épée , triomphe de trois peuples ligués contre lui ; qu'Ezéchias sauve Jérusalem & le royaume de Juda , en voyant périr cent quatre-vingts-cinq

mille Assyriens. Au contraire l'impiété attiroit tous les fléaux de la colère de Dieu, la famine, la peste, la guerre, les défaites, la servitude, la ruine entière des plus puissantes maisons; & le crime conduisoit toujours à une fin malheureuse.

De pareilles observations peuvent beaucoup servir à inspirer des sentimens de piété insensiblement, agréablement, sans travail, sans affectation, sans paroître prêcher, ni faire de longues moralités. C'est la principale fin que Dieu s'est proposée, en liant tous les devoirs, toutes les vertus, tous les préceptes, toutes les vérités salutaires, tous les mystères, en un mot, toute la religion, à des faits dont les hommes de toute condition, de tout âge, de toute sorte de caractères sont touchés, parce qu'ils sont à leur portée, & qu'ils n'ont pas moins d'agrément que d'utilité. Omettre de telles observations seroit priver les jeunes gens des plus grands fruits que présentent les livres saints, & leur laisser ignorer ce qui fait l'ame des Ecritures.

Après avoir marqué les principales choses qu'on peut observer en lisant & en expliquant l'Histoire Sainte, &

avoir comme posé les fondemens & les principes de cette étude , il me reste à en faire l'application à quelques histoires particulières, afin de montrer comment on peut mettre en pratique les règles que j'ai données. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter avec le plus d'ordre & de clarté qu'il me sera possible.



CHAPITRE SECOND.
APPLICATION DES PRINCIPES

A QUELQUES EXEMPLES.

DEUX grands hommes fort célèbres dans l'Ecriture sainte , me fourniront les exemples auxquels j'appliquerai les règles que je viens de donner : Joseph , & Ezéchias. A ces deux histoires j'ajouterai un article sur les Prophéties.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de Joseph.

COMME cette histoire est fort longue & fort connue , je serai obligé d'en omettre ou d'en abréger plusieurs circonstances , quoique très intéressantes , pour ne point trop allonger ce récit.

I. *Joseph vendu par ses freres : conduit en Egypte chez Putiphar : mis en prison.*
Gen. chap. 37. 39. & 40.

JACOB avoit douze enfans , dont Joseph & Benjamin étoient les plus jeunes : il avoit eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que

Jacob témoignoît à Joseph , la liberté que celui-ci prit d'accuser devant lui ses freres d'un crime que l'Ecriture ne nomme point , & le récit qu'il leur fit de songes qui marquoient sa future grandeur , excitèrent leur jalousie & leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils païssoient leurs troupeaux , ils se dirent l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient ; allons , tuons-le , & le jettons dans une vieille citerne : après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. Sur la remontrance de Ruben , ils se contentèrent de le jeter dans la citerne , après lui avoir ôté sa robe. Bientôt même ils l'en retirèrent , pour le vendre à des marchands Ismaélites qui alloient en Egypte , à qui en effet ils le vendirent vingt pièces d'argent. Après cela ils prirent sa robe , & l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau , ils l'envoierent à Jacob , & lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. Il la reconnut , & dit : C'est la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré : une bête a dé-

voré Joseph. Il déchira ses vêtemens ; & s'étant couvert d'un cilice , il pleura son fils fort lontems.

Les Ismaélites emmenèrent Joseph en Egypte , où ils le vendirent à un des premiers Officiers de la Cour de Pharaon , nommé Putiphar. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *étoit avec Joseph*, & tout lui réussissoit heureusement.

Son maître , qui voioit bien que Dieu étoit avec lui , le prit en affection. Il le fit Intendant de sa maison , & il se reposa absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Aussi Dieu benit la maison de Putiphar , & il multiplia ses biens de tous côtés à cause de Joseph.

Il y avoit déjà lontems qu'il étoit dans cette maison , lorsque sa maitresse l'ayant regardé avec un mauvais desir , le sollicita en l'absence de son mari à commettre le crime. Mais Joseph en eut horreur , & lui dit : Comment serois-je assez malheureux , pour abuser de la confiance que mon maître a en moi , & pour pécher contre mon Dieu ? Elle continua ainsi pendant plusieurs jours à le solliciter , sans pouvoir rien obtenir. Enfin , un jour que Joseph

étoit seul , elle le prit par le manteau , & le pressoit de consentir à son mauvais desir. Alors Joseph , lui laissant le manteau entre les mains , s'enfuit. Cette femme , outrée de dépit , jeta un grand cri , & aiant appelé les gens de sa maison , elle leur dit que Joseph avoit voulu lui faire violence , & qu'il avoit pris la fuite aussitôt qu'il l'avoit entendu crier. Lorsque son mari fut de retour , elle lui persuada la même chose , en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disoit. Putiphar , trop crédule aux paroles de sa femme , entra dans une grande colère , & le fit enfermer dans la prison où étoient ceux que le Roi faisoit arrêter. Mais le Seigneur fut avec Joseph : il en eut compassion , & il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Joseph étoit en prison , deux des grands Officiers de la Cour de Pharaon , savoir le grand Echanfon & le grand Pannetier , y furent conduits par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le soin à Joseph , comme de tous les autres prisonniers. Quelque tems après ils

eurent tous deux dans la même nuit un songe qui les jeta dans de grandes inquiétudes. Joseph leur en donna l'explication. Il prédit à l'Echanfon, que dans trois jours il seroit rétabli dans l'exercice de sa charge ; & au grand Pannetier, que dans trois jours Pharaon le feroit attacher à une croix, où sa chair seroit déchirée par les oiseaux. Les choses arrivèrent, comme il l'avoit dit. Le grand Pannetier fut mis à mort, & l'autre rétabli. Joseph avoit prié l'Echanfon de se souvenir de lui, & d'obtenir du Roi son élargissement : car j'ai été enlevé, dit-il, par fraude & par violence du pays des Hébreux ; & j'ai été renfermé dans cette prison, sans être coupable. Mais cet Officier étant rentré en faveur, ne pensa plus à son Interprète.

R E F L E X I O N S.

DEMANDE. Que faut-il penser de la conduite de Dieu sur Joseph, à qui sa vertu n'attire que de mauvais traitemens, soit de la part de ses freres qui le haïssent, & le traitent avec la dernière cruauté, soit du côté de la femme de Putiphar sa maitresse,

qui le calomnie impunément , & le fait renfermer dans un cachot comme un scélérat ?

REPONSE. Dieu par cette conduite a voulu nous donner d'importantes instructions.

les^{10.} Son dessein est de détromper hommes de la fausse idée qu'ils ont de la Providence , & de la fausse idée qu'ils ont de la vertu. Ils croient que Dieu néglige le soin des choses humaines , lorsque ceux qui le craignent sont dans l'oppression & dans la misère. Ils croient que la vertu doit toujours rendre heureux en cette vie ceux qui en ont une sincère. L'Ecriture détruit ces faux préjugés par l'exemple de Joseph, sur qui les yeux de Dieu sont très attentifs , & qui est néanmoins haï par ses freres, vendu, exilé, calomnié, mis en prison ; qui a conservé une vertu très pure , sans en être plus heureux pendant plusieurs années ; & qui n'est même tombé dans la captivité & dans le danger de perdre la vie , que parce qu'il est demeuré fidèle à ses devoirs. Il est vrai que Dieu rompit dans la suite ses liens, & l'éleva à une suprême autorité. Mais Joseph étoit préparé à souffrir

l'oppression jusqu'à la fin de sa vie. Il consentoit à mourir dans la prison, si Dieu le vouloit : & il n'eût pas été moins précieux à ses yeux, ni moins sûr des biens éternels qu'il espéroit de sa miséricorde, quand il eût paru en être abandonné jusqu'au dernier moment.

D. Paroit-il effectivement que Dieu ait pris un soin particulier de Joseph pendant ses disgraces ?

R. L'Ecriture semble avoir pris à *Gen. ch. 39.* tâche de nous faire remarquer la protection de Dieu sur son serviteur, en nous avertissant qu'il fut toujours *v. 2.* avec lui, & que par cette raison tout lui réussissoit heureusement ; qu'il lui *v. 3.* fit trouver grace devant son maître, qui reconnut que le Seigneur étoit avec Joseph, & qu'il le favorisoit & le benissoit en toutes ses actions ; qu'il *v. 4.* inspira à Putiphar de lui donner, tout jeune qu'il étoit, l'autorité sur toute sa maison ; que pour attacher le maître *v. 5.* à son serviteur par une affection plus durable & plus forte, le Seigneur benit la maison de l'Egyptien à cause de Joseph, & multiplia ses biens tant à la ville qu'à la campagne, en sorte que son maître n'avoit d'autre soin

v. 21.

que de se mettre à table , & de manger. Que quand Joseph fut mis en prison , le Seigneur en eut compassion , qu'il lui fit trouver grace aussi devant le Gouverneur de la prison ;

v. 22.

qu'il lui inspira de remettre à Joseph le soin de tous ceux qui y étoient renfermés , sans prendre connoissance de quoi que ce fût , & de lui tout confier , en sorte qu'il ne se faisoit rien sans son ordre ; qu'enfin le Seigneur le fit réussir en toutes choses.

v. 23.

D. Malgré toutes ces faveurs , la prison n'étoit - elle pas un séjour bien triste pour Joseph ?

Gen 39. 21.

R. Lorsqu'il fut mis en prison , tout paroissoit l'avoir abandonné : mais Dieu étoit descendu avec lui dans l'obscur retraite où on l'avoit enfermé. *Fuit autem Dominus cum Joseph ;* & l'Ecriture ne craint point de dire que la Sagesse éternelle se rendit comme prisonnière avec lui : *Hæc descendit cum illo in foveam , & in vinculis non dereliquit illum.* Elle adoucissoit ses longues nuits passées à souffrir & à veiller. Elle éclairoit ces ténèbres que la lumière du soleil ne pouvoit percer. Elle ôtoit à la solitude & à la captivité , dont les lectures & l'occupa-

Sap. 10. 13.

14.

tion ne pouvoient diminuer ni suspendre le sentiment , ce poids terrible de l'ennui qui renverse les plus fermes. Enfin , elle faisoit couler dans son cœur une paix , dont la source étoit invisible & intarissable. Lorsque Joseph fut associé au trône de Pharaon , il n'est point dit que la Sagesse y monta avec lui , comme il est dit qu'elle descendit avec lui en prison. Elle l'accompagna sans doute dans le second état : mais le premier étoit plus cher à Joseph , & il doit l'être à quiconque a de la foi.

D. Quelle autre instruction Dieu a-t-il voulu nous donner dans la conduite qu'il a gardée à l'égard de Joseph ?

R. Il a voulu en second lieu nous apprendre comment sa providence conduit toutes choses à l'exécution de ses desseins , & comment elle y fait servir les obstacles mêmes que les hommes s'efforcent d'y apporter. Le dessein de Dieu étoit d'élever Joseph à un point de grandeur & de puissance où ses freres seroient réduits à se prosterner humblement devant lui. Les freres de Joseph s'y opposent : mais *il n'y a* , dit l'Ecriture , *Prov. 21. 30.* *ni sagesse , ni prudence , ni conseil contre*

le Seigneur. Ce qu'ils font pour humilier Joseph, est le premier degré par lequel Dieu le conduit à l'élévation & à la gloire: & l'horrible calomnie de son impudique maitresse, qui mettoit, ce semble, le comble à tous ses malheurs, est ce qui le fera presque monter sur le trône.

C'est ce que Joseph lui-même fit remarquer à ses freres dans la suite, en leur disant que ce n'étoit pas eux qui l'avoient fait venir en Egypte, mais que c'étoit Dieu qui l'y avoit
Gen. 45. 8. envoyé: *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum.* Cette parole est un grand sujet de consolation pour ceux qui ont de la foi. Tout ce qu'on entreprendra contre eux, deviendra un moien pour assurer leur bonheur & leur salut. Les desseins secrets, les haines déclarées, la captivité, la calomnie, les feront arriver au terme que la grace leur a marqué. Après cela l'envie & l'injustice seront confondues; & lorsqu'elles auront porté Joseph sur le trône, elles paroîtront tremblantes devant lui.

D. Quels moiens Joseph emploie-t-il pour combattre la tentation qui lui est suscitée par sa maitresse?

R. Nous trouvons dans sa conduite un excellent modèle de ce que nous devons faire , quand nous sommes tentés. Joseph se défend d'abord par le souvenir de Dieu , & de son devoir. Comment , dit-il à cette femme hardie & sans pudeur , pourrois-je commettre une telle action , aiant Dieu pour témoin & pour juge ? C'est à ses yeux que nous deviendrions criminels vous & moi. C'est lui qui me commande de vous desobéir en cette occasion. Comment pourrois-je éviter ses regards , ou corrompre sa justice , ou me mettre à couvert de son indignation ? *Quomodo ergo possum hoc malum* facere , & peccare in Deum meum ?* Gen. 39. 9. * Heb. Hoc grande scelus.

Lorsque la tentation est devenue si forte , qu'il a tout à craindre de sa faiblesse , il prend la fuite , quitte tout , & s'expose à tout , plutôt que de demeurer dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu.

D. N'y a-t-il point encore d'autre réflexion à faire sur les malheurs & les disgrâces de Joseph ?

R. Quelque durs & quelque injustes que fussent les traitemens que Joseph eut à souffrir , jamais il ne lui échapa une seule parole de murmure.

Il ne s'abandonna point au découragement dans sa servitude, mais il se donna tout entier au service de son maître. Dans le grand loisir qu'ont les prisonniers, & malgré le panchant naturel qu'ont les hommes à parler de leurs aventures, il n'avoit point fait le récit des siennes. Quand il est forcé de s'en ouvrir à l'Echanson, il le fait avec une modération & une charité qu'on ne peut assez admirer. *J'ai été enlevé par fraude & par violence*, dit-il, *du pays des Hébreux, & j'ai été renfermé dans cette prison sans être coupable.* Il ne nomme ni ses freres qui l'ont vendu, ni sa maitresse qui l'a calomnié. Il dit seulement qu'il a été enlevé & fait esclave, quoiqu'il fût libre; & condamné à une dure prison, quoiqu'il fût innocent. Un autre, moins humble & moins prudent que lui, auroit raconté sa vie, & insisté sur les circonstances qui lui auroient fait le plus d'honneur. S'il en eût usé ainsi, le Saint Esprit auroit laissé dans les ténèbres une vertu qui n'auroit pu les souffrir, & qui auroit voulu se consoler de ses malheurs par la vaine satisfaction de se faire admirer : au lieu qu'il a pris soin

L'HISTOIRE SAINTE. 209
d'apprendre à tous les siècles ce que
Joseph n'a pas voulu dire en secret,
& dans l'obscur caverne où il étoit
enfermé.

2. *Élévation de Joseph. Premier voyage
de ses freres en Egypte. Gen. ch. 41. & 42.*

DEUX ANS se passèrent depuis
que l'Echanfon eut été rétabli, après
lesquels Pharaon eut deux songes en
une même nuit. Dans l'un il vit sept va-
ches grasses qui sortoient du Nil, & qui
furent dévorées par sept autres vaches
maigres sorties après elles du même
fleuve. Dans le second il vit sept épis
pleins, qui furent aussi dévorés par sept
autres épis fort maigres. Aucun des Sa-
ges d'Egypte n'ayant pu expliquer ces
songes, l'Echanfon se souvint de Joseph,
& en parla au Roi, qui le fit aussitôt sor-
tir de prison, & lui raconta ses songes.
Joseph répondit que les sept vaches
grasses & les sept épis pleins signi-
fioient sept années d'abondance; &
que les vaches & les épis maigres
marquoient sept années de stérilité &
de famine qui viendroient ensuite. Il
conseilla au Roi d'établir un homme
sage & habile, qui eût soin, pendant

les sept années d'abondance, de faire
ferrer une partie des grains dans des
greniers publics, afin que l'Egypte y
trouvât une ressource pendant la stérilité.
Ce conseil plut à Pharaon, & il
dit à Joseph : C'est vous même que
j'établis aujourd'hui pour commander
à toute l'Egypte : tout le monde vous
obéira, & il n'y aura que moi au-dessus
de vous. En même tems il ôta son
anneau* de son doigt, & le mit au doigt
de Joseph : il le fit monter sur son second
char, & fit crier par un héraut,
Que tout le monde fléchît le genou
devant lui. Il changea aussi son nom,
& lui en donna un qui signifioit *Sau-
veur du monde.*

* Le Sceau
du Prince étoit
à cet anneau.

Les sept années d'abondance arrivèrent, comme Joseph l'avoit prédit.
Pendant ce tems, il fit mettre en réserve
une grande quantité de blé dans les
greniers du Roi. La stérilité vint
ensuite, & la famine étoit dans tous
les pays : mais il y avoit du blé en
Egypte. Le peuple pressé de la faim,
demanda à Pharaon de quoi vivre. Il
leur dit : Allez à Joseph, & faites tout
ce qu'il vous dira. Joseph donc, ouvrant
tous les greniers, vendoit du blé
aux Egyptiens & aux autres peuples,

Jacob l'ayant appris, commanda à ses enfans d'y aller. Ils partirent au nombre de dix : car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Etant arrivés en Egypte, ils parurent devant Joseph, & l'adorèrent. Joseph les reconnut d'abord, & en les voiant prosternés devant lui, il se souvint des songes qu'il avoit eus autrefois : mais il ne se fit point connoître à eux. Il leur parla même fort durement, & les traita d'espions qui venoient pour examiner le pays. Ils lui répartirent : Seigneur, nous sommes venus ici pour acheter du blé. Nous sommes douze freres, tous enfans d'un même homme, qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous est demeuré avec notre pere, & l'autre n'est plus au monde. Hé bien, reprit Joseph, je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Envoiez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos freres : & cependant les autres demeureront en prison. Il se contenta néanmoins d'en retenir un seul. Pénétrés de fraieur & de regret, ils se disoient l'un à l'autre en leur langue :

C'est avec justice que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frere. Nous le voyions accablé de douleur, lorsqu'il nous prioit d'avoir pitié de lui : mais nous ne voulûmes pas l'écouter. C'est pour cela que ce malheur nous est arrivé. Ruben, l'un d'entre eux, leur disoit : Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un si grand crime contre cet enfant ? cependant vous ne m'écoutâtes point. C'est son sang maintenant que Dieu vous redemande. Joseph, qui les entendoit, sans qu'ils le fussent, ne put retenir ses larmes. Il se retira pour un moment, & revint ensuite leur parler. Alors il fit prendre Simeon, & le fit lier devant eux : puis il commanda secrettement à ses Officiers de remettre leur argent dans leurs sacs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de blé.

R E F L E X I O N S.

D. Pourquoi Dieu laissa-t-il Joseph en prison pendant plusieurs années, sans paroître se souvenir de lui ?

R. Ce terme, si long quand on est

captif, étoit nécessaire pour affermir Joseph dans l'humilité, dans la soumission aux ordres de Dieu, & dans la patience. Il nous eût attendris, si nous l'eussions vû dans les fers, & que nous eussions connu son innocence. Mais Dieu, qui avoit pour lui une compassion infiniment plus indulgente & plus tendre, le laissoit dans un état d'où nous aurions voulu le tirer. Il connoissoit ce qui manquoit à sa vertu. Il savoit combien devoient durer les remèdes nécessaires à sa santé. Il découvroit dans l'avenir ses tentations & ses périls, & lui préparoit dans les liens le secours & la force dont il auroit besoin dans son élévation. C'est ainsi qu'il en use pour les Elus, dont il veut avant tout affermir la patience & l'humilité, & qu'il n'expose à la tentation qu'après les y avoir longtemps préparés.

D. Comment Pharaon se déterminet-il si aisément à choisir pour premier Ministre Joseph, & à revêtir de l'autorité souveraine un étranger & un inconnu ?

R. C'est une grace pour toute une nation qu'une salutaire pensée inspirée à un Prince. Lorsque Joseph par-

loit aux oreilles de Pharaon , Dieu l'instruisoit en secret. Il le rendoit attentif aux sages avis & à la rare prudence d'un étranger & d'un captif ; & il le délivroit de tous les préjugés qui empêchent si souvent les personnes constituées en dignité de se rendre dociles à la lumière , & d'avouer qu'on en peut avoir une supérieure à la leur. Il lui faisoit comprendre qu'une sagesse purement humaine exécuteroit mal ce qui lui étoit conseillé par une sagesse divine ; & qu'il chercheroit inutilement un autre Ministre que celui que Dieu avoit choisi. *Où pourrions - nous , dit ce Prince sensé , trouver un homme comme celui-ci , qui fût aussi rempli , qu'il l'est , de l'Esprit de Dieu ?*

En parlant ainsi , il ruinoit par le fondement toutes les erreurs d'une fausse politique , qui regarde la vertu & la religion comme peu propres au gouvernement des Etats , & qui se trouve perpétuellement gênée dans ses vûes & ses projets par une exacte probité. Un Roi infidèle couvre d'une éternelle honte cette folle impiété. Il est persuadé que plus on a l'esprit de Dieu , plus on est capable de con-

duire un royaume. Et la moindre attention suffit pour découvrir que la maxime opposée est l'effet du renversement de l'esprit humain.

D. Que faut-il penser de la gloire de Joseph élevé presque jusques sur le trône ?

R. Le Saint Esprit nous apprend , dans un autre livre , que les calomnies dont on avoit noirci la réputation de Joseph , furent alors pleinement dissipées , & que la honte du mensonge retomba sur ceux qui en avoient été les auteurs. *Mendaces Sap. 10. 14. ostendit qui maculaverunt illum , & dedit illi claritatem aeternam.* Ainsi toute la pompe dont il étoit environné , étoit le triomphe de la vertu. C'étoit elle qui étoit montrée à tous les peuples. C'étoit elle qui étoit élevée sur un char magnifique, d'où elle apprenoit aux Justes de tous les siècles , à ne tomber jamais dans le découragement , & à conserver une patience invincible. C'étoit devant elle que tout le monde fléchissoit le genoux : & Joseph étoit le Héraut qui y exhortoit tous les hommes , dans le tems que le Héraut qui marchoit devant lui exigeoit cette marque exté-

rieure de respect pour le premier Ministre de Pharaon.

D. Les songes de Joseph à l'égard de ses freres, furent-ils accomplis ?

R. On le reconnoit clairement , quand on les voit tous prosternés aux piés de Joseph : *Cumque adorassent eum fratres sui*. Voila ce qu'ils avoient tant appréhendé , ne sachant pas l'intérêt qu'ils avoient à le reconnoître pour maître. Plus ils se sont efforcés de l'éloigner , & de s'en rendre indépendans , plus ils ont contribué à l'établir sur leurs têtes. Ils n'ont pas voulu l'adorer , quand ils l'avoient dans leur famille : ils le vont chercher en Egypte pour se prosterner à ses piés. Ils l'ont renoncé , & lui ont voulu ôter la vie ; quand son pere l'a envoyé vers eux : ils sont contraints de paroître devant lui , après une espèce de résurrection , pleins de crainte & de tremblement. Ils l'adorent après l'Égypte & les autres nations , dont ils suivent enfin l'exemple : & ils ne craignent que d'en être rejettés , parce qu'ils le regardent comme le Sauveur du monde ; au lieu qu'ils avoient appréhendé de lui être soumis , parce qu'ils ne considéroient dans son élé-

vation que leur propre abaissement.

D. Que nous apprennent les remords des freres de Joseph au sujet du traitement qu'ils lui avoient fait souffrir ?

R. On voit dans les reproches qu'ils se font à eux-mêmes, & la force de la conscience, & le fruit de la sainte éducation donnée par Jacob à sa famille, qui n'a pas toujours été fidèle à la lumière, mais qui ne s'est point efforcée de l'éteindre, & qui a respecté la loi qui condamnoit ses actions. *C'est justement, se disent-ils l'un à l'autre, que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frere.* Les hommes n'effaceront jamais de leur cœur le sentiment que Dieu y a imprimé de sa présence & de sa justice. Ils ne réussiront jamais à se persuader que le crime n'est rien, ou qu'il n'a pas été vû, ou qu'il demeurera impuni. Ils feront quelquefois rassurés par la patience & par la sience de leur Juge, ou par la multitude de leurs complices : mais lorsque la vengeance commencera à éclater, ils seront les premiers à avouer qu'ils l'ont méritée ; & leurs complices ne leur paroîtront que comme

Gen. 42. 21.

des témoins préparés pour les accuser & les confondre.

3. *Second voiage des enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses freres.*
Gen. ch. 43. 44. 45.

LORSQUE les enfans de Jacob , au retour de leur voiage , lui eurent raconté tout ce qui leur étoit arrivé , l'emprisonnement de Simeon , & l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de mener Benjamin en Egypte , cette triste nouvelle le perça de douleur , & renouvela celle que la perte de Joseph lui avoit causée. Il refusa lontems de laisser partir son cher Benjamin , qui seul faisoit toute sa consolation. Mais enfin , voiant que c'étoit une nécessité , & qu'autrement il le verroit périr de faim avec lui , il consentit à son départ sur les assurances réitérées que lui donnèrent les autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous ensemble avec des présens pour Joseph , & le double de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs sacs.

Etant arrivés en Egypte , ils se présentèrent devant Joseph. Lorsqu'il les eut aperçus , & Benjamin avec eux , il dit à son Intendant : Faites entrer ces gens - là chez moi , & préparez un

festin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'Intendant exécuta l'ordre, & les fit entrer. Eux, tout surpris d'un tel traitement, s'imaginoient qu'on alloit leur faire un crime de l'argent qui s'étoit trouvé dans leurs sacs. Ils commencèrent donc par se justifier auprès de l'Intendant, disant qu'ils ne savoient pas comment cela étoit arrivé; & que, pour preuve de leur bonne foi, ils raportoient cet argent. L'Intendant les rassura, en leur disant: Ne craignez rien: c'est votre Dieu & le Dieu de votre pere qui vous a fait trouver de l'argent dans vos sacs: car pour moi j'ai reçu celui que vous avez donné. Aussitôt après, il leur amena Simeon leur frere. On leur apporta de l'eau: ils se lavèrent les piés, & attendirent l'arrivée de Joseph.

Dès qu'il parut, ils se prosternèrent devant lui, & lui offrirent leurs présens. Joseph, après les avoir salués avec bonté, leur dit: Votre pere, ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore? comment se porte-t-il? Ils répondirent: Notre pere, votre serviteur, est encore en vie, & il se porte bien. En même tems ils

se prosternèrent de nouveau. Joseph aiant aperçu Benjamin : Est-ce là , leur dit-il , votre jeune frere , dont vous m'aviez parlé ? Mon fils , ajouta-t-il , je prie Dieu qu'il vous benisse. Et il se hâta de sortir , parce que la vûe de son frere l'attendrissoit si fort , qu'il ne pouvoit plus retenir ses larmes. Quelques momens après il vint retrouver ses freres . & aiant commandé qu'on servît à manger , il se mit à table avec eux.

Après que Joseph eut mangé avec ses freres , il donna secrettement cet ordre à son Intendant : Mettez du blé dans les sacs de ces gens-là , & l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs sacs ; & mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. L'Intendant fit ce qui lui étoit ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étoient-ils sortis de la ville , que Joseph envoya son Intendant après eux , pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient volé sa coupe. Ils furent fort surpris de se voir accusés d'une action si lâche , à laquelle ils n'avoient pas seulement pensé. Nous vous avons rapporté , dirent-ils ,

rent-ils, l'argent que nous avons trouvé à l'entrée de nos sacs : comment se pourroit-il faire que nous eussions dérobé dans la maison de votre Maître de l'or ou de l'argent ? Que celui qui se trouvera coupable de ce vol, meure ; & nous demeurerons tous esclaves de votre Maître. L'Intendant les prit au mot. On les fouilla tous en commençant par les plus âgés ; & enfin la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin.

Ils retournèrent à la ville fort affligés , & allèrent se jeter aux piés de Joseph. Après quelques reproches , il leur déclara que celui , dans le sac duquel on avoit trouvé la coupe , demeureroit son esclave. Alors Juda , aiant demandé permission de parler , représenta à Joseph que s'ils retournoient vers leur pere sans ramener avec eux ce fils qu'il aimoit tendrement , ils le feroient mourir de chagrin. C'est moi , ajouta-t-il , qui ai répondu de lui à mon pere : que ce soit moi , s'il vous plait , qui demeure esclave en sa place. Car je ne puis retourner sans lui , de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre pere.

A ces paroles, Joseph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fît sortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri, & dit à ses freres : Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ? Aucun d'eux ne lui répondit, tant ils étoient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur, & leur dit : Approchez - vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés, il dit : Je suis Joseph votre frere, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point, & ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi : car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon pere que Dieu m'a établi sur toute l'Egypte. Qu'il se hâte de venir. Il demeurera près de moi ; & je le nourrirai, lui & toute sa famille : car il reste encore cinq années de famine. Vous voyez de vos yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon pere le haut rang où je suis élevé, & tout ce que vous avez vu dans l'Egypte. Hâtez - vous de me l'amener. Après

leur avoir parlé ainſi, il ſe jettâ au cou de Benjamin, & l'embraſſa en pleurant : il embraſſa de même tous ſes autres freres ; & après cela ils ſe raſſurèrent pour lui parler.

Cette nouvelle ſe répandit auſſitôt dans toute la Cour. Pharaon en témoigna ſa joie à Joſeph, & lui dit de faire venir au plutôt toute ſa famille en Egypte. Joſeph fit partir ſes freres avec des vivres pour le voiage, & des voitures pour transporter leur pere, leurs femmes, & leurs enfans. Lorſqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob : Votre fils Joſeph eſt vivant, & il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob ſe réveilla comme d'un profond ſommeil ; & il n'en vouloit rien croire. Mais enfin, aiant entendu le récit de tout ce qui s'étoit paſſé, & voiant les chariots & les autres choſes que ſon fils lui envoioit, il dit : Je n'ai plus rien à ſouhaiter, puisſque mon fils Joſeph vit encore : j'irai, & je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute ſa famille, & arriva en Egypte. Après qu'il eut ſalué le Roi, Joſeph l'établit dans le pays de Geſſen le plus fertile de l'E-

gypte , où Jacob vécut encore dix-sept ans.

R E F L E X I O N S.

D. Le moment où Joseph se fait connoître à ses freres , est l'endroit de son histoire le plus touchant & le plus intéressant : mais il est précédé de circonstances bien étranges. Comment en effet concilier son indifférence & son oubli à l'égard de son pere & de ses freres qu'il laisse exposés aux suites funestes d'une cruelle famine , & l'extrême dureté qu'il exerce sur eux en les calomniant & les emprisonnant ; comment , dis-je , concilier tout cela avec cette bonté & cette tendresse qu'il laisse entrevoir dans le tems même qu'il les traite si durement ?

R. C'est cette contradiction apparente qui doit nous avertir qu'il y a quelque mystère caché sous la surface d'une action , qui sans cela pourroit choquer la raison , & paroîtroit contraire aux sentimens que la nature a imprimés dans le cœur de tous les hommes.

Joseph vendu par ses freres aux Egyptiens , regardé par Jacob com-

me mort, oublié par toute sa famille, honoré pendant cet intervalle & régnant en Egypte, est incontestablement la figure de Jesus-Christ, livré aux Gentils par les Juifs, renoncé généralement par sa nation, mis à mort par leur cruelle envie, reconnu & adoré par les Gentils comme leur Sauveur & leur Roi.

Dans le premier voiage que les enfans de Jacob firent en Egypte, il est dit que *Joseph connut bien ses freres, mais qu'il ne fut point connu d'eux.* C'est l'état des Juifs. En refusant de se soumettre à Jesus-Christ, ils ont cessé de le voir, mais ils n'ont pu s'affranchir de son empire. Ils lisent les Ecritures, & rencontrent par-tout leur Seigneur sans le connoître. Ils l'ont vû, & ne l'ont pas reçu. Il leur a parlé en énigmes & en paraboles, parce qu'ils étoient indignes d'entendre des mystères qu'ils refusoient de croire. Mais le voile ne demeurera pas toujours sur leur cœur.

Gen. 42. 8.

Pendant le long intervalle que dure leur aveuglement, ils souffrent une cruelle famine, non de pain matériel, mais, comme l'avoit prédit un Prophète, de la parole de Dieu, dont l'intelligence leur est refusée. *Mittam*

Amos 8. 11.

famem in terram : non famem panis, neque sitim aqua, sed audiendi verbum Domini.

La terre de Chanaan est condamnée à une entière stérilité. Le véritable pain de vie ne se trouve que dans l'Egypte. Pour vivre, il faut nécessairement y aller : & jusqu'à ce que Benjamin le dernier des enfans de Jacob, figure des derniers Juifs, y paroisse en personne, la famine affligera toujours cette malheureuse nation.

Jusques-là Joseph paroitra n'avoir que de la dureté pour ses freres. Il leur parlera comme à des inconnus d'un ton propre à les intimider, & avec un visage sévère : *Quasi ad alienos durius loquebatur.* C'est ainsi que Jesus-Christ traite depuis lontems un peuple ingrat & aveugle. Il paroît ne connoître plus ses freres selon la chair. Il semble avoir oublié les peres d'une postérité infidèle & sanguinaire.

Cependant Joseph se faisoit violence pour ne point laisser paroître sa tendresse. Il ne pouvoit retenir ses larmes : il étoit obligé de se détourner, de se cacher le visage, de sortir même de tems en tems pour essuier ses pleurs. L'effort qu'il faisoit pour les cacher, étoit la figure de cette miséricorde se-

crette cachée dans le sein de Dieu, & réservée pour les momens marqués dans son conseil éternel. Les promesses de Dieu s'accompliront sur Israël, car ses dons sont sans repentir; & sa vérité sera immuable dans tous les siècles. Mais une juste sévérité suspend les effets d'une clémence, que nos gémissemens, unis à ceux des Prophètes, doivent hâter.

D. Joseph peut-il être regardé par d'autres circonstances de sa vie comme figure de Jésus-Christ?

R. Il y a peu de Saints de l'ancien Testament en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son Fils que dans Joseph. Le simple exposé en fera une preuve bien évidente.



R A P O R T S

ENTRE JOSEPH ET JESUS-CHRIST.

J O S E P H.

J E S U S - C H R I S T.

Il est haï de ses freres , *il est haï des Juifs ,*1. Parce qu'il les ac- 1. parce qu'il leur
cusé d'un grand crime. reproche leurs vices.2. Parce qu'il est 2. parce qu'il déclara
tendrement aimé de qu'il est le Fils de
son pere. Dieu ; & que Dieu
lui-même l'appelle son
Fils bien aimé.3. Parce qu'il leur 3. parce qu'il leur
prédit la gloire futu- prédit qu'ils le verront
re. assis à la droite de
Dieu.Il est envoyé par *Il est envoyé de Dieu*
son pere vers ses freres son pere vers les bre-
qui étoient élois- bis perdues de la maison
gnés. d'Israel.Ses freres conspi- Les Juifs forment
rent contre sa vie. le dessein de le mettre
à mort.Il est vendu vingt *Il est vendu trente*
pièces d'argent. pièces d'argent.Il est livré à des *Il est livré aux Ro-*
étrangers par ses pro- mains par les Juifs.
pres freres.Sa robe est teinte de L'humanité dont il
sang. est revêtu souffre une
mort sanglante.Il est condamné par *Il est condamné sans*
Putiphar , sans que que personne prenne sa
personne parle pour défense.
lui.

J O S E P H. J E S U S - C H R I S T.
 Il souffre en silence. *Il souffre toutes sortes d'injures & de supplices, sans se plaindre.*

Placé entre deux criminels, il prédit à l'un son élévation, & à l'autre sa mort prochaine. *Placé entre deux voleurs, il prédit à l'un qu'il ira en paradis, & laisse mourir l'autre dans son impénitence.*

Il est trois ans en prison. *Il est trois jours dans le tombeau.*

Il arrive à la gloire par les souffrances & par les humiliations. *Il falloit que le Christ souffrit, & qu'il entrât ainsi dans sa gloire.*

Il est établi sur la maison de Pharaon, & sur toute l'Egypte. *Il est établi Chef de toute l'Eglise, & toute créature lui est soumise.*

Pharaon seul est au dessus de lui. *Il est au dessus de toute créature, mais soumis à Dieu comme homme.*

Il est appelé Sauveur du monde. *Son nom de J E S U S signifie Sauveur : & il est en effet le seul par qui nous puissions être sauvés.*

Tous fléchissent le genou devant lui. *Toute créature doit fléchir le genou au nom de Jesus-Christ.*

La fa mine est partout il : n'y a du pain qu'en Egypte, où Joseph gouverne. *Il n'y a partout que pauvreté & qu'égarement : la vérité & la grace ne se trouvent que dans l'Eglise où régné Jesus-Christ.*

J O S E P H. J E S U S - C H R I S T.
 Tous sont renvoiés *Point de salut, point*
 à Joseph par Pharaon. *de grace, que par Jesus-*
Christ.

Toutes les provin- *Toutes les nations*
 ces viennent en Egy- *entrent dans l'Eglise*
 pte pour y chercher *pour y trouver le salut.*
 du blé.

Les freres de Joseph *Les Juifs reviendront*
 viennent à lui, le re- *un jour à Jesus-Christ,*
 connoissent, l'ado- *le reconnoîtront, l'ado-*
 rent, s'établissent en *reront, & entreront dans*
 Egypte. *l'Eglise.*

Y a-t-il dans toutes ces applica-
 tions, & j'en pourrois ajouter beau-
 coup d'autres, quelque chose de for-
 cé & de contraint? Seroit-il possible
 que le pur hazard eût ramassé ensem-
 ble tant de traits de ressemblance, si
 différens, & en même tems si natu-
 rels? J'aimerois autant dire que le
 portrait le plus achevé & le plus res-
 semblant ne seroit aussi que l'effet du
 hazard. Il est visible qu'une main in-
 telligente a répandu & appliqué à
 propos toutes ces couleurs pour en
 faire un tableau parfait, & que le
 dessein de Dieu, en réunissant dans
 la seule vie de Joseph tant de circon-
 stances singulières, a été d'y peindre
 les principaux traits de celle de son

Fils. Ce feroit donc ne connoître qu'à demi l'histoire de Joseph, que de s'arrêter à la simple surface qu'elle présente, sans en approfondir le sens caché & mystérieux, qui en fait la partie la plus essentielle, puisque Jesus-Christ est la fin de la Loi & de toutes les Ecritures.

Je prie le Lecteur d'observer, que quelque ressemblans & quelque naturels que soient les rapports de Joseph avec Jesus-Christ, il n'en est point parlé ni dans l'Evangile ni dans les écrits des Apôtres: ce qui montre, qu'outre les figures dont on trouve l'explication dans le nouveau Testament, il y en a de si claires & de si évidentes, qu'on ne peut pas raisonnablement douter qu'elles ne renferment aussi quelque mystère. Mais il faut, sur-tout quand on parle aux jeunes gens, être sobre & retenu sur celles du dernier genre, & insister principalement sur les figures dont Jesus-Christ ou les Apôtres ont fait l'application.



ARTICLE SECOND.

*Délivrance miraculeuse de Jérusalem sous
Ezéchias.*

J E NE prends dans la vie du saint roi Ezéchias que ce fait , l'un des plus éclatans qui soient dans l'Histoire Sainte , & des plus propres à rendre sensible la toute-puissance de Dieu , & son attention sur ceux qui mettent en lui leur confiance. Je ne ferai presque qu'en indiquer les principales circonstances ; que le Lecteur pourra voir dans toute leur étendue en consultant les livres historiques qui en font le récit , & sur-tout les prophéties d'Isaïe qui en renferment une prédiction très claire & très détaillée.

4. Reg. 18. Sennachérib , roi des Assyriens , étoit
15. parti de Ninive avec une armée formidable , dans le dessein d'exterminer la ville de Jérusalem avec son Roi & ses habitans. Il se promettoit une victoire assurée , & insultoit déjà d'avance au Dieu de Jérusalem , disant qu'il le traiteroit comme il avoit traité tous les dieux des autres villes & des autres royaumes dont il avoit fait

Isai. 10. 7-
15.

la conquête. Il ne savoit pas qu'il n'étoit qu'un instrument dans la main de Dieu, qui l'avoit appelé d'un coup de sifflet, (c'est l'expression de l'Ecriture) & l'avoit fait venir des extrémités de la terre, non pour exterminer, mais pour corriger son peuple.

Tout céda aux armes victorieuses de ce Prince, & en peu de tems il se rendit maître de toutes les places fortes qui étoient dans le pays de Juda. L'allarme fut grande dans Jérusalem. Ezéchias avoit pris toutes les mesures nécessaires pour mettre la ville en état de faire une vigoureuse résistance : mais il n'attendoit sa délivrance que du secours divin. Dieu s'étoit engagé par une promesse solennelle & plusieurs fois réitérée à défendre la ville contre l'attaque du Roi d'Assyrie, mais à condition que ses habitans ne compteroient que sur lui, se tiendroient en repos, & n'auroient point recours au Roi d'Egypte. *Si vous demeurez en paix, leur avoit-il dit, vous serez sauvés : votre force sera dans le silence & dans l'espérance.* Il leur avoit déclaré plusieurs fois que le secours d'Egypte tourneroit à leur honte & à leur perte.

Isai. 5. 26. 7. 18. 10. 5. & 6.

2. Paral. 32. 2-8.

Is. chap. 30.

v. 15.

v. 1-5.

Is. 20. 1-6. Pour leur rendre cette prédiction plus sensible, il avoit obligé le prophète Isaïe de marcher nuds piés & sans habits au milieu de la ville, en déclarant que tel seroit le sort des Egyptiens & des Ethiopiens.

Is. 30. Les Grands, les politiques, ne purent se résoudre à demeurer dans l'inaction, & à compter sur la promesse de Dieu. Ils amassèrent une somme considérable d'argent, & ils envoièrent des Députés au Roi d'Egypte pour implorer son secours. Plusieurs même prirent le parti de se retirer dans ce pays-là, espérant y trouver un asyle assuré contre les maux dont ils étoient menacés. Dieu leur en fit plusieurs fois des reproches par son Prophète; mais toujours en vain. Le saint Roi Ezéchias leur répétoit sans cesse : *Le Seigneur nous délivrera ; Jérusalem ne sera pas livrée entre les mains des Assyriens.* On ne l'écoutoit point.

4. Reg. 18. 33. & 19. 10. Ce saint Roi, craignant d'avoir commis quelque faute en rompant le traité qu'il avoit fait avec le roi des Assyriens, résolut, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour mettre tout le bon droit de son côté, de lui en faire

satisfaction. Il lui envoya donc des Ambassadeurs à Lachis, & lui dit : J'ai fait une faute : mais retirez-vous de mes terres ; & je souffrirai tout ce que vous m'imposerez. Le Roi des Assyriens ordonna à Ezéchias de lui donner trois cens talens d'argent, & trente talens d'or. Il ramassa cette somme avec beaucoup de peine, & la lui envoya. Il y avoit lieu d'espérer qu'une telle démarche désarmeroit la colère de Sennachérib : mais il n'en devint que plus fier ; & ajoutant la perfidie à l'injustice, il envoya sur le champ un gros détachement de son armée contre Jérusalem, avec ordre à Rabfacès, qui commandoit ce détachement, de sommer Ezéchias & les habitans de la part du grand Roi, du Roi des Assyriens, de se rendre. Cet Officier s'acquitta de sa commission en des termes pleins de mépris pour le Roi de Juda, & d'insultes contre le Dieu d'Israel. Ezéchias l'ayant appris, déchira ses vêtemens, se couvrit d'un sac, & entra dans la maison du Seigneur ; d'où il envoya ses principaux Officiers vers Isaïe, pour lui rapporter les paroles insolentes de Rabfacès. Le Prophète leur répondit : Vous direz

ceci à votre maître : Voici ce que dit le Seigneur : Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues , par lesquelles les serviteurs du Roi des Assyriens m'ont blasphémé. Je vais lui envoyer un souffle : il entendra un bruit : il retournera dans son pays , & je l'y ferai périr par l'épée.

4. Reg. 19. 1-3.

Pendant cet intervalle , Tharaca roi d'Ethiopie avoit envoyé des courriers à Jérusalem , pour assurer ses habitans qu'il marchoit à leur secours. Lui-même arriva bientôt après avec son armée , & celle des Egyptiens. A la première nouvelle qu'en reçut Sennachérib , il résolut de marcher contre lui. Mais auparavant il envoya ses Ambassadeurs à Ezéchias , pour lui remettre en main une lettre qui étoit pleine de blasphêmes contre le Dieu d'Israel. Ce saint Roi , pénétré de douleur , alla aussitôt au temple , étendit cette lettre impie devant le Seigneur , & lui représenta par une prière vive & touchante que c'étoit lui-même qu'on attaquoit , qu'il s'agissoit de la gloire de son nom , & qu'il osoit , par cette raison , lui demander un miracle , afin , dit-il , que tous les roiaumes de la terre sachent

4. Reg. 19.
2-34.

que c'est vous seul qui êtes le Seigneur & le vrai Dieu. Dans le moment même , Isaïe envoya dire à Ezéchias , que Dieu avoit exaucé sa prière , & que la ville ne seroit pas même assiégée. A qui , dit Dieu en s'adressant à Sennachérib , penses-tu avoir insulté ? Qui crois-tu avoir blasphémé ? Contre qui as-tu haussé la voix , & élevé tes yeux insolens ? C'est contre le Saint d'Israel. Tu m'as attaqué par tes insultes pleines d'impiété , & le bruit de ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je te mettrai donc un anneau au nez , & un mors à la bouche ; & je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu es venu.

Le Roi d'Ethiopie , plein de confiance dans les troupes innombrables qu'il amenoit , avoit cru qu'il n'auroit qu'à se montrer pour mettre en fuite les Assyriens , & pour rendre la liberté à Jérusalem. Il ne savoit pas l'anathème que Dieu avoit prononcé contre lui , parce qu'il avoit osé se déclarer le protecteur & le libérateur de Jérusalem & du peuple de Dieu , comme si l'un & l'autre eussent été sans espérance & sans ressource s'il ne

*Is. c. 18.
& 19.*

se hâtoit d'en prendre la défense. Son armée fut taillée en pièces. Le carnage fut si grand, & la fuite si prompte, qu'il ne resta personne pour enterrer les morts. Après le gain de la bataille, le Roi d'Assyrie porta la guerre dans l'Egypte même. Le trouble & la confusion s'y répandirent par-tout. Dieu enleva aux sages si renommés de l'Egypte le conseil & la prudence, & répandit parmi eux un esprit de vertige. Il ôta aux chefs toute force & tout courage. On ne fit aucune résistance, & tout le pays fut à la discrétion d'un Prince également avare & cruel, qui emmena un nombre infini de captifs,

If. c. 20. comme Isaïe l'avoit prédit.

Ij. 22. 1. 5. 7. Quand Sennachérib eut ramené ses troupes victorieuses devant Jérusalem, on s'imagine aisément quelle fut la consternation des habitans de cette ville. Ils voioient une armée innombrable campée à leurs portes, & toutes les campagnes voisines couvertes de chariots de guerre. L'ennemi se préparoit à assiéger la ville, & pouffoit des cris contre la montagne de Sion. Le moment de leur perte paroissoit venu: mais c'étoit celui de la miséricorde divine, & de leur délivrance.

La nuit même (qui sans doute précé- 4. Reg. 17.
35-37.
da le jour où se devoit faire l'attaque générale) l'Ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, & y tua cent quatre-vingts-cinq mille hommes. Sennachérib s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, & s'en retourna aussitôt à Ninive, où peu de tems après il fut tué par ses propres enfans dans le temple & sous les yeux de son dieu.

R E F L E X I O N S.

I. *Sennachérib instrument de la colère de Dieu.*

Isaïe, en prédilant le départ de Sennachérib & de ses armées, parle de Dieu d'une manière digne de la grandeur & de la majesté du Tout-puissant. Il n'a qu'à donner un signal, à lever un étendart; & tous les Princes accourent. ^a Tous les Rois de la terre ne sont à son égard que comme des moucherons. Toute leur puissance n'est devant lui que foiblesse. D'un seul coup de sifflet il les fait marcher. C'étoit une grande consolation pour

^a Sibilabit Dominus | est in terra Assur. Is. 7.
muscæ . . . & api, quæ | 18.

ceux qui avoient alors de la foi, de savoir certainement que tous les maux qui leur arrivoient étoient ordonnés par la divine providence ; qu'ils étoient du côté de Dieu des remèdes, & non de purs supplices ; que les hommes n'étoient que les ministres de sa justice ; & qu'ils étoient conduits par sa sagesse, quoiqu'ils ne pensassent qu'à satisfaire leurs passions.

Is. 10. 7-15. C'est Dieu même qui nous découvre les pensées extravagantes de Sennachérib, qui n'étant qu'un simple serviteur, croit être le maître ; & qui, ne voyant pas la main qui l'emploie, attribue tout à la sienne, & ne craint point de se mettre à la place de Dieu. Un instrument, dit Dieu, a-t-il quelque vertu qui ne vienne pas de l'artisan qui l'emploie ? Est-ce à l'instrument, & non à l'ouvrier, qu'il faut attribuer l'ouvrage ? Quelle folie seroit comparable à celle qui porteroit l'instrument à s'élever contre la main & contre l'intelligence qui l'appliquent à certains usages ? Voilà pourtant ce que pensoit & ce que faisoit le Roi d'Assyrie.

2. *Les Grands ont recours aux Rois
d'Ethiopie & d'Egypte.*

On voit ici combien il est dangereux de préférer les vûes de la prudence humaine à celles de la foi. Dieu avoit promis de délivrer Jérusalem, pourvû que ses habitans se tinssent en repos, & missent en lui uniquement leur confiance : voila le point fixe auquel il falloit se tenir. Mais le secours de Dieu étoit invisible, & paroissoit éloigné. Le péril étoit présent, & augmentoit tous les jours. La ressource du côté d'Egypte étoit prochaine, & sembloit assurée. Selon toutes les règles de la politique humaine il falloit mettre tout en usage pour obtenir la protection de deux Rois aussi puissans que ceux d'Egypte & d'Ethiopie. D'ailleurs, n'étoit-ce pas tenter Dieu, que d'attendre un miracle ? & dans l'extrême danger où l'on étoit, n'y avoit-il pas une espèce de folie à demeurer dans l'inaction ? L'événement fera voir qui de ces politiques ou d'Ezéchias raisonnoit le plus juste.



3. *Discours impies & lettre blasphématoire de Sennachérib.*4. *Reg. c. 19.*

Le discours & la lettre de Sennachérib , nous paroissent avec raison impies , insensés , détestables , dans la bouche d'un ver de terre contre la majesté divine. Ce Roi , aveuglé par ses heureux succès dont il ignoroit la véritable cause , pensoit du Dieu de Juda ce qu'il croioit de tous les autres dieux , dont la puissance, selon lui , étoit bornée à certaines régions , & à certains effets particuliers ; & qu'on ne laissoit pas de bien battre malgré leur divinité. Il ne voioit rien dans le Dieu d'Israël qui le distinguât de la foule des dieux vaincus. Son Empire étoit renfermé dans les bornes étroites d'un petit pays , & relegué dans des montagnes. Son nom n'étoit guères connu que parmi les peuples voisins. Ce Dieu avoit déjà laissé enlever dix Tribus par les rois de Ninive. Il venoit de perdre toutes les villes fortes de la Tribu de Juda qui seule lui restoit ; & toute sa domination , tout son peuple , tous ses adorateurs , & toute sa religion étoient réduits à une seule ville sur

la terre , sans qu'il parût qu'il eût la pensée ou le pouvoir de la garantir d'une ruine que Sennachérib regardoit comme assurée.

Il est beau de voir comment Dieu s'applique à confondre l'orgueil insolent de ce Prince, qui se faisoit appeller le grand Roi , le Roi par excellence ; qui se considéroit comme un Conquérant invincible , comme le maître de la terre, comme le vainqueur des hommes & des dieux. Ce Prince si fier & si orgueilleux, le Dieu d'Israel le traitera comme une bête féroce ; & en lui mettant un cercle au nez , & un mors à la bouche , il le ramènera couvert de honte & d'infamie par le même chemin par lequel il étoit venu plein de gloire & triomphant. Voilà où se termine l'orgueil des hommes.

4. *Défaite du Roi d'Ethiopie.*

Il est aisé de reconnoître dans la punition du roi d'Ethiopie la jalousie du Dieu des armées contre quiconque prétend être son rival , ou partager sa gloire , en osant venir à son secours pour lui conserver son héritage, ou pour le tirer d'un pas difficile

dans lequel ses promesses l'auroient trop engagé; & dans le triste sort des Israélites qui avoient eu recours à l'Egypte, la condamnation de tous ceux ou qui doutent des promesses faites à l'Eglise, dont Jérusalem est certainement la figure; ou qui pensent que dans certaines occasions dangereuses & difficiles elles ont besoin de la force & de la sagesse humaine.

5. *Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur.*

La manière courte & simple dont les livres historiques racontent un événement si merveilleux, est véritablement digne de la grandeur de Dieu : Cette même nuit l'Ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, & y tua cent quatre-vingts-cinq mille hommes. Qu'en coûte-t-il à Dieu pour abattre l'orgueil d'un Prince si fier, pour faire périr tant d'Officiers si braves, pour exterminer une armée si nombreuse & si formidable ? Un souffle. Et il l'avoit dit lui-même : Je lui enverrai un souffle, & il retournera dans son pays.

Mais la sublime grandeur qui paroît

roit dans le stile du prophète qui a prédit toutes les circonstances de ce grand événement, n'est pas moins digne de la majesté du Dieu qui fait ici éclater sa toute-puissance d'une manière si merveilleuse. Que de nobles idées ne nous présentent point les expressions d'Isaïe ! Lorsque tout paroît desespéré : Je changerai en un instant la face de toutes choses, dit le Seigneur : *Eritque repente confestim.* Quand les ennemis de Jérusalem, qui ignorent que c'est moi qui les ai mandés, s'en regarderont comme les maîtres, je les réduirai en poudre dans une seule nuit. J'écarterai le reste, comme un tourbillon dissipe une poussière légère. Au réveil on ne trouvera pas un seul Général, ni un seul Officier qui paroisse avec sa troupe : & la confiance qu'ils avoient que Jérusalem étoit à eux, fera semblable à l'imagination d'un homme affamé qui songe en dormant qu'il mange, & qui en s'éveillant ne trouve rien. *Sicut somniat esuriens, & comedit : cum autem fuerit expers factus, vacua est anima ejus.*

C'est l'orgueil insensé de Sennachérib, ce sont ses blasphèmes impies, qui réveillent le Seigneur qui

paroissoit comme endormi. Et l'on comprend alors toute la force & toute l'énergie de ces paroles : *Nunc * confurgam : nunc exaltabor : nunc sublevabor.* C'est du trône & du sanctuaire que Dieu a sur la montagne de Sion que sortent les éclairs & le bruit effraiant du tonnerre : c'est de l'autel même qu'il a dans Jérusalem, de ce brasier sacré où brule à sa gloire un feu perpétuel, que sortent les flammes vengeresses qui dévorent ses ennemis.

Is. 33. 10. & 9. Hæc dicit Dominus, cujus ignis est in Sion, & caminus ejus in Jerusalem.

Is. 30. 30-32. En effet, selon Isaïe, le massacre étonnant d'une armée entière immolée à la juste vengeance d'un Dieu jaloux qu'on avoit outragé si indignement, fut pour lui comme un sacrifice public & solennel. La main de Dieu, dit ce Prophète, frapera tout, écrasera tout, n'épargnera rien. Le bruit effroyable de son tonnerre sera pour lui & pour ses serviteurs dont il prendra la défense, comme un concert agréable de tambours, de harpes, &

* La traduction françoise diminue beaucoup la vivacité de cet endroit, & ne vend pas la répétition du

nunc.	» Je me leverai
» maintenant,	je signalerai
» rai ma grandeur,	je fendrai
» rai éclater ma puissance.	

d'autres instrumens de musique qui accompagnent dans les grandes fêtes l'oblation des sacrifices ; & les Assyriens sacrifiés à sa vengeance seront pour lui comme une victime solennelle. *Auditam faciet Dominus gloriam vocis sue , & terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris , & flamma ignis devorantis : allidet in turbine & in lapide grandinis. A voce enim Domini pavebit Assur , virgâ percussus. Et erit transitus virgæ fundatus , quam requiescere faciet Dominus super eum in tympanis , & citharis ; & in bellis præcipuis expugnabit eos.* Le terme original est propre aux sacrifices. On peut traduire ainsi : & bellis, ou, certamine, quod sacrificio solenni simile erit, expugnabit eos.

6. *Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennachérib , & de sa lenteur à délivrer Jérusalem.*

Personne ne connoit les desseins de Dieu avant qu'ils soient exécutés ; & lorsqu'ils s'accomplissent , on ne fait où se termineront mille événemens dont on ne voit ni les liaisons , ni les usages , ni les motifs , & qui paroissent devoir entraîner une ruine universelle.

Dès que les maux publics commencèrent à se faire sentir au tems d'Ezéchias, ils parurent extrêmes. Lorsque toute la campagne fut ruinée, & toutes les villes détruites, on regarda ces malheurs comme ne laissant plus aucune ressource, & comme n'étant plus capables de remèdes. Mais quand Jérusalem vit la formidable armée des Assyriens à ses portes, qu'elle se vit désolée au dedans par la famine & la peste, & sans espérance du côté des hommes après l'entière défaite des Egyptiens venus à son secours : alors il parut de la folie à attendre quelque protection miraculeuse, puisque Dieu lui-même s'opposoit à tous les moïens, & se déclaroit en tout pour les ennemis.

Une foible foi ne peut soutenir une si longue épreuve ; & ceux qui en eurent une plus ferme & plus persévérante, s'étonnèrent de la lenteur avec laquelle Dieu accomplissoit ses promesses, & de la patience avec laquelle il souffroit que tout pérît, & ne fût presque plus en état de profiter de son secours. Mais ce n'est point à l'argile à juger du tems qu'on emploie à la figurer. Ce ne sont point

les premiers coups de ciseau qui polissent une pierre , ou qui en forment une belle statue : & ce n'est point un feu médiocre ou pour la durée ou pour l'activité qui fond l'or , & qui le purifie. Dieu est attentif à sa sagesse & à sa miséricorde , & non aux pensées des hommes , quand il fait son ouvrage. Il ne le laisse point imparfait , pour se mesurer sur leurs vûes bornées , ou sur leur impatience : & il continue dans son dessein , sans mépriser néanmoins les gémissemens & les larmes de ses serviteurs , jusqu'à ce que tout ce qu'il a résolu soit accompli.

Alors il fait cesser tout l'appareil , tous les mouvemens , tous les ressorts dont il s'étoit servi pour achever son ouvrage. Il arrête les mains qu'il conduisoit : il suspend l'action des instrumens devenus inutiles : il ne permet plus que le ciseau entame une figure dont tous les traits sont finis : & il brise beaucoup de choses qui n'ont été employées que pour un tems.

C'est ainsi que Dieu en usa à l'égard de Sennachérib. Il s'étoit servi de lui comme d'un instrument pour

corriger son peuple , & pour purifier Jérusalem. Après qu'il eut réduit cette ville à un petit nombre de justes profondément humiliés sous sa main , pour lors il songea à punir les blasphèmes de ce Prince , que l'orgueil avoit conduit à l'impiété. *Lorsque le Seigneur aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion & dans Jérusalem ; je visiterai , dit-il , cette fierté du cœur insolent du Roi d'Assur , & cette gloire de ses yeux altiers.*

Is. 10. 12.

7. *Confiance en Dieu , caractère dominant d'Ezéchias.*

Il est remarquable que le Saint Esprit , seul bon juge du véritable mérite des hommes , pour faire l'éloge d'un Prince aussi saint qu'Ezéchias , se contente de dire qu'il a mis sa confiance dans le Seigneur le Dieu d'Israël :

4. Reg. 18 5.

In Domino Deo Israel speravit. L'Écriture ajoute qu'il porta cette vertu plus loin qu'aucun des Rois de Juda qui l'ont suivi & qui l'ont précédé. En effet jamais foi ne fut mise à une si dure & si longue épreuve. Tout étoit contre lui. Il paroissoit de la folie à attendre encore le secours du ciel , lorsque tout étoit désespéré , & à refuser

sur la parole d'un seul homme ou de se rendre aux Assyriens , ou d'implorer un secours étranger. Mais fortement appuyé sur la parole de Dieu , il demeura ferme comme s'il eût vû l'invisible , & il s'attacha à la promesse par l'immobilité d'une espérance invincible , sans se laisser affoiblir par aucun des motifs les plus pressans. L'événement justifia sa conduite. Quand la protection de Dieu eut enfin éclaté par la destruction entière de l'armée des Assyriens , celui qui la veille étoit regardé de tous comme un insensé & un imbécile , devint tout d'un coup aux yeux de ces mêmes censeurs l'homme du monde le plus sage , de s'être fié au Tout-puissant. Il en sera toujours ainsi , & quiconque espérera en Dieu , ne sera jamais confondu.

8. *Jérusalem délivrée , figure de l'Eglise.*

Le principal fruit qu'on doit tirer de cette histoire , est de comparer ce qui arrive ici à Jérusalem avec ce qui est arrivé à l'Eglise dans tous les tems : d'y voir ses périls , ses ressources , & la promesse d'une victoire assurée sur tous ses ennemis. Un verset du Psea-

L. iij.

me 47. qui certainement est prophétique , & regarde cet événement , peut nous aider à faire cette comparaison : *Faites le tour de Sion , examinez son enceinte : faites le dénombrement de ses tours.* C'est le Prophète qui parle au nom du Prince & des chefs du peuple , qui après une délivrance si subite & si miraculeuse exhortent ce qui reste de citoyens à faire le tour au dehors & au dedans de Jérusalem , pour être témoins eux-mêmes du bon état où sont ses fortifications. Voiez , leur disent-ils , si les ennemis y ont fait une seule brèche , s'ils en ont abbatu une seule tour , s'ils peuvent se vanter d'avoir prévalu en quelque chose sur la vigilance & sur la force de celui qui en est le protecteur :

* C'est ainsi que S. Jérôme a traduit ce verset. *Circumdate * Sion , & circuite eam : numerate turres ejus.*

L'Eglise , depuis sa naissance , a été souvent attaquée , & assiégée de toutes parts , près de périr selon les apparences. Mais tous ses ennemis ont eu le fort de Sennachérib : & après beaucoup d'agitations & de craintes , sa foi est demeurée toujours pure , sa doctrine a prévalu sur toutes les erreurs ; ses fondemens n'ont pas été ébranlés ; & l'on n'a pu remarquer qu'elle ait

fait aucune perte, ni qu'on l'ait obligée d'abandonner aucun de ses dogmes, ou de se départir de l'ancienne tradition qui lui sert de rempart contre les nouveaux ennemis qui se succèdent les uns aux autres.

Il en sera ainsi dans tous les siècles, & ce sera un égal malheur, ou d'attaquer l'Eglise, ou de désespérer de la protection de Dieu sur elle, & de croire qu'il ait besoin du secours des hommes pour la défendre. Tous ceux qui pensèrent ainsi de Jérusalem, périrent : mais la foi de ceux qui attendirent le secours de Dieu, & qui ne doutèrent point de ses promesses, les sauva, & les enrichit des dépouilles de leurs ennemis.

ARTICLE QUATRIEME.

Prophéties.

ON PEUT distinguer deux sortes de Prophéties.

Les unes sont purement spirituelles, & ne regardent que Jesus-Christ, ou l'Eglise. Telle est la première & la plus ancienne de toutes, où Dieu, *Gen. 3. 15.* après le péché du premier homme, maudit le serpent, & déclara que de

la femme naîtroit celui qui lui écraseroit la tête ; c'est-à-dire le Sauveur du monde , qui viendrait un jour détruire la puissance du démon. Telles
Gen. 49. 10. sont aussi celle de Jacob , qui désigne le tems où le Messie doit venir ; &
Dan. 9. 24-27. celle de Daniel , qui marque dans un détail merveilleux le tems où ce même Messie sera mis à mort , & les suites de cette mort.

Il y a une autre espèce de Prophéties , qu'on peut appeller historiques , qui prédisent des événemens temporels ; lesquels , pour l'ordinaire , sont eux-mêmes une prédiction & une figure d'autres événemens plus importans & spirituels. On en a vû plusieurs de cette sorte dans l'histoire de Sennachérib , dont le Prophète Isaïe avoit marqué lontems auparavant un grand nombre de circonstances , qui ne se trouvent point dans les livres historiques. On a dans le même Prophète une autre prophétie fort célèbre , qui regarde la prise de Babylone par Cyrus désigné par son nom deux cens ans avant sa naissance , & qui prédit la délivrance du peuple Juif. Il est aisé de voir que ces deux grands événemens , qui renferment presque toutes les prophéties

L'HISTOIRE SAINTE. 251
d'Isaïe, la délivrance miraculeuse de Jérusalem sous le saint roi Ezéchias, & la prise de Babylone suivie de la liberté des Juifs qui y étoient retenus captifs, étoient la figure & le gage d'autres événemens qui ont raport à la religion.

On pourroit rapporter à une troisième espèce de prophéties celle que je vais exposer, dont une partie est purement historique, & l'autre purement spirituelle. C'est la célèbre prédiction de Daniel au sujet de la statue composée de différens métaux. Je la choisis préféablement aux autres, parce qu'elle a un raport particulier à l'histoire profane dont je dois bientôt parler.

PROPHETIE DE DANIEL

*Au sujet de la Statue composée de
différens métaux.*

LORSQUE Daniel étoit encore *Dan. ch. 2.*
fort jeune, le Roi de Babylone eut un songe mystérieux dont il perdit l'idée distincte, & conserva néanmoins un souvenir confus qui l'inquiétoit. Il voulut que tous ceux qui passaient pour habiles, lui dissent ce qu'il avoit

oublié , & lui en donnassent l'explication , les condannant tous à mourir s'ils ne le faisoient. Daniel , qui étoit compris dans cet ordre général , se mit en prière avec trois jeunes Hébreux qui couroient avec lui le même danger ; ^a & il apprit par une révélation divine ce qu'il ne pouvoit savoir par aucune voie naturelle : ^b & tous les sages de Babylone étoient convenus que tout autre moien étoit impossible.

» Voici donc , ô Roi , lui dit Daniel ,
 » ce que vous avez vû. Il vous a paru
 » comme une grande statue. Cette statue
 » grande & haute extraordinaire-
 » ment se tenoit debout devant vous ,
 » & son regard étoit effroiable. La tête
 » en étoit d'un or très pur : la poitrine
 » & les bras étoient d'argent :
 » le ventre & les cuisses étoient d'airain :
 » les jambes étoient de fer , &
 » une partie des piés étoit de fer , &
 » l'autre d'argile. Vous ériez attentif
 » à cette vision , lorsqu'une pierre

^a Tunc Danieli mysterium per visionem nocte revelatum est. *Dan. c. 2. v. 19.*

Est Deus in celo revelans mysteria. *v. 28.*

^b Nec reperietur quisquam qui indicet sermonem in conspectu regis , exceptis diis , quorum non est cum hominibus conversatio. *v. 41.*

„ d'elle-même , & sans la main d'au-
 „ cun homme , se détacha de la mon-
 „ tagne , & que frappant la statue dans
 „ ses piés de fer & d'argile , elle les mit
 „ en pièces. Alors , le fer , l'argile ,
 „ l'airain , l'argent , & l'or se brisèrent
 „ tout ensemble , & devinrent comme
 „ la paille menue & légère que le vent
 „ emporte hors de l'aire pendant l'été ,
 „ & ils disparurent sans qu'il s'en trou-
 „ vât plus rien en aucun lieu , mais la
 „ pierre qui avoit frappé la statue , de-
 „ vint une grande montagne qui rem-
 „ plit toute la terre.

A cette première révélation Daniel
 ajouta l'explication du songe. „ C'est
 „ vous , dit-il au Roi , qui êtes la tête
 „ d'or. Il s'élèvera après vous un au-
 „ tre royaume moindre que le vôtre ,
 „ qui sera d'argent : & ensuite un troi-
 „ sième royaume qui sera d'airain , &
 „ qui commandera à toute la terre.
 „ Le quatrième royaume sera comme
 „ le fer : il brisera & réduira tout en
 „ poudre , comme le fer brise & dom-
 „ te toutes choses. „ Il explique ensuite
 „ ce que signifioient les piés partie de fer
 „ & partie d'argile , & continue ainsi :
 „ Dans le tems de ces royaumes le Dieu
 „ du ciel suscitera un royaume qui ne

„fera jamais détruit ; un royaume qui
 „ne passera point dans un autre peu-
 „ple ; qui renversera , & qui réduira
 „en poudre tous ces royaumes , & qui
 „subsistera éternellement.

Cette prophétie de Daniel renferme deux parties , & peut paroître mêlée d'historique & de spirituel. Dans la première il désigne clairement les quatre grandes monarchies , savoir des Babylo niens , dont Nabucodonosor étoit actuellement le roi ; des Perses & Médes ; des Grecs & Macédoniens ; des Romains ; & l'ordre seul de leur succession en est une preuve. Dans la seconde il décrit en termes magnifiques le règne de Jesus-Christ , c'est-à-dire de l'Eglise , qui doit survivre à la ruine de tous les autres , & subsister pendant toute l'éternité.

Combien un Maître chrétien est-il attentif à faire sentir aux jeunes gens dans ces sortes de prophéties la preuve évidente de la vérité de la religion ! Car où Daniel voioit-il cette succession & cet ordre des différentes monarchies ? ^a Qui lui découvroit le changement des empires , sinon celui qui

^a Ipse mutat tempora | velat profunda & abscon-
 & arates : transfert regna | dira : & lux cum eo est.
 atque constituit. Ipse re- Dan. 2. 21. 22.

en est le maître aussi - bien que des tems, qui a tout réglé par ses décrets, & qui en donne la connoissance à qui il lui plaît par une lumière surnaturelle.

Comme on se propose d'instruire aussi les jeunes gens de l'histoire profane, on ne manque pas, à l'occasion de la prophétie dont je viens de parler, de leur faire observer que le même Prophète désigne encore dans un autre endroit les quatre grands empires sous la figure de quatre bêtes : & l'on insiste beaucoup sur une autre prédiction rapportée dans le chapitre suivant, qui regarde Alexandre le Grand, & qui est l'une des plus claires & des plus circonstanciées qui se trouvent dans l'Ecriture Sainte. Ch. 7.

Le Prophète, ^a après avoir marqué la monarchie des Perses, & celle des Macédoniens, sous la figure de deux bêtes, s'explique ainsi clairement : ^b
 „ Le béliet, qui a deux cornes iné-

^a Ecce aries unus habens cornua excelsa, & unum excelsius altero... que misisset in terram, & conculcavit. Dan. 8. 3. &c.

^b Aries quem vidisti habere cornua, rex Medorum, est atque Persarum. Hircus caprarum, rex Græcorum est; & cornu grande, ipse est rex primus. *Ibid.* v. 20. & 21.

» gales, représente le Roi des Médes
 » & des Perses. Le bouc qui le renverse
 » & le foule aux piés, est le Roi des
 » Grecs; & la grande corne que cet ani-
 » mal a sur le front, représente le pre-
 » mier auteur de cette monarchie.

Que peut opposer l'incrédulité la plus opiniâtre à une prophétie si expresse & si évidente ? Par quel moien Daniel a-t-il vû que l'empire des Perses seroit détruit par celui des Grecs : ce qui étoit contre toute vraisemblance ? Comment a-t-il vû la rapidité des conquêtes d'Alexandre qu'il marque si dignement, en disant qu'il ne touchoit pas la terre ? *Non tangebatur terram.* ^a Comment a-t-il vû qu'Alexandre n'auroit point de fils qui lui succédât : que son empire se démembrieroit en quatre principaux royaumes : que ses successeurs seroient de sa nation & non de son sang : & qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en si peu de tems, de quoi composer des Etats, dont les

^a Surget rex fortis ,
 & dominabitur potesta e
 multa . . . & regnum ejus
 dividetur in quatuor
 ventos cœli , sed non in
 posteros ejus , neque se-
 cundum potentiam illius

qui dominatus est. Dan.
 11. 3. 4. &c.

Quatuor reges de gente
 ejus consurgent , sed non
 in fortitudine ejus. Dan.
 8. 22.

uns feroient à l'orient , les autres au couchant ; les uns au midi , & les autres au Septentrion.

En expliquant cette prophétie aux jeunes gens , on ne doit pas oublier de leur faire remarquer ce que dit l'historien Joséphe , à l'occasion de l'entrée d'Alexandre à Jérusalem. Ce Prince s'avançoit vers cette ville plein de colère contre les Juifs , qui étoient demeurés fidèles à Darius. Le Grand-Prêtre Jaddus , en conséquence d'une révélation qu'il avoit eue , s'étoit avancé revêtu de ses habits pontificaux au-devant d'Alexandre , avec tous les autres Prêtres revêtus aussi de leurs habits de cérémonie , & tous les Lérites vêtus de blanc. Dès qu'Alexandre l'eut aperçu , il se prosterna devant lui , & adora le Dieu dont il étoit le ministre , & dont il portoit le nom respectable sur son front. Et comme un spectacle si inopiné avoit jetté tout le monde dans l'étonnement , le Roi déclara , que le Dieu des Juifs s'étoit apparu à lui en Macédoine sous le même habit que portoit son Grand-Prêtre , lui avoit dit de passer hardiment le détroit de l'Hellespont , & l'avoit assuré qu'il seroit à la tête de son ar-

*Joséphe, hist.
des Juifs liv.
11. ch. 8.*

mée , & lui feroit conquérir l'Empire des Perfes. Alexandre , environné des Prêtres , entra à Jérusalem , monta au Temple , & offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le Grand Sacrificateur lui dit qu'il le devoit faire. Ce souverain Pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel dans lequel il étoit écrit qu'un Prince Grec détruiroit l'Empire des Perfes ; ce qui causa une joie infinie à Alexandre.

Quand il n'y auroit qu'un simple motif de curiosité , une histoire si agréable & si variée , des prophéties si évidentes & si surprenantes , ne méritent-elles pas bien d'être rapportées aux jeunes gens ? Mais quel fruit ne leur en peut-on pas faire recueillir par rapport à la religion , en leur faisant observer l'enchaînement merveilleux que Dieu a mis entre les différentes prédictions des Prophètes , dont les unes , comme je l'ai déjà remarqué , servoient à autoriser les autres , & formoient toutes ensemble un degré d'évidence & de conviction , auquel on ne peut rien ajouter. C'est la réflexion par où je terminerai cet article qui regarde les Prophéties.

R E F L E X I O N

Sur les Prophéties.

Si les Prophètes n'avoient prédit que des événemens fort éloignés, il auroit falu attendre lontems pour savoir s'ils étoient Prophètes, & ils n'auroient pu avoir aucune autorité pendant leur vie.

Si d'un autre côté ils n'avoient prédit que des événemens fort prochains, on auroit pu les soupçonner d'en être instruits par des voies naturelles; & la persuasion qu'ils ne parloient que par l'Esprit de Dieu auroit paru moins fondée.

Et s'ils n'avoient mis une liaison entre les événemens prochains, & les événemens éloignés, par des prédictions qui devoient s'accomplir dans l'intervalle; la distance entre les deux extrémités auroit fait perdre le fruit de leurs Prophéties, les premières étant oubliées, & les dernières n'étant pas attendues.

Par l'accomplissement des premières le Prophète acqueroit une autorité légitime, & faisoit espérer l'accom-

plissement des suivantes. Celles-ci ajoutaient à son autorité une certitude entière que sa lumière venoit de Dieu, & que tout ce qui lui étoit révélé pour des tems plus reculés, s'accompliroit aussi infailliblement que ce qu'il avoit prédit pour un tems plus voisin. Les monumens publics attestoient ce qui étoit accompli : l'instruction en faisoit passer la mémoire aux enfans : & ceux-ci joignant ce qui arrivoit de leurs jours, à ce qui étoit arrivé au tems de leurs peres, laissoient à leur postérité un profond respect pour les Prophètes qui l'avoient prédit, & une ferme espérance que tout ce qui étoit contenu dans leurs autres prédictions s'accompliroit.

C'est ainsi que leurs livres ont mérité d'être regardés comme des livres divins. La preuve étoit sûre & à la portée de tout le monde. On croioit l'avenir, parce qu'on voioit le présent. On étoit persuadé que la révélation étoit divine, parce qu'elle étoit infaillible, & au-dessus de toute connoissance humaine : & l'on auroit conclu tout le contraire, si quelques événemens n'avoient pas répondu à la prédiction. » Ecoutez-moi, disoit le pro-

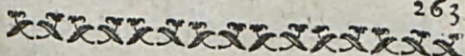
phète Jérémie à un homme qui se prétendoit envoyé de Dieu, „ & que tout
 „ le peuple m'écoute aussi. Les Prophé-
 „ tes qui ont été avant nous, ont
 „ prédit à divers pays, & à de grands
 „ royaumes, la guerre, la fami-
 „ ne, & d'autres calamités. Il y en a
 „ eu au contraire qui ont prédit la paix.
 „ C'a toujours été par l'événement
 „ qu'on a discerné quels étoient ceux
 „ que Dieu envoioit.

Voilà l'unique règle qu'on obser-voit. Elle étoit simple & facile. Le petit peuple en faisoit l'application aussi sûrement que les plus habiles, & il n'étoit pas possible de s'y méprendre.

Le peu de tems que laissent aux jeunes gens les études ordinaires des classes, ne permet pas de leur expliquer avec beaucoup d'étendue un grand nombre d'histoires ou de prophéties. Mais si l'on en fait un choix judicieux, & que tous les ans on trouve le moyen de leur en faire lire quelques-unes, en les accompagnant de réflexions qui soient à leur portée, ce petit nombre pourra, ce me semble, beaucoup contribuer à leur inspirer un grand respect pour la religion, à leur

262 *II. Part.* DE L'HIST. SAINTE.
donner beaucoup de goût pour l'Ecri-
ture Sainte, & à leur apprendre dans
quel esprit & avec quels principes ils
devront un jour la lire quand ils en au-
ront le loisir.





TROISIEME PARTIE.

DE

L'HISTOIRE PROFANE.

JE SUIVRAI ici le même ordre que j'ai gardé en parlant de l'Histoire Sainte : c'est-à-dire , que j'établirai d'abord quelques principes, utiles pour conduire les jeunes gens dans l'étude de l'Histoire Profane ; & j'en ferai ensuite l'application à quelques faits particuliers par les réflexions que j'y joindrai.

 CHAPITRE PREMIER.

RE'GLES ET PRINCIPES

POUR L'ETUDE

DE

L'HISTOIRE PROFANE.

ON PEUT réduire ces principes à six ou sept : Apporter beaucoup d'ordre dans cette étude ; Observer ce qui regarde les usages & les coutumes ; Chercher sur-tout & avant tout la vérité ; S'appliquer à découvrir les cau-

ses de l'aggrandissement & de la chute des Empires , du gain ou de la perte des batailles , & de pareils événemens ; Etudier le caractère des peuples & des grands hommes dont parle l'Histoire ; Etre attentif aux instructions qui regardent les mœurs & la conduite de la vie ; Enfin remarquer avec soin tout ce qui a raport à la religion.

§. I.

Ordre & clarté nécessaires pour bien étudier l'Histoire.

UNE des choses qui peuvent le plus contribuer à mettre de l'ordre & de la clarté dans cette étude , est de distribuer tout le corps d'une histoire en certaines parties & certains intervalles, qui présentent d'abord à l'esprit comme un plan général de toute cette Histoire, qui en montrent les principaux événemens, & qui en fassent connoître la suite & la durée. Ces divisions ne doivent pas être trop multipliées ; autrement elles pourroient causer de l'embarras & de l'obscurité.

Ainsi tout le tems de l'Histoire Romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste,

L'HISTOIRE PROFANE. 265
ste, qui est de 723 ans, peut se diviser
en cinq parties.

*An. de la
fondation de
Rome.*
1.

LA PREMIÈRE est sous les sept
Rois de Rome, & elle dure 244 ans.

LA SECONDE est depuis l'éta-
blissement des Consuls jusqu'à la pri-
se de Rome, & elle dure 120 ans.
Elle renferme l'établissement des Con-
suls, des Tribuns du peuple, des De-
cemvirs, des Tribuns militaires avec
la puissance de Consuls: le siège & la
prise de Veies.

2456

LA TROISIÈME est depuis la
prise de Rome jusqu'à la première
guerre Punique, & elle dure 124 ans.
Elle renferme la prise de Rome par les
Gaulois, la guerre contre les Samni-
tes, & celle contre Pyrrhus.

364.

LA QUATRIÈME est depuis le
commencement de la première guerre
Punique jusqu'à la fin de la troisième,
& elle dure 120 ans. Elle renferme la
première & la seconde guerre Puni-
que, les guerres contre Philippe Roi
de Macédoine, contre Antiochus Roi
d'Asie, contre Persée dernier Roi de
Macédoine, contre les Numantins en
Espagne, & enfin la dernière guerre
Punique, terminée par la prise & la
ruine de Carthage.

488.

608.

LA CINQUIÈME est depuis la ruine de Carthage jusqu'au changement de la République Romaine en monarchie sous Auguste, & elle dure 115 ans. Elle renferme la guerre d'Achaïe, & la ruine de Corinthe : les troubles domestiques excités par les Gracques : les guerres contre Jugurtha, contre les Alliés, contre Mithridate : les guerres civiles entre Marius & Sylla, entre César & Pompée, entre Antoine & le jeune César. Cette dernière guerre se termina par la bataille d'Actium, & par l'autorité souveraine du jeune César, surnommé depuis Auguste.

723.

J'ai déjà observé, en parlant de l'Histoire Sainte, l'usage qu'on devoit faire de la Chronologie. Je ne répète point ici ce que j'ai dit sur ce sujet.

La Géographie est aussi d'une nécessité absolue pour les jeunes gens ; & , faute de l'avoir apprise dans ces premières années, beaucoup de gens l'ignorent tout le reste de leur vie, & s'exposent à tomber sur ce point dans des bêtises, qui les rendent ridicules. Un quart d'heure employé régulièrement tous les jours à cette étude,

mettra les enfans en état d'en être parfaitement instruits. Après qu'on leur en aura expliqué les principes les plus généraux , il ne faudra jamais laisser passer aucune ville un peu considérable , ni aucune rivière , dont il sera parlé dans leurs auteurs , sans leur faire voir dans les cartes géographiques. Il faut qu'ils sachent orienter chaque ville , c'est-à-dire en marquer la situation par rapport aux différens endroits dont il sera question. Ainsi ils diront qu'Evreux est au couchant de Paris , Châlons sur Marne au levant , Amiens au nord , Orleans au midi. Ils suivront les rivières depuis leur source jusqu'à l'endroit où elles se jettent dans la mer , ou dans quelque fleuve , & marqueront les villes considérables qui se rencontrent sur leur passage. On peut, lorsqu'ils sont suffisamment instruits , les faire voyager sur la Carte , ou même de vive voix , en leur demandant par exemple quelle route ils tiendroient pour aller de Paris à Constantinople , & ainsi des autres provinces. Pour rendre cette étude moins sèche & moins désagréable , il est bon d'y joindre de courtes histoires , qui ser-

vent à fixer davantage dans l'esprit des enfans l'idée des villes , & qui en chemin faisant leur apprennent mille choses curieuses. Elles se trouvent dans plusieurs traités de géographie que nous avons en notre langue , dont les maîtres peuvent facilement extraire celles qu'ils jugeront les plus convenables à la jeunesse.

§. II.

Observer ce qui regarde les loix , les usages , les coutumes des peuples.

C'EST PAS une chose indifférente , en étudiant l'Histoire , que d'observer les divers usages des peuples , l'invention des arts , les différentes manières de vivre , de bâtir , de faire la guerre , de former ou de soutenir des sièges , de construire des vaisseaux , de naviger ; les cérémonies pour les mariages , pour les funérailles , pour les sacrifices ; en un mot tout ce qui regarde les coutumes & les antiquités. J'aurai lieu d'en dire quelque chose dans la suite.

Ce que j'ai marqué jusqu'ici n'est encore , pour ainsi dire , que le squelette de l'Histoire : les observations suivantes en font comme l'ame , &

L'HISTOIRE PROFANE. 269
renferment ce qu'il y a de plus utile
dans cette étude.

§. III.

Chercher sur tout la vérité.

CE QUI FAIT la qualité la plus
essentielle & le devoir le plus indis-
pensable de l'Historien , marque en
même tems ce qui doit faire la prin-
cipale attention de celui qui s'appli-
que à l'étude de l'Histoire. ^a Or per-
sonne n'ignore que ce qu'on exige d'un
Historien avant toutes & sur toutes
choses , est que libre de toute passion
& de toute prévention, il n'ait jamais
la témérité de rien avancer de faux ,
& qu'il ait toujours le courage de dire
ce qui est vrai. On peut lui passer les
négligences dans le stile , mais on ne
lui pardonne point le défaut de sincé-
rité ; ^b & c'est la différence qui se

^a Quis nescit primam delectationem pleraque
esse historiarum legem , ne
quid falsi dicere audeat :
deinde , ne quid veri non
audeat : ne qua suspicio
gratiæ sit in scribendo :
ne qua simultatis. *Lib. 2.
de Orat. n. 62.*

*Cic. lib. de leg. n. 4. &
5.*

^b Intellego te , frater ,
alias in historia leges ob-
servandas putare , alias
in poemate : quippe cum
illa ad veritatem cun-
cta referantur , in hac ad
delectationem

Orationi & carmini est
parva gratia , nisi elo-
quentia sit summa : histo-
ria quoquomodo scripta
delectat. Sunt enim ho-
mines natura curiosi , &
qualibet nuda rerum co-
gnitione capiuntur , ut
qui sermunculis etiam fa-
bellisque ducantur. *Plin.
Epist. 8. lib. 5.*

trouve entre le Poème & l'Histoire. Le Poème aiant pour principal but le divertissement du lecteur , blesse & choque nécessairement s'il est sans art & sans grace ; au lieu que l'Histoire , de quelque manière qu'elle soit écrite , fait toujours plaisir si elle est vraie , parce qu'elle satisfait un desir naturel à l'homme , qui est avide de savoir , & toujours curieux d'apprendre quelque chose de nouveau , mais qui ne peut souffrir qu'on le trompe en substituant le mensonge à la vérité , & des imaginations creuses à la réalité des faits. Aussi voit-on qu'ordinairement les Historiens , pour mériter la créance du lecteur , commencent par faire profession d'une exacte & scrupuleuse sincérité , également exemte d'amour & de haine , d'espérance & de crainte , comme on le peut remarquer dans Salluste & dans Tacite.

Ce qu'on doit donc chercher dans l'Histoire préférablement à tout le reste , c'est la vérité. Les bons Ecrivains ont raison de tâcher de la rendre plus aimable , en s'appliquant à l'orner & à la parer ; & un habile maître ne manque pas de faire sen-

tir toutes les graces & toutes les beautés qui se rencontrent dans un Historien : mais il ne souffre pas que ses disciples se laissent éblouir par un vain éclat de paroles , qu'ils préfèrent des fleurs aux fruits , qu'ils soient moins attentifs à la vérité même qu'à sa parure , ni qu'ils fassent plus de cas de l'éloquence d'un Historien , que de son exactitude & de sa fidélité à rapporter les faits. Quintilien , dans le portrait qu'il nous trace en deux mots d'un Historien Grec , nous apprend à faire ce discernement. » L'histoire , dit-il , que Clitarque a écrite , est admirée pour le stile , mais décriée par le défaut de sincérité. *Clitarchi probatur ingenium , fides infamatur.*

On doit donc avertir les jeunes gens d'être sur leur garde quand ils lisent des histoires écrites du vivant des Princes dont il est parlé , parce qu'il est rare que ce soit la vérité seule qui les ait dictées , & que l'envie de plaire à celui qui distribue les graces & les faveurs n'y ait influé en rien. Les meilleurs Princes même ne sont pas toujours insensibles à la flatterie , & il y a dans tous les hommes

un secret desir de gloire & de louange qui doit rendre suspectes de telles histoires. Si la flaterie rend méprisable un Historien, ^a la médifance doit le rendre haïssable. L'une & l'autre, dit Tacite, déguisent & altèrent également la vérité ; avec cette différence, qu'il est aisé de se défendre de l'une, qui est odieuse à tout le monde, & ressent l'esclavage ; au lieu qu'on se prête volontiers à l'autre, qui nous séduit par une fausse image de liberté, & s'insinue agréablement dans les esprits.

Il y a des Historiens, très estimables d'ailleurs, qui par le mauvais goût de leur siècle, ou par une trop grande crédulité, ont mêlé beaucoup de fables dans leurs écrits, comme Cicéron le remarque d'Hérodote & de Théopompe.

Lib. 1. de
leg. n. 5.

Tel est, par exemple, ce que dit le premier de la naissance de Cyrus, dont j'aurai lieu de parler dans la suite. On pardonne à l'antiquité,

a Veritas pluribus modis infracta... libidine assentandi, aut rursus odio adversus dominantes... Sed ambitionem scriptoris facile averferis : obrectatio & livor pro

nis auribus accipiuntur, quippe adulationi scdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest. Tacit. Annal. lib. 1. cap. 1.

dit Tite-Live, d'avoir plus cherché *In Pref.*
 le merveilleux que le vrai dans ses *lib. 1.*
 récits, & d'avoir voulu embellir &
 orner l'origine des grandes villes &
 des grands empires par des fictions
 plus convenables à la fable qu'à l'hi-
 stoire. Mais on doit accoutumer les
 jeunes gens, quand on leur fait lire
 ces sortes d'Auteurs, à faire le dis-
 cernement du vrai & du faux; & il faut
 aussi les avertir que la raison & l'é-
 quité demandent qu'on ne rejette pas
 tout dans un Ecrivain, parce qu'il
 s'y trouve quelque chose de faux; &
 qu'on n'ajoute pas foi à tout, parce
 qu'il s'y rencontre plusieurs choses
 vraies.

Cet amour pour la vérité, qu'on
 tâchera de leur inspirer en tout, peut
 contribuer beaucoup à les garantir
 d'un mauvais goût, qui autrefois étoit
 si commun; je veux dire de la lecture
 des romans & des histoires fabuleuses,
 qui étouffent peu à peu l'amour & le
 goût du vrai, & rendent l'esprit inca-
 pable des lectures utiles & sérieuses,
 qui parlent plus à la raison qu'à l'i-
 magination.

On ne peut trop féliciter notre sié-
 cle, de ce que dès qu'on lui a fourni

ou des traductions des célèbres Auteurs de l'antiquité, ou des ouvrages modernes dignes de son application, il a abandonné aussitôt, & même rejeté avec mépris, toutes ces fictions; & de ce qu'il a reconnu que rien en effet ne dégradoit davantage l'éminence de la raison humaine, qui est destinée à se nourrir^a de la vérité, que de se repaître des chimères d'une imagination déréglée, & de s'en rendre le jouet en la suivant dans tous ses égaremens. Que si quelquefois on hazarde encore quelques ouvrages de cette nature, on voit, à la gloire de notre tems, qu'ils tombent aussitôt dans l'oubli, qu'ils sont négligés de tous les gens sensés, & qu'ils ne deviennent le partage que de quelques esprits frivoles.

§. IV.

*S'appliquer à découvrir les causes
des événemens.*

*Polyb. hist.
lib. 3.*

POLYBE, qui manioit la plume

a Natura inest menti- bus nostris insatiabilis quædam cupiditas veri videndi. <i>Tusc. quest. lib.</i>	1. n. 44. Nihil est hominis men- ti veritatis luce dulcius. <i>Acad. quest. lib. 4. n. 32.</i>
---	---

aussi habilement que l'épée, & qui n'étoit pas moins bon Ecrivain qu'excellent Capitaine, marque en plusieurs endroits de ses livres que la meilleure manière de composer & d'étudier l'Histoire est de ne se pas borner au simple récit des faits, du gain ou de la perte d'une bataille, de l'aggrandissement ou de la chute des Empires; mais d'en approfondir les raisons, & d'en lier ensemble toutes les circonstances & les suites; de démêler, s'il se peut, dans chaque événement les desseins secrets & les ressorts cachés; de remonter jusqu'à l'origine des choses, & aux préparations les plus éloignées; de bien discerner les causes véritables d'une guerre d'avec les prétextes spécieux dont on les couvre: & sur-tout d'être attentif à ce qui a décidé du succès d'une entreprise, du sort d'une bataille, de la ruine d'un Etat. a Sans cela, dit-il, l'Histoire fournit au lecteur un spectacle agréable, mais non une instruction utile; elle sert à contenter la curiosité dans le moment, mais elle n'est

a: Ἀγένημα μὲν, μάθη- | μέλλει ἑστὶν ὁφθαλμὸν τὰ παρὰ
μα δὲ ἐν γίγνεται. ἡ παρὰ- | παρὰ
πικρὰ μὲν τίσθαι, πρὸς δὲ τὸ

de nul usage dans la suite pour la conduite de la vie.

Il remarque que la guerre des Romains en Asie contre Antiochus étoit une suite de celle qu'ils avoient faite auparavant contre Philippe Roi de Macédoine ; que ce qui avoit donné occasion à celle-ci , étoit l'heureux succès de la seconde guerre Punique ; dont la principale cause , du côté des Carthaginois , avoit été la perte de la Sicile & de la Sardaigne : qu'ainsi, pour se former une juste idée des divers événemens de ces guerres , il ne faut pas les considérer séparément ni par parties , mais embrasser le tout ensemble , & en bien étudier les liaisons , les suites , & les dépendances.

Il observe au même endroit que ce seroit se tromper grossièrement que de regarder la prise de Sagonte par Annibal comme la véritable cause de la seconde guerre Punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le Traité qui termina la première guerre Punique ; l'injustice & la violence des Romains qui profitèrent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois ,

& pour leur imposer un nouveau tribut ; les heureux succès & les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne : voilà quelles furent les véritables causes de la rupture du Traité ; comme Tite-Live , suivant en cela le plan de Polybe , l'insinue en peu de mots dès le commencement de son histoire de la seconde guerre Punique.

*Liv. lib. 2.
n. 1.*

Polybe prend de là occasion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'Histoire , qui est qu'on doit y distinguer exactement trois choses : les commencemens , les causes , les prétextes d'une guerre. Les commencemens sont les premières entreprises qui éclatent au dehors , & qui sont les suites des résolutions formées en secret : tel étoit le siège de Sagonte. Les causes sont les différentes dispositions des esprits , les mécontentemens particuliers , les injures qu'on a reçues , l'espérance de réussir dans ses entreprises : telles étoient , dans le fait dont nous parlons , la perte de la Sicile & de la Sardaigne jointe à l'imposition d'un nouveau tribut , & l'occasion favorable d'un chef aussi habile & aussi aguerri qu'étoit Annibal. Les prétextes ne sont qu'un voile

qui sert à cacher les véritables causes.

Il éclaircit encore ce principe par d'autres exemples. Croit-on, dit-il, que l'irruption d'Alexandre dans l'Asie fut la première cause de la guerre contre les Perses ? Il s'en faut bien que cela ne fût ainsi : & pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur les longs préparatifs qui avoient précédé cette irruption, laquelle fut le commencement & le signal non la cause de la guerre. Deux grands événemens avoient fait conjecturer à Philippe que la puissance des Perses, autrefois si formidable, commençoit à pancher vers sa ruine : le retour glorieux & triomphant des dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon à travers les villes ennemies, sans qu'Artaxerxe victorieux eût osé s'opposer à la résolution hardie qu'ils formèrent de traverser en corps d'armée tout son Empire pour retourner en leur pays ; & la généreuse entreprise d'Agésilas Roi de Lacédémone, qui avec une poignée de monde porta la guerre & la terreur jusques dans le sein de l'Asie mineure sans trouver aucun obstacle à ses

desseins , & qui ne fut arrêté dans ses conquêtes que par les divisions de la Grèce. Philippe comparant cette lâcheté & cette nonchalance des Perses avec l'activité & le courage de ses Macédoniens , animé par l'espérance de la gloire & des avantages qui devoient être le fruit certain de cette guerre , après avoir sù par une habileté incroïable réunir en sa faveur tous les esprits & tous les suffrages de la Grèce , prit pour prétexte de la guerre qu'il méditoit contre les Perses les anciennes injures que les Grecs en avoient reçues , & travailla avec un soin infatigable aux préparatifs de la guerre , dont Alexandre son fils , qui succéda à ses desseins aussi-bien qu'à son royaume , profita sagement pour les mettre en exécution. La foiblesse & la nonchalance des Perses , furent donc la véritable cause de cette guerre : leurs anciennes entreprises contre la Grèce , en furent le prétexte : & l'entrée d'Alexandre dans l'Asie , en fut le commencement.

Il développe de la même manière les prétextes apparens & les véritables causes de la guerre des Romains contre Antiochus.

*Dionys. Ha-
licarn. lib. 5.
antiquit. Ro-
man.*

Denys d'Halicarnasse pose les mêmes principes que Polybe. Il déclare en plusieurs endroits que pour tirer de la lecture des histoires le profit qu'on en doit espérer, & pour la rendre utile au maniement des affaires publiques, il ne faut pas borner sa curiosité aux faits & aux événemens, mais qu'il en faut pénétrer les raisons, étudier les moïens qui les ont fait réussir, entrer dans les vûes & dans les desseins de ceux qui les ont conduits, examiner avec attention le succès que Dieu leur a donné, (ces paroles sont remarquables dans un payen) & n'ignorer aucune des circonstances qui ont donné le branle & le mouvement aux entreprises dont il s'agit.

*Lib. 11. an-
tiquit. Rom.*

Un homme d'esprit & de sens, dit-il ailleurs, se contente-t-il de savoir que dans la guerre contre les Perses, les Athéniens & les Lacédémoniens remportèrent contre eux trois victoires, deux sur mer, & l'autre sur terre; & qu'avec une armée de cent dix mille soldats au plus, ils battirent celle du Roi des Perses, composée de plus de trois cens mille hommes? Ne souhaite-t-il pas,

outre cela, d'être instruit des endroits où ces batailles se donnèrent ; des causes qui firent pancher la victoire du côté du petit nombre, & qui donnèrent lieu à un événement si surprenant ; du nom & du caractère des Généraux qui se signalèrent de part & d'autre ; en un mot de toutes les circonstances mémorables & de toutes les suites d'une action si importante ? Car, ajoute-t-il, c'est un grand plaisir pour un homme sensé & judicieux, qui lit une histoire écrite de cette sorte, d'être conduit comme par la main au début & au terme de chaque action, & au lieu de simple lecteur qu'il seroit, de devenir comme le témoin & le spectateur de tout ce qui lui est raconté.

M. Bossuet, Evêque de Meaux, *Ch. 2.* remarque de même dans son discours sur l'Histoire universelle, qu'il ne faut pas considérer seulement l'élévation & la chute des Empires, mais qu'il faut encore plus s'arrêter sur les causes de leur progrès, & sur celles de leur décadence. „ Car, dit-il, ce „ même Dieu qui a fait l'enchaîne- „ ment de l'univers, & qui, tout- „ puissant par lui-même, a voulu „

» pour établir l'ordre, que les parties
» d'un si grand tout dépendissent les
» unes des autres : ce même Dieu a
» voulu aussi que le cours des choses
» humaines eût sa suite & ses propor-
» tions. Je veux dire que les hom-
» mes & les nations ont eu des qua-
» lités proportionnées à l'élévation
» à laquelle ils étoient destinés ; &
» qu'à la réserve de certains coups
» extraordinaires où Dieu vouloit
» que sa main parût toute seule, il
» n'est point arrivé de grands chan-
» gemens qui n'aient eu leurs causes
» dans les siècles précédens. Et com-
» me dans toutes les affaires il y a ce
» qui les prépare, ce qui détermine
» à les entreprendre, & ce qui les
» fait réussir : la vraie science de
» l'Histoire est de remarquer dans
» chaque tems ces secrettes dispo-
» sitions qui ont préparé les grands
» changemens, & les conjonctures
» importantes qui les ont fait arri-
» ver. En effet, il ne suffit pas de re-
» garder seulement devant ses yeux,
» c'est - à - dire de considérer ces
» grands événemens qui décident
» tout - à - coup de la fortune des
» Empires. Qui veut entendre à

» fond les choses humaines , doit les
 » reprendre de plus haut ; & il lui
 » faut observer les inclinations & les
 » mœurs , ou , pour dire tout en un
 » mot , le caractère , tant des peuples
 » dominans en général , que des Prin-
 » ces en particulier , & enfin de tous
 » les hommes extraordinaires , qui par
 » l'importance du personnage qu'ils ont
 » eu à faire dans le monde , ont con-
 » tribué en bien ou en mal aux change-
 » mens des Etats & à la fortune publi-
 » que.

Cette dernière réflexion nous conduit naturellement à ce que j'ai dit qu'il falloit en cinquième lieu remarquer dans l'étude de l'Histoire.

§. V.

*Etudier le caractère des peuples & des
 grands hommes dont parle l'Histoire.*

P O U R ce qui regarde le caractère des peuples , je ne puis rien faire de mieux que de renvoyer le lecteur aux remarques que M. Bossuet a faites sur ce sujet dans la seconde partie de son discours sur l'Histoire universelle. Cet ouvrage est l'un des plus admirables qui aient paru de notre tems ,

je ne dis pas seulement par la beauté & par la sublimité du stile, mais encore plus par la grandeur des choses mêmes, par la solidité des réflexions, par la profonde connoissance du cœur humain, & par cette vaste étendue qui embrasse tous les siècles & tous les Empires. On y voit avec un plaisir infini passer comme en revue tous les peuples & toutes les nations du monde avec leurs bonnes & mauvaises qualités ; avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes : Egyptiens, Assyriens, Perses, Médes, Grecs, Romains. On y voit tous les Roiaumes du monde sortir comme de terre, s'élever peu à peu par des accroissemens insensibles, étendre ensuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différens moiens au faîte de la grandeur humaine, & par des révolutions subites tomber tout d'un coup de cette élévation, & aller, pour ainsi dire, se perdre & s'abîmer dans le même néant d'où ils étoient sortis. Mais, ce qui est bien plus digne d'attention, on y voit dans les mœurs mêmes des peuples, dans leurs caractères, dans leurs vertus & dans leurs vices, la

cause de leur aggrandissement & de leur chute : on y apprend, non seulement à démêler ces ressorts secrets & cachés de la politique humaine, qui donnent le mouvement à toutes les actions & à toutes les entreprises ; mais à y reconnoître par-tout un Etre souverain, qui veille & préside à tout, qui règle & conduit tous les événemens, qui dispose & décide en maître du sort de tous les Roiaumes & de tous les Empires du monde. Je ne puis donc trop exhorter ceux qui sont chargés de l'éducation de la Jeunesse, à lire & à étudier avec attention cet excellent livre, si capable de former en même tems & l'esprit & le cœur ; &, après l'avoir bien étudié eux-mêmes, à tâcher d'en inspirer le goût à leurs élèves.

Ce que j'ai dit des peuples, on doit l'entendre aussi des grands hommes, des personnages célèbres, qui se sont distingués en bien ou en mal dans chaque nation ; dont il faut s'appliquer avec soin à étudier le génie, le naturel, les vertus, les défauts, les qualités particulières & personnelles, en un mot un certain fond d'esprit & de conduite qui domine en

eux, & qui les caractérise : car c'est là proprement les connoître. Autrement on n'en voit que la surface & le dehors ; & ce n'est pas par l'habillement, ni même par le visage seul, qu'on discerne les hommes, & qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce soit principalement par les actions d'éclat qu'on les puisse connoître. Quand ils se donnent en spectacle au public, ils peuvent se contrefaire & se contraindre, en prenant pour un tems le visage & le masque qui convient au personnage qu'ils ont à soutenir. C'est dans le particulier, dans l'intérieur, dans le cabinet, dans le domestique, qu'ils se montrent tels qu'ils sont, sans déguisement & sans aprêt. C'est là qu'ils agissent & qu'ils parlent d'après nature. Aussi c'est sur-tout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes, pour en porter un jugement certain : & c'est l'avantage inestimable qu'on trouve dans Plutarque, & par où l'on peut dire qu'il l'emporte infiniment sur tous les autres Historiens. Dans les vies qu'il nous a laissées des grands hommes célèbres parmi les

Grecs & les Romains , il descend dans un détail qui fait un plaisir infini. Il ne se contente pas de montrer le capitaine , le conquérant , le politique , le magistrat , l'orateur : il ouvre à ses lecteurs l'intérieur de la maison , ou plutôt le fond du cœur de ceux dont il parle , & il leur y fait voir le pere , le mari , le maître , l'ami. On croit vivre & s'entretenir avec eux , être de leurs parties & de leurs promenades , assister à leurs repas & à leurs conversations. ^a Cicéron dit quelque part qu'en marchant dans Athènes & dans les lieux circonvoisins , on ne pouvoit faire un pas sans rencontrer quelque ancien monument d'Histoire , qui rappelloit dans l'esprit le souvenir des grands hommes qui y avoient autrefois vécu , & qu'il rendoit en quelque sorte présens. Ici c'étoit un jardin , où l'on s'imaginoit voir encore les traces

^a Quacumque ingredi-
mur , in aliquam histo-
riam vestigium ponimus.
Utu autem evenit , ut
acrius aliquanto & atten-
tius de claris viris , lo-
corum admonitu , cogi-
temus velut ego
nunc moveor. Venit enim
mihi Platonis in mentem ,

quem accepimus primum
hic (in Academia) dis-
putare solitum : cujus
etiam illi hortuli propin-
qui non memoriam so-
lum mihi afferunt , sed
ipsum videntur in con-
spectu meo hic ponere ,
&c. *Lib. 5. de finib. n. 4.*
&c.

de Platon qui s'y promenoit en traitant des plus graves matières de Philosophie : là c'étoit le lieu des Assemblées publiques où Eschine & Démosthène sembloient encore plaider l'un contre l'autre. On croioit, en parcourant les bords de la mer, y entendre la voix de l'Orateur Grec qui apprenoit à vaincre le bruit tumultueux des Assemblées en surmontant celui des flots. Il me semble que la lecture des vies de Plutarque produit un effet à peu près semblable, en nous rendant comme présens les grands hommes dont il parle, & en nous donnant de leurs mœurs & de leurs manières une idée aussi vive & aussi animée que si nous avions vécu & conversé avec eux. On connoit plus parfaitement le fond du génie, de l'esprit, du caractère d'Alexandre par la vie assez courte & assez abrégée qu'en a fait Plutarque, que par l'histoire fort détaillée & fort circonstanciée qu'en ont écrit Quinte-Curce & Arrien.

Cette connoissance exacte du caractère des grands hommes fait une partie essentielle de l'Histoire : & c'est pour cela qu'ordinairement les bons Historiens

Historiens ont soin de donner un précis & une idée générale des bonnes & des mauvaises qualités de ceux qui ont eu le plus de part aux événemens dont ils entreprennent de faire le récit. Tels sont dans Salluste les portraits de Catilina , de Marius , de Sylla : tels dans Tite-Live ceux de Furius Camillus , d'Annibal , & de tant d'autres.

C'est en étudiant avec attention les qualités dominantes & des peuples en général , & des grands Capitaines en particulier , qu'on se met en état de bien juger de leurs desseins , de leurs actions , de leurs entreprises , & qu'on peut même prévoir quelle en sera la suite. Philopémen , ce Capitaine si sensé , voyant d'un côté la mollesse & la nonchalance d'Antiochus , qui s'amusoit à des festins & à des noces , & de l'autre l'attention & l'activité infatigable des Romains , n'eut pas de peine à deviner de quel côté tourneroit la victoire. Polybe , en plusieurs endroits de son histoire , a soin par de sages réflexions de rendre son lecteur attentif aux qualités personnelles des grands hommes dont il parle , & de faire remarquer que les conquêtes des Romains étoient l'effet d'un

plan concerté de loin , & conduit à son exécution par des voies , dont l'habileté des Capitaines rendoit le succès presque inmanquable. C'est par cette étude profonde du génie & du caractère des hommes ; c'est en examinant à fond la nature & la constitution des différentes sortes de gouvernemens, & des causes naturelles qui par la suite des tems en changent la forme ; enfin , c'est en faisant de sérieuses réflexions sur la disposition présente des affaires & des esprits , que ce même Historien , dans le sixième livre de ses histoires , pousse la sagacité de la conjecture & la prévoyance de l'avenir jusqu'à déclarer nettement que tôt ou tard l'état de Rome retombera dans la monarchie. Lorsque je parlerai de l'Histoire Romaine , je donnerai un extrait & un précis de cet endroit de Polybe , l'un des plus curieux & des plus remarquables que nous fournisse l'antiquité.



§. VI.

Observer dans l'Histoire ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie.

LES observations dont j'ai parlé jusqu'ici ne sont pas les seules , ni les plus essentielles : celles qui regardent le règlement des mœurs , sont encore plus importantes. » Ce qu'il y a , dit Tite-Live dans la belle préface de son ouvrage , » ce qu'il y a de plus » avantageux dans la connoissance de » l'Histoire , c'est que l'on y peut en- » visager des exemples de toute es- » pèce placés dans un grand jour. » Vous y trouvez des modèles à sui- » vre , tant pour votre conduite parti- » culière , que pour l'administration » des affaires publiques : vous y trou- » vez aussi des actions vicieuses dans » le projet , funestes pour le succès , » qui avertissent d'éviter d'en faire de » semblables. « *Hoc illud est præcipuè in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illustri posita monumento intueri : inde tibi tuæ que reipublicæ , quod imitare , capias ; inde fœdum inceptu , fœdum exitu , quod vitas.*

Senes. Epist.
410.

Il en est à peu près de l'étude de l'Histoire , comme des voïages. S'ils se bornent à parcourir beaucoup de pays , à voir beaucoup de villes , à examiner la beauté & la magnificence des édifices & des monumens publics , feront-ils d'un grand usage ? rendront-ils quelqu'un plus sage , plus réglé , plus tempérant ? lui ôteront-ils ses préjugés & les erreurs ? Ils l'amuseront pour un tems comme un enfant par la nouveauté & la variété des objets , qui lui causeront une stupide admiration. En user ainsi , ce n'est pas voïager , mais s'égarer , & perdre son tems & sa peine : *Non est hoc peregrinari , sed errare.* Il est dit d'Ulysse qu'il parcourut beaucoup de villes ; mais ce n'est qu'après qu'on a remarqué qu'il s'appliquoit à étudier les mœurs & le génie des peuples.

Horat. in
Arte poet.

Qui mores hominum multorum vidit , & urbes.

Les Anciens entreprenoient de longs & fréquens voïages , mais c'étoit pour s'instruire , pour voir des hommes , pour profiter de leurs lumières.

Tel est l'usage que nous devons

faire de l'Histoire. Nous avons besoin d'instructions & de modèles pour embrasser la vertu malgré tous les périls & tous les obstacles dont elle est environnée : l'Histoire nous en fournit de toutes sortes. C'est là qu'on puise des sentimens de probité & d'honneur :

Hinc mihi ille iustitia haustus bibat. Il faut étudier avec soin les actions & les paroles des grands hommes de l'antiquité , & s'en occuper sérieusement. *Quintil. lib. 12. cap. 2.*

Cicéron voulant porter son frere Quintus à la douceur & à la modération , le fait souvenir de ce qu'il avoit lu dans Xénophon sur Cyrus & sur Agésilas. Il nous marque que c'étoit là l'usage que lui-même faisoit des lectures de sa jeunesse , & qu'il avoit appris dans l'Histoire à tout souffrir , à tout mépriser pour sa patrie. » Com-
 » bien , dit - il , les Ecrivains grecs
 » & latins nous ont-ils laissé de mo-
 » déles de vertus, qu'ils ne nous pro-
 » posent pas pour les regarder seule-
 » ment , mais pour les imiter ? Et
 » c'est en les étudiant sans cesse , & en
 » tâchant de les copier dans le ma-
 » niement des affaires publiques, que
 » je me suis formé l'esprit & le cœur

Epist. 2. ad Quint.

Pro Arch. post. n. 14.

» par l'idée des grands hommes dont
» ces Ecrivains nous ont tracé de si
» admirables portraits. *Quàm multas nobis imagines, non solum ad intuemdum, verum etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas scriptores & greci & latini reliquerunt? quas ego mihi semper in administranda rep. proponens, animum & mentem meam ipsa cogitatione hominum excellentium conformabam.*

Il faut donc, en apprenant l'Histoire aux jeunes gens, être fort attentif à leur en faire tirer un des principaux fruits, qui est le règlement des mœurs: y mêler pour cela de tems en tems de courtes réflexions: leur demander à eux-mêmes le jugement qu'ils forment des actions qui y sont rapportées: les accoutumer sur-tout à ne se point laisser éblouir par un vain éclat extérieur, mais à juger de tout selon les principes de l'équité, de la vérité, de la justice: leur faire admirer la modestie, la frugalité, la générosité, le desintéressement, l'amour du bien public, qui régnoient dans les bons tems des Républiques grecques, & de celle de Rome. Quand de jeunes gens sont ainsi formés de bonne heure, & qu'ils sont accoutu-

L'HISTOIRE PROFANE, 295
 més dès le plus bas âge par l'étude
 de l'Histoire à admirer les exemples
 de vertu , & à détester les vices , on
 peut espérer que ces premières se-
 mences , aidées d'un secours supé-
 rieur , sans lequel elles avorteroient
 bientôt , porteront leur fruit dans
 le tems : & qu'il leur arrivera quel-
 que chose de pareil à ce qu'on raporte
 d'un disciple de Platon , que ce sa-
 ge philosophe avoit élevé avec grand
 soin dans sa maison. Quand il fut
 retourné dans celle de ses parens ,
 étonné de la manière violente & em-
 portée dont son pere parloit ; „ Ja-
 „ mais , dit-il , je n'ai rien vu de tel
 „ chez Platon. „ *Apud Platonem educa-*
tus puer , cum ad parentes relatus vocife-
rantem videret patrem : Nunquam , in-
quit , hoc apud Platonem vidi.

Senec. de
 ira , lib. 2,
 cap. 22,

§. VII,

*Remarquer avec soin tout ce qui a rapport
 à la religion.*

IL RESTE une dernière observation
 à faire en étudiant l'Histoire , qui
 consiste à remarquer soigneusement
 tout ce qui regarde la religion , & les

grandes vérités qui en font une dépendance nécessaire. Car à travers ce cahos confus d'opinions ridicules, de cérémonies absurdes, de sacrifices impies, de principes détestables, que l'idolatrie, fille & mere de l'ignorance & de la corruption du cœur, a enfantés à la honte de l'esprit humain & de la raison, on ne laisse pas d'entrevoir des traces précieuses de presque toutes les vérités fondamentales de notre sainte religion. On y reconnoit sur-tout l'existence d'un Etre souverainement puissant, souverainement juste, maître absolu des Rois & des Roiaumes, dont la Providence règle tous les événemens de cette vie, dont la justice prépare pour l'autre des récompenses & des châtimens aux bons & aux méchans, enfin dont la lumière pénètre dans les replis les plus cachés des consciences & y porte malgré nous le trouble & la confusion. Comme j'ai déjà traité cette matière avec quelque étendue dans le discours préliminaire qui est à la tête du premier volume, je ne croi pas devoir ici m'y arrêter plus longtemps.

Pag. LV. &c.

Voilà, ce me semble, les principales

L'HISTOIRE PROFANE. 297
observations auxquelles on doit rendre
attentifs les jeunes gens qui étudient
l'Histoire, en se proportionnant néan-
moins toujours à leur âge & à leur por-
tée, & en ne leur proposant jamais des
réflexions qui soient au dessus de leurs
forces. Il s'agit maintenant de faire l'ap-
plication de ces principes généraux à
des exemples particuliers : & c'est ce
que je vais essayer de faire de la ma-
nière la plus nette & la plus intelli-
gible qu'il me sera possible.

CHAPITRE SECOND.

*Application des règles précédentes à quel-
ques faits d'histoire particuliers.*

P OUR faire l'application des prin-
cipes que j'ai posés jusqu'ici, je
choisirai, d'abord dans l'Histoire des
Perses & des Grecs, & ensuite dans
celle des Romains, quelques mor-
ceaux & quelques faits particuliers,
auxquels je joindrai quelques réflexions.



ARTICLE PREMIER.

*De l'Histoire des Perses & des Grecs.*PREMIER MORCEAU tiré de
l'Histoire des Perses.

CYRUS.

Je divise en trois parties ce que j'ai à dire sur Cyrus : son éducation ; ses premières campagnes ; la prise de Babylone par ce Prince , & ses dernières conquêtes. Je ne rapporterai que les circonstances les plus importantes de ces événemens , & celles qui me paroîtront les plus propres à l'instruction de la jeunesse. Je les tirerai de Xénophon , que je prends ici pour mon guide , comme l'auteur le plus digne de foi sur cette matière.

I. *Education de Cyrus.*

Cyrop. lib. 1. Cyrus étoit fils de Cambyse roi de Perse , & de Mandane fille d'Astyage roi des Mèdes. ^a Il étoit bien fait de corps , & encore plus estimable par les qualités de l'esprit : plein de douceur & d'humanité , de desir d'appren-

^a Εἶδος μὲν κάλλιστος, ψυχὴ φιλομαθής τε, ἢ φιλοτιμύου-
χὴν, δὲ φιλανθρωπίαν, ἢ τοιαύτην.

dre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effraïé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agissoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon la coutume des Perses, qui pour lors étoit excellente.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en repositoit pas sur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendresse rend souvent incapables de ce soin : l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une manière uniforme. Tout y étoit réglé : le lieu & la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson, & de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la sobriété ; & d'ailleurs cette sorte de nourriture simple & frugale, sans aucun mélange de sauces ni de

ragoûts , leur fortifioit le corps , & leur préparoit un fond de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre jusques dans l'âge le plus avancé , comme on le remarque de Cyrus , ^a qui dans la vieillesse se trouva aussi fort & aussi robuste qu'il l'avoit été dans ses premières années. Ils alloient aux écoles pour y apprendre la justice , comme ailleurs on y va pour y apprendre les lettres : & le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement étoit l'ingratitude.

La vûe des Perses , dans tous ces sages établissemens , étoit d'aller au-devant du mal , persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir : & au lieu que dans les autres Etats on se contente d'établir des punitions contre les méchans , ils tâchoient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à 16 ou 17 ans : après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenoit de plus court , parce que cet âge en a plus de.

^a Cyrus non fuit imbecillior in senectute, quàm in juventute. Cic. de Senectute, lib. 2. n. 39.

besoin. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce tems ils passoient toutes les nuits dans les corps de garde , tant pour la sûreté de la ville , que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs , accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse , ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisième classe étoit composée des hommes faits ; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes , & remplir les différens postes de l'Etat , les charges , les dignités. Enfin ils passoient dans la dernière classe , où l'on choisissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le Conseil public.

Par là tous les citoyens pouvoient aspirer aux premières charges de l'Etat : mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes , & s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à l'âge de 12 ans , & surpassa toujours ses égaux , soit par la facilité à ap-

prendre , soit par le courage , ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit. Alors sa mere Mandane le mena en Médie chez Astyage son grand-pere , à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste , le luxe , la magnificence y régnoient par-tout. Il n'en fut point ébloui , & sans rien critiquer ni condamner , il se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-pere par des saillies pleines d'esprit & de vivacité , & gagna tous les cœurs par ses manières nobles & engageantes. J'en rapporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage , voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays , fit préparer un repas somptueux , dans lequel tout fut prodigué , soit pour la quantité , soit pour la qualité & la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroïsoit surpris : Les Perses , dit-il , au

lieu de tant de détours & de circuits pour appaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but : un peu de pain & de creffon les y conduisent. Son grand-pere lui aiant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis, il les distribua sur le champ aux Officiers du Roi qui se trouverent présens : à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval ; à l'autre, parce qu'il servoit bien Aftyage ; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mere. Sacas, Echanfon d'Aftyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre sa charge d'échanfon, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience : & comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. Aftyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une considération particulière, & qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire : Ne

faut-il que cela , mon papa , reprit Cyrus , pour mériter vos bonnes grâces ? je les aurai bientôt gagnées : car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanfon. Il s'avance gravement d'un air sérieux , la serviette sur l'épaule , & tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la présenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmèrent Astyage & Mandane. Quand cela fut fait , il se jetta au cou de son grand-pere , & en le baissant il s'écria plein de joie :^a O Sacas , pauvre Sacas , te voila perdu : j'aurai ta charge. Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je suis très content , mon fils , lui dit-il : on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle : c'est de faire l'essai. En effet l'échanfon avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche , & d'en goûter avant que de présenter la coupe au Prince. Ce n'est point du tout par oubli , reprit Cyrus , que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc , dit Astyage ? C'est que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poison.

^a Ω Σάκας , ἀπίληλας * ἰμβάλῳ αἰ τῆς τιμῆς.

Du poison ? & comment cela ? Oui, mon papa. Car il n'y a pas lontems que dans un repas que vous donniez aux grands Seigneurs de votre Cour, je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort & à travers. Vous paroissiez avoir oublié, vous que vous étiez roi, & eux qu'ils étoient vos sujets. Enfin quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre pere ? Jamais, répondit Cyrus. Et quoidonc ? Quand il a bu, il cesse d'avoir soif ; & voila tout ce qui lui en arrive.

Sa mere Mandane étant sur le point de retourner en Perse, il se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son grand-pere de rester en Médie ; afin, disoit-il, que ne sachant pas encore bien monter à cheval, il eût le tems de se perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perse, où la sécheresse & la situation du pays coupé par des montagnes, ne permettoient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de tems qu'il passa à la Cour, il s'y fit infiniment estimer & aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'étoit lui qui la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du Roi. Leurs affaires devenoient les siennes, & il s'y prenoit toujours si bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Cambyse ayant rappelé Cyrus pour lui faire achever son tems dans les exercices des Perses, il partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à son pere, ni à sa patrie. Ce fut alors qu'on connut combien il étoit tendrement aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards: Aftyage même le conduisit à cheval assez loin; & quand il falut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an au nombre des enfans. Ses compagnons, après le

féjour qu'il avoit fait dans une Cour aussi voluptueuse & remplie de faste qu'étoit celle des Médes, s'attendoient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire, & qu'es'il se rencontroit dans quelque festin, il étoit plus sobre & plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette première classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens; où il fit voir, qu'il n'avoit point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

R E F L E X I O N S.

Je n'entreprends point d'en faire sur le récit qui précède: elles se présentent d'elles-mêmes en foule au lecteur, & ne peuvent échaper aux yeux même les moins perçans. On y voit combien une éducation mâle, robuste, vigoureuse, est propre en même tems à fortifier le corps, & à perfectionner l'esprit; & que ce n'est point par des airs de grandeur, mais par des manières douces & honnêtes, que les jeunes gens de qualité peu-

vent se rendre estimables & aimables. Je me contente de faire remarquer l'habileté de l'Historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvoit la faire d'une manière grave & sérieuse, & prendre le ton de philosophe : car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, & la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée dans l'original avec tout l'esprit & toute la gentillesse possible. Je ne doute point qu'elle ne soit entièrement de son invention, & c'est en ce sens que je croi qu'il faut entendre ce que dit Cicéron de cet admirable ouvrage, que l'Auteur n'a point prétendu y suivre les loix rigoureuses de la vérité & de l'Histoire, mais qu'il a voulu donner aux Princes dans la personne de Cyrus un modèle parfait de la manière dont ils doivent gouverner les peuples. *Cyrus ille à Xenophonte non ad fidem historia scriptus, sed ad effigiem justî imperii.* C'est-à-dire qu'il a ajouté au fond de l'histoire, très véritable en soi-même, comme j'aurai bientôt lieu de le faire remarquer,

Qu. Frat.
lib. 1. epist. 1.

quelques circonstances particulières, pour en relever la beauté, & pour servir à l'instruction des hommes. Telle est, à ce que je pense, l'histoire du petit Cyrus devenu échançon : infiniment plus propre à montrer combien l'excès du vin deshonne les Princes, que tous les préceptes des philosophes.

2. *Premières campagnes & conquêtes de Cyrus.*

Astyage roi des Médes étant mort, Cyrus. lib. 1. & 6.
Cyaxare son fils, frere de la mere de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à soutenir. Il apprit que le Roi des Assyriens armoit puissamment contre lui, & qu'il avoit déjà engagé dans sa querelle plusieurs Princes, entre autres Crésus roi de Lydie. Aussitôt il dépêcha vers Cambyse pour lui demander du secours, & chargea ses Députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune Prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir passé dix années dans la seconde classe.

La joie fut universelle quand on fut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes d'infanterie seulement : car les Perses n'avoient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étoient point compris mille jeunes Officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit, sans perdre de tems : mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les dieux. Car sa grande maxime, & il la tenoit de son pere, étoit qu'on ne devoit jamais former aucune entreprise soit grande soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vûes fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cause de leur ruine : au lieu que les dieux étant éternels savent tout, l'avenir comme le passé, & * inspirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il est à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent

* On attribuoit à la divine Providence tout succès, même celui de la chasse.
Venatio nobis hæc, amici,

dit Cyrus, volente Deo prospera futura est. *Cyp.* lib. 2.

L'HISTOIRE PROFANE. 311
à personne, & qu'ils n'accordent qu'à
ceux qui les invoquent & les consul-
tent.

Cambyse voulut accompagner son
fils jusques aux frontières de la Perse.
Dans le chemin il lui donna d'excel-
lentes instructions sur les devoirs d'un
Général d'armée. J'ai déjà remarqué
ailleurs que Cyrus, qui croioit n'i-
gnorer rien de tout ce qui regarde le
métier de la guerre après les longues
leçons qu'il en avoit reçues des maî-
tres les plus habiles qui fussent de son
tems, reconnut pour lors qu'il igno-
roit absolument tout ce qu'il y a de
plus essentiel dans l'art militaire, mais
qu'il en fut parfaitement instruit dans
cet entretien familier, qui mérite bien
d'être lu avec soin & d'être sérieuse-
ment médité par quiconque est destiné
à la profession des armes. Je n'en ra-
porterai qu'un seul trait, par lequel
on pourra juger des autres.

Il s'agissoit de savoir comment on
pouvoit rendre les soldats soumis &
obéissans. Le moien m'en paroît bien
facile & bien sûr, dit Cyrus : il ne
faut que louer & récompenser ceux
qui obéissent, punir & noter d'infamie
ceux qui refusent de le faire. Cela

est bon , reprit Cambyse , pour se faire obéir par force : mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or le moien le plus sûr d'y réussir , c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on fait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes : car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le médecin , des voyageurs pour un guide , de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin , le guide , le pilote sont plus habiles & plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire , demanda Cyrus à son pere , pour paroître plus habile & plus prudent que les autres ? Il faut , reprit Cambyse , l'être effectivement : & pour l'être , il faut se bien appliquer à sa profession , en étudier sérieusement toutes les règles , consulter avec soin & avec docilité les plus habiles maîtres , ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises , & surtout implorer le secours des dieux , qui seuls donnent la prudence & le succès.

Quand

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la première chose qu'il fit après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montoit à soixante mille chevaux, & à deux cens mille hommes de pié; & que par conséquent il s'en falloit plus des deux tiers que les Médes & les Perses joints ensemble n'eussent autant de cavalerie qu'eux, & qu'à peine avoient-ils la moitié d'infanterie. Une si grande inégalité jetta Cyaxare dans un grand embarras & une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remède auroit été fort lent, il paroissoit impraticable. Cyrus sur le champ proposa un moien plus sûr & plus court: ce fut de faire changer d'armes aux Perses; & au lieu que la plupart ne se servoient presque que de l'arc & du javelot, & ne combattoient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte

facilement sur le petit , il fut d'avis de les armer de telle sorte qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près & en venir aux mains avec les ennemis , & rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On gouta fort cet avis , & il fut exécuté sur le champ.

Un jour que Cyrus faisoit la revue de son armée , il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui étoit arrivé des Ambassadeurs du Roi des Indes , & qu'il le prioit de le venir trouver promptement. Pour ce sujet , dit-il , je vous apporte un riche vêtement : car il souhaite que vous paroissiez superbement vêtu devant les Indiens , afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de tems : il partit sur le champ avec ses troupes pour aller trouver le Roi , ^a sans avoir d'autre habit que le sien , qui étoit fort simple à la manière des Perses. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent : Vous aurois-je fait plus d'honneur , reprit Cyrus , si je m'étois ha-

a E' τὸ Περσικὸν γὰρ ἔδ' ἵ
 τὴν ἱσχυρίαν. Belle expression.
 Persica veste indutus, or- natu alieno minimè contaminata.

billé de pourpre, si je m'étois chargé de brasselets & de chaînes d'or, & qu'avec tout cela j'eusse tardé plus longtemps à venir; que je ne vous en fais maintenant par la sueur de mon visage & par ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promptitude on exécute vos ordres?

La grande attention de Cyrus étoit de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des Officiers, de se faire aimer & estimer des soldats. Pour cela il les traitoit tous avec bonté & douceur, se rendoit populaire & affable, les invitoit souvent à manger avec lui, sur-tout ceux qui se distinguoient parmi leurs égaux. Il ne faisoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuoit avec largesse des présens à chacun selon son mérite & sa condition. A l'un c'étoit un bouclier, à l'autre une épée, ou quelque chose de pareil. C'étoit par cette grandeur d'âme, cette générosité, & ce penchant à faire du bien qu'il croioit qu'un Général devoit se distinguer, & non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits & des équipages, & encore moins par la hauteur & la fierté.

Voiant toutes les troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, il proposa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On se mit donc en marche, après avoir offert des sacrifices aux dieux. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étoient campés en rase campagne; Cyrus au contraire s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot du guet, qui fut, *Jupiter secourable & conducteur*. Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor & de Pollux, & les soldats pleins d'une religieuse ardeur (*θεοσεβώς*) y répondirent à haute voix. ^a Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que prudence, qu'obéissance, ce qui jettoit

a H*, δὲ μισοῦν τὸ σπέννυ-
μα τῷ Κύρῳ προθυμίας, φιλο-
τιμίας, ῥώμης, θάρρους, πα-
ρακλήσεων, σωφροσύνης, πί-
-

θός . . . ὃν τῷ ταύτῳ γὰρ δὴ
οἱ θεοὶ ἀναιμόνηται, καὶ τοὺς ἀνθρώ-
πους φοβῶνται,

une étrange fraieur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'Historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent plus les dieux, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens les archers, les frondeurs, & ceux qui lançoient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens ne purent soutenir un choc si rude, & prirent tous la fuite. La cavalerie des Médes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusques dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage, & le Roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens, & il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens après la mort de leur Roi, & la perte des plus braves gens de l'armée, étoient dans une étrange consternation. Crésus, & tous les autres alliés, perdirent aussi

toute espérance. Ainsi ils ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévu , & il se préparoit à les poursuivre vivement. Mais il avoit besoin pour cela de cavalerie , & , comme on l'a déjà remarqué , les Perses n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare , & lui proposa son dessein. Cyaxare l'improva fort , & lui représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissans , à qui l'on inspireroit peutêtre du courage en les réduisant au desespoir : qu'il étoit de la sagesse d'user modérément de la fortune , & de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité : que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Médes , ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre , à quoi Cyaxare consentit sans peine : & il ne songea plus qu'à passer le tems en festin & en joie avec les Officiers , & à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Médes suivirent

Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des Hyrcaniens qui ser-voient dans l'armée ennemie, lui dé-clarer que dès qu'il paroîtroit ils se rendroient à lui, & en effet ils le fi-rent. Il ne perdit point de tems, & aiant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais, car c'étoit en été, & il les suivoit avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite: tous ceux qui étoient demeurés dans le camp se rendirent: la victoire fut complete, & le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Médes & les Hyrcaniens furent revenus de la pour-suite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertissant d'envoier seulement du

pain aux Perſes, qui avoient d'ailleurs ſoit pour les ragoûts, ſoit pour la boiſſon, tout ce qui leur étoit néceſſaire. Leur ragoût étoit la faim, & leur boiſſon l'eau de la rivière. C'étoit la manière de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la poursuite des ennemis, Cyaxare l'avoit paſſée dans la joie & dans les feſtins, & s'étoit enivré avec ſes principaux Officiers. Le lendemain à ſon réveil il fut étrangement étonné de ſe voir preſque ſeul. Plein de colère & de fureur il dépêcha ſur le champ un courier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Médes ſans aucun délai. Cyrus ne s'eſſraia point d'un commandement ſi injuſte. Il lui écrivit une lettre reſpectueuſe, mais pleine d'une généreuſe liberté, où il juſtifioit ſa conduite, & le faiſoit reſſouvenir de la permiſſion qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Médes qui voudroient bien le ſuivre. Il envoya en même tems en Perſe pour faire venir de nouvelles troupes, dans le deſſein qu'il avoit de pouſſer plus loin ſes conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avoit faits , il se trouva une jeune Princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour Cyrus. Elle se nommoit Panthée , & étoit femme d'Abradate Roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté , il refusa de la voir ; dans la crainte , disoit-il , qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit , & ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Araspe , jeune Seigneur de Médie , qui l'avoit en garde , ne se défioit pas tant de sa foiblesse , & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis , en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. Ne craignez rien , reprit Araspe ; je suis sûr de moi , & je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point , que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs , il étoit près de lui faire violence. La Princesse enfin en donna avis à Cyrus , qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet Officier lui parla avec

la dernière dureté, & lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le desespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, & demeura interdit de honte & de crainte. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au lieu des violens reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec la dernière douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah ! je me connois maintenant, dit-il, & j'éprouve sensiblement que j'ai deux ames, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte, quand vous venez à mon secours, & que vous me parlez : je cède à l'autre, & je suis vaincu, quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute, & rendit un service considérable à Cyrus en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus se préparoit à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Médes ne voulut le quitter, ni retourner sans lui vers Cyaxare, dont ils craignoient la colére & la cruauté. L'armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux prisonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leur pays, avoit répandu par-tout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, & grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sureté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trêve & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, & de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, & s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière, il députa aussitôt vers Cyaxare, pour

lui donner avis de son arrivée, & pour recevoir ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui étoit resté de cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la sienne, qui étoit fort nombreuse & fort leste. A cette vûe la jalousie & le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un accueil très froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, & laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, & entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison; lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, & d'un inviolable attachement à sa personne & à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, & rentra parfaitement dans ses bonnes grâces. Ils s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut exprimer quelle fut

la joie des Perses & des Médes, qui attendoient avec inquiétude & tremblement de quelle façon se termineroit cette entrevue. A l'instant Cyaxare & Cyrus remontèrent à cheval : & alors tous les Médes se rangèrent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, & les autres nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Médes, qui vinrent le saluer, & lui faire des présents, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, & commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ses sujets, & que les Médes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

R E F L E X I O N S.

Tout est plein d'instructions dans le récit que nous venons de faire. On voit dans Cyrus toutes les qualités qui forment les grands hommes, & dans ses troupes tout ce qui rend une armée invincible. Ce jeune Prin-

ce, infiniment élevé au dessus des sentimens ordinaires à ceux de son rang & de son âge, ne met point sa gloire dans la magnificence des repas, des vêtemens, des équipages. Il ne fait ce que c'est que ces airs de hauteur & de fierté par lesquels souvent les jeunes gens de qualité croient devoir se distinguer. Il n'estime dans les richesses que le plaisir de les distribuer, & la facilité qu'elles donnent de se faire des amis. Il possède merveilleusement l'art * important de gagner les cœurs, plus encore par ses manières honnêtes & prévenantes, que par ses libéralités. Instruit à fond de la science militaire, il est fécond en ressources & en expédiens, témoin le changement d'armes qu'il introduisit parmi les Perses, & l'établissement de la cavalerie qu'il y fit. Il est sobre, vigilant, endurci au travail, insensible aux attraites de la volupté; & le contraste de lui & de Cyaxare sert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

Dans un âge où les passions sont ordinairement si vives, dans l'ardeur

* *Artificium benevolentia colligendz*, dit Cicéron, en parlant de Cyrus. Ep. 1. ad Quint. frat.

même de la victoire où tout semble permis, au milieu des louanges & des applaudissemens qu'il reçoit de toutes parts, il demeure toujours maître absolu de lui-même, & donne à un jeune Seigneur, qui lui ressembloit peu, des leçons de continence & de vertu, qui nous étonnent tous chrétiens que nous sommes, & qui nous paroissent à peine croiables, tant elles sont éloignées de nos mœurs.

Mais ce qui nous doit étonner encore davantage, c'est son respect infini pour les dieux, son exactitude à ne rien entreprendre sans les consulter & sans implorer leur secours, sa religieuse reconnoissance à leur égard en leur attribuant tous ses heureux succès, & la profession ouverte qu'il ne rougissoit point de faire en tout tems & en toute rencontre de piété & de religion; s'il est permis de se servir de ces termes à l'égard d'un Prince qui ignoroit le vrai Dieu.

Voilà ce que les jeunes gens doivent étudier dans Cyrus; & l'on ne manque pas de leur faire observer que c'est sur ce modèle que se forma un des plus grands Capitaines qu'ait porté la République Romaine,

je veux dire Scipion l'Africain le second, qui avoit toujours en main les livres admirables de la Cyropédie :

Cic. Epist. 1. ad Quint. frat. *Quos quidem libros non sine causa noster ille Africanus de manibus ponere non solebat. Nullum est enim pratermissum in his officium diligentis & moderati imperii.*

3. Continuation de la guerre. Prise de
Babylone. Nouvelles conquêtes.
Mort de Cyrus.

Cyrop. lib. 6. &c. Dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare, il fut résolu de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis étoit encore plus nombreuse qu'elle ne l'avoit été dans la première campagne, & l'Egypte seule leur avoit fourni plus de six-vingts mille hommes. Leur rendez-vous étoit à Thimbrée, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, & après être descendu dans un détail surprenant, que Xénophon rapporte fort au long, songea à se mettre en marche. Cyaxare ne le suivit point, & demeura avec la troisième partie des

Médes seulement, pour ne pas laisser son pays entièrement dégarni.

Abradate, Roi de la Susiane, se préparant à prendre son armure, Panthée sa femme lui vint présenter un casque, des brassars, & des brasselers, tout cela d'or massif, avec une cotte d'armes de sa hauteur plissée par en bas, & un grand pannache de couleur de pourpre. Elle avoit fait la plupart de ces ouvrages elle-même à l'insçu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas se signaler d'une manière digne de leur naissance, & digne de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été sa prisonnière, & comme telle, destinée pour lui: mais je ne me suis point trouvée esclave entre ses mains, ni ne me suis point vûe libre à des conditions honteuses. Il m'a gardée, comme il auroit gardé la femme de son propre frere; & je lui ai bien promis que vous sauriez reconnoître une telle grace. Ne l'oubliez point, O Jupiter, s'écria Abra-

date en levant les yeux vers le ciel ; fais que je paroisse aujourd'hui digne mari de Panthée , & digne ami d'un si généreux bienfaiteur. Cela dit , il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser , voulut encore baiser le char où il étoit , & le suivit quelque tems à pié ; après quoi elle se retira.

Quand les armées furent en présence , tout se prépara au combat. Après les prières publiques & générales , Cyrus fit des libations en particulier , & pria encore de nouveau le dieu de ses peres de vouloir être son guide , & de venir à son secours. Aiant entendu un coup de tonnerre , *Nous te suivons , * souverain Jupiter* , s'écria-t-il ; & à l'instant même il s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille surpassoit de beaucoup celle des Perses , ils firent ferme dans le milieu , tandis que les deux ailes s'avancèrent en se courbant à droit & à gauche dans le dessein d'enveloper l'armée de Cyrus , & de l'assaillir en même tems par plusieurs endroits. Il s'y attendoit , & n'en fut

* Il avoit effectivement un Dieu bien différent de pour guide un Dieu , mais Jupiter.

pas surpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ses troupes ; & lui qui en toute autre occasion étoit si modeste & si éloigné de tout air de vanité , au moment du combat parloit d'un ton ferme & décisif : Suivez-moi , leur disoit-il , à une victoire assurée ; les dieux sont pour nous. Après avoir donné tous les ordres nécessaires , & fait entonner par toute l'armée l'hymne du combat , il donna le signal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'étoit avancée sur le flanc droit de son armée , & l'ayant prise elle-même en flanc , la mit en désordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'escadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas , & de si loin que les chevaux l'aperçurent , ils se renversèrent les uns sur les autres , & plusieurs se cabrant jetèrent par terre ceux qui les montoient. Les chariots armés de faux achevèrent d'y mettre la confusion. Cependant Abradate qui commandoit les chariots placés à la tête de l'armée , les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent soute-

nir un choc si rude , & furent mis en desordre. Abradate les aiant percés , vint aux bataillons des Egyptiens. Mais son char s'étant malheureusement renversé , il fut tué avec les siens , après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là , & les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs machines. Là les Egyptiens se trouvèrent fort incommodés des flèches qu'on leur tiroit de ces tours roulantes , & les bataillons de l'arrière-garde des Perses s'avancant l'épée à la main , empêchèrent les gens de trait de passer plus avant , & les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive , après avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avoient lâché le pié , & jugeant bien que les Egyptiens ne cesseroient de gagner toujours du terrain , il résolut de les aller prendre par derrière , & en un instant aiant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons , il les chargea rudement. La cavalerie survint en même tems , &

poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés faisoient face par-tout, & se défendoient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus admirant leur valeur, & aiant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honnêtes, leur représentant que tous leurs alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptèrent, & servirent depuis dans ses troupes avec une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue, Crésus s'enfuit en diligence avec ses troupes à Sardes, où Cyrus le suivit dès le lendemain, & se rendit maître de la ville sans y trouver aucune résistance.

De là il marcha droit vers Babylone, & subjuga en passant la grande Phrygie & la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, & qu'il en eut examiné avec soin la situation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il étoit impossible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc se déterminer au dessein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuser tout autour de la ville des fossés fort larges & fort profonds, pour empêcher, disoit-il, que rien

ne pût y entrer ou en sortir. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du dessein qu'il avoit pris de les assiéger ; & comme ils se voioient des vivres pour plus de vingt ans , ils se mocquoient de toute la peine qu'il se donnoit. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande solennité, dans laquelle tous les Babylo niens passaient la nuit entière à boire & à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, & la nuit commençant de bonne heure , il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutissoit au fleuve , & à l'instant même l'eau entra avec impétuosité dans ce nouveau canal , & laissant à sec son ancien lit, ouvrit à Cyrus un passage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc sans trouver aucun obstacle. Elles pénétrèrent jusques dans le palais , où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la citadelle se rendit sur les nouvelles de la prise de la ville , & de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudroient avoir la vie sauve demeuraient dans leurs maisons , & lui envoiaient leurs armes : ce qui fut

L'HISTOIRE PROFANE. 335
fait sur le champ. Voila ce que couta
à ce Prince la prise de la ville la plus
riche & la plus forte qui fût alors dans
l'univers.

Cyrus commença par remercier les
dieux de l'heureux succès qu'ils ve-
noient de lui accorder : il assembla
les principaux Officiers , dont il loua
publiquement le courage , la sagesse ,
le zèle & l'attachement pour sa per-
sonne , & distribua des récompenses
dans toute l'armée. Il leur remontra
ensuite que l'unique moien de con-
server ce qu'ils avoient acquis , étoit
de persévérer dans leur ancienne ver-
tu : Que le fruit de la victoire n'étoit
pas de s'abandonner aux délices & à
l'oïseté : Qu'après avoir vaincu les
ennemis par la force des armes, il se-
roit honteux de se laisser vaincre par
les attraites de la volupté : Qu'enfin ,
pour conserver leur ancienne gloire ,
il falloit maintenir à Babylone parmi
les Perses la même discipline qui étoit
observée dans leur pays , & pour cela
donner leurs principaux soins à la
bonne éducation des enfans. Par là ,
dit-il , nous deviendrons nous-mê-
mes plus vertueux de jour en jour, en
nous efforçant de leur donner de bons

exemples, & il fera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous ils ne verront & n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, & qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables & honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connoissoit, différentes parties & différens soins du gouvernement : mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que c'étoit proprement le devoir & l'occupation d'un Roi, & que de là dépendoit sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repos & le bonheur de l'Empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit : on les appelloit les yeux & les oreilles du Prince. Il étoit attentif à honorer & à récompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, & qui excelloient

excelloient en quelque chose que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruine & la désolation des peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante & salutaire. Il savoit que les loix peuvent beaucoup contribuer au règlement des mœurs : mais, selon lui, le Prince devoit être par son exemple une loi vivante ; & il ne croioit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumière & plus de vertu que ses sujets. La libéralité lui paroissoit une vertu véritablement roiale ; mais il faisoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs & à se faire aimer des peuples, ce qui est proprement régner : outre que, d'aimer plus que les autres à donner quand on est infiniment plus riche qu'eux, est une chose moins surprenante, que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égalier à ses sujets. Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des dieux, & le respect pour la religion ; persuadé que quiconque étoit sincèrement religieux & craignant

Dieu , étoit en même tems bon & fidèle serviteur des Rois , & inviolablement attaché à leur personne & au bien de l'Etat.

Quand Cyrus crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone , il songea à faire un voiage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare , à qui il fit de grands présens , & lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un palais magnifique tout préparé quand il voudroit y aller , & qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare , qui n'avoit point d'enfant mâle , lui offrit sa fille en mariage , & la Médie pour dot. Il fut fort sensible à une offre si avantageuse , mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son pere & de sa mere ; laissant pour tous les siècles un rare exemple de la respectueuse soumission , & de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occasion à l'égard de pere & de mere tous les enfans , quelque âge qu'ils puissent avoir , & à quelque degré de puissance & de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa donc cette Princesse à son re-

L'HISTOIRE PROFANE. 339
tour de Perse, & la mena avec lui à
Babylone, où il avoit établi le siège
de son empire.

Il y assembla ses troupes. On dit
qu'il s'y trouva six vingts mille chevaux,
deux mille chariots armés de faulx, &
six cens mille hommes de pié. Il se mit
en campagne avec cette nombreuse ar-
mée, & subjuga toutes les nations qui
sont depuis la Syrie jusqu'à la mer des
Indes; après quoi il retourna vers l'E-
gypte, & la rangea pareillement sous
sa domination.

Il établit sa demeure au milieu de
tous ces pays, passant ordinairement
sept mois à Babylone pendant l'hiver,
parce que le climat y est chaud; trois
mois à Suse, pendant le printems; &
deux mois à Ecbatane, durant les gran-
des chaleurs de l'été.

Plusieurs années s'étant ainsi écou-
lées, Cyrus vint en Perse pour la
septième fois depuis l'établissement
de sa monarchie. Cambyse & Man-
dane étoient morts il y avoit déjà
longtems, & lui-même étoit fort
vieux. Sentant approcher sa fin, il
assembla ses enfans, & les Grands
de l'Empire; & après avoir remercié

les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie , & leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans , pour ses amis , & pour sa patrie , il déclara Cambyse son fils aîné son successeur , & laissa à l'autre plusieurs gouvernemens fort considérables. Il leur donna à l'un & à l'autre d'excellens avis , en leur faisant entendre que le plus ferme appui des trônes étoit le respect pour les dieux , la bonne intelligence entre les freres , & le soin de se faire & de se conserver de fidèles amis. Il mourut , également regretté de tous les peuples.

R E F L E X I O N S.

J'EN ferai deux : dont l'une regardera le caractère & les qualités personnelles de Cyrus ; l'autre , la vérité de son histoire écrite par Xénophon.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

ON PEUT regarder Cyrus comme le conquérant le plus sage & le héros le plus accompli dont il soit parlé dans l'Histoire profane. Aucune des

qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit : sagesse , modération , courage , grandeur d'ame ; noblesse de sentimens , merveilleuse dextérité pour manier les esprits & gagner les cœurs , profonde connoissance de toutes les parties de l'art militaire , vaste étendue d'esprit , soutenue d'une prudente fermeté , pour former & pour exécuter de grands projets.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand & de plus véritablement roial , c'est l'intime conviction où il étoit que tous ses soins & toute son attention devoient tendre à rendre les peuples heureux ; & que ce n'étoit point par l'éclat des richesses , par le faste des équipages , par le luxe & les dépenses de la table qu'un Roi devoit se distinguer de ses sujets , mais par la supériorité de mérite en tout genre , & sur-tout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts , & à leur procurer le repos & l'abon-

a E'γω μὲν οἶμαι δεῖν τὸν ἀρχόντα τῶν ἐπ' αὐτῶν διαφέρειν , ἢ τῷ πολυτελέστερον δεῖν , ἢ πλεονέχον εἶναι χρυσίου , ἀλλὰ τῷ προνοεῖν τὰ ὑποκείμενα προθυμώμενον. *Cyrop.* lib. 1.

Ac mihi quidem videntur huc omnia esse referenda ab iis qui præ sunt aliis , ut ii qui eorum in imperio erunt , sint quàm beatissimi. *Cic. epist. 1. lib. 1. ad Quint. frat.*

dance. En effet, c'est le fondement & comme la base de l'état des Princes, de n'être pas à eux. C'est le caractère même de leur grandeur, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre par-tout. Ce seroit leur faire injure que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt personnel. Ils rentreroient dans l'obscurité d'une condition privée, s'ils avoient des vûes moins étendues que tous leurs Etats. Ils sont à tous, parce que tout leur est confié.

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de tems un Empire qui embrassoit presque toutes les parties du monde ; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes ; qu'il fut se faire tellement estimer & aimer, non-seulement par ses sujets naturels, mais par toutes les nations qu'il avoit conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le pere commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout

genre, nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'instrument & l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple, & pour donner au monde en sa personne un modèle parfait de la manière dont les Princes doivent gouverner les peuples, & du véritable usage qu'ils doivent faire de la souveraine puissance.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce Prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'Histoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités, & dans son cœur des dispositions aux plus rares vertus. Il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, & qu'on le préparât ainsi aux grands desseins qu'il avoit sur lui. Comme il est la lumière des esprits, il dissipoit tous ses doutes, lui sugérait les expédiens les plus convenables, le rendoit attentif aux meilleurs conseils, étendoit ses vûes, & les rendoit plus nettes & plus distin-

êtes. ^a Ainsi Dieu présida à toutes ses entreprises, le conduisit comme par la main dans toutes ses conquêtes, lui ouvrit les portes des villes, fit tomber devant lui les rampars les plus forts, & humilia en sa présence les Princes les plus puissans de la terre.

Pour mieux sentir le mérite de Cyrus, il ne faut que le comparer à un autre roi de Perse, je veux dire à Xerxès son petit fils, qui poussé par un motif absurde de vengeance, entreprit de subjuguier la Grèce. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant selon les hommes; le plus vaste Empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre & de mer dont le nombre paroît incroiable. Tout cela est autour de lui, mais non en lui, & n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puissance sans

a Hæc dicit Dominus | te non claudentur. Ego
christo meo Cyro, cujus | ante te ibo, & glorioloe
apprehendi dexteram, ut | terræ humiliabo: portas
subiciam ante faciem | areas conteram, & vestes
ejus gentes, & dorsa re | ferreos confringam. *Isai.*
gum vertam, & aperiam | 45. 1. 2.
ceram eo januas, & por-

bornes , dans une gloire qui ne lui avoit rien coûté , il s'étoit accoutumé à juger de ses talens & de son mérite personnel par les dehors de sa place & de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane son oncle & de Démarate , pour n'écouter que les flatteurs de sa vanité. Il mesure le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition , & devenu dédaigneux pour une obéissance trop prompte & trop facile , il se plaît à exercer sa domination sur les élémens , à percer les montagnes & à les rendre navigables , à châtier la mer pour avoir rompu son pont , à captiver ses flots par des chaînes qu'il y fait jeter. Plein d'une vanité puérile & d'un orgueil ridicule , il se regarde comme le maître de la nature & des élémens : il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée : il compte avec une présomptueuse & folle assurance sur les millions d'hommes & de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais , quand après la bataille de Salamine il vit les tristes restes & les honteux débris de ses troupes innombrables répandus dans

toute la Grèce, il reconnut quelle différence il y avoit entre une armée & une foule d'hommes : *Stratusque per totam passim Graciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba distaret.*

*Senec. lib. 6.
de benef. cap.
82.*

Od. 4. lib. 3. Je ne puis m'empêcher d'appliquer ici deux vers d'Horace, qui semblent faits pour le double événement dont je viens de parler.

Vis consili expers mole ruit sua :

*Vim temperatam Dii quoque provelunt
In majus.*

En effet, est-il possible de mieux décrire l'armée de Xerxès que par ces mots, *vis consili expers*, une puissance destituée de conseil & de prudence : ou d'en mieux exprimer le succès que par ces autres termes, *mole ruit sua*, qui marquent que cet énorme colosse tomba par son propre poids & par sa propre grandeur ; au lieu, dit Horace, que les dieux se plaisent à élever une puissance fondée sur la justice, & guidée par la raison, telle que fut celle de Cyrus : *Vim temperatam dii quoque provelunt In majus.*



SECONDE RÉFLEXION.

UNE des règles que j'ai proposées pour conduire & former les jeunes gens dans l'étude des Historiens , a été d'y chercher avant tout & sur tout la vérité , & de s'accoutumer de bonne heure à en connoître & à en discerner les caractères. C'est ici le lieu naturel de faire l'application de cette règle. Hérodote & Xénophon , qui conviennent parfaitement dans ce que je considère comme l'essentiel & le fond de l'Histoire de Cyrus , je veux dire son expédition contre Babylone , & ses autres conquêtes ; suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très importants , tels que sont par exemple la naissance & la mort de ce Prince , & l'établissement de l'Empire des Perses.

On ne doit pas laisser ignorer aux jeunes gens ces différences. Hérodote , & après lui Justin , racontent qu'Astyage roi des Médes , sur un songe effrayant qu'il eut , donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse d'une naissance & d'une condition obscure , nommé Cambyse. Un

filz étant né de ce mariage, le Roi chargea Harpagus, l'un de ses principaux Officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à un des bergers du Roi pour l'exposer dans une forêt: mais l'enfant aiant été sauvé miraculeusement, & nourri en secret par la femme du berger, fut dans la suite reconnu par son grand-pere, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, & fit tomber toute sa colère sur le malheureux Harpagus, à qui il donna son propre filz à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il étoit, & animé par ses conseils & ses remontrances, leva une armée en Perse, marcha contre Astyage, le défit dans un combat, & fit ainsi passer l'Empire des Médes aux Perses.

Le même Hérodote fait mourir Cyrus d'une manière peu digne d'un si grand Conquérant. Ce Prince, selon lui, aiant porté la guerre contre les Scythes, & les aiant attaqués dans un premier combat, fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin & de viandes. Les Scy-

thes ne manquèrent pas de se jeter dessus. Cyrus revint contre eux , & les aiant trouvé tous endormis & enivrés , les défit sans peine , & fit un grand nombre de prisonniers , parmi lesquels se trouva le fils de la Reine , nommée Tomyris , qui commandoit elle-même son armée. Ce jeune Prince , que Cyrus avoit refusé de rendre à sa mere ; étant revenu de son ivresse , & ne pouvant souffrir de se voir captif , se donna la mort. Tomyris , animée par le desir de la vengeance , présenta un second combat aux Perses , & les aiant attirés à son tour dans des embuches par une fuite simulée , en tua plus de deux cens mille avec leur roi Cyrus. Puis aiant fait couper la tête de Cyrus , elle la mit dans un outre plein de sang , en lui insultant par ces paroles : » Cruel que tu es , » rassasie-toi après ta mort du sang , » dont tu as eu soif pendant ta vie , » & dont tu as toujours été insatiable. *Satia te , inquit , sanguine quem sitisti , cujusque insatiabilis semper fuisti.*

Justin. lib.
1. cap. 8.

IL S'AGIT de savoir lequel des deux Historiens , qui raportent la même histoire d'une manière si différente , est le plus digne de foi. De

jeunes gens même , conduits par les interrogations d'un habile maître , peuvent aisément prendre leur parti. Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus , a bien plus l'air d'une fable , que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort , quelle apparence qu'un Prince si expérimenté dans la guerre , & plus recommandable encore par sa prudence que par son courage , eût donné ainsi tête baissée dans des embuches qu'une femme lui auroit préparées ? Ce que le même Historien raporte du brusque emportement & de la puérile vengeance de Cyrus contre un fleuve où l'un de ses chevaux sacrés s'étoit noyé , & qu'il fit couper sur le champ par son armée en trois cens soixante canaux , combat directement l'idée qu'on a de ce Prince , dont le caractère étoit la douceur & la modération; b D'ailleurs est-il vraisem-

a Cicéron remarque que pendant tout son gouvernement il ne lui échapa jamais une parole de colère & d'emportement : *cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit, Epist. 2. ad Quinti frat.*

b Cum Babylonem oppugnaturus festinaret ad bellum , *cujus maxima momenta in occasionibus sunt. . . huc omnem transtulit belli apparatus. . . Perit itaque & tempus , magna in magnis rebus jactura ; & m-*

blable que Cyrus marchant à la conquête de Babylone , perdît ainsi un tems qui lui étoit si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile , & manquât l'occasion de surprendre les Babylonien en s'amusant à faire la guerre à un fleuve , au lieu de la porter contre les ennemis ?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon , est la conformité de son récit avec l'Ecriture sainte, où l'on voit que , bien loin que Cyrus eût élevé l'Empire des Perses sur la ruine de celui des Médes , comme le marque Hérodote , ces deux peuples de concert attaquèrent Babylone , & joignirent leurs forces pour abbattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux Historiens ? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il raporte la naissance de Cyrus , & dans celui où il parle de sa mort , il avertit que dès lors il y avoit différentes manières de ra-

litum ardor , quem inutilis labor fregit ; & occasio aggrediendi impatientes , dum ille bellum	indictum hosti cum flumine gerit. Senec. lib. 2. de Ira , cap. 21.
--	--

conter ces deux grands événemens. Hérodote a suivi celle qui étoit plus de son goût, & l'on voit qu'il aimoit les choses extraordinaires & merveilleuses, & qu'il y ajoutoit foi très-facilement. Xénophon étoit plus sérieux, & moins crédule; & il nous avertit dès le commencement de son histoire qu'il s'étoit informé avec grand soin de la naissance de Cyrus, de son caractère, & de son éducation.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire, qu'Hérodote ne soit croiable en rien, parce qu'il se trompe quelquefois; la règle seroit fautive & contraire à l'équité: comme il y auroit de la témérité aussi à croire en tout un auteur, parce qu'il diroit quelquefois ce qui est vrai. La vérité & le mensonge peuvent se trouver ensemble: mais l'habileté & la prudence du lecteur consistent à savoir les démêler, à les reconnoître à certains traits qui leur sont propres, & à en faire le triage & la séparation. Et c'est à ce discernement du vrai & du faux qu'il faut accoutumer de bonne heure les jeunes gens.

S E C O N D M O R C E A U

tiré de l'histoire Grecque.

De la grandeur & de l'Empire d'Athènes.

MON DESSEIN, dans ce second morceau d'Histoire , est de donner quelque idée de l'empire que les Athéniens ont eu pendant plusieurs années sur la Grèce , & d'exposer par quels degrés & par quels moiens Athènes parvint à une si haute élévation. Les Chefs qui , dans l'espace du tems dont nous parlons , contribuèrent le plus à établir & à maintenir la grandeur & la puissance de cette République par des qualités toutes différentes , furent Thémistocle , Aristide , Cimon , Périclès.

En effet , Thémistocle jetta les fondemens de cette nouvelle puissance par un seul conseil , en tournant toutes les forces & toutes les vûes des Athéniens vers la mer. Cimon mit ces forces navales en usage par ses expéditions maritimes , qui mirent l'Empire des Perses à deux doits de sa perte. Aristide fournit aux dépenses de la guerre par la sage économie avec laquelle il administra les deniers

publics. Enfin Périclès maintint & augmenta par sa prudence ce que les autres avoient acquis, en mêlant les doux exercices de la paix aux tumultueuses expéditions de la guerre. Ainsi ce qui fit l'élévation des Athéniens fut l'heureux concours & le mélange de la politique de Thémistocle, de l'activité de Cimon, du desintéressement d'Aristide, & de la sagesse de Périclès : en sorte que si l'une de ces causes eût manqué, Athènes ne seroit pas parvenue au Commandement.

L'HEUREUX succès de la bataille de Marathon où Thémistocle s'étoit trouvé, commença d'allumer dans son cœur cette ardeur pour la gloire qui le suivit toujours, & qui le porta quelquefois trop loin. Les trophées de Miltiade, disoit-il, ne lui laissoient de repos ni jour ni nuit. Il songea dès lors à illustrer son nom & sa patrie par quelque grande entreprise, & à la rendre supérieure à Lacédémone, qui depuis longtemps dominoit sur toute la Grèce. Dans cette vûe il crut devoir tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, voyant bien que foible par terre com-

me elle étoit , elle n'avoit que ce seul moien de se rendre nécessaire aux alliés , & formidable aux ennemis. Couvrant donc son dessein du prétexte plausible de la guerre contre les Egéniètes , il fit construire une flotte de cent vaisseaux , qui peu de tems après contribua beaucoup au salut de la Grèce.

L'attachement inviolable d'Aristide à la justice l'obligea en plusieurs occasions de s'opposer à Thémistocle , qui ne se piquoit pas de délicatesse sur ce point , & qui par ses intrigues & ses cabales vint à bout de le faire exiler. Dans cette sorte de jugement les citoiens donnoient leurs suffrages en écrivant le nom du particulier sur une coquille, appelée en grec *ὄστρανον* , d'où est venu le nom d'Ostracisme. Ici un payfan , qui ne savoit pas écrire , & qui ne connoissoit pas Aristide , s'adressa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. Cet homme vous a-t-il fait quelque mal , lui dit Aristide , pour le condamner ainsi ? Non , répliqua l'autre , je ne le connois pas même : mais je suis fatigué & blessé de l'entendre par - tout appeller le *Juste*. Ari-

ftide, fans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fit regretter. Le grand Camille, en un cas tout semblable, n'imita point sa générosité, & fit une prière toute contraire : *In exilium abiit, precatus ab diis immortalibus, si innoxio sibi ea injuria fieret, primo quoque tempore desiderium sui civitati ingrata facerent.* J'examinerai dans la suite ce qu'on doit penser de l'Ostracisme. Aristide fut bientôt rappelé.

Liv. lib 5,
num. 32.

Ce fut l'expédition de Xerxès contre la Grèce qui hâta son retour. Tous les alliés réunirent leurs forces pour repousser l'ennemi commun. On sentit pour lors tout le prix de la sage prévoyance de Thémistocle, qui sous un autre prétexte avoit fait bâtir cent galères. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès. Quand il fut question de nommer un Généralissime pour commander la flotte, les Athéniens, qui eux seuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, & rien

n'étoit plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des alliés se réunirent en faveur d'Eurybiade Lacédémonien. Thémistocle , quoique jeune & fort avide de gloire , crut que dans cette occasion il devoit oublier ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie ; & aiant fait entendre aux Athéniens que pourvû qu'ils se conduisissent en gens de courage , bientôt tous les Grecs leur préféreroient d'eux-mêmes le commandement , il leur persuada de céder aussi - bien que lui aux Lacédémoniens.

J'ai rapporté ailleurs avec quelle modération & quelle prudence ce jeune Athénien se conduisit & dans le Conseil de guerre , & dans la journée de Salamine , dont il eut tout l'honneur , quoiqu'il n'y eût pas commandé en Chef. *Discours Prelim. pag. 38.*

Depuis cette glorieuse bataille , la réputation & le crédit des Athéniens étoient beaucoup augmentés. Ils n'en devinrent point plus fiers , & ils ne songèrent à accroître leur puissance que par les voies de l'honneur & de la justice. Mardonius , qui étoit resté en Grèce avec un corps d'armée de trois cens mille hommes , leur fit de

la part de son Maître des offres très avantageuses , pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettoit de rétablir entièrement leur ville qui avoit été brulée , de leur fournir de grandes sommes d'argent , & de leur donner le commandement sur toute la Grèce. Les Lacédémoniens effraïés de cette nouvelle avoient envoyé des Députés à Athènes , pour en détourner l'effet , & s'offroient de recevoir & de nourrir chez eux leurs femmes , leurs enfans , & leurs vieillards , & de leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire. Aristide étoit pour lors en charge. Il répondit qu'il pardonnoit aux Barbares , qui n'estimoient que l'or & l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses : mais qu'il ne pouvoit voir sans surprise & sans indignation que les Lacédémoniens , n'envisageant que la pauvreté & la misère présente des Athéniens , & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame , vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Grèce par la vûe de quelques récompenses & de quelques nourritures qu'ils leur offroient :

Qu'ils déclarassent à leur République que tout l'or du monde n'étoit pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défense de la liberté commune : Qu'ils étoient sensibles, comme ils le devoient, aux offres obligeantes de Lacédémone ; mais qu'ils feroient en sorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis se tournant vers les Députés de Mardonius, & leur montrant de sa main le soleil : Sachez, leur dit-il, que tant que cet astre continuera sa course, les Athéniens seront mortels ennemis des Perses, & qu'ils ne cesseront de venger sur eux le ravage de leurs terres, & l'incendie de leurs maisons & de leurs temples.

Cependant Thémistocle ne perdoit point de vûe le grand objet qu'il avoit formé de supplanter les Lacédémoniens, en substituant les Athéniens à leur place ; & peu délicat sur le choix des moïens, il trouvoit bonne & légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour en pleine assemblée il déclara qu'il avoit un dessein important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce

que pour le faire réussir il avoit besoin d'un profond secret ; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommèrent Aristide , & s'en rapportèrent entièrement à son avis. Thémistocle l'ayant tiré à part , lui dit qu'il songeoit à bruler la flotte des Grecs qui étoit dans un port voisin , moiennant quoi Athènes deviendrait certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide retourna à l'assemblée , & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle , mais qu'en même tems rien n'étoit plus injuste. Tout le peuple d'une commune voix défendit à Thémistocle de passer outre.

On voit par là que ce fut avec raison qu'on accorda à Aristide , de son vivant même , le surnom de Juste : surnom, dit Plutarque , infiniment préférable à tous ceux que les Conquêteurs recherchent avec tant d'ardeur , & qui approche en quelque sorte l'homme de la divinité. Un jour que l'on prononçoit sur le théâtre un vers d'Eschile , où ce poète , en parlant d'Amphiaräus , dit qu'il cherchoit *non à paroître juste , mais à l'être* ; tout le

le peuple aussitôt jeta les yeux sur Aristide, & lui appliqua cet éloge si magnifique.

L'armée des Perses reçut un terrible échec dans la fameuse bataille de Platée. A peine Artabaze, de trois cents mille hommes, en put-il sauver quarante mille. Pausanias, l'un des Rois de Sparte, commandoit l'armée des Grecs. Il fit paroître pour lors beaucoup d'équité & de modération, comme on le peut voir par deux traits qu'en rapporte Hérodote, qui sont très particuliers.

Lib. 9.

Après la victoire de Platée, un des premiers citoyens d'Egine l'exhorta à venger sur le cadavre de Mardonius la mort de tant de braves Spartiates qui avoient péri aux Thermopyles, & la manière indigne dont Xerxès & Mardonius lui-même avoient traité son oncle Léonidas en faisant attacher son corps à une potence. „ Quel conseil me donnes-tu, lui dit-il, d'imiter dans les Barbares une conduite que nous détestons? Si c'est à ce prix qu'on achete l'estime des Eginiètes, je me contente de plaire aux Lacédémoniens, qui n'accordent la leur qu'à la vertu & au mérite. Pour

» Léonidas & ses compagnons, ils se
 » tiennent sans doute assez vengés par
 » le sang de tant de milliers de Perses qui
 » ont été tués dans le combat.

Le second trait n'est pas moins remarquable. Pausanias, qui avoit trouvé un butin immense dans le camp des ennemis, fit préparer dans une même salle deux repas d'une espèce bien différente. Dans l'un on voioit étalée toute la magnificence des Perses; des lits superbes, des tapis d'un très grand prix, des vases d'or & d'argent sans nombre, une prodigieuse variété de mets apprêtés avec toute la délicatesse possible; des vins & des liqueurs de toutes sortes. L'autre repas n'avoit rien que de simple, à la manière de Sparte; c'est-à-dire apparemment du pain, de l'eau, & tout au plus du brouet noir. ^a Alors Pausanias, s'adressant aux Officiers Grecs qu'il avoit mandés exprès; & leur montrant ces deux tables si différemment servies: » Voiez, leur dit-il, » la folie du Chef des Médes, qui, » accoutumé à de tels repas, a cru

a Αὐτοὶς Εὐχόμενος, τὴν δὲ ἑαὶ τὴν ποικίλην διαίτην ἔχοντα
 εἶτα ἰσχυρὰς ἀνταγὰς, ἡ δὲ ἰσχυρὰς ἔστω ἡ ἐξουσία
 βελόνης ὑμῶν γὰρ τὴν Μίδων ἔχοντα ἀνταρσιβόλους.
 ὁρμήν τὴν ἀφροσύνην δεῖ-

» pouvoir nous domter, nous qui me-
» nons une vie si dure.

L'avantage que venoient de remporter les Grecs, les mit en état d'envoyer une flotte pour délivrer les Alliés qui étoient encore sous le pouvoir des Perses. Elle étoit commandée par Pausanias Lacédémonien. Aristide & Cimon y commandoient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'île de Chypre, puis vers Byzance, qu'elle prit; & par-tout les Alliés furent rétablis dans leur liberté. Mais ils tombèrent bientôt dans une nouvelle espèce de servitude. Pausanias, dont l'orgueil s'étoit beaucoup accru depuis les victoires qu'il avoit remportées, quitta les manières & les mœurs de son pays, prit l'habillement & la fierté des Perses, imita leur somptuosité & leur magnificence. Il traitoit les Alliés avec une dureté insupportable; ne parloit aux Officiers qu'avec hauteur & menaces; se faisoit rendre des honneurs extraordinaires, & par cette conduite rendoit odieux à tous les Alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les manières douces, honnêtes, & prévenantes d'A-

ristide & de Cimon ; l'humanité & la justice qui paroissent dans toutes leurs actions ; l'attention qu'ils avoient à n'offenser personne , & à faire du bien à tout le monde : tout cela contribuoit à faire encore sentir davantage la différence des caractères , & à augmenter le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclara , & tous les Alliés passèrent sous le commandement des Athéniens , & se mirent sous leur protection. Ainsi , dit Plutarque , Aristide en opposant à la dureté & à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur & d'humanité , & inspirant à Cimon son collègue les mêmes sentimens , détacha des Lacédémoniens insensiblement & sans qu'ils s'en aperçussent l'esprit des Alliés , & leur enleva enfin le commandement , non de vive force en employant des armées & des flotes , & encore moins en usant de ruse & de perfidie ; mais en rendant aimable , par une conduite sage & douce , le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens dans cette occasion firent paroître une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut assez admirer. Car s'apercevant

que la trop grande autorité rendoit leurs Capitaines fiers & insolens, ils renoncèrent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eue jusques-là sur les autres Grecs, & cessèrent d'envoyer de leurs Chefs pour avoir le commandement des armées, ^a aimant mieux avoir des citoyens sages, modestes, & parfaitement soumis à la discipline & aux loix du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

Jusques-là les villes & les peuples de la Grèce avoient bien contribué de quelques sommes d'argent pour subvenir aux frais de la guerre contre les Barbares : mais cette répartition avoit toujours causé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne se faisoit pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, d'établir un nouvel ordre pour les finances, & de fixer une taxe qui seroit réglée sur le revenu de chaque ville & de chaque peuple, afin que les charges de l'Etat étant également réparties sur tous les membres

^a Μαλλον ἀρετέων σωφρο- | Ἑλλάδος ἔχει τὴν ἀρχὴν ἀπά-
ντας ἔχει ὁ τοῖς ἡθελον ἰμ- | σης. Plut. in vit. Arist.
μύοντες τὰς πόλεις, ἢ τὴν

qui le composoient , personne n'eût sujet de se plaindre. Il s'agissoit de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction si importante pour le bien public , si délicate , & si pleine de dangers & d'inconvéniens. Tous les Alliés jetterent les yeux sur Aristide. Ils lui donnèrent un plein pouvoir , & s'en rapportèrent entièrement à sa prudence & à sa justice pour imposer à chacun sa taxe. On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances avec la fidélité & le desintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui , avec l'attention & l'activité d'un pere de famille qui gouverne son propre revenu , avec la réserve & la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin , chose très difficile & très rare , il vint à bout de se faire aimer dans un emploi , où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Sénèque rend à une personne chargée à peu près d'un pareil emploi , & le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un Surintendant ou Contrôleur Géné-

ral des Finances. Je rapporterai ses paroles mêmes en latin, n'ayant pu rendre dans notre langue, comme je l'aurois souhaité, l'énergique & élégante brièveté de Sénèque. *Tu quidem orbis terrarum rationes administras, tam abstinenter quam alienas, tam diligenter quam tuas, tam religiosè quam publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est.* C'est à la lettre ce que fit Aristide. Il montra tant d'équité & de sagesse dans l'exercice de ce ministère, que personne ne se plaignit: & dans la suite on regarda toujours ce tems, comme le siècle d'or, c'est-à-dire, comme le bon & l'heureux tems de la Grèce. En effet la taxe qu'il avoit fixée à quatre cens soixante talens, fut portée par Périclès à six cens, & bientôt après jusqu'à treize cens talens; non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisoit beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athènes, en célébrations de jeux & de fêtes, en constructions de temples & d'édifices publics; & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics, n'étoient pas toujours si

Senec. lib.
de Brevit. vit.
cap. 18.

pures & si nettes que celles d'Aristide.

Car il est remarquable que ce grand homme sortit d'un ministère, où l'on a coutume de s'enrichir, encore plus pauvre qu'il n'y étoit entré; de sorte qu'après sa mort on ne trouva point chez lui de quoi faire les frais de ses funérailles. Le peuple s'en chargea ainsi que du soin de nourrir & de marier ses filles. ^a Aristide avoit embrassé cet état si vil aux yeux de la plupart des hommes, & s'y étoit toujours maintenu par goût & par estime; & loin de rougir de sa pauvreté, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. Plutarque en cite une preuve que je ne puis m'empêcher de rapporter ici.

Callias, très proche parent d'Aristide, & le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appelé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisoit sur-tout un crime de ce que, riche comme il étoit, il n'avoit pas de honte de voir Ari-

^a Αὐτὸς ἐνέμενε τῇ πένιᾳ. [ἔαν ἕξιν ἦσαν ἀγαπᾶν τὴν ἀπὸ τοῦ ἀπὸ τῆ πένης εἶναι δὲ τῶν τροπῶν διατέλῃ. Plut..]

stide, sa femme, & ses enfans dans l'indigence, & de les laisser manquer du nécessaire. Callias, voyant que ces reproches faisoient beaucoup d'impression sur l'esprit des Juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, & l'avoit pressé avec instance de vouloir les accepter; & s'il ne les avoit pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvoit vanter à meilleur titre de sa pauvreté, que lui de son opulence: Que l'on pouvoit trouver assez de gens qui usoient bien ou mal de leurs richesses, mais qu'il n'étoit pas aisé d'en rencontrer un seul qui portât la pauvreté avec courage & générosité: & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, qui pussent rougir de l'être. Aristide avoua que tout ce que son parent venoit de dire, étoit vrai; & il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée & ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être pauvre comme Aristide, que riche comme Callias. Aussi Platon, en parcourant ceux qui ont été le plus renommés à Athènes,

ne fait cas que d'Aristide. ^a Car les autres, dit-il, comme Thémistocle, Cimon, Périclès, ont à la vérité embellie la ville de portiques, de bâtimens superbes; l'ont remplie d'or & d'argent, & d'autres pareilles superfluités & curiosités: mais celui-ci a laissé le modèle d'un gouvernement parfait, en ne se proposant pour but dans toutes ses actions que de rendre ses citoyens plus vertueux.

*Plut. in vit.
Cim.*

Cimon avoit aussi de grandes qualités, qui servirent beaucoup à établir & à affermir la puissance des Athéniens. Outre les sommes d'argent auxquelles chacun des Alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes & de vaisseaux. Plusieurs d'entre eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne respiroient plus que le repos, & ne songeoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour se délivrer des fatigues & des dangers de la guerre, aimoient mieux fournir de l'argent que des hommes, & laissoient aux Athéniens le soin de remplir de soldats & de

^a Θεμιστοκλῆς μὲν γὰρ, ὃς καὶ ἐμπλήσας τὴν πόλιν Ἀρ-
κίωνα, ὃς Περικλῆα, τοῦτον, εἰσένει δὲ πολιτεύσασθαι πρὸς
ὃ χρημάτων, ὃ θλυαρίας πολ- ἀρετῇ. *Plut. in vit. Arist.*

rameurs les vaisseaux qu'ils étoient obligés de donner. D'abord on les chagrina fort, & on vouloit les réduire à l'exécution littérale du traité. Cimon garda une conduite toute opposée. Il les laissa jouir tranquillement de la paix, sentant bien que les Alliés, de braves guerriers qu'ils étoient auparavant, ne seroient plus propres qu'au labourage & au trafic; pendant que les Athéniens, qui auroient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriroient de plus en plus, & deviendroient de jour en jour plus puissans. Cela ne manqua pas d'arriver, & ce furent ces peuples mêmes, qui à leurs propres frais & dépens se donnèrent des maîtres, & de compagnons & d'alliés qu'ils étoient, devinrent en quelque sorte sujets & tributaires des Athéniens.

Il n'y eut jamais de Capitaine Grec *Ibid.* qui rabaisât la fierté ni la puissance du grand Roi de Perse, comme le fit Cimon. Après que les Barbares eurent été chassés de la Grèce, il ne leur laissa pas le tems de respirer, mais il les poursuivit vivement avec une flotte de plus de deux cens voiles, leur enleva leurs plus fortes places,

& leur débaucha tous leurs Alliés ; en forte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le Roi de Perse dans toute l'Asie depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphylie. Poussant toujours sa pointe ; il eut la hardiesse d'aller attaquer la flotte ennemie , quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle étoit à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Il la défit entièrement , & prit plus de deux cens vaisseaux , sans compter ceux qui furent coulés à fond. Les Perses étoient sortis de leurs vaisseaux , pour aller joindre leur armée de terre qui étoit près de là , & cotoioit les rivages. Cimon , profitant de l'ardeur de ses soldats que ce premier succès avoit extrêmement animés , les fit aussi descendre de leurs vaisseaux , les mena droit contre les Barbares , qui les attendirent de pié ferme , & soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin , obligés de plier , ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de prisonniers , & un butin immense. Cimon aiant dans un seul jour remporté deux victoires , qui égaloient la gloire des deux journées de Salamine.

& de Platée, si elles ne la surpassoient pas, alla, pour y mettre le comble, au devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens qui venoient pour joindre la flotte des Perses; & ne fa-
voient rien de ce qui s'étoit passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & presque tous les soldats tués ou noyés. Cet exploit d'armes domta tellement l'orgueil du Roi de Perse, qu'il fit ce Traité de paix qui est si célèbre dans les anciennes histoires, par lequel il promit que désormais ses armées de terre n'approcheroient point plus près de la mer de Grèce que de 400 stades, qui sont à peu près vingt lieues, & que les galères ni autres vaisseaux de guerre ne pourroient avancer au delà des îles Chélidoniennes & Cyanées.

Cimon plein de gloire revint à Athènes, & employa une partie des dépouilles à fortifier le port, & à embellir la ville. Pendant son ab-
sence Périclès s'étoit rendu fort puissant auprès du peuple. Il n'étoit pas naturellement populaire, mais il l'é-
toit devenu par politique, pour écar-
ter les soupçons qu'on auroit pu avoir qu'il songeât à la tyrannie, & aussi

*Plat. in vit.
Percle.*

pour contrebalancer l'autorité & le crédit de Cimon qui étoit soutenu par la faction des riches & des puissans. Périclès avoit eu une excellente éducation, & avoit été instruit & formé par les plus habiles Philosophes de son tems. Anaxagore, qui passoit pour avoir attribué le premier les événemens humains & le gouvernement du monde, non à une aveugle fortune ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence * supérieure qui régloit & conduisoit tout avec sagesse, l'instruisit à fond de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, & qui pour cela est appelée physique. Cette étude lui donna une force & une élévation d'esprit extraordinaire; & au lieu des basses & timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame assurée, & d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Il fit usage de cette science dans la guerre même. Car dans le tems que la flotte des Athéniens se préparoit à partir pour aller

a C'est pour cela qu'Anaxagore fut surnommé l'Intellectuel, c'est-à-dire, Intelligent.

contre le Péloponnèse, une éclipse de soleil étant survenue, & voyant le pilote de la galère qu'il montoit tout effraïé par cette subite obscurité, il lui jetta son manteau sur les yeux, & lui fit entendre qu'une pareille cause l'empêchoit de voir le soleil. Il s'étoit aussi fort exercé dans l'éloquence, qu'il regardoit comme un instrument nécessaire à quiconque vouloit conduire & manier le peuple.

^a Les poètes disoient de lui qu'il foudroioit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Grèce en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole. Il n'étoit pas moins prudent & réservé dans ses discours, que fort & véhément; & l'on remarque qu'il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échapât aucune expression qui ne fût propre à son sujet. Eupolis disoit de lui que la déesse de la persuasion résidoit sur ses lèvres: & comme un jour on demandoit à * Thucydide, son adversaire & son rival, qui de lui ou de Périclès lutoit le mieux: Quand je l'ai renversé par terre en

* Ce n'est pas l'historien.

^a Ab Aristophane poeta | miscere Graciam diuus
fulgurare, tonare, | est. Orat. n. 29.

lutant, répliqua-t-il, il assure le contraire avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistans, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé.

*Plut. in vit.
Cim.*

Tel étoit l'adversaire avec qui Cimon fut obligé d'en venir souvent aux mains au retour de ses glorieuses campagnes. Mais comme Périclès, par ses manières flateuses & par la force de son éloquence, s'étoit rendu maître du peuple, il l'emporta enfin sur Cimon, & le fit condamner à l'exil par l'Ostracisme. Au bout de cinq ans, il en fut rappelé à cause du mauvais état des affaires d'Athènes par rapport aux Lacédémoniens : & Périclès, sacrifiant sa jalousie au bien public, ne rougit point d'écrire & de porter lui-même le décret du rappel de son adversaire. Dès qu'il fut revenu, il rétablit la paix, & réconcilia les deux peuples. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par l'heureux succès de tant de victoires, l'envie & l'occasion d'attaquer leurs voisins & leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même tems & à enrichir ses citoiens.

Il mit donc en mer une flotte de deux cens vaisseaux. Il en envoya soixante contre l'Egypte, & alla avec le reste contre l'île de Chypre. Il battit la flotte ennemie ; & dans le tems qu'il médisoit la perte entière de l'Empire des Perses, il fut blessé au siège d'une ville qu'il attaquoit en Chypre, & mourut de sa blessure. Il avoit sagement averti les Athéniens de se retirer en bon ordre en cachant sa mort : ce qui fut exécuté, & ils retournèrent chez eux en toute sûreté sous la conduite encore & sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours. Depuis ce tems-là les Grecs ne firent plus rien de considérable contre les Barbares : la division se mit parmi eux : ils donnèrent à l'ennemi commun le tems de respirer, & ils se détruisirent eux-mêmes par leurs propres forces.

Cimon fut généralement regretté, *Ibid.* & la suite fit encore mieux connoître quelle perte la Grèce avoit faite en sa personne. Il étoit riche & opulent : mais, dit a Plutarque, en citant les propres paroles de Gorgias, il possé-

a Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ [το, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῶν.
 χρεῖματα χρῆσθαι μὲν ὡς χρῆ-

*Cornel. Nep.
& Plut. in vi-
ta Cim.*

doit de grands biens pour en user, & il en usoit pour se faire aimer & honorer. L'Histoire raconte de lui au sujet de sa libéralité des choses, qui à peine nous paroissent croiables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Il vouloit que ses vergers & ses jardins fussent ouverts en tout tems aux citoyens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table servie frugalement, mais où il y avoit à manger pour beaucoup de personnes; & tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient reçus. Il se faisoit toujours suivre de quelques domestiques, qui avoient ordre de glisser secrètement quelque pièce d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, & de donner des habits à ceux qui en manquoient. Souvent aussi il pourvut à la sépulture de ceux qui étoient morts sans avoir de quoi se faire inhumer. Et il ne faisoit point tout cela pour se rendre puissant parmi le peuple, & pour acheter ses suffrages: car nous avons déjà remarqué qu'il s'étoit déclaré pour la faction contraire, c'est-à-dire des riches & des nobles. Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce ca-

raclère ait été si fort honoré pendant sa vie, & si regretté après sa mort.

Depuis ce tems-là, & sur-tout après que Thucydide beau-père de Cimon eut été banni par l'Ostracisme, personne ne balançant plus l'autorité de Périclès, il eut un souverain pouvoir à Athènes, disposant seul des finances, des troupes, des vaisseaux, & du manie-ment de toutes les affaires publiques. Il commença alors à changer de conduite, ne cédant plus, comme auparavant, aux caprices & aux fantaisies du peuple, mais substituant aux manières trop molles & trop complaisantes qu'il avoit eues jusques-là, un gouvernement plus ferme & plus indépendant, sans pourtant se départir jamais en rien de la droite raison, & de l'amour du bien public. Il engageoit souvent par remontrances & par raisons le peuple à faire volontai-rement ce qu'il proposoit : mais quel-quefois aussi par une salutaire con-strainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le meilleur ; imitant en cela la conduite d'un sage médecin, qui dans le cours d'une longue maladie, accorde de tems en tems quelque chose au goût du malade, mais sou-

vent ordonne des remèdes qui le travaillent & le tourmentent pour le guérir. Se trouvant donc chargé seul du gouvernement d'une populace devenue extrêmement fière, comme il avoit une grande habileté & une dextérité merveilleuse à manier les esprits, il emploioit selon les différentes conjonctures tantôt la crainte pour réprimer la fierté que lui inspiroient les-heureux succès, tantôt l'espérance pour ranimer son courage abbatu par l'adversité; montrant que la Rhétorique, comme dit Platon, n'est autre chose que l'art de manier & de maitriser les esprits & les cœurs, & que le plus sûr moyen pour y réussir est de savoir faire usage des passions soit douces, soit violentes, dont le succès est presque toujours inmanquable.

Ce qui donnoit un si grand crédit à Périclès parmi le peuple, n'étoit pas seulement la force victorieuse de son éloquence, mais la grande idée qu'on avoit de son mérite, de sa prudence, de son habileté dans les affaires, & surtout de son desintéressement: car il étoit regardé^a comme un homme

^a Αὐτὸν ἀπὸ τῆς περιστάσεως γινώσκοντες, ὅτι χρημᾶτα οὐκ ἐχρῆσται.

incapable de se laisser corrompre par des présens, & gouverner par l'avarice. En effet, s'étant vû lontems seul maître de la République, aiant porté la grandeur d'Athènes au plus haut point où elle pût arriver, & amassé dans la ville des trésors immenses, il n'augmenta pas d'une seule dragme le bien que son pere lui avoit laissé. Il gouverna toujours son patrimoine avec économie, se faisant rendre un compte exact de l'emploi de ses revenus, & retranchant toute dépense folle & superflue, ce qui déplut beaucoup à sa femme & à ses enfans, qui auroient voulu plus d'éclat & de magnificence : mais il préféra à cette vaine & frivole gloire, à la solide joie d'aider un grand nombre de pauvres citoyens.

Il n'étoit pas moins bon Capitaine, qu'excellent politique. Les troupes avoient une pleine confiance en lui, & le suivoient avec une entière assurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hazarder un combat sans être presque assuré du succès, & de ménager le sang des citoyens. Il avoit coutume de dire que s'il ne te-

noit qu'à lui, ils seroient immortels : que les arbres coupés & abbatus revenoient en peu de tems, mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire, qui n'auroit été l'effet que d'une heureuse témérité, lui paroissoit peu digne de louange, quoique souvent elle fût fort admirée. Fortement attaché à cette maxime, il la suivit toujours avec une constance que rien ne put jamais ébranler, ce qui parut sur tout lorsque les Lacédémoniens firent une irruption dans l'Attique. Semblable, dit Plutarque, à un Pilote, qui après avoir donné ordre à tout dans une tempête, méprise les prières & les larmes de l'équipage ; Périclès, aiant pris de sages mesures pour la sûreté de sa patrie, & étant résolu de ne point sortir de la ville pour aller à la rencontre des ennemis, ^a demeura ferme & inébranlable dans sa résolution, quoique plusieurs de ses amis le conjurassent par les prières les plus pressantes ; que ses ennemis cherchassent à le troubler par leurs menaces & leurs accusations ; que la plupart le décriassent par

^a Ἐχρητο τοῖς αὐτῇ λόγοις | καταβέβηκεν ὁ δυσχεραίνων
 μαις, βραχία φροντίζων τῶν | τῶν,

des chansons & des railleries, comme un homme sans cœur, & un traître qui livroit sa patrie aux ennemis. Cette constance & cette grandeur d'ame est une qualité bien nécessaire pour quiconque est chargé du gouvernement des affaires.

Aussi toutes les expéditions militaires de Périclès, & elles furent en grand nombre, réussirent toujours parfaitement, & lui acquirent à juste titre la réputation d'un Général consommé dans l'art de la guerre.

Il ne s'en laissa pas éblouir, & ne suivit pas l'ardeur aveugle du peuple, qui enflé par tant d'heureux succès, & fier de sa puissance qui s'accroissoit de jour en jour méditoit de nouvelles conquêtes, formoit de grands projets, songeoit de nouveau à attaquer l'Egypte, & à se soumettre les provinces maritimes de l'Empire des Perses. Plusieurs même dès-lors commençoient à jeter les yeux sur la Sicile, & à se livrer au malheureux & fatal desir d'y envoyer une flotte: desir qu'Alciade ralluma bientôt après, & qui causa la perte entière d'Athènes. Périclès employoit tout son crédit & toute sa sagesse à réprimer ces fougueu-

les faillies , & cette avidité inquiète. Il vouloit qu'on se bornât à conserver & à assurer les anciennes conquêtes , estimant que c'étoit beaucoup faire que de contenir & d'arrêter les Lacédémoniens , qui regardoient d'un œil jaloux la grandeur & la puissance d'Athènes.

Cette grandeur n'éclatoit pas seulement au dehors par les victoires remportées sur les ennemis , mais brilloit encore plus au dedans par la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont Périclès avoit orné & embelli la ville , qui jettoit les étrangers dans l'admiration & le ravissement , & leur donnoit une grande idée de la puissance des Athéniens.

C'est une chose étonnante de voir en combien peu de tems furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture , de sculpture , de gravure , de peinture , & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promptitude n'ont point une grace solide & durable , ni l'exactitude régulière d'une beauté parfaite. Il n'y a que la longueur du
tems,

tems, jointe à l'affiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver, & de les faire triompher des siècles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, & qui ont pourtant duré si longtemps. Car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoit déjà son antique : & aujourd'hui encore, dit Plutarque plus de cinq cens ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venoient que de sortir des mains de l'ouvrier; tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que le tems n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant & une ame exemte de vieillesse étoit répandue dans tous ces ouvrages.

Phidias, ce célèbre Sculpteur, préféroit à tout le travail, & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue d'or & d'ivoire de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connoisseurs. Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur & une émulation incroyable. Tous s'efforçoient à l'envi de se surpasser les uns les autres, &

d'immortaliser leur nom par des chefs-d'œuvres de l'art.

Ce qui faisoit l'admiration de toute la terre, excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessoient de crier dans les assemblées que le peuple se deshonorait en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grèce, qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en dépôt : que les Alliés ne pouvoient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voyant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre étoient employés par les Athéniens à dorer & à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, & à élever des temples qui coutoient des millions.

Périclès au contraire remontoit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs Alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu : que c'étoit assez qu'ils les défendissent, & qu'ils éloignassent les Barbares, pendant que de leur côté ils ne fournissoient ni soldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais sont à ceux

qui les ont reçues , pourvû qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus , & pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutoit que la ville étant suffisamment pourvûe de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, il étoit convenable d'emploier le reste de ses richesses à des ouvrages, qui étant achevés produiroient une gloire immortelle ; & qui, dans le tems qu'on y travailloit , répandoient par tout l'abondance , & faisoient subsister un grand nombre de citoiens. Un jour même , comme les plaintes s'échauffoient , il s'offrit de prendre tous les frais sur lui , pourvû que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avoit fait cette dépense. A ces paroles le peuple , soit qu'il admirât sa magnanimité , ou que piqué d'émulation il ne voulût pas lui céder cette gloire , s'écria qu'il pouvoit prendre au Trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Les ennemis de Périclès , n'osant pas encore l'attaquer directement , firent appeller en jugement devant le peuple les personnes qui lui étoient les plus attachées : Phidias , Aspasia , Anaxagore. Périclès , qui connoissoit

la légéreté & l'inconstance des Athéniens , craignit de succomber enfin aux complots & aux efforts de ses envieux. Pour conjurer donc cet orage, il alluma la guerre du Péloponnèse qui depuis lontems se préparoit , persuadé que par ce moien il dissiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui , & qu'il appaiseroit l'envie , parce que dans un danger si pressant la ville ne manqueroit jamais de se jeter entre ses bras , & de s'abandonner à sa conduite , à cause de sa puissance & de sa grande réputation.

R E F L E X I O N S.

J'EN FERAI trois. La première regardera le caractère de ceux dont il a été parlé dans ce morceau d'histoire : la seconde sera sur l'Ostracisme : & dans la dernière je dirai quelque chose de l'émulation qui régnoit dans la Grèce , & surtout à Athènes , par rapport aux beaux Arts.

I. CARACTERES *de Thémistocle ,
d'Aristide , de Cimon , & de Périclès.*

ON NE DOIT point , ce me semble , passer ce morceau d'Histoire , sans demander aux jeunes gens lequel de ces quatre illustres Chefs ils trouvent le plus estimable , & quelles sont leurs qualités bonnes ou mauvaises qui ont fait plus d'impression sur eux , & sans leur faire remarquer les principaux traits qui caractérisent ces grands hommes.

IL Y A dans THEMISTOCLE quelque chose qui frappe extrêmement , & la seule bataille de Salamine dont il eut tout l'honneur , lui donne droit de disputer de la gloire avec les plus grands hommes. Il y fit paroître un courage invincible , une connoissance parfaite de l'art militaire , une grandeur d'ame extraordinaire , accompagnées d'une sagesse & d'une modération qui en relevent beaucoup le mérite : comme on le vit surtout lorsque pour le bien commun il porta les Athéniens à céder le commandement général de la flotte à ceux de Lacédémone , & lorsque lui-même souffrit avec une patience & un sang

froid qui étoient au dessus de son âge le traitement injurieux d'Eurybiade.

Ce qu'il y a de plus admirable dans Thémistocle, & qui forme son principal caractère, c'est une pénétration & une présence d'esprit, à qui rien *Corn. Nep. Pint.* n'échappoit. Après une courte & rapide délibération, il prenoit sur le champ le meilleur parti. Il avoit une extrême habileté pour discerner dans l'occasion ce qui étoit le plus convenable; & il prévoioit par des conjectures presque sûres ce qui devoit arriver. Le dessein qu'il forma & qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vûes, pénétrant dans l'avenir, & saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athènes, ne possédant qu'un territoire stérile & peu étendu, n'avoit que ce seul moien pour s'enrichir & s'aggrandir, & pour se rendre nécessaire aux Alliés, & formidable aux ennemis. On peut regarder ce projet comme la source & la cause de tous les grands événemens qui rendirent dans la suite la république d'Athènes si florissante.

Mais il faut avouer que le dessein

noir & perfide que Thémistocle proposa, de bruler en pleine paix la flotte des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens, oblige de rabattre infiniment de l'idée qu'on a de lui : car, comme nous l'avons souvent observé, c'est le cœur, c'est-à-dire la probité & la droiture, qui décide du vrai mérite. Et c'est ainsi que le peuple d'Athènes en jugea. Je ne sai si dans toute l'Histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne sont point des Philosophes, à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de sublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête. C'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très importante pour le bien de l'Etat, & qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice.

Les grandes qualités de Thémistocle furent aussi beaucoup ternies par un desir de gloire excessif, & par une ambition démesurée, qu'il ne put jamais contenir dans de justes bornes,

qui le rendit ennemi de tout mérite qui pouvoit disputer de la gloire avec lui, qui le porta à faire exiler Aristide, & qui lui fit terminer ses jours d'une manière peu honorable dans un pays étranger, & parmi les ennemis de sa patrie.

PÉRICLÈS, lorsqu'il fut chargé du maniement des affaires publiques, trouva sa ville dans le plus haut point de grandeur où elle eût jamais été, & dans la fleur de sa puissance, au lieu que ceux qui l'avoient précédé l'avoient rendu telle. Si cela diminue quelque chose de sa gloire, en ce qu'il n'eut qu'à maintenir ce que d'autres avoient établi; on peut dire aussi d'un autre côté que cela l'augmente, par la difficulté qu'il y a de maîtriser & de contenir dans le devoir des citoyens fiers, & devenus presque intraitables par la prospérité.

Il se maintint à la tête des affaires & dans un pouvoir presque absolu, non peu de tems, & par une faveur de peu de durée, mais pendant l'espace de quarante ans, quoiqu'il eût à se soutenir contre un grand nombre d'illustres adversaires; ce qui est pres-

que sans exemple. Rien ne fait sentir plus vivement l'étendue, la supériorité, la force de son génie, la solidité de sa vertu, la variété de ses talens, que ce seul fait, surtout dans une démocratie si jalouse, si remuante, & si remplie de mérite. Plutarque semble en montrer la cause & faire son caractère en un mot, lorsqu'il dit que Périclès, aussi-bien que Fabius, se rendit très utile à sa patrie par sa douceur, par sa justice, & par la force & la patience qu'il eut de souffrir les imprudences & les injustices de ses collègues & de ses citoyens. Ses ennemis, qui pendant sa vie avoient été blessés de l'excessif crédit qu'il s'étoit acquis, furent obligés, après sa mort, à de convenir que jamais homme n'avoit mieux su tempérer la force du commandement par la modération, ni relever la bonté & la douceur de son caractère par une majestueuse gravité; & sa puissance, qui avoit excité l'envie contre lui, & à qui l'on donnoit le nom odieux de tyrannie, parut alors avoir été la plus sûre défense & le plus fort rempart de l'Etat, tant il se glissa

a. Αἰωμολόγηται τὸ μετρίως ἢ πραΐτητι, μὴ οὕτως τρόπῳ
τιμῇ ἢ οὐκ ἔστι, ὅτι σημειώσεται

depuis dans le gouvernement de méchanceté & de corruption , qui n'avoient osé éclater pendant sa vie, ou qu'il avoit toujours contenues en les tenant foibles & basses , & en les empêchant de croître & de monter à un excès sans remède , par la licence & par l'impunité.

Périclès , par la force de son éloquence, & par l'ascendant qu'il avoit pris sur les esprits , déconcerta plusieurs fois les projets du peuple qui ne respiroit que la guerre. Il rendit par là un grand service à sa patrie ; & il lui auroit épargné bien des malheurs, s'il avoit jusqu'à la fin tenu la même conduite. Il avoit de bonnes vûes en dominant , mais il vouloit dominer seul ; & c'est ce qui le porta à faire exiler les meilleurs sujets , & les plus capables de servir la République , parce qu'ils balançoient son autorité. Enfin craignant pour lui-même un pareil sort , & sentant que son crédit diminuoit tous les jours , pour se mettre en sûreté il alluma une guerre , dont les suites furent très funestes à sa patrie.

On vante beaucoup les ouvrages magnifiques dont il embellit Athènes :

mais je ne fai si c'est à juste titre. Etoit-il donc raisonnable d'employer en bâtimens superflus , & en vaines décorations des sommes * immenses , qui étoient destinées pour le fond de la guerre ; & n'auroit-il pas mieux valu soulager les Alliés d'une partie des contributions , qui sous le gouvernement de Périclès furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant ?

CIMON s'appliqua aussi à orner la ville. Mais , outre que l'argent qu'il employa faisoit partie du butin qu'il avoit pris sur les ennemis , & n'étoit point le plus pur sang & la substance des peuples ; la dépense fut très médiocre , & il ne s'attacha qu'à des ouvrages , ou absolument nécessaires , comme étoient le port , les murailles , & les fortifications de la ville ; ou d'une grande commodité pour les citoyens , telles qu'étoient les galeries & les promenades publiques , les grandes places de la ville , les lieux d'exercice , comme l'Académie , séjour ordinaire des beaux esprits , & retraite célèbre des Philosophes. Ce fut par-

* Elles montoient à plus de dix millions.

ticulièrement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus commode & plus agréable; & par cette légère dépense il donna occasion à ces entretiens savans, véritablement dignes d'hommes libres, & qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athènes dans tous les siècles.

Il avoit amassé de grands biens, mais il en faisoit un usage capable de faire rougir des chrétiens, donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontroit, faisant distribuer des habits à ceux qui en manquoient, invitant à manger chez lui ceux des bourgeois d'Athènes qui étoient dans le besoin. Quelle comparaison, dit Plutarque, entre la table de Cimon, simple, frugale, populaire, & qui avec une dépense médiocre nourrissoit tous les jours un grand nombre de citoyens; & celle de Luculle, magnifiquement servie, plus digne d'un Satrape Persan que d'un citoyen Romain, & destinée à satisfaire à grands frais la sensualité de quelques débauchés de profession, dont tout le mérite étoit de savoir goûter les morceaux friands, & sans doute de bien louer le maître de la maison!

Cimon égala par ses expéditions militaires, la gloire des plus grands Capitaines grecs ; car aucun avant lui n'avoit porté si loin les armes & ses conquêtes : & il joignit à la bravoure & au courage des autres, une prudence & une modération, qui ne furent pas moins utiles à la patrie.

Sa jeunesse ne fut pas sans reproche : mais tout le reste de sa vie en couvrit & en effaça parfaitement les fautes : & où trouve-t-on une vertu sans tache ?

S'IL POUVOIT y en avoir quelqu'une parmi les payens, ce seroit celle d'ARISTIDE. Une grandeur d'ame extraordinaire le rendoit supérieur à toutes les passions. Intérêt, plaisir, ambition, ressentiment, jalousie ; l'amour de la vertu & de la patrie étouffoit en lui tous ces sentimens. C'étoit l'homme de la République. Pourvû qu'elle fût bien servie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenoit le sien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Il eut part à toutes les grandes victoires que la Grèce remporta de son tems, mais sans s'en élever. Il ne songeoit point à

dominer dans Athènes , mais à rendre Athènes dominante : & il en vint à bout, non, comme on l'a déjà remarqué , en équipant de grosses flottes , ou en mettant sur pié de nombreuses armées , mais en rendant aimable aux Alliés le gouvernement des Athéniens par sa douceur, sa bonté, son humanité, sa justice. Le desintéressement qu'il fit paroître dans le maniement des deniers publics , & l'amour de la pauvreté, porté, si on osoit le dire, presque jusqu'à l'excès, sont des vertus tellement au dessus de notre siècle, qu'à peine pouvons-nous les croire. En un mot, & c'est par où l'on peut juger de la solide grandeur d'Aristide, si Athènes avoit toujours eu des Chefs qui lui eussent ressemblé, maîtresse de la Grèce, & contente d'en faire le bonheur & d'y maintenir la paix, elle auroit été en même tems la terreur des ennemis, l'amour des Alliés, & l'admiration de tout l'univers.

Thémistocle ne faisoit point difficulté d'employer les ruses & les fines- ses pour arriver à ses fins, & ne mon- troit pas beaucoup de fermeté ni de constance dans ses entreprises. Mais

pour Aristide, il étoit ferme & constant dans sa conduite & dans ses principes, inébranlable dans tout ce qui lui paroissoit juste, & incapable d'user du moindre mensonge & de la moindre ombre de flatterie, de déguisement, & de fraude, non pas même par manière de jeu.

Plut.

Il avoit une maxime bien importante pour ceux qui veulent entrer dans les charges publiques, & dans le maniement des affaires, & qui souvent ne comptent que sur leurs patrons & sur l'intrigue. Cette maxime étoit, que le véritable citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister tout son crédit à faire & à conseiller en tout & par tout ce qui étoit honnête & juste. Il parloit ainsi, parce qu'il voioit que le grand crédit des amis portoit la plupart de ceux qui étoient en place à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices.

Rien n'est plus admirable ni plus au dessus de notre siècle, au dessus de nos mœurs & de notre manière d'agir & de penser, que ce que fit Aristide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour entre dix Généraux Athéniens, Ari-

stide fut le premier à céder le commandement à Miltiade comme au plus habile, & engagea ses Collègues à faire de même, en leur montrant qu'il n'est point honteux, mais grand & salutaire, de céder & de se soumettre à ceux qui ont un mérite supérieur. Et par cette réunion de toute l'autorité en un seul Chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire sur les Perses.

IL Y A une qualité infiniment rare, qui convient aux quatre grands hommes dont je viens de parler, & qui mérite bien qu'un maître y insiste avec soin, & la fasse remarquer à ses disciples : c'est la facilité avec laquelle ils sacrifient au bien de la patrie leurs querelles particulières. Leur haine n'a rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains. Le salut de l'Etat les réconcilie, sans qu'ils gardent de jalousie ni de rancune : & bien loin de traverser secrètement son ancien rival, chacun concourt avec zèle au succès de ses entreprises, & à sa gloire.

Ce trait, ce caractère, est ce que l'Histoire nous montre de plus grand, de plus difficile, de plus au dessus de :

l'homme, & je puis le dire, de plus important & de plus nécessaire pour ceux qui occupent les grandes places; en qui il n'est que trop ordinaire de voir une petitesse d'esprit, qu'il leur plait d'appeller grandeur & noblesse, qui les rend pointilleux, délicats & jaloux sur ce qui regarde le commandement, incompatibles avec leurs Collègues, uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout, toujours prêts à sacrifier les intérêts publics à leur intérêt particulier, & à laisser faire des fautes à leurs rivaux pour en profiter.

On voit une conduite toute contraire dans ceux dont j'examine ici le caractère.

Thémistocle, peu de tems avant la bataille de Salamine, sentant que les Athéniens regrettoient Aristide, & desiroient sa présence, n'hésita point, quoiqu'il fût le principal auteur de son exil, à le rappeler par un Décret commun à tous les bannis, qui leur permettoit de revenir dans leur patrie pour l'aider de leurs bons conseils, & la défendre par leur courage.

Aristide ainsi rappelé, vint quel-
 que tems après trouver Thémistocle
 dans sa tente, pour lui donner un avis

Herod. lib. 8.

Plut. in vit.

Themist.

Arist.

important , d'où dépendoit le succès de la guerre , & le salut de la Grèce. Le discours qu'il lui tint , méritoit d'être gravé en caractères d'or. » Thémistocle , lui dit-il , si nous sommes » sages , nous renoncerons désormais » à cette vaine & puerile dissension » qui nous a agités jusqu'ici ; & par » une plus noble & plus salutaire émulation nous combattons à l'envi à » qui servira mieux la patrie , vous » en commandant & en faisant le » devoir d'un bon & sage Capitaine , » & moi en vous obéissant , & en vous » aidant de ma personne & de mes » conseils. « Il lui communiqua ensuite ce qu'il jugeoit nécessaire dans la conjoncture présente. Thémistocle , étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame , & d'une si noble franchise , eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival , & ne rougissant point d'en faire l'aveu , promit bien d'imiter sa générosité , & même , s'il se pouvoit , de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Toutes ces protestations ne se terminèrent point à de vains complimens , mais elles furent soutenues par des efforts constants : & Plutarque observe

que pendant tout le tems du commandement de Thémistocle, ^a Aristide l'aida en toute occasion de ses conseils & de son crédit, travaillant avec joie à la gloire de son plus grand ennemi par le motif du bien public. Et lorsque dans la suite la disgrâce de Thémistocle lui eut donné une belle occasion de se venger, ^b au lieu de se ressentir des mauvais traitemens qu'il en avoit reçus, il refusa constamment de se joindre à ses ennemis, aussi éloigné de jouir avec une secrète joie de l'infortune de son adversaire, qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ses heureux succès.

L'Histoire a-t-elle rien de plus achevé en tout genre, que ce que nous venons de rapporter ? & trouve-t-on même ailleurs quelque chose qu'on puisse comparer à cette noble & généreuse conduite d'Aristide ? ^c On admire avec raison, comme un des plus beaux

^a Πάντα συνέπραττε ἢ συμβάλλειν, ὁδωφόρον ἐπὶ σωτηρίᾳ κοινῇ ποίῳ τὸν ἔχθιστον.

Plur. in vit. Arist.

^b Οἱ ἐμνησκάκουν . . . ἔδ' ἀπλάουσιν ἔχθρου δυσχερεῖς, ὥσπερ ἔδ' ἐνήμερεσι πρότερον ἰφθίμοι.

^c Nec Agricola unquam

in suam famam gestis exultavit : ad auctorem & ducem, ut minister, fortunam referebat. Ita virtute in obsequendo, verecundia in prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat. *Tacit. in vit. Agric. cap. 8.*

traits de la vie d'Agricola, de ce qu'il employa tous ses talens & tous ses soins pour augmenter la gloire de ses Généraux : ici c'est pour augmenter celle de son plus grand ennemi. Quelle supériorité de mérite !

On a encore un grand exemple de la vertu dont je parle, dans Cimon, qui étant actuellement banni par l'Ostracisme, vint néanmoins se placer à son rang dans sa Tribu pour combattre contre les Lacédémoniens, qui avoient toujours été jusqu'à ce tems de ses amis, & avec qui on l'accusoit d'avoir des intelligences secrètes. Mais, sur l'ordre que ses ennemis tirèrent du Conseil public pour lui défendre de se trouver à la bataille, il se retira en conjurant ses amis de prouver son innocence & la leur par des effets. Ils prirent l'armure de Cimon, la placèrent dans le poste qu'il devoit occuper, & combattirent avec tant de valeur qu'ils se firent presque tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Les Athéniens aiant perdu une grande bataille, rappellèrent Cimon : & ce fut, comme on l'a déjà remar-

qué, Périclès lui-même qui dressa & proposa le Décret de son rappel, quoiqu'il eût auparavant contribué plus que tout autre à le faire bannir. Sur quoi Plutarque fait une très belle réflexion, & qui confirme tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Périclès, dit-il, employa tout son crédit pour faire revenir son rival : » tant les querelles mêmes des citoyens étoient tempérées, » par le motif de l'utilité publique, » & leurs animosités toujours prêtes à » s'appaiser dès que le bien de l'Etat » le demandoit ; & tant l'ambition, qui » est la plus vive & la plus forte des » passions, cédoit & se conformoit aux » besoins & aux intérêts de la patrie. « Cimon après son retour, sans se faire prier, sans se plaindre ni faire l'important, & sans chercher à faire durer une guerre qui le rendoit nécessaire à sa patrie, lui rendit promptement le service qu'on attendoit de lui, & lui procura sans délai la paix dont elle avoit besoin.

Mais rien ne découvre plus clairement le fond du cœur de Périclès, sa douceur, son éloignement de toute haine & de toute vengeance, qu'une parole qu'il dit peu avant sa mort, Ses

amis , qui ne croioient pas être entendus du malade , louant entr'eux son gouvernement & ses neuf trophées , il les interrompit en leur disant , qu'il s'étonnoit qu'ils s'arrêtassent à des choses qui dépendoient beaucoup de la fortune , & qui lui étoient communes avec beaucoup d'autres Généraux ; & qu'ils passassent sous silence ce qui étoit le plus beau & le plus grand , de n'avoir jamais fait porter le deuil à aucun Athénien.

Les différens traits que j'ai rapportés jusqu'ici en parlant des quatre grands hommes qui ont le plus illustré la république d'Athènes , peuvent être , ce me semble , d'une grande utilité , non seulement pour les jeunes gens qui doivent occuper des places considérables dans l'État , mais pour toutes sortes de personnes de quelque condition qu'elles soient. Car ils nous montrent quelle petitesse d'esprit & quelle bassesse il y a à être envieux & jaloux de la vertu & de la réputation des autres ; & au contraire combien il y a de noblesse & de grandeur d'ame à estimer , à aimer , à faire valoir le mérite de ses égaux , de ses collègues , de ses concurrens , & même

L'HISTOIRE PROFANE. 407
me de ses ennemis, si l'on en a. Tous
ces traits d'histoire doivent faire d'au-
tant plus d'impression sur les esprits,
que ce ne sont point des leçons spé-
culatives de philosophes, mais des de-
voirs réduits en pratique.

2. DE L'OSTRACISME.

L'OSTRACISME, chez les Athé-
niens, étoit un jugement par lequel on
condannoit un homme à une sorte d'exil
qui duroit dix ans, à moins que le
peuple n'en abrégât le tems. Il faloit
qu'il y eût au moins six mille citoyens
qui condamnassent à cette peine. Ils
donnoient leur suffrage en écrivant le
nom du particulier sur une coquille,
appelée en grec *ὀστράκον*, d'où est venu
le nom d'Ostracisme. Cette sorte de
bannissement n'étoit point une puni-
tion ordonnée pour aucun crime, ni
une peine infamante, & * c'étoient
les plus illustres citoyens, & souvent
même les plus gens de bien, qui y
étoient exposés. Je ne prétens point
me rendre ici l'Avocat ou l'Apologi-
ste de l'Ostracisme, qui pouvant être
considéré sous différentes faces, peut
aussi partager les esprits sur le juge-
ment qu'on en doit porter. Comme

* Miltiade. Cimon. Aristide. Thémistocle, &c.

cette loi sembloit n'attaquer que la vertu , & n'en vouloir qu'au mérite , il n'est pas étonnant , qu'à la regarder seulement de ce côté-là , elle paroisse extrêmement odieuse , & qu'elle révolte tout esprit raisonnable. C'est ce qui a porté Valère Maxime à taxer de folie & d'extravagance publique cette coutume & cette loi , qui punissoit les plus grandes vertus comme on punit ailleurs les crimes , & qui paioit par l'exil les services rendus à l'État. *Quid*

Val. Max.
lib. 5. cap. 3.

obest quin publica dementia sit existimanda , summo consensu maximas virtutes quasi gravissima delicta punire , beneficiaque injuriis rependere ?

Sans donc vouloir justifier absolument l'Ostracisme , je demande qu'il me soit permis d'en approfondir les raisons , & d'en examiner les avantages. Car je ne puis m'imaginer qu'une République , aussi sage que celle d'Athènes , eût souffert si longtemps & même autorisé une coutume , qui n'auroit été fondée que sur l'injustice & sur la violence. Et ce qui me confirme dans cette opinion , c'est que quand on abrogea cette loi à Athènes , ce ne fut point à titre d'injustice ; mais parce qu'ayant eu lieu par raport à un citoyen méprisé
de

de toute la ville, (il se nommoit Hyperbolus , & vivoit du tems de Nicias & d'Alcibiade) ^a on crut que désormais l'Ostracisme , flétri & dégradé par cet exemple , deshonoreroit un honnête homme , & seroit injurieux à sa réputation.

^b Aussi voïons-nous que Cicéron ne condanne pas cette loi avec autant de sévérité que Valère Maxime , & qu'en plaidant pour Sextius que l'on vouloit faire bannir , quoiqu'il eût intérêt de décrier les bannissemens , il se contente de taxer les Athéniens de légèreté & de témérité. Plutarque s'en explique en plusieurs endroits d'une manière assez favorable , ou du moins qui n'est pas dure ni injurieuse , comme on le verra dans la suite. C'est ce qui me porteroit à croire que Valère Maxime a jugé de cette loi trop superficiellement , & qu'il s'est trop laissé fraper de quelques inconvéniens , sans approfondir ce

^a Εξ ὧν συνεγράμματα ὁ δῆμος ὡς κατεβρισμένον τὸ πρῶτον, καὶ περιπυλακισμένον, ἔπειτα παντὶ ὡς, κατέλυσιν.
Plut. in Arist.

^b Apud Athenienses, homines Græcos, longè à nostrorum hominum

gravitate disjunctos, non deerant qui remp contra populi temeritatem defenderent, cum omnes qui ita fecerant, è civitate expellerentur. *Pro Sext.* n. 141.

qu'elle pouvoit avoir d'avantageux.
Examinons donc quels pouvoient être
ces avantages.

1. C'étoit une barrière très utile
contre la tyrannie dans un Etat pure-
ment démocratique, dont la liberté,
qui en est l'ame & la loi souveraine,
ne pouvoit subsister que par l'égalité.
Il étoit difficile que le peuple ne prît
ombrage de la puissance des citoyens
qui s'élevoient au dessus des autres,
& ^a dont l'ambition, si naturelle au
cœur de l'homme, donnoit de justes
allarmes à une République extrême-
ment jalouse de son indépendance. Il
convenoit de prendre de loin des me-
sures pour les faire rentrer dans l'or-
dre, d'où leurs grands talens ou leurs
grands services sembloient les avoir
tirés. Ils ^b se souvenoient encore de la
tyrannie de Pisistrate & de ses enfans,
qui n'avoient été que de simples ci-
toiens comme les autres. Ils avoient
devant les yeux Ephèse, Thèbes,
Corinthe, Syracuse, & presque tou-

^a Τῇ συνάμει βασιτ, ἢ
πρὸς τοῦτοτα δημοκρατικῶν
ἀσυνμμετρίας. Plut. in vit.
Themist.

^b Athenienses, propter
Pisistrati tyrannidem,

quæ paucis annis antè
fuerat, omnium civium
suorum potentiam extin-
mescebant. Corn. Nep. in
Milt. cap. 8.

tes les villes grecques, dont des Tyrans s'étoient emparé dans le tems que leurs citoyens ne craignoient rien pour leur liberté. Et qui oseroit assurer que Thémistocle, Ephialte, l'ancien Démosthène, Alcibiade, & même Cimon & Périclès eussent refusé de régner à Athènes, s'ils avoient pu l'entreprendre, comme Pausanias & Lyfandre le tentèrent à Lacédémone, & tant d'autres dans leurs républiques; & comme César le fit à Rome?

2. Cette sorte de bannissement n'avoit rien de honteux & d'infamant. Ce n'étoit point, dit Plutarque, une punition de crime ou de malversation, mais une précaution jugée nécessaire contre un orgueil & une puissance qui devenoient à charge : c'étoit un remède doux & humain contre l'envie, à qui un trop grand mérite faisoit ombrage, & donnoit de violens soupçons : en un mot, c'étoit un moien sûr de mettre l'esprit du peuple en repos, sans se porter à aucune violence contre le banni. Car il conservoit la jouissance & la disposition de son bien : il possédoit tous les droits & tous les privilèges de citoyen, avec l'espérance d'être rétabli dans un tems fixe, qui pouvoit être abrégé

In vit. Arist.

par une infinité d'incidens. Ainsi on ne rompoit point par l'Ostracisme tous les liens qui attachoient l'exilé à sa patrie : on ne le pouffoit point au désespoir : on ne le forçoit pas à prendre des partis extrêmes. Aussi voyons-nous par l'événement que ni Aristide, ni Cimon, ni Thémistocle même, ni les autres, n'ont point pris des engagements contre leur patrie, & qu'au contraire ils ont toujours conservé pour elle beaucoup de fidélité & de zèle. Au lieu que les Romains, faute d'avoir une loi pareille, ont forcé Camille à faire des imprécations contre sa patrie, ont engagé Coriolan à prendre les armes contre elle, comme le fit aussi depuis Sertorius contre son inclination. On en venoit d'abord à faire déclarer un citoyen ennemi de l'Etat, comme César, Marc-Antoine, & plusieurs autres : après quoi il ne restoit plus de ressource que dans le désespoir, ni d'assurance pour sa propre conservation que dans les violences & les guerres ouvertes.

3. C'est aussi par cette loi que les Athéniens se sont préservés des guerres civiles, qui ont si fort troublé &

L'HISTOIRE PROFANE. 413
ébranlé la République Romaine. Avec
une semblable loi on n'en feroit pas
venu à assassiner les Gracques. On
se feroit peutêtre épargné la guerre
de Marius & de Sylla, celle de César &
de Pompée, & les funestes suites du
Triumvirat. Mais Rome n'ayant point
ce remède doux ^a & humain, com-
me parle Plutarque, propre à calmer,
à adoucir, à consoler l'envie; quand
les deux factions du Sénat & du Peu-
ple étoient un peu échauffées, il ne
restoit plus d'autre parti ni d'autre
issue, que de décider la querelle par
les armes & par la violence. Et c'est ce
qui a enfin attiré à Rome la perte de sa
liberté.

Peutêtre donc pourroit-on croire
qu'il ne faut pas juger de cette loi de
l'Ostracisme comme Valère-Maxime
& plusieurs autres, qui ne sont frappés
que de l'abus de la loi, sans examiner
à fond les véritables motifs de son
établissement & ses utilités; & sans
considérer qu'il n'y a point de si bonne
loi qui n'ait ses inconvéniens dans l'ap-
plication.

^a Παραμυθία φιλέθρμος ἡθόνε ἐ κοιμισμός.

3. EMULATION pour les arts & pour les sciences.

DIODORE de Sicile, dans la préface du douzième livre de ses histoires, fait une réflexion fort sensée sur les tems & sur les événemens dont je viens de parler. Il remarque que jamais la Grèce ne fut menacée d'un plus grand danger, que lorsque Xerxès, après s'être assujetti tous les Grecs Asiatiques, vint l'attaquer avec une armée formidable, qui sembloit devoir infailliblement lui faire subir le même sort. Cependant elle ne fut jamais plus glorieuse ni plus triomphante que depuis cette expédition de Xerxès, qui est à proprement parler l'époque où commence le beau tems de la Grèce, & qui fut en particulier pour Athènes l'occasion & la source de cette gloire qui a rendu son nom si célèbre. Pendant les cinquante années qui suivirent, on vit sortir du sein de cette ville une foule de grands hommes en tout genre, pour les arts, pour les sciences, pour la guerre, pour le gouvernement & la politique.

Pour me borner ici à ce qui regarde les beaux arts & les sciences, ce qui

les porta en si peu de tems à un si haut degré de perfection, furent les récompenses & les distinctions proposées à ceux qui y excelloient, qui allumèrent parmi les beaux esprits & les habiles ouvriers une émulation incroyable.

Cimon, au retour d'une glorieuse campagne, aiant rapporté à Athènes les os de Thésée, le peuple, pour conserver la mémoire de cet événement, établit une dispute entre les Poètes Tragiques, qui devint fort célèbre. Des Juges, tirés au sort, décidoient du mérite des pièces, & adjugeoient la couronne au vainqueur au milieu des louanges & des applaudissemens de toute l'assemblée. Dans celle-ci, l'Archonte voyant parmi les spectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, nomma pour Juges Cimon lui-même, & neuf autres Généraux. Sophocle, encore tout jeune, donna pour lors sa première pièce, & il l'emporta sur Eschyle, qui jusques-là avoit fait l'honneur du théâtre, & y avoit toujours primé sans contestation. Ce dernier ne put survivre à sa gloire. Il sortit d'Athènes, & se retira en Sicile, où bientôt après il mourut

de chagrin. Pour Sophocle, sa gloire alla toujours en croissant, & ne l'abandonna pas, même dans son extrême vieillesse. Ses enfans l'ayant appelé en jugement pour le faire interdire, sous prétexte que son esprit s'affoiblissoit de jour en jour; pour toute apologie il lut devant les Juges une pièce, intitulée *Œdipus Coloneus*, qu'il venoit tout récemment d'achever, & d'une commune voix il gagna son procès.

La gloire de remporter le prix dans ces disputes, où toutes sortes de personnes s'empressoient de produire des ouvrages d'esprit, étoit regardée comme un honneur si distingué, qu'elle faisoit même l'objet de l'ambition des Princes, comme l'histoire nous l'apprend des deux Denys de Syracuse.

*Lucian. in
Herodoto.*

Ce fut pour Hérodoté une journée bien glorieuse, & un plaisir bien flatteur, lorsque toute la Grèce assemblée aux Jeux Olympiques crut, en lui entendant faire la lecture de ses histoires, entendre les Muses mêmes parler par la bouche de cet Historien; ce qui fit qu'on donna aux neuf livres qui composent son ouvrage le nom des neuf Muses. Il en étoit de même.

des Orateurs & des Poètes qui y prononçoient en public leurs discours, & y lisoient leurs poésies. Quel éguillon de gloire n'excitoient point dans les esprits des applaudissemens reçus sous les yeux & par les acclamations de presque tous les peuples de la Grèce!

L'émulation n'étoit pas moindre parmi les habiles ouvriers, & ce fut par là que sous Périclès, dans un espace de tems assez court, tous les Arts furent portés à une souveraine perfection.

Ce fut lui qui bâtit l'Odeon, ou Théâtre de Musique, & qui fit le Décret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux & des combats de Musique à la fête des Panathénées; & aiant été élu juge & distributeur des prix, il ne crut pas se deshonorer en réglant & marquant dans un grand détail les loix & les conditions de ces sortes de disputes. *Plut. in vit. Pericl.*

A qui le nom de Phidias, & la réputation de ses ouvrages ne sont-ils point connus? Ce célèbre Sculpteur, infiniment plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, se hasarda, malgré l'extrême délicatesse qu'il connoissoit au peuple d'Athènes sur ce point, *Ibid.*

d'insérer son nom, ou du moins la ressemblance de son visage, dans une fameuse statue, ne croiant pas qu'il pût y avoir pour lui de plus précieuse récompense de son travail, que de partager avec son ouvrage une immortalité dont lui-même étoit l'auteur & la cause.

On fait avec quelle ardeur les Peintres entroient en lice l'un contre l'autre, & avec quelle vivacité ils se disputoient la palme. Leurs ouvrages étoient exposés en public, & des juges également habiles & incorruptibles adjugeoient la victoire à celui qui avoit le mieux réussi.

Parrhasius & Zeuxis disputèrent ainsi ensemble. Celui-ci avoit représenté dans un tableau des raisins qui étoient si ressemblans, que les oiseaux vinrent les béqueter. L'autre dans le sien avoit peint un rideau. Zeuxis, fier du puissant suffrage des oiseaux, le pressa comme en insultant de tirer le rideau afin qu'on vît son ouvrage. ^a Il connut bientôt son erreur, & céda la palme à son émule, avouant ingénument qu'il étoit vaincu, puisque,

^a Intellecto errore concessit palman ingenue pudore, quoniam ipse vo- | lucres fefellisset, Parrhasius autem se artificem. *Plin. lib. 35. cap. 10.*

s'il avoit trompé les oiseaux, Parrhasius l'avoit trompé lui-même tout maître en l'art qu'il étoit.

Ce que j'ai dit de l'ardeur qu'un seul homme excita à Athènes par rapport aux arts & aux sciences, nous montre combien l'émulation pourroit faire de bien dans un Etat, si elle étoit appliquée à des choses utiles au public, & si elle étoit retenue & renfermée dans de justes bornes. Quel honneur n'ont point fait à la Grèce les habiles ouvriers & les savans hommes qu'elle a produits en si grand nombre, & dont les ouvrages, supérieurs à l'injure des tems & à la malignité de l'envie, sont encore aujourd'hui regardés, & le seront toujours, comme la règle du bon goût, & le modèle de la perfection ! Des marques d'honneur, & de justes récompenses, attachées au mérite, piquent & réveillent l'industrie, animent les esprits, les tirent d'une espèce d'engourdissement & de léthargie, & remplissent en peu de tems un Roiaume d'hommes illustres en tout genre. Feu M. Colbert, Ministre d'Etat, avoit destiné par an quarante mille écus pour ceux qui se distingueroient dans

*M. Perrault,
& M. l'Abbé
Gallois.*

quelque genre que ce fût, ou dans les arts, ou dans les sciences; & il disoit souvent à des personnes de confiance qu'il avoit chargées du soin de lui faire connoître les habiles gens, que s'il y avoit dans le Roiaume quelque homme de mérite qui souffrît & fût dans le besoin, il en chargeoit leur conscience, & les en rendoit responsables. Ce ne sont point ces sortes de dépenses qui ruinent un Etat; & un Ministre, qui aime véritablement son Prince & sa patrie, ne peut guères mieux les servir qu'en leur procurant par d'assez modiques sommes des avantages si précieux, & une gloire si durable. Car, pour appliquer ici ce que dit Horace sur un autre sujet, quand il manque quelque chose aux gens de bien, on peut acheter des amis à bon prix.

*Horat. Epist.
12. lib. 2.*

Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid
deest.



TROISIÈME MORCEAU

tiré de l'histoire grecque.

Du gouvernement de Lacédémone.

IL N'Y A peut-être rien dans toute l'Histoire profane de plus attesté, ni en même tems de plus incroiable, que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, & la discipline que Lycurgue y avoit établie. Ce sage Législateur étoit fils de l'un des deux Rois qui commandoient ensemble à Sparte; & il lui eût été facile de monter sur le trône, après la mort de son frere aîné qui n'avoit point laissé d'enfant mâle. Mais il se crut obligé d'attendre les couches de la Reine sa belle-sœur, qui pour lors étoit grosse; & après l'heureux accouchement de cette Princesse, il se rendit lui-même le tuteur & le protecteur de l'enfant contre les attentats de sa propre mere, laquelle avant même que d'être accouchée, avoit offert de faire mourir son fils, si Lycurgue vouloit l'épouser.

Il conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone: &, pour être en état d'y établir de plus sages réglemens, il

jugea à propos de faire plusieurs voyages, afin de connoître par lui-même les différentes mœurs des peuples, & de consulter ce qu'il y avoit de personnes plus habiles & plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'Isle de Crète, dont les loix dures & austères étoient fort célèbres : il passa de là en Asie, où régnoit une conduite toute opposée : & enfin il se rendit en Egypte, le domicile des sciences, de la sagesse, & des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus desirer de ses citoyens ; & les Rois mêmes pressèrent son retour, sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir & dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques loix particulières ne produiroient pas un grand effet. Il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vûes ; & s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés, pour étonner & pour intimider ceux qui voudroient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeler à trois principaux établissemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

1^{er} E'TABLISSEMENT. *Sénat.*

DE TOUS les nouveaux établissemens de Lycurgue le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des Rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cause du salut de cet Etat. Car, au lieu qu'auparavant il étoit toujours chancelant, & qu'il panchoit tantôt vers la tyrannie par la violence des Rois, tantôt vers la Démocratie par le pouvoir trop absolu du Peuple : ce Sénat lui servit comme d'un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & assurée ; les vingt-huit * Sénateurs qui le composoient se rangeant du côté des Rois quand le Peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du Peuple quand les Rois vouloient porter trop loin leur autorité.

* Ce Conseil étoit composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois.

Lycurgue aiant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvèrent la puissance des Trente qui composoient le Sénat, encore trop forte & trop absolue: c'est pour-quoi ils lui donnèrent un frein en lui opposant l'autorité des Ephores * environ cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étoient au nombre de cinq, & ne demeuroient qu'un an en charge. Ils avoient droit de faire arrêter les Rois, & de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencèrent les Ephores. Sa femme lui aiant reproché qu'il laisseroit à ses enfans la Roiauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, il lui répondit: *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.*

II^e E'TABLISSEMENT. *Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.*

LE SECOND établissement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea absolument né-

* Ephore signifie Contrôleur, Inspecteur. — a Μετρω-μεν (métrōmen) χρόνους (chrónous).

cessaire pour établir dans la République la paix & le bon ordre. La plupart des habitans du pays étoient si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul ponce de terre, & tout le bien se trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe; & deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence & les excessives richesses; il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage, pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite.

Cela fut aussitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts qu'il distribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte qu'il distribua à autant de citoyens. On dit que quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voyage, traversant les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées, & voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il se tourna vers ceux qui l'accompagnoient, & leur dit en

riant: *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs freres qui viennent de faire leurs partages?*

Après les immeubles, il entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entr'eux toute sorte d'inégalité. Mais, voyant qu'ils le supporteroient avec plus de peine s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie en sapant l'avarice par les fondemens. Car premièrement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoie de fer, qu'il fit d'un si grand poids & d'un si bas prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix* mines, & une chambre entière pour la ferrer.

* Cinq cens
livres.

De plus, il chassa de Sparte tous les Arts inutiles & superflus: mais quand il ne les auroit pas chassés, la plupart seroient tombés d'eux-mêmes, & auroient disparu avec l'ancienne monnoie, parce que les artisans ne trouvoient pas à se défaire de leurs ouvrages, & que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui bien loin de l'estimer s'en mocquoient, & en faisoient des railleries.

III^e E'TABLISSEMENT. *Repas publics.*

LYCURGUE, voulant encore faire plus vivement la guerre à la mollesse & au luxe, & achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisième établissement : ce fut celui des repas. Pour en écarter toute somptuosité & toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la Loi, & il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Par cet établissement des repas communs, & par cette frugale simplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque sorte de nature aux richesses, ^a en les mettant hors d'état d'être désirées, d'être volées, & d'enrichir leurs possesseurs : car il n'y avoit plus aucun moien d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre & le riche mangeoient ensemble en même lieu ; & il n'étoit pas permis de venir se présenter aux

a. Τὸν πλεονέκτητον ἀστέλλον, μᾶλλον ἢ γαστέρε. *Plus de ventre que de nourriture.*

sales publiques , après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures , parce que tous les convives observoient avec grand soin celui qui ne buvoit & ne mangeoit point , & lui reprochoient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse , qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance ; & ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire un jeune homme , nommé Alcandre , creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple , indigné d'un tel outrage , remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue , qui fut bien s'en venger ; car , par les manières pleines de bonté & de douceur avec lesquelles il le traita , de violent & d'emporté qu'il étoit , il le rendit en assez peu de tems très modéré & très sage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes ; & pour y être reçu , il falloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boisseau de farine , huit mesures de vin , cinq livres de fromage , deux livres & demie de figues , &

quelque peu de leur monnoie pour l'appât & l'assaisonnement des vivres. On étoit obligé de se trouver au repas public; & lontems après, le Roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, aiant voulu s'en dispenser pour manger avec la Reine sa femme, fut réprimandé & puni.

Les enfans même se trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de sagesse & de tempérance. Là ils entendoient de graves discours sur le gouvernement, & ne voioient rien qui ne les instruisît. La conversation s'égaioit souvent par des railleries fines & spirituelles, mais qui n'étoient jamais basses ni choquantes; & dès qu'on s'apercevoit qu'elles faisoient peine à quelqu'un, on s'arrétoit tout court. On les accoutumoit aussi au secret; & quand un jeune homme entroit dans la sale, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte: *Rien de tout ce qui se dit ici, ne sort par là.*

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appelloient *la sauce noire*, & les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur servoit sur la ta-

ble. ^a Denys le Tyran s'étant fait * ap-
 préter un pareil mets par un cuisinier
 de Sparte, n'en jugea pas de même, &
 ce ragoût lui parut fort fade. Je ne
 m'en étonne pas, dit celui qui l'avoit
 préparé: l'assaisonnement y a manqué.
 Et quel assaisonnement, reprit le Ty-
 ran? La course, la sueur, la fatigue,
 la faim, la soif. Car c'est là, ajouta le
 Cuisinier, ce qui assaisonne à Sparte
 tous nos mets.

4. AUTRES ORDONNANCES.

LYCURGUE regardoit l'éducation des
 enfans comme la plus grande & la
 plus importante affaire d'un Législa-
 teur. Son grand principe étoit qu'ils
 appartenoiént encore plus à l'Etat qu'à
 leurs peres: & c'est pour cela qu'il ne
 laissa pas ceux-ci maîtres de les élever
 à leur gré, & qu'il voulut que le public
 s'emparât de leur éducation, afin de les

^a Ubi cum tyrannus co-
 navisset Dionysius, nega-
 vit se jure illo nigro,
 quod cœnæ caput erat,
 delectatum. Tum is, qui
 illa coxerat: Minime mi-
 rum, inquit; condimenta
 enim defuerunt. Quæ tan-
 dem, inquit ille? Labor
 in venatu, sudor, cursus
 ab Eurota, fames, sitis.

His enim rebus Lacedæ-
 moniorum epulæ con-
 diuntur. *T. scul. s. n. 98.*

* *Srobée & Plutarque ra-*
content ainsi ce fait; ce qui
est plus vraisemblable: car
il ne paroît pas que Denys
ait jamais fait le voyage de
Sparte comme Cicéron le
suppose.

former sur des principes constans & uniformes, qui leur inspirassent de bonne heure l'amour de la patrie & de la vertu.

Sitôt qu'un enfant étoit né, les anciens de chaque tribu le visitoient, & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient une des neuf mille portions pour son héritage. Si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat, & foible, & s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni santé, ils le condamnoient à périr, & le faisoient exposer.

On accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats pour le manger; à n'avoir point de peur dans les ténébres; à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls; à ne point se livrer à la mauvaise humeur, ni à la criaillerie, ni aux pleurs; à marcher nus piés pour se faire à la fatigue; à coucher durement; à porter le même habit en hiver & en été, pour s'endurcir contre le froid & le chaud.

*Xenoph. de
Laced. rep.*

A l'âge de sept ans on les distribuoit dans les classes, où ils étoient élevés tous ensemble sous la même discipline. ^a Leur éducation n'étoit à

^a Ὅτι τὸν παιδείαν οὐκ ἐστὶν ἐκείνην.

proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance, le Législateur aiant bien compris que le moien le plus sûr d'avoir des Citoiens soumis à la Loi & aux Magistrats, ce qui fait le bon ordre & la félicité d'un Etat, étoit d'apprendre aux enfans dès l'âge le plus tendre à être parfaitement soumis aux Maîtres.

Pendant qu'on étoit à table, le Maître propoisoit des questions aux jeunes gens. On leur demandoit par exemple: *Qui est le plus homme de bien de la Ville? Que dites-vous d'une telle action?* Il falloit que la réponse fût prompte, & accompagnée d'une raison & d'une preuve conçue en peu de mots: car on les accoutumoit de bonne heure au stile Laconique, c'est-à-dire à un stile concis & ferré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur; & au contraire, que le discours comprît en peu de paroles beaucoup de sens.

Pour ce qui est des Lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin. Toutes les sciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir, à supporter les travaux, & à vaincre dans les combats. Ils avoient

avoient pour Surintendant dans leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiés, qui établissoit sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse & d'une probité généralement reconnues.

Le vol, non seulement n'étoit point interdit parmi ces jeunes gens, mais leur étoit commandé : j'entends le vol d'une certaine espèce, lequel, à proprement parler, n'en avoit que le nom ; & j'expliquerai dans mes réflexions les raisons & les vûes de Lycurgue pour le permettre. Ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient dans les jardins & dans les sales à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande : & s'ils étoient découverts, on les punissoit pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux aiant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, & souffrit, sans jeter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place.

La patience & la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclatoient sur tout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur de Diane surnommée *Gr-*

ibia, où les ^a enfans, sous les yeux de leurs parens, & en présence de toute la Ville, se laissoient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse, & quelquefois même expiroient sous les coups, sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir. ^b Et c'étoient leurs peres mêmes, qui les voiant tout couverts de sang & de blessures, & près d'expirer, les exhortoient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avoit vû de ses propres yeux plusieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. De là vient qu'Horace donne l'épithète de patiente à la Ville de Lacédémone, *Od. 7. lib. 1. patiens Lacedamon*; & qu'un Auteur fait dire à un homme, qui avoit souffert trois bons coups de bâton sans se plaindre: *Tres plagas Spartana nobilitate concoxi.*

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chasse, & les

^a Spartæ pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus è visceribus sanguis exeat, nonnunquam etiam, ut cum ibi essem audiebam, ad necem: quorum non modo nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem *Cic. lib. 1. Tus.*

quest. n. 34.

^b Ipsi illos patres adhortantur, ut ictus flagellorum fortiter perferant, & laceros ac semianimes rogant, perseverent vulnera præbere vulneribus. *Sene. de Provid. cap. 4.*

L'HISTOIRE PROFANE. 435
différens exercices du corps. Il leur
étoit défendu d'exercer aucun art mé-
chanique. Les Ilotes, qui étoient une
espèce d'esclaves, cultivoient leurs
terres, & leur en rendoient un certain
revenu.

Lycurgue vouloit que ses citoiens
jouissent d'un grand loisir. Il y avoit des
sales communes, où l'on s'assembloit
pour la conversation. Quoiqu'elle rou-
lât assez souvent sur des matières gra-
ves & sérieuses, elle étoit assaisonnée
d'un sel & d'un agrément qui instrui-
soit & corrigeoit en divertissant. Ils
étoient rarement seuls: on les accou-
tumoit à vivre, comme les abeilles,
toujours ensemble, toujours autour de
leurs Chefs. ^a L'amour de la patrie &
du bien commun, étoit leur passion
dominante. Ils ne croioient point être à
eux, mais à leur pays. Pédarète n'ayant
pas eu l'honneur d'être choisi pour un
des trois cens qui avoient un certain
rang distingué dans la ville, s'en re-
tourna chez lui fort content & fort
gai; disant qu'il étoit ravi que Sparte
eût trouvé trois cens hommes plus hon-
nêtes gens que lui.

^a Εἶδεν τὰς πολιτείας, μι- | οἰθυσιασμῷ & φιλοτιμίαις, ἵνα
κῆ δὴν ἱερώτας ἐαυτῶν ὕπ' | εἴηαι τῆς πατρίδος.

Tout inspiroit , à Sparte , l'amour de la vertu , & la haine du vice : les actions des citoiens , leurs conversations , & même les inscriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivans , ne devinssent vertueux , comme des payens peuvent l'être. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude que Lycurgue ne permit pas à toutes sortes de personnes de voyager , de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangères , & des coutumes licentieuses , qui leur auroient bientôt inspiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable , & que la curiosité seule y attiroit ; craignant que chacun n'y fît entrer avec lui les défauts & les vices de son pays , & persuadé qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues , qu'aux malades & aux pestiférés.

A proprement parler , le métier & l'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux , tout respiroit les armes. Leur vie étoit

bien plus douce à l'armée qu'à la ville ; & il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & de rafraîchissement , parce qu'alors les liens de cette discipline dure & austère qui régnoit à Sparte étoient un peu relâchés , & qu'on leur laissoit plus de liberté. Chez eux , la première loi de la guerre & la plus inviolable , comme Démarate le déclara *Herod. lib. 7.* à Xerxès , étoit de ne jamais prendre la fuite quelque supérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis ; de ne jamais quitter son poste ; de ne point livrer ses armes ; en un mot , de vaincre ou de mourir. ^a De là vient qu'une mere recommandoit à son fils qui partoît pour une campagne , de revenir avec son bouclier , ou sur son bouclier : & qu'une autre apprenant que son fils étoit mort dans le combat en défendant sa patrie , répondit froidement : *Je ne l'avois mis au monde que pour cela.* Cette disposition étoit commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuse bataille de Leuctres qui leur fut si fu- *Cic. lib. 1. Tus. Quæst. n. 101. Plut. in vit. Agesil.*

^a Ἄλλη προσαναδιδόσα τῷ παιδὶ τὴν ἀσπίδα , ἢ παρὰ κειμένῃ. Τίνες , (ἔφη) ἢ τὰς , ἢ ἐν τὰς. Plut. de

virtut. mulier. On raportoît quelquefois sur leurs boucliers ceux qui avoient été tués.

neſte , les peres & les meres de ceux qui étoient morts en combattant ſe félicitoient les uns les autres , & alloient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir : au lieu que les parens de ceux qui avoient ſurvécu à cette défaite étoient inſolables. A Sparte , ceux qui avoient pris la fuite dans un combat , étoient diffamés pour toujours. Non ſeulement on les excluait de toutes ſortes de charges & d'emplois , des aſſemblées , des ſpectacles : mais c'étoit encore une honte de leur donner ſa fille en mariage , ou de recevoir une fille d'eux ; & on leur faiſoit impunément mille outrages en public.

Ils n'alloient au combat qu'après avoir imploré le ſecours des dieux par des ſacrifices & des prières publiques : & pour - lors ils marchaient à l'ennemi pleins de confiance , comme étant aſſurés de la protection divine , & , pour me ſervir de l'expreſſion de Plutarque , comme ſi Dieu étoit préſent , & combattoit avec eux : *ὡς τὸ θεὸς συμπλαγόντες.*

Quand ils avoient rompu & mis en fuite leurs ennemis , ils ne les pour-

fuivoient qu'autant qu'il le falloir pour s'assurer la victoire : après quoi ils se retiroient , estimant qu'il n'étoit ni glorieux , ni digne de la Grèce , de tailler en pièces des gens qui cèdent & qui se retirent. Et cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable : car leurs ennemis , sachant que tout ce qui résistoit étoit passé au fil de l'épée , & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards , préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

Quand les premiers établissemens de Lycurgue furent reçus & confirmés par l'usage , & que la forme de gouvernement qu'il avoit établie parut assez forte & assez vigoureuse pour se maintenir d'elle-même & pour se conserver : comme Platon * dit de Dieu , qu'après avoir achevé de créer le monde , il se réjouit lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie ; ainsi ce sage Législateur , charmé de la grandeur & de la beauté de ses loix , sentit un redoublement de

* Ce passage de Platon | le monde : Vidit Deus
est dans le *Timée*, & donne | cuncta quæ fecerat, &
lieu de croire que ce Philo- | erant valde bona. Gen.
sophe avoit lu ce que Moÿse | 1. 31.
dit de Dieu quand il créa

plaisir quand il les vit, pour ainsi dire ;
marcher seules & cheminer si heureu-
sement.

Mais desirant , autant que cela dé-
pendoit de la prudence humaine , de
les rendre immortelles & immuables ,
il fit entendre aux peuples qu'il lui re-
stoit encore un point le plus impor-
tant & le plus essentiel de tous , sur
lequel il vouloit consulter l'oracle
d'Apollon ; & en attendant , il les
fit tous jurer que jusqu'à ce qu'il fût
de retour ils maintiendroient la for-
me de gouvernement qu'il avoit éta-
blie. Quand il fut arrivé à Delphes ,
il consulta le dieu pour savoir si ses
loix étoient bonnes & suffisantes pour
rendre les Spartiates heureux & ver-
tueux. Apollon lui répondit qu'il ne
manquoit rien à ses loix , & que tant
que Sparte les observeroit , elle seroit
la plus glorieuse ville du monde , &
jouiroit d'une parfaite félicité. Ly-
corgue envia cette réponse à Sparte ,
& croiant son ministère consommé ,
il mourut volontairement à Delphes ,
en s'abstenant de manger. Il étoit per-
suadé que la mort même des grands
personnages & des hommes d'Etat ne
doit pas être oisive ni inutile à la Ré-

publique , mais une suite de leur ministère , une de leurs plus importantes actions , & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettoit le sceau & le comble à tous les services qu'il avoit rendus pendant sa vie à ses citoyens , puisque sa mort les obligeroit à garder toujours ses ordonnances , qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

C'étoit une chose commune chez les payens , de croire qu'on étoit maître de se donner la mort quand on le vouloit.

RÉFLEXIONS sur le gouvernement de Sparte , & sur les loix de Lycurgue.

I. Choses louables dans les loix de Lycurgue.

IL FAUT bien , à n'en juger même que par l'événement , qu'il y eût dans les loix de Lycurgue un grand fond de sagesse & de prudence , puisque tant qu'elles furent observées à Sparte , & elles le furent pendant plus de cinq cens ans , cette ville fut si puissante & si florissante. ^a C'étoit moins ,

^a Οὐ πάλως ἡ Σπάρτη ὃ σιγῇ λίαν ἔχουσα.
ἐκίταται , ἀλλ' ἀνδρῶν ἀσκητῶν

dit Plutarque en parlant des loix de Sparte , le gouvernement & la police d'une ville ordinaire , que la conduite & le régleme[n]t d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt , continue ce même auteur , comme les Poètes feignent qu'Hercule , avec sa peau de lion & sa massue seulement , parcouroit le monde , & le purgeoit de voleurs & de tyrans : Sparte de même , avec une simple bande * de parchemin & une méchante cape , donnoit la loi à toute la Grèce volontairement soumise à son empire , étouffoit les tyrannies & les injustes dominations dans les cités , terminoit à son gré les guerres , & calmoit les séditions , le plus souvent sans remuer un seul bouclier , & en envoyant un seul Ambassadeur , qui ne paroissoit pas plutôt , que tous les peuples soumis se rangeoient autour de lui , comme les abeilles autour de leur roi , tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes.

ON TROUVE à la fin de la vie

1.
Nature du
gouvernement
de Sparte.

* C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient Scytale , une bande de cuir ou de parchemin roulée autour

d'un bâton , où les ordres que la République envoyoit aux Généraux étoient écrits comme en chiffre.

de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule feroit un grand éloge de ce sage Législateur. Il dit que Platon, Diogène, Zénon, & tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un Etat politique, ont pris pour modèle la république de Lycurgue : avec cette différence, qu'ils se sont bornés à des paroles & à des discours, mais que Lycurgue, sans s'arrêter à des idées & à des projets, a mis en œuvre & produit au grand jour une police inimitable, & a formé une ville entière de philosophes.

Pour y réussir, & pour établir une forme de république la plus parfaite qui fût possible, il avoit comme fondu & mêlé ensemble ce que chaque espèce de gouvernement paroïssoit avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, & balançant les inconvéniens de chacune en particulier par les avantages que procuroit la réunion de toutes ensemble. Sparte tenoit quelque chose de l'Etat Monarchique par l'autorité de ses Rois : Le Conseil des Trente, autrement dit le Sénat, étoit une véritable Aristocratie : & le pouvoir qu'avoit le peuple de nommer les Sina-

teurs , & de donner force aux loix ; étoit un craion du gouvernement Démocratique. L'établissement des Ephores corrigea dans la suite ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ces premiers réglemens , & suppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon , en plus d'un endroit , admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du Sénat , qui fut également salutaire aux Rois & au peuple : ^a parce que par ce moien la loi devint l'unique maîtresse des rois , & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

2.

Partage égal
des terres : or
& argent ban-
nis de Sparte.

LE DESSEIN que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoiens , & de bannir entièrement de Sparte le luxe , l'avarice , les procès , les dissensions , en même tems qu'il en banniroit l'usage de l'or & de l'argent , nous paroîtroit un plan de république sagement imaginé , mais impraticable dans l'exécution , si l'Histoire ne nous apprenoit que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siècles. Concevons - nous qu'on ait pu persuader à des citoiens , aupara-

a Νῦμος ἐπεὶδὲν κύριος ἐστὶν. | ἀλλ' ἐκ ἀνθρώπων τύραννοι γίνονται βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων , | μωτ. Plat. Epist. 8.

vant riches & opulens , de renoncer à tous leurs biens & à tous leurs revenus , de se confondre en tout avec les plus pauvres , de s'affujettir à un régime de vivre très dur & très gênant , de s'interdire en un mot l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur & la félicité de la vie ? Voila pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement feroit moins merveilleux , s'il n'avoit subsisté que pendant la vie du Législateur : mais on fait qu'il lui survécut de plusieurs siècles. Xénophon dans l'éloge qu'il nous a laissé d'Agésilas , & Cicéron dans l'une de ses harangues , remarquent que Lacédémone étoit la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline & ses loix pendant un si grand nombre d'années. *Soli* , dit le dernier en parlant des Lacédémoniens , *toto orbe terrarum septingentos jam annos amplius unis moribus & nunquam mutatis legibus vivunt*. Je croi bien que du tems de Cicéron la discipline de Sparte , aussi bien que sa puissance , étoit fort affoiblie & diminuée : mais tous les Historiens conviennent qu'elle se main-

Pro Flacco
num. 63.

tint dans toute sa vigueur jusques au règne d'Agis , sous lequel Lyfandre , incapable lui-même de se laisser éblouir & corrompre par l'or , remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses , en y apportant des sommes immenses d'or & d'argent , qui étoient le fruit de ses victoires , & en renversant par là les loix de Lycurgue. Cet événement , qui fut le commencement de la décadence de Sparte , mérite bien d'être ici rapporté.

*Plut. in vit.
Lys.*

Lyfandre aiant fait un riche butin dans la prise d'Athènes , envoya à Lacédémone tout l'or & l'argent qu'il avoit pris. On tint conseil pour savoir si l'on devoit le recevoir : rare & belle délibération , dont toute l'Histoire ne fournit aucun autre exemple ! Les plus sages & les plus sensés des Spartiates , se tenant rigoureusement à la loi , furent d'avis ^a d'écarter de la ville avec horreur & anathème cet or & cet argent , comme une peste fatale , & une amorce dangereuse de tout mal. D'autres , & ce fut le plus grand nombre , proposè-

^a Αποδομπροσποδοι πάν [περ κήρας ἐπαγωγίμους
τὸ ἄγαν, καὶ τὸ χρεῖον, ὡς-

rent un milieu & un tempérament , qui fut suivi. L'on ordonna qu'on retiendrait l'or & l'argent , mais que cette monnoie ne seroit employée que par le Trésor public , & n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Etat ; & que tout particulier qui s'en trouveroit faisi , seroit mis à mort sur l'heure. Ce fut là une faute essentielle , & qui avec la ruine des loix de Lycurgue causa celle de l'Etat. ^a Ils furent , dit Plutarque , assez imprudens & assez aveugles de croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi & la crainte du supplice pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer : pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoiens ouvert à l'admiration & au desir des richesses , & qu'ils y introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser , en faisant regarder comme une chose grande & honorable de devenir riche.

Mais l'introduction de la monnoie d'or & d'argent ne fut pas la première

^a Οἱ δὲ ταῖς μὲν οἰκίαις | πλήκτους ἔ' ἀπαθείς πρὸς ἀργύ-
 αὐτῶν πωλείων, ὅπως οὐ πάρεσιον | ρικὰ ἢ διειρήνευσαν, ἱμβαλόντες
 εἰς ἀντάς νόμισμα, τὴν φόβον | εἰς ζῆλον, στερνὸν δὲ τινος ἔ'
 ἐπέθεσαν φύλακα ἔ' τὸν νόμον | μέγαν, τὸ πλουτεῖν ἀπα-
 ῖοντας δὲ τὰς ψυχὰς ἀνικ- | τας.

plaie que les Lacédémoniens firent aux loix de leur Législateur. Elle fut la suite du violement d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambition fraia le chemin à l'avarice. Le desir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvoit songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses loix, & sur tout de celle qui interdisoit l'usage de l'or & de l'argent, étoit, comme l'ont judicieusement observé Polybe & Plutarque, de réprimer & de réfréner l'ambition des citoiens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, & de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vûes ni leurs prétentions. En effet le gouvernement qu'il avoit établi suffisoit pour défendre les frontières de Sparte : mais il ne suffisoit pas pour la rendre maitresse des autres villes.

Le dessein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des Conquérans. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoiens, ^a il leur défendit expressément,

^a Α'πέπαρο δὲ αὐτοῖς παύ. | Plut. in moribus Laced.
 καὶ οὐκ ἐπὶ τῷ αὐτοῦ αὐτοῦ.

quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flotes, & de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant près de cinq siècles, & jusqu'à la défaite de Xerxès. A cette occasion ils songèrent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt aperçu que ces commandemens éloignés & maritimes corrompoient les mœurs de leurs Généraux, ils y renoncèrent sans peine, comme nous l'avons remarqué à l'occasion du roi Pausanias.

Quand Lycurgue avoit armé ses citoyens de boucliers & de lances, ce *Plur. in vitæ
Lycurg.* n'avoit point été pour les mettre en état de commettre plus impunément des injustices, mais pour s'en défendre. ^a Il en avoit fait un peuple de soldats & de guerriers, afin qu'à l'ombre des armes ils véussent dans la liberté, dans la modération, dans la justice, dans l'union, dans la paix, en

a Οὐ μὲν τῷ τῷ Λυκίῳ κεφάλαιον ἢ τότε πλείους ἡγούμενον ἀπολιπεῖν τὰς πλῆν' ἀλλ' ὡς περὶ τοὺς ἀνδρῶν βίῳ καὶ πύλῳς ἔλκεν νομίζον ἐὺδαιμονίαν ἀπ' ἀρετῆς ἐγγίνεσθαι καὶ ὁμοιοῦς τῆς πρὸς αὐτὸν, πρὸς τῷ συστάξει καὶ συντήρμασιν, ὅπως ἔλεον δέροι. καὶ αὐτὰρ καὶ γενέμενοι καὶ σωτηριώτες ἐπὶ πλείον χρόνον διατελῶσι. *Plur. in vitæ
Lycurg.*

*Plur. ibid.
& in vit. A-
gésil.*

se contentant de leur terrain sans usurper celui des autres , & en se persuadant qu'une ville , non plus qu'un particulier , ne peut espérer un bonheur solide & durable que par la vertu. Des hommes corrompus , dit encore Plutarque , qui ne voient rien de plus beau que les richesses , & qu'une domination puissante & étendue , peuvent donner la préférence à ces vastes Empires qui ont assujetti l'univers par la violence : mais Lycurgue étoit convaincu qu'une ville n'avoit besoin de rien de tout cela pour être heureuse. Sa politique , qui a fait avec justice l'admiration de tous les siècles , avoit pour principal but l'équité , la modération , la liberté , la paix ; & elle étoit ennemie de l'injustice , de la violence , de l'ambition , de la passion de dominer & d'étendre les bornes de la république de Sparte. Ces fortes de réflexions que Plutarque sème de tems en tems dans ses vies , & qui en font la plus grande & la plus solide beauté , peuvent contribuer infiniment à donner aux jeunes gens une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un Etat réellement heureux , & à les détromper de bonne

L'HISTOIRE PROFANE. 451
heure de l'idée qu'on se forme de la
vaine grandeur de ces Empires qui
ont englouti les Roiaumes, & de ces
fameux Conquérans qui ne doivent ce
qu'ils sont qu'à la violence & à l'usur-
pation.

LA LONGUE durée des Loix établies
par Lycurgue, est certainement une
chose bien merveilleuse : mais le
moien qu'il emploia pour y réussir,
n'est pas moins digne d'admiration. Ce
moien fut le soin extraordinaire qu'il
prit de faire élever les enfans des La-
cédémoniens dans une exacte & sévère
discipline. Car, comme le fait re-
marquer Plutarque, la religion du ser-
ment auroit été un foible lien, si par
l'éducation & la nourriture il n'eût im-
primé les Loix dans leurs mœurs, &
ne leur eût fait sucer presque avec le
lait l'amour de sa police. Aussi vit-
on que ses principales ordonnances se
conservèrent plus de cinq cens ans,
a comme une bonne & forte tein-
ture qui a pénétré jusqu'au fond.
Et Cicéron fait la même remarque,
en attribuant le courage & la vertu
des Spartiates, non pas tant à leur
bon naturel, qu'à l'excellente éduca-

5.
*Excellente
éducation de
la jeunesse.*

a Ω'σπερ βασις ἀνράτι & ἰχθυὸς καβαλαμένης.

Cicer. pro
Flacco, n. 63.

tion qu'on recevoit à Sparte : *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solum naturâ corroborata, verum etiam disciplinâ putatur.* Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un Etat de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une manière propre à leur inspirer l'amour des Loix de la patrie.

Le grand principe de Lycurgue, & ^a Aristote le répète en termes formels, étoit que, comme les enfans sont à l'Etat, il faut qu'ils soient élevés par l'Etat, & selon les vûes de l'Etat. C'est pour cela qu'il vouloit qu'ils fussent élevés en public & en commun, & non abandonnés au caprice des parens, ^b qui pour l'ordinaire par une indulgence molle & aveugle, & par une tendresse mal entendue, énervent en même tems & le corps & l'esprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissoit au travail & à la fatigue par les exercices de la chasse &

^a Οὐ γὰρ νομίζειν αὐτὸν αὐτὸ τίνα εἶναι τῶν πολιτῶν, ἀλλὰ πάντας τῆς πόλεως. Δεῖ δὲ τῶν κοινῶν κοινὴν ποιέσθαι ἃ τὴν ἀσκήσειν, *Arist. lib. 8. Polit.*

^b Mollis illa educatio, quam indulgentiam vocamus, nervos omnes & mentis & corporis frangit. *Quintil. lib. 1. cap. 2.*

de la course : on les accoutumoit à supporter la faim & la soif, le chaud & le froid. Et, ce que les meres auront bien de la peine à se persuader, c'est que tous ces exercices durs & pénibles tenoient à leur procurer une forte & robuste santé, capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous destinés, & la leur procuroient en effet.

MAIS ce qu'il y avoit de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle enseignoit parfaitement aux jeunes gens à obéir. De là vient que le poëte Simonide donne à cette ville une épithète * bien magnifique, qui marque qu'elle seule savoit dompter les esprits, & rendre les hommes souples & soumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dresse dès leurs plus tendres années. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfans à Sparte, ^a afin qu'ils y apprissent la plus belle & la plus grande de toutes les sciences, qui est celle de commander & d'obéir. Il l'avoit bien

4.
Obéissance

* Δαμασμένους . c'est-à-dire, domteuse d'hommes.

a Μαθησιμύνης τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἀρχεῖν καὶ ἄρχεσθαι.

apprise lui-même , & il en sentoît toute l'importance. Plutarque observe qu'il ne parvint pas , comme les autres * Rois , à commander , sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir ; & ^a que ce fut pour cela que de tous les Rois de Lacédémone il fut celui qui fut le mieux s'accorder avec ses sujets , aiant ajouté à la grandeur véritablement roiale , & aux mani' res nobles qui lui étoient naturelles , un air de bonté , d'humanité , d'affabilité populaire , qu'il tenoit de l'éducation.

Il donna dans la suite le plus mémorable exemple de soumission à la Loi & à l'aûtorité publique qui soit dans l'Histoire ; & ce n'est pas sans raison que Xénophon & Plutarque mettent cette action au-dessus de tout ce qu'il a fait de plus glorieux. Après les grandes victoires qu'il avoit remportées contre les Perses , toute l'Asie étant déjà émue , & la plupart des provinces prêtes à se révolter , il son-

* A Sparte , les enfans destinés au trône , étoient dispensés de la sévérité de la discipline.

a Διὸ & πολὺ τῶν βα-

σιλέων ἐναρμόζοντο αὐτὸν τοῖς ὑπὸ τοῖς πατέρεσσι , τῷ φόβῳ ἡγεμονικῷ ἢ βασιλικῷ προσκλιθεὶς ἄλλως ἀπὸ τῆς ἀγωγῆς τὸ δυνάμειον ἢ φιλόδημον.

geoit à aller attaquer le Roi de Perse dans le cœur de ses Etats, & il se préparoit à partir pour cette grande expédition. Sur ces entrefaites arrive un courier, qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre, & que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au secours de sa patrie. Agésilas, sans délibérer un moment, partit, en s'écriant : *O malheureux Grecs, plus ennemis de vous-mêmes que les Barbares !* Il faut être bien maître de soi, & bien respecter l'autorité publique, pour renoncer avec une si prompte obéissance à toutes les conquêtes qu'il avoit déjà faites, & aux magnifiques espérances qu'un avenir presque assuré lui présentait.

Les Princes, dit Plutarque, font *Plut. ad Principem indolentem.* ordinairement leur grandeur en ce qu'ils commandent à tous, & n'obéissent à personne. Souvent même, dans la crainte qu'une raison trop éclairée ne vienne à les maîtriser, & n'émousse, pour ainsi dire, la pointe & la force d'une autorité à laquelle ils ne veulent point mettre de bornes, ils affectent de demeurer dans l'ignorance de leurs devoirs. Qui fera

donc , ajoute Plutarque , le maître des Rois qui n'en ont point ? Ce sera la Loi , cette Reine souveraine des dieux & des hommes , comme l'appelle Pindare : mais une Loi , non écrite dans les livres , mais gravée dans le cœur ; qui les suivra par tout , qui ne les abandonnera jamais , & qui exercera sur leur esprit un doux mais souverain empire. Un Officier disoit tous les matins au roi des Perses en l'éveillant : Souvenez-vous , Seigneur , d'accomplir les ordonnances d'Oromasde : c'étoit le Législateur des Perses. L'amour du bien public & de la justice en dit autant à un Prince bien sensé & bien instruit.

P O U R mieux faire connoître le caractère des Lacédémoniens , & leur parfaite soumission aux Loix , je rapporterai ici un endroit d'Hérodote bien digne d'être remarqué. Xerxès , près d'entrer dans la Grèce , demanda à Démarate l'un des Rois de Sparte qui s'étoit réfugié auprès de lui , s'il croioit que les Grecs osassent l'attendre , & il lui recommanda sur tout de lui parler avec sincérité. „ Puisque „ vous me l'ordonnez , lui répondit „ Démarate , la vérité va vous parler
par

» par ma bouche. * Il est vrai que de
 » tout tems la Grèce a été nourrie
 » dans la pauvreté: mais on a intro-
 » duit chez elle la vertu, que la fa-
 » gesse cultive, & que la vigueur des
 » Loix maintient. C'est par l'usage
 » que la Grèce fait faire de cette vertu,
 » qu'elle se défend également des in-
 » commodités de la pauvreté, & du
 » joug de la domination. Mais pour
 » ne vous parler que de mes Lacédé-
 » moniens, soiez sûr que nés & nour-
 » ris dans la liberté, ils ne préteront
 » jamais l'oreille à aucune proposition
 » qui tende à la servitude. Fussent-ils
 » abandonnés par tous les autres Grecs,
 » & réduits à une troupe de mille sol-
 » dats, ou à un nombre encore moin-
 » dre, ils viendront au devant de vous,
 » & ne refuseront point le combat. «
 Le Roi, entendant un tel discours,
 se mit à rire: & comme il ne pouvoit
 comprendre que des hommes libres &
 indépendans, tels qu'on lui dépeignoit
 les Lacédémoniens, qui n'avoient point
 de maîtres qui pussent les contraindre,
 fussent capables de s'exposer ainsi aux

* J'insérerai à la fin de cet article le texte grec de ce passage d'Hérodote, avec quelques remarques sur une expression de ce passage qui n'est point sans difficulté.

dangers & à la mort. » Ils a font libres
 » & indépendans de tout homme, re-
 » prit Démarate; mais ils ont au dessus
 » d'eux la Loi qui les domine, & ils
 » la craignent plus, que vous-même
 » n'êtes craint de vos Sujets. Or cette
 » Loi leur défend de fuir jamais dans
 » le combat, quelque grand que soit
 » le nombre des ennemis; & elle leur
 » commande, en demeurant fermes
 » dans leur poste, ou de vaincre, ou
 » de mourir. « La chose arriva com-
 me Démarate l'avoit prédit. Trois cens
 Lacédémoniens, aiant à leur tête Léo-
 nidas l'un des rois de Sparte, osèrent
 disputer le passage des Thermopyles à
 l'armée innombrable des Perses. Enfin,
 après avoir fait des efforts incroyables
 de courage, accablés par le nombre
 plutôt que vaincus, ils périrent tous
 avec leur Chef, excepté un seul qui se
 sauva à Lacédémone, où il fut traité
 comme un lâche, & comme un traître
 à la patrie. On éleva dans la suite un
 superbe tombeau dans ce lieu-là
 même à ces braves défenseurs de la

α Ελευθεροὶ γὰρ ἴσμεν ὅτι
 πάντα ἑλευθεροὶ εἰσιν· ἔστι γὰρ
 οὐκ ἰσχυρὸς, νόμος, τὸν ὑπε-
 ρεμμένον πολλὰ ἔτι μάλλον, ἢ
 ἡ σὺν σέ· πειθεῖται γὰρ τὰ αἰεὶ καί-

τοις ἀνθρώποις· ἀνέχει δὲ τ' αὐτὸ
 αἰεὶ, ὡς ἐὼν πρῶτος ἔστιν ἀλλο-
 τος ἀνδρῶν ἐκ μάχης, ἀλλὰ
 μένοντας ὅτι τῇ τάξει, ἐπικρα-
 τείειν, ἢ ἀπέλλυτο αἶμα.

L'HISTOIRE PROFANE. 459
Grèce, ^a avec cette inscription, qui
étoit du Poëte Simonide :

Ω ξεῖν', ἄγγελον Λακεδαιμονίοις, ὅτι
τῇ δὲ
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομί-
μοις.

C'est-à-dire : *Passant, va annoncer à
Lacédémone que nous sommes morts ici,
pour obéir à ses saintes Loix.* Il est bon de
faire ici remarquer aux jeunes gens la
simplicité des inscriptions antiques.

OBSERVATIONS CRITIQUES
sur un passage d'Hérodote.

Τῇ Ἑλλάδι πενίη μὲν αἰεὶ ποτε συν- Herod. lib.
7. pag. 471.
edit. Henr.
Steph. ann.
1592.
τροφὴς ἐστὶ· ἀρετὴ δὲ ἑπαρκὴς ἐστὶ, ἀπὸ-
τε σοφίης κατεργασμένη καὶ νόμου ἰσχυ-
ροῦ· τῇ διαχρεωμένη ἡ Ἑλλὰς, τὴν τε
πενίην ἀπαμύνεται, καὶ τὴν δεσποσύνην.

Valla traduit ainsi ce passage : *Gracia
semper quidem alumna fuit paupertatis,
hospes virtutis, quam à sapientia accivit
& à severa disciplina; quam usurpans*

^a Pari animo Lacedæ- | cidentur, in quos Simo-
monii in Thermopylis oc- | nides :

*Dic, hospes, Sparta, nos te hic vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.*
Cic. lib. 1. Tusc. Quæst. n. 101.

Græcia, & paupertatem tuetur, & dominatum. Henri Estienne, au lieu de *paupertatem tuetur*, a substitué à la marge *paupertatem propulsat*; ce qui est conforme au texte grec, τὴν πεινὴν ἀπαμύνεται.

Ce passage m'a embarrassé: & certainement il n'est point sans difficulté. Il semble présenter une contradiction évidente, en disant d'abord que la pauvreté a toujours été en honneur dans la Grèce; & ensuite que la même Grèce rejette & écarte loin d'elle la pauvreté. C'est pourquoi la traduction de Valla me plaisoit assez, & en la suivant je trouvois un fort beau sens dans ce passage: „ La Grèce, disoit „ Démarate à Xerxès, jusqu'ici a toujours été le domicile de la pauvreté, „ & l'école de la vertu. Instruite par les „ leçons de ses sages, & soutenue par „ une rigide observation de ses Loix, „ elle s'est toujours conservée jusqu'ici „ & dans l'amour de la pauvreté, & „ dans l'honneur du commandement, „ & *paupertatem tuetur, & dominatum.* Mais, pour donner ce sens au passage d'Hérodote, il falloit changer le texte, & supposer qu'il y avoit ἐπαμύνεται au lieu de ἀπαμύνεται, comme apparemment Valla l'avoit supposé.

Me trouvant dans cet embarras, je proposai ma difficulté à un ami absent, fort versé dans la connoissance des Auteurs grecs & latins, & dont les observations & les conseils m'ont été d'un grand secours dans l'ouvrage que j'ai donné au Public. J'insérerai ici sa réponse, qui pourra être utile aux jeunes maîtres, en leur montrant comment il faut s'y prendre pour expliquer des endroits obscurs & difficiles.

Je croi, m'écrit cet ami, avoir rencontré le vrai sens du passage d'Hérodote. J'en donnerai la traduction françoise, après avoir établi les fondemens qui la justifient.

La principale difficulté consiste dans le sens qu'on doit donner à ἀπαμύνεται. Si l'on y trouve de l'équivoque en le construisant avec πεινῶν, cette équivoque est levée par δεσποσύνην, que le même verbe gouverne également. Or δεσποσύνη ne signifie point ici l'honneur du commandement, comme vous le traduisez.

Car 1°. pour soutenir cette version, il faudroit changer ἀπαμύνεται en ἐπαμύνεται de son autorité, & contre la foi des manuscrits & des imprimés, qu'il n'est jamais permis d'abandon-

ner, à moins que d'y être forcé par l'évidence du sens que forme le texte.

2. Le caractère propre des Grecs, surtout dans ces premiers tems, étoit l'amour de la liberté, de l'indépendance, de l'affranchissement de tout joug, *l'αὐτονομία*; & non pas le desir de la domination, l'ambition du commandement, la gloire des conquêtes.

3. Que l'on nomme, si l'on peut, non un peuple, mais une seule ville, sur laquelle les Grecs eussent alors étendu leur empire, & sur laquelle ils affectassent *l'honneur du commandement*. Démarate se seroit donc rendu ridicule de vanter à Xerxès le commandement des Grecs, pendant qu'il ne pouvoit montrer un village sur lequel ils l'exerçassent.

4. Quand on accorderoit pour un moment que ce Lacédémonien auroit voulu exagérer la jalousie des Grecs pour l'honneur du commandement, capable de leur faire tout sacrifier pour se conserver cette glorieuse possession, jamais il ne se seroit servi du mot *δεσποσύνη* pour exprimer cette pensée. Il lui auroit préféré certainement *ἡγεμονία*, *ἀρχή*, *δυναστεία*, *κράτος*, & peut-être *κοιρανία*, s'il avoit voulu par-

lér comme Homère. Car *δεσποσύνη* ne signifie que la domination d'un maître sur ses esclaves : *dominatio herilis in servos*. C'est un terme odieux, qui emporte l'idée de servitude dans celui qui y est soumis , & qui donne une idée entièrement opposée au génie des Grecs, lesquels dans la suite, quoique leur ambition eût été allumée par leurs grandes victoires sur les Perses, ne pensèrent néanmoins jamais à établir nulle part cet empire despotique : *δεσποσύνη*. Les Athéniens & les Lacédémoniens, qui partagèrent tour à tour l'honneur du commandement, affectèrent dans leurs conquêtes, les premiers d'introduire dans toutes les villes la *Démocratie*, & les autres l'*Aristocratie*, & à les animer contre la servitude des Perses par cette image flatteuse de la liberté. Je ne m'arrête point à le prouver : toute l'histoire y est formelle.

5. Ce que Démarate ajoute immédiatement des Lacédémoniens, pour prouver par cet exemple particulier sa thèse générale, montre clairement qu'il ne s'agit pas ici d'une *δεσποσύνη* active qu'ils veulent le conserver sur les autres, mais d'une *δεσποσύνη* pas-

five que Xerxès exigeoit d'eux, mais à laquelle jamais les Spartiates ne pourroient se résoudre, quand ils seroient abandonnés de tous les Grecs, & qu'ils resteroient seuls livrés à une mort certaine. C'est le but du raisonnement : c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vûe.

Je ne voi donc pas comment on peut recevoir une traduction, qui combat en même tems le texte formel de l'original, la propriété des termes, le vrai caractère des peuples, l'évidence des faits, & la suite du raisonnement de celui qui parle.

Voici la traduction que j'ose substituer.

» Il est vrai que de tout tems la Grèce
» ce a été nourrie dans la pauvreté.
» Mais on a introduit chez elle la vertu
» que la sagesse cultive, & que la vi-
» gueur des loix maintient. C'est par
» l'usage que la Grèce fait faire de cette
» vertu, qu'elle se défend également
» des incommodités de la pauvreté, &
» du joug de la domination.

2. *Choses blâmables dans les loix de
Lycurgue.*

SANS ENTRER ici dans un détail

exact de tout ce qui pourroit être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue, je me contenterai de quelques légères réflexions, que le Lecteur sans doute, justement blessé & révolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déjà faites avant moi.

EN EFFET, pour commencer par le choix des enfans qui doivent être élevés ou exposés, qui ne feroit choqué de l'injuste & barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avoient le malheur de naître avec une complexion trop foible & trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues & les exercices auxquels la République destinoit tous ses Sujets? Est-il donc impossible, & cela est-il sans exemple, que des enfans, foibles d'abord & délicats, se fortifient dans la suite de l'âge, & deviennent même très robustes? Quand cela feroit, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps? & compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'ame, toutes les qualités qui dépendent de l'esprit? *Omnino*

1. Sur le choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés.

Cic. lib. 1. offic. n. 79.

illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque quarimus, animi efficitur non corporis viribus. Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de service & fait moins d'honneur à Sparte par l'établissement de ses loix, que les plus grands Capitaines par leurs victoires? Agésilas étoit d'une taille si petite, & d'une mine si peu avantageuse, qu'à sa première vûe les Egyptiens ne purent s'empêcher de rire: & cependant il avoit fait trembler le grand Roi de Perse jusques dans le fond de son palais.

Mais ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de rapporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire que Dieu même? & un Législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité, quand indépendamment de lui il s'arroe un tel pouvoir? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'étoit autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *Tu ne tueras point*, condanne généralement tous ceux des Anciens qui croioient avoir droit de vie & de mort sur leurs esclaves, & même sur leurs enfans.

LE GRAND défaut des loix de Lycurgue, comme Platon & Aristote ^{2. Sein unique des corps.} l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendoient qu'à former un peuple de soldats. Ce Législateur paroît en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa République tous les arts & toutes les sciences; ^a dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, & d'inspirer des manières douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la société, & à rendre le commerce de la vie agréable? De là vient que le caractère des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austère, & souvent même de féroce, défaut qui venoit en partie de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

C'ÉTOIT une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure ^{3. Cruauté barbare à l'égard des enfans.} les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif; & ^b d'assujettir

^a Omnes artes quibus ætas puerilis ad humanitatem informari soet. *Pro Arch. n. 4.*

^b Exercendum corpus,

& ita afficiendum est, ut obedire consilio rationique possit in exequendis negotiis & labore tolerando. *Lib. 1. de off. n. 79.*

par différens exercices durs & pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais faloit-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé ? & n'étoit-ce pas une brutalité & une barbarie dans des peres & des meres de voir de sang froid couler le sang des plaies de leurs enfans, & de les voir même souvent expirer sous les coups de verges ?

4. *Fermeté
peu humaine
dans les me-
res.*

ON ADMIRE le courage des meres Spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat non seulement n'arrachoit aucunes larmes, mais caufoit une sorte de joie. J'aimerois mieux que dans une telle occasion la nature se fit entrevoir davantage, & que l'amour de la patrie n'étoufât pas tout-à-fait les sentimens de la tendresse maternelle. Un de nos Généraux, à qui dans l'ardeur du combat on apprit que son fils venoit d'être tué, parla bien plus sagement. » Songeons, » dit-il, maintenant à vaincre l'ennemi, » demain je pleurerai mon fils,

JE NE VOI pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oïfiveté tout le tems de leur vie , excepté celui où ils faisoient la guerre. Il laissa tous les arts & tous les métiers aux esclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux , & ne mit entre les mains des citoyens que le bouclier & la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de souffrir que le nombre des esclaves , nécessaires pour cultiver les terres , s'accrût à un tel point , qu'il passât de beaucoup celui des maîtres , ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions ; dans combien de desordres un tel loisir devoit-il plonger des hommes toujours desœuvrés , sans occupation journalière , & sans travail réglé ? C'est un inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse , & qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le tems de la guerre , la plupart de nos gentilshommes passent leur vie dans une entière inutilité. Ils regardent également l'agriculture , les arts , le commerce au dessous d'eux , & ils s'en croiroient deshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes.

*Excessif
loisir.*

Ils ne prennent des sciences qu'une légère teinture, & seulement pour le besoin : encore plusieurs d'entr'eux n'en ont aucune connoissance, & se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chasse, les visites réciproques, des conversations pour l'ordinaire assez frivoles, fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit !

6. Pudeur
& modestie
absolument
négligées.

MAIS ce qui rend Lycurgue plus condannable, & ce qui fait mieux connoître dans quelles ténèbres & dans quels désordres le paganisme étoit plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur & à la modestie. Un maître chrétien ne manque pas d'opposer à cette licence effrénée la sainteté & la pureté des loix de l'Evangile; & par ce contraste il leur fait sentir quelle est la dignité & l'excellence du christianisme.

Il le fait encore d'une manière qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les loix de Lycurgue ont de plus louable, avec celles de l'Evangile. C'est une chose bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un par-

tage de terres qui égaloit les pauvres aux riches, & que par le changement de monnoie il se soit réduit à une espèce de pauvreté. Mais le Législateur de Sparte, en établissant ces loix, avoit les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot, *Bienheureux les pauvres d'esprit*; & des milliers de fidèles dans la suite de tous les siècles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour suivre Jesus-Christ pauvre.

Sur le vol permis chez les Lacédémoniens.

J'AI CRU devoir traiter cet article séparément, & avec quelque étendue, parce que dans le jugement qu'on en porte, il me semble qu'on n'est pas assez attentif à examiner le fond des choses. On condamne durement cette coutume des Lacédémoniens, comme pouvant porter les jeunes gens à peu respecter en d'autres occasions le bien d'autrui, & comme étant contraire à la loi naturelle & au décalogue. Dans le dénombrement qu'on fait des crimes permis chez différentes nations, de l'inceste parmi les Perses, du meurtre des peres vieux ou infirmes chez

les Indiens, de l'adultère chez d'autres peuples, on ne manque pas d'y faire entrer le vol des Lacédémoniens, & de faire remarquer que a chez les Scythes, nation regardée ordinairement comme barbare, & qui destituée de loix ne connoissoit & ne cultivoit la justice que par une espèce d'instinct naturel, le vol étoit condamné & puni comme un des plus grands crimes.

Mais peut-on raisonnablement présumer que le plus grand des Législateurs (J'entends parmi les Payens.) ait autorisé formellement un desordre aussi grossier que le vol, pendant que les plus petits Législateurs dans tous les pays & dans tous les siècles ont eu soin de le punir sévèrement, & même de mort ?

Plutarque, qui rapporte cette coutume dans la vie de Lycurgue, dans les mœurs des Lacédémoniens, & dans plusieurs autres endroits, n'y donne jamais le moindre signe d'improbation, quoiqu'il soit ordinairement un juge si équitable & si éclairé dans la morale : & je ne me souviens pas qu'aucun des Anciens en ait fait un

a *Justitia gentis ingeniis culta, non legibus.* furto gravius. *Just. ib.*
Nullum scelus apud eos 2. cap. 2.

L'HISTOIRE PROFANE. 473
crime aux Lacédémoniens ni à Ly-
corgue.

D'où peut donc être venu le juge-
ment peu favorable qu'en portent sou-
vent les modernes? De ce qu'ils ne se
donnent pas la peine d'en peser les cir-
constances, ni d'en pénétrer les motifs.

1. Les jeunes gens à Lacédémone ne *Plut in vit.*
font ces larcins que par ordre de leur *Lyc.*
commandant.

2. Ils ne les font que dans un tems *Apophtheg.*
marqué, en vertu de la loi. *Lacon.*

3. Ils ne voloient jamais que des lé- *Instit. Lacon.*
gumes, & des vivres, comme des
supplémens au peu de nourriture
qu'on leur donnoit exprès en très peti-
te quantité. Ainsi tous ces larcins n'é-
toient regardés que comme des tours
de souplesse qu'on leur permettoit pu-
bliquement pour chercher de quoi vivre
plus au large.

Le Législateur avoit eu plusieurs
motifs en permettant cette sorte de
vol.

C'étoit pour rendre les possesseurs
plus vigilans à serrer & à garder leur
bien.

On vouloit par là inspirer aux jeu-
nes gens plus de hardiesse & d'adresse,
comme étant destinés à la guerre.

On leur donnoit peu de nourriture ; afin qu'ils ne fussent jamais rassasiés ; jamais réplets & chargés d'embonpoint ; qu'ils fussent alertes & légers ; qu'ils apprissent à supporter la faim , & eussent une santé plus forte & plus égale.

Insist. Lacon.

Mais le principal motif étoit , que tous ces jeunes gens étant sans exception destinés à la guerre , il jugeoit important de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat ; de leur apprendre à vivre de peu , à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance sans avoir besoin du pain de munition , à soutenir de grandes fatigues à jeun , à se maintenir longtems avec peu de vivres dans un pays où les ennemis , accoutumés à une grande consommation , mouroient de faim dès les premiers jours , & étoient obligés d'abandonner le terrain , chassés par l'impuissance où ils étoient d'y vivre , au lieu que le Lacédémonien y trouvoit de quoi subsister sans peine. C'est à quoi le Législateur , tout guerrier , & uniquement attentif à former des soldats , avoit voulu pourvoir de loin par l'éducation , en les accoutumant à une grande frugalité & à une grande so-

briété, faute desquelles la plupart des desseins échouent à la guerre, & les plus fortes armées sont dans l'impossibilité de maintenir leurs conquêtes. De sorte qu'aujourd'hui, où par la bonne chère & par la somptuosité des tables on a multiplié les besoins des armées, le plus embarrassant des soins de ceux qui les commandent est de pourvoir aux vivres, & le premier obstacle qui les empêche d'avancer dans le pays ennemi, est le défaut de subsistance. Aussi, ce que nos meilleurs Généraux regardent comme ce qu'il y a de plus singulier & de plus incroyable dans l'ancienne histoire, c'est la facilité & la promptitude avec lesquelles les plus grosses armées se transportoient d'un pays dans un autre.

Ce sont ces avantages que Lycurgue a voulu procurer à un peuple tout guerrier : & il ne pouvoit choisir un moyen plus efficace ni plus certain. C'est jusques-là qu'il faut aller pour entendre sa loi, & pour lui rendre justice. Après toutes ces observations, je ne sai si l'on fera encore aux jeunes Lacédémoniens un grand scrupule de leurs vols, & si on les croira obligés

à restitution. En ce cas, il est aisé de les justifier par des raisons encore plus solides & plus foncières.

C'est un principe constant, que depuis le premier partage des biens nous ne possédons plus rien que dépendamment des loix & selon la disposition des loix ; & qu'en abandonnant à chaque particulier la jouissance de la portion du bien qui lui est échue, elles peuvent y faire les réserves, les restrictions, & y imposer les servitudes & les charges qu'elles jugent convenables. Or tout le corps de l'Etat de Sparte, en acceptant les loix de Lycurgue, étoit convenu solennellement que sur les trente-neuf mille lots distribués aux Spartiates, il seroit permis aux jeunes gens de prendre parmi les légumes & les vivres ce que le possesseur ne garderoit pas avec assez de soin, sans qu'il pût se plaindre de la rapine, ni avoir action contre le ravisseur. Aussi il est clair, que lorsque le jeune homme étoit surpris, il n'étoit jamais puni comme aiant fait une injustice & pris le bien d'autrui, mais seulement comme aiant manqué d'adresse.

Rien n'est plus ordinaire dans tous

les Etats que ces fortes de réserves, & de semblables droits accordés sur le bien d'autrui. C'est ainsi que Dieu, non seulement avoit donné aux pauvres le pouvoir de cueillir du raisin dans les vignes, & de glaner dans les champs, & d'en emporter même les gerbes entières; mais avoit encore accordé à tout passant, sans distinction, la liberté d'entrer autant de fois qu'il lui plaisoit dans la vigne d'autrui, & d'en manger autant de raisin qu'il vouloit malgré le maître de la vigne. Dieu en rend lui-même la première raison: c'est que la terre d'Israel étoit à lui, & que les Israélites n'en étoient que les fermiers qui en jouissoient à cette condition onéreuse.

De semblables servitudes sont établies dans les autres républiques, sans qu'on s'avise d'y soupçonner la moindre injustice. Les soldats ont droit de logement chez les particuliers; droit d'y prendre leur subsistance dans les marches ou dans les quartiers d'hiver, de se faire fournir des chariots & d'autres besoins. Un Seigneur a droit de s'emparer, comme il lui plaît & quand il lui plaît, de tout le gibier & de bêtes fauves qui sont chez

les vassaux , quoique les terres qui nourrirent ces bêtes ne lui appartiennent point , & même d'empêcher les Propriétaires de toucher à ces bêtes , quoiqu'ils les aient vû naître chez eux.

C'est ainsi que tout le corps de l'Etat Lacédémonien , composé de tous les particuliers , avoit transporté publiquement aux jeunes gens le droit de venir prendre dans les jardins & dans les sales les vivres qui les accommodoient. Et ces jeunes gens n'étoient pas plus criminels en se servant de cette liberté , que les bourgeois d'Athènes en allant prendre dans les jardins & dans les vergers de Cimon ce qui leur convenoit , parce que tous les particuliers de Sparte étoient censés avoir donné unanimement aux jeunes gens , qui après tout étoient leurs propres enfans , la même permission que Cimon avoit accordée aux Athéniens , qui n'étoient que ses citoyens.

Pour ce qui regarde l'exemple des Scythes , chez qui le vol étoit sévèrement puni , la raison de la différence est sensible. C'est que la loi , qui seule décide de la propriété & de l'u-

sage des biens, n'avoit rien accordé chez les Scythes à un particulier sur le bien d'un autre particulier : & que la loi chez les Lacédémoniens avoit fait tout le contraire. C'eût été un véritable vol d'aller prendre du fruit dans les jardins de Périclès, de Thémistocle, d'Alcibiade, parce qu'ils s'en étoient réservé la propriété : mais ce n'en étoit point un d'en aller cueillir dans les vergers de Cimon & de Pélopidas, parce qu'ils avoient associé à la jouissance de ces biens tous leurs citoyens.

Il n'étoit nullement à craindre que la coutume reçue à Sparte n'apprit aux jeunes gens à ne pas respecter en d'autres cas le bien d'autrui. Car les établissemens de Lycurgue, qui avoient banni de Sparte l'usage de l'or & de l'argent, & qui obligeoient tous les citoyens de vivre & de manger ensemble, avoient rendu le vol des meubles & de la monnoie ou inutile, ou même impossible. Aussi ne voit-on point que pendant tant de siècles on ait jamais découvert un seul vol à Lacédémone.

QUATRIÈME MORCEAU

tiré de l'histoire grecque.

*Beaux jours de Thèbes, & délivrance
de Syracuse.*

C'EST que dans le dessein d'être court, que je joins ces deux morceaux d'histoire, quoiqu'ils soient tout-à-fait séparés; & que par la même raison, sans presque faire aucun récit, je me contenterai de faire connoître le caractère de ceux qui y ont eu le plus de part.

I. *Beaux jours de Thèbes.*

NUL TRAIT de l'histoire ne fait mieux sentir, ce me semble, ce que peut le vrai mérite, & de quelle ressource font pour un Etat de grands Capitaines, que ce qui arriva à Thèbes dans un assez court espace d'années. Cette ville par elle-même étoit très foible, & elle venoit tout récemment d'être comme réduite en servitude. Lacédémone au contraire étoit depuis lontems en possession du commandement, & maitrisoit toute la Grèce. Deux Thébains, par leur courage & par leur sagesse, abbattirent

battirent le pouvoir formidable de Sparte, & portèrent leur patrie au plus haut point de gloire. Je ne ferai presque que montrer cet événement, sans entrer dans un grand détail.

Ces deux Thébains furent Pélopidas & Epaminondas, tous deux sortis des plus illustres familles de leur ville. Le premier étoit né avec de grands biens, qu'il augmenta beaucoup étant devenu seul héritier d'une maison très riche & très florissante. Pour l'autre, la pauvreté lui étoit domestique, & il l'avoit reçue comme un héritage de pere en fils : mais il se la rendit encore plus familière & plus facile à supporter, par l'étude sérieuse qu'il fit de la philosophie, & par le genre de vie simple qu'il suivit toujours d'une manière constante & uniforme. L'un montra l'usage qu'on devoit faire des richesses, & l'autre celui qu'on pouvoit faire de la pauvreté. Pélopidas faisoit part de ses biens à tous ceux qui avoient besoin d'être secourus, & qui méritoient de l'être, faisant voir, dit Plutarque, qu'il étoit le maître & non l'esclave de ses biens. N'ayant pu jamais porter Epaminondas son ami à accepter ses offres, &

à user de son bien , il apprit de lui à vivre comme pauvre au milieu des richesses. Il faisoit à dessein la visite des maisons des pauvres , pour apprendre d'eux à se passer de beaucoup de choses. Il auroit eu honte , disoit-il , de dépenser plus pour sa table & pour ses habits que le dernier des Thébains. Et il n'étoit si sévère contre lui-même , que pour être en état de partager son bien avec un plus grand nombre d'honnêtes gens qui en avoient besoin.

Ils étoient tous deux également nés pour les grandes choses ; avec cette différence pourtant , que Pélopidas s'appliquoit davantage à exercer son corps , & Epaminondas à cultiver son esprit. Ils emploioient tout leur loisir , l'un aux exercices de la lutte & à la chasse , l'autre à la conversation & à l'étude de la philosophie.

Mais ce que les personnes les plus sensées ont admiré par dessus tout en eux , a été cette amitié & cette union inaltérable qu'ils conservèrent pendant tout le cours de leur vie , quoiqu'ils se trouvassent presque toujours employés ensemble soit dans le com-

mandement des armées, soit dans le gouvernement de la République : union, fondée sur une estime mutuelle de part & d'autre, & encore plus sur l'amour du bien public, qui faisoit que chacun d'eux regardoit les succès de l'autre comme les siens propres. Cette intelligence & ce bon accord, qualités infiniment rares parmi ceux qui tiennent ensemble le timon de l'Etat comme on le peut voir par l'exemple des plus grands hommes d'Athènes, ne peut être que l'effet d'une véritable grandeur d'ame, & d'une vertu solide, qui ne cherchant ni la gloire, ni les richesses, sources funestes des dissensions & de l'envie, mais le bien & l'aggrandissement de la patrie, est bien au dessus des petitesse & des foiblesses d'une basse jalousie, pour qui le mérite d'autrui est un tourment.

La première & la plus éclatante preuve que Pélopidas donna de son courage & de sa prudence, fut le dessein hardi qu'il conçut & qu'il exécuta, quoiqu'il fût encore fort jeune, de délivrer sa patrie du joug de la domination des Lacédémoniens, qui par surprise s'étoient emparé de la

citadelle de Thèbes. Il fut formé en peu de tems une conspiration considérable contre les Tyrans. Quoique cette affaire eût été conduite avec tout le secret possible, un moment avant l'exécution, un courier, qui avoit fait grande diligence, demanda Archias chef des Tyrans, qui tous ensemble étoient à table & se réjouissoient, & il lui remit entre les mains une lettre qu'il disoit être fort pressée, & regarder des affaires sérieuses. En effet on fut depuis qu'elle marquoit un détail circonstancié de toute la conjuration. ^a Archias, se mettant à rire, *A demain donc*, dit-il, *les affaires sérieuses*; & il mit la lettre sous le coussin sur lequel il étoit appuyé. Mais il n'y eut point de lendemain pour lui. Il fut tué la nuit même avec tous les Tyrans, & la citadelle reprise. On peut dire que le changement qui arriva bientôt après dans les affaires, & que la guerre qui rabaisa l'orgueil de Sparte, & qui lui ôta l'empire de la Grèce, fut l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pélopidas, sans prendre ni chât

^a Καὶ ὁ Ἀρχίας ἀνέβη | τὰ ἐνδοία.
 αἰσ. Οὐκ εἶς ἀπὸρ (ἴσθι) |

teau , ni place , mais avec une petite poignée de gens , délia , pour ainsi dire , & rompit les nœuds de la domination des Lacédémoniens , qui paroissent ne pouvoir jamais être ni rompus , ni déliés.

Il eut part dans la suite à toutes les victoires que Thèbes remporta contre Lacédémone. Après de si grandes & de si heureuses expéditions , toutes les villes de Thessalie appellent Pélolidas contre le Tyran qui les opprime. Il marche aussitôt , & leur rend la liberté par sa présence. Les deux Princes qui se disputoient la couronne de Macédoine , le prennent pour arbitre de leur querelle. Il leur prescrit les conditions de la paix , & exige d'eux des otages pour sûreté de leur parole : tant étoit grande la renommée de la puissance de Thèbes , & la confiance qu'on avoit en sa justice. Il va ensuite en qualité d'Ambassadeur auprès du Roi de Perse , & il en est reçu avec les plus grandes marques de distinction & d'estime : & pendant que les Députés des autres Républiques s'empressent d'en tirer des avantages particuliers , il n'est occupé que du bien général de la Grèce ; & sans

rien demander pour sa patrie, il ne veut que la liberté parfaite de tous les Grecs, & leur entière indépendance. Content de l'avoir obtenue, & peu touché des présens magnifiques que le Roi lui offre, il n'accepte que ceux qui, sans l'enrichir, marquoient simplement la bienveillance du Prince, & sa faveur.

Tant de belles actions furent terminées par une mort fort glorieuse à la vérité, mais qui laisse pourtant quelque chose à désirer. Car Pélopidas poursuivant trop vivement le Tyran de Phères qui fuioit devant lui, & qui s'étoit retiré dans le bataillon de ses gardes, succomba enfin sous le grand nombre, après avoir fait des actions héroïques de courage. Il auroit dû se souvenir que les grands hommes sont redevables de leur vie à leur patrie; & que c'est pour elle seule, & non pour eux-mêmes, qu'ils doivent mourir.

POUR CE QUI REGARDE Epaminondas, ce n'est point sans raison qu'il a été considéré comme le premier

a Thebanum Epaminondam, haud scio an summum virum Græciæ. Cic. lib. 3. de Orat. n. 139.

homme de la Grèce.^a Il seroit difficile de dire s'il fut plus grand Capitaine, qu'homme de bien. Il réunissoit en lui seul, comme le remarque Diodore de Sicile, toutes les belles qualités des plus fameux Généraux, & n'en avoit point les vices. Il étoit également insensible à l'ambition & à l'avarice. Il chercha, non à commander lui-même, mais à procurer le commandement à sa patrie. Les richesses, loin de le tenter, ne purent jamais approcher de lui : il semble qu'il se seroit cru deshonoré en devenant riche, & sa pauvreté l'accompagna jusqu'au tombeau, où il ne put être porté qu'aux dépens du public. Etant né pauvre, il voulut toujours le demeurer : & jamais son ami Pélopidas ne put vaincre sa résistance. » Je ne rougis point, lui disoit-il, d'une pauvreté qui ne m'a point empêché de mériter les premiers emplois de la République, & le commandement de ses armées. » Elle ne m'a point fait de honte, & je ne veux pas non plus lui en faire en l'abandonnant.

^a Fuit incertum, vir melior an dux esset. Nam & imperium non sibi semper, sed patriæ quæ-

fuit : & pecuniæ adeo parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. Justin. lib. 6. cap. 8.

Il^a ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Jamais il ne brigua les premières places : ce furent les dignités qui allèrent le chercher , & elles furent souvent obligées de faire violence à sa modestie. Il s'en acquitta toujours de telle sorte , qu'il parut leur faire plus d'honneur que lui-même n'en étoit honoré.

Sa droiture , sa sincérité , son amour invincible pour la justice , lui attiroient une pleine confiance des citoyens , & même des ennemis. On ne pouvoit s'empêcher d'aimer & d'admirer en lui un caractère de bonté & de douceur constante , que rien n'étoit capable d'altérer , & qui ne diminuoit rien de la haute estime & de la vénération que ses grandes qualités lui attiroient. C'est ^b en ces sortes de vertus que Plutarque fait consister la véritable grandeur d'Epaminondas. Rien en effet n'est plus rare

a Gloriæ quoque non cupidior , quàm pecuniæ , quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt ; honoresque ita gessit ut ornamentum non accipere , sed dare ipsi dignitati videretur. Jam literarum studium , jam philoso-

phiæ doctrina tanta , ut mirabile videretur , unde tam insignis militiæ scientia homini inter literas nato. Just. ibid.

b Η' ἀλθὺς μέγας ὑπερβία , & δικαιοσύνη , & μεγαθυρία , & πραΰτης. Plut. in Pelop.

que ces qualités dans un pouvoir presque souverain , au milieu des guerres & des victoires , à la tête des grandes affaires ; & il n'y a rien qu'il soit plus nécessaire de bien montrer aux gens de qualité , qui sont souvent tentés d'y substituer l'artifice , la dissimulation , les airs de hauteur & de faste.

L'élévation de ses sentimens lui fit toujours porter avec douceur & avec patience la jalousie de ses égaux , la mauvaise humeur de ses citoyens , les calomnies de ses ennemis , & l'ingratitude de sa patrie après ses grands services. ^a Il étoit persuadé que la grandeur d'ame consiste principalement à souffrir ces épreuves sans se troubler , sans se plaindre , sans rien rabattre de son zèle ; ^b parce qu'il en est de la patrie comme de ceux qui nous ont donné la vie , dont nous devons endurer les mauvais traitemens avec soumission.

Jamais personne ne fut mieux que

^a Τὸ δὲ συκοφάνημα ἐπὶ τὴν πείραν Ἐπαμεινώνδας ἠνεγχε πρώτος , μέγας μίτρος ἀνδρείας ἐμεγαλοψυχίας τὴν ὅν τοις πολιτικοῖς ἀντιδικασίαν ποιούμενος. *Ibid.*

^b Ut parentum savitiam , sic patriæ , patientiam ac ferendo leniendam esse. *Liv. lib. 37. n. 24.*

lui le métier de la guerre. Il joignoit à un courage intrépide une prudence consommée. Et toutes ces vertus ne furent pas moins l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue, que de son heureux naturel. Dès sa plus tendre jeunesse il avoit témoigné un goût merveilleux pour l'étude & pour le travail, en sorte qu'on pourroit s'étonner comment un homme né parmi les lettres, & nourri dans le sein de la philosophie, avoit pu acquérir une science si parfaite de l'art militaire.

Voilà ce qui fait les grands hommes, & comment ils se forment; & l'on ne sauroit trop en avertir les jeunes gens destinés à la guerre, aux premières places de l'Etat, & généralement à quelque emploi que ce soit, dont plusieurs regardent l'étude comme inutile pour eux, & presque deshonorante. Cicéron dans le troisième livre de l'Orateur fait un long dénombrement des Capitaines les plus illustres de la Grèce, qui tous avoient pris grand soin de cultiver leur esprit par l'étude des sciences, & en particulier par celle de la philosophie: Pisistrate, Périclès, Alcibiade, Dion

de Syracuse dont nous parlerons bientôt, Timothée fils de Conon, Agéfilas, & Epaminondas. C'est un grand malheur, quand ceux qui entrent dans les charges & dans le maniement des affaires publiques, y entrent, pour se servir des termes de Cicéron, nuds & desarmés, c'est-à-dire sans connoissances, sans lumières, & presque sans aucune teinture des sciences qui servent à orner & à embellir l'esprit. *Nunc ibid. 1363. contra plerique ad honores adipiscendos, & ad rempublicam gerendam nudi veniunt atque inermes, nulla cognitione rerum, nulla scientia ornati.*

2. Délivrance de Syracuse.

DEUX hommes fort illustres travaillèrent à rétablir la liberté dans Syracuse, Dion & Timoléon. Le premier en jetta les fondemens, & le second acheva entièrement ce grand ouvrage.

1. DION.

J'E NE SAI si parmi les vies des hommes illustres que Plutarque nous a laissées, il y en a aucune plus belle & plus curieuse que celle de Dion ;

mais il n'y en a point certainement qui marque davantage quel est le prix de la bonne éducation, & de quelle utilité peut être la conversation des gens sçavans & vertueux. C'est presque l'unique point auquel je m'arrêterai, en faisant quelques réflexions sur les circonstances de la vie de Dion qui y ont le plus de rapport.

PREMIERE RÉFLEXION.

Conversation des gens de lettres & de probité infiniment utile aux Princes.

DION étoit frere d'Aristomaque, que le premier Denys avoit épousée. Une espèce de hazard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particulière, qui jettoit de loin les fondemens de la liberté de Syracuse, y avoit amené Platon le plus célèbre des philosophes. Dion devint son ami & son disciple, & profita bien de ses leçons. Car, quoiqu'élevé dans des mœurs basses sous un Tyran, quoiqu'accoutumé à une sujettion craintive & servile, quoique nourri dans le faste & les délices, en un mot dans un genre de vie qui fait consister le souverain bien dans la volupté & dans la magnificence : il n'eut

pas plutôt entendu les discours de ce philosophe , & goûté de cette philosophie qui mène à la vertu , qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle.

Le second Denys avoit succédé à son pere dans un âge , à où , comme le dit Tite-Live d'un autre Roi de Syracuse , à peine étoit-il capable d'user modérément de sa liberté , loin de pouvoir gouverner avec sagesse. Dès qu'il fut monté sur le trône , le premier soin des courtisans fut de s'emparer de son esprit , & d'obséder ce jeune Prince par des flateries continuelles. Ils ne pensoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusemens , le tenant toujours occupé à des festins , à des commerces de femmes , & à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dion , persuadé que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de la mauvaise éducation qu'il avoit eue , chercha à le jeter dans des conversations honnêtes , & à lui faire goûter des discours capables de former les mœurs. Pour cela il l'engagea à faire

a Puerum , vix dum tutores atque amici ad libertatem , nedum dominationem , modicè latum. Latè id ingenium præcipitandum in omnia vitia acceperunt. *Liv. lib. 24. n. 4.*

venir à sa Cour Platon. Quelque répugnance qu'eût le Philosophe pour ce voyage, dont il n'espéroit pas un grand fruit, il ne put résister aux vives sollicitations qu'on lui fit de toutes parts. Il arriva donc à Syracuse, & y fut reçu avec des marques d'honneur & de distinction extraordinaires.

Platon trouva les plus heureuses dispositions du monde dans le jeune Denys, qui se prêta sans réserve à ses leçons & à ses conseils. Mais, comme il avoit lui-même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate son maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganisme pour faire goûter la vérité, il eut soin de manier l'esprit du jeune Tyran avec une adresse merveilleuse, évitant de heurter de front ses passions, travaillant à gagner sa confiance par des manières douces & insinuantes, & sur-tout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable, pour la rendre en même tems victorieuse du vice, qui ne retient les hommes dans ses liens qu'à force d'attraits, de douceurs, de plaisirs, & de délices qu'il leur présente.

Le changement fut prompt & éton-

nant. Le jeune Prince , plongé jusques-là dans l'oïfiveté , dans la mollesse , & dans l'ignorance de tous ses devoirs qui en est une suite inévitable , sortant comme d'un sommeil létargique , commença à ouvrir les yeux , à entrevoir la beauté de la vertu , à goûter les douceurs & les charmes d'une conversation également solide & agréable , & il se livra avec autant d'empressement au desir d'apprendre & de s'instruire , qu'il en avoit eu auparavant d'éloignement & d'horreur. La Cour , qui est le finge des Princes , & qui suit en tout leurs inclinations , entra dans les mêmes sentimens. Toutes les sales du palais , comme autant d'écolès de géométrie , étoient pleines de la pousière dont les géomètres se servent pour tracer leurs figures ; & en très peu de tems l'étude de la philosophie & des plus hautes sciences , devint le goût dominant & général.

Le grand fruit de ces études , par rapport à un Prince , n'est pas seulement de lui remplir l'esprit d'une infinité de connoissances très curieuses , très utiles , & souvent très nécessaires ; mais encore plus de le retirer des

l'oïiveté, de l'indolence, & des vains amusemens de la Cour; de l'accoutumer à une vie appliquée & sérieuse; de lui faire naître le desir de s'instruire des devoirs de la roiauté, & de connoître ceux qui ont excellé dans l'art de régner; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, & de voir tout par ses propres yeux, c'est-à-dire d'être véritablement Roi. Mais c'est à quoi s'opposeront toujours les courtisans & les flateurs; comme cela ne manqua pas d'arriver sous le jeune Denys.

SECONDE RÉFLEXION.

Flateurs, peste funeste des Cours, & ruine des Princes.

CE QUE dit Cicéron de la flatterie par raport à l'amitié, n'est pas moins vrai par raport à la Cour des Princes, qu'elle en est le poison le plus mortel:

De amicis. Sic habendum est, nullam in amicitis pestem esse majorem, quam adulatio-

ibid. n. 91. nem. Il entend par flateurs ces hommes faux & doubles, d'un esprit souple & pliant, qui vrais Protées prennent mille formes différentes selon le besoin, uniquement attentifs à

plaire au Prince, toujours occupés à étudier ses goûts & ses inclinations, & à lire sur son visage ce qu'il desire, se faisant une loi de ne lui présenter jamais aucune vérité choquante, de ne le contredire en rien, & de parler toujours le même langage que lui. Les gardes veillent autour du palais des Rois, dit un Ancien, pour écarter des ennemis moins dangereux que n'est la flatterie.^a Elle trompe les sentinelles : elle pénètre, non seulement dans le cabinet, mais dans le cœur du Prince, & elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux & de plus essentiel à son bonheur : c'est-à-dire, un esprit sage & équitable, le discernement du vrai & du faux, l'amour de la justice & du bien public.

Il ^b n'est pas étonnant qu'un jeune Prince comme Denys, qui avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples auroit eu bien

^a Sola quippe hæc (adulatio) nequicquam vigilanti-
bus satellitibus imperium deprædatur;
regumque nobilissimam partem, animam nimirum, aggreditur. *Synes.*
de regno.

^b Vix artibus honestis pudor retinetur. nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modestia, aut quidquam probi moris servaretur. *Tacit. Annal. lib. 14. cap. 29.*

de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une Cour infectée depuis longtemps, où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il étoit environné d'une troupe de flatteurs qui ne cessoient de le louer & de l'applaudir en tout. Ils commencèrent par jetter un ridicule parfait sur la vie retirée qu'on lui faisoit mener, & sur les études auxquelles on l'appliquoit, comme si il s'agissoit d'en faire un philosophe. Ils allèrent plus loin, & travaillèrent de concert à lui rendre suspect, & même odieux, le zèle de Dion & de Platon, en les lui représentant^a comme d'incommodes censeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient sur lui une autorité qui ne convenoit ni à son âge ni à son rang. Enfin Dion & Platon, sous différens prétextes, & en différens tems, furent éloignés de la Cour, qui se trouva de nouveau abandonnée à toutes sortes de désordres & d'excès.

On voit par-là combien il est difficile à un Prince d'éviter les pièges qui lui sont tendus par la conspiration:

^a Tristes & superciliosos alienæ vitæ consortes, | publicos pedagogos. See nec. epist. 123.

d'un petit nombre de personnes qui occupent les premières places auprès de lui & les premiers emplois ; qui ont intérêt à se ménager les uns les autres , à lui cacher une partie de ce qui devoit lui être connu ; & à s'accorder sur divers points malgré leurs intérêts différens , leurs jalousies , leurs haines secrètes , pour se rendre seuls les maîtres des affaires , pour borner à eux seuls la confiance du Prince , & pour le tenir comme captif dans l'étroite enceinte dont ils l'ont environné. *Claudentes principem* Lamprid. in *senem*, & *agentes ante omnia ne quid* vitâ. Alex. *sciat.*

TROISIÈME RÉFLEXION.

Grandes qualités de Dion mûlées de quelques légers défauts.

IL EST difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans le Prince dont nous parlons. Grandeur d'ame , noblesse de sentimens , générosité à répandre ses biens , valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un sang froid & d'une prudence peu communes , un esprit

vaſte & capable des plus grandes vûes ; une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés , un amour de la patrie & du bien public porté preſque juſqu'à l'excès ; voila une partie des vertus de Dion. Il faiſit les préceptes de la philoſophie avec une ardeur , dont Platon témoigne avoir vû peu d'exemples : & il l'étudia , non par curioſité , ou par vanité , mais pour s'inſtruire de ſes devoirs , & pour en faire la règle de ſa conduite.

Quelque paſſionné qu'il fût pour la philoſophie , ^a cette étude ne le détournâ jamais de ſon devoir , & il fut contenir ſon ardeur dans de juſtes bornes. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuſe & la Sicile , il menoit dans ſon exil la vie la plus agréable qu'il ſoit poſſible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude ; jouiſſant tranquillement de la converſation des philoſophes , aſſiſtant à leurs diſputes , y brillant d'une manière toute particulière par la beauté de ſon génie & par la ſolidité de ſon jugement , parcou-

^a Retinuitque , quod | pientia modum. Tacit.
eſt diſſicillimum , ex ſa- | in vii. Agric. n. 4.

rant les villes de la docte Grèce, pour y cueillir, s'il est permis de parler ainsi, la fleur des beaux esprits, & pour y consulter les plus habiles politiques, laissant par-tout des marques de sa libéralité & de sa magnificence, également aimé & respecté de tous ceux qui le connoissoient, & recevant dans tous les lieux où il passoit, des honneurs extraordinaires, qu'on rendoit encore plus à son mérite qu'à sa naissance. C'est du milieu d'une vie si douce qu'il s'arracha pour aller secourir sa patrie qui imploroit sa protection, & pour la délivrer du joug de la tyrannie sous lequel elle gémissoit depuis longtemps.

Jamais peut-être entreprise ne fut plus hardie, & n'eut en même tems un succès plus heureux. Il partit avec huit cens hommes seulement, & deux vaisseaux de charge, pour aller attaquer à main armée une puissance aussi redoutable que celle de Denys. „ Qui auroit „ jamais cru, dit un Historien, qu'un „ homme avec deux vaisseaux de charge fût venu à bout de détrôner un „ Prince qui avoit quatre cens navires de guerre, cent mille hommes de pié, dix mille chevaux, une aussi

*Diod. Sic.
hist. lib. 16.*

» grande provision d'armes & de blé,
» & autant de richesses qu'il en falloit
» pour entretenir & pour soudoier
» des troupes si nombreuses ? qui ou-
» tre cela étoit maître d'une des plus
» grandes villes de Grèce ; qui avoit
» des ports , des arsenaux , des ci-
» tadelles imprenables , & qui étoit
» soutenu & fortifié par un grand
» nombre d'alliés très puissans ? La
» cause des grands succès de Dion fut
» sa magnanimité & son courage , &
» l'affection de ceux à qui il devoit pro-
» curer la liberté.

Mais ce que je trouve de plus beau
dans la vie de Dion , de plus digne
d'admiration , & s'il étoit permis de
parler ainsi , de plus au dessus de l'hu-
main , c'est cette grandeur d'ame &
cette patience inouïe avec laquelle il
souffrit l'ingratitude de ses citoyens.
Il avoit tout quitté pour venir à leur
secours : il avoit réduit la tyrannie aux
abois , & touchoit au moment où il
devoit les rétablir dans une entière li-
berté. Pour prix de tant de services,
ils le chassent honteusement de leur
ville accompagné d'une poignée de
soldats étrangers dont ils n'ont pu
corrompre la fidélité , ils le chargent

d'injures, & ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a pour punir ces ingrats & ces rebelles, qu'à faire un mouvement : il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats. Maître de leur ame comme de la sienne, il arrête leur impétuosité, & sans désarmer leurs mains il met un frein à leur juste colére, ne leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effraier & non de tuer ses ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ses concitoyens & comme ses freres.

Il disoit dans une autre occasion ;
" que les Capitaines passioient ordi-
" nairement leur vie à s'exercer aux
" armes, & à apprendre le métier de
" la guerre : que pour lui il avoit passé
" un fort long tems à Athènes dans l'A-
" cadémie, pour y apprendre à dom-
" ter la colére, l'envie, & le ressen-
" timent : que la marque de la vic-
" toire que l'on a remportée sur ses
" passions, ce n'est pas d'être doux &
" affable à ses amis & aux gens de
" bien, mais de se montrer humain à
" ceux qui nous ont fait injustice, &
" d'être toujours prêt à leur pardon-
" ner.... Il est vrai, disoit-il, que

» selon les loix humaines , il est plus
» pardonnable & plus permis de se
» venger quand on a été maltraité , que
» de commettre le premier une injustice contre les autres. Mais , si on
» consulte la nature , on trouvera que
» l'une & l'autre de ces fautes viennent de la même source , & qu'il
» y a autant de foiblesse à se venger d'une injure , qu'à la faire le
» premier.

Toutes les injustices & les ingrattitudes de sa patrie ne furent pas capables de rallentir son zèle. Après beaucoup d'avantures il la rétablit dans sa liberté , & en chassa les Tyrans. Il n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses travaux. Un traître forma un complot contre lui , & l'égorgea dans sa propre maison. Sa mort replongea Syracuse dans de nouveaux malheurs.

On ne pouvoit , ce me semble , reprocher à Dion qu'un défaut ; c'est qu'il avoit quelque chose de dur & d'austère dans l'humeur , qui le rendoit moins accessible & moins sociable ; & qui éloignoit un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien , & jusqu'à ses meilleurs amis. Platon l'avoit souvent averti

averti de ce défaut. Il avoit tâché même de l'en corriger en le liant particulièrement avec un philosophe qui avoit du jeu & de l'agrément dans l'esprit, & qui étoit fort propre à lui inspirer des manières douces & insinuantes. Il l'en fit encore depuis souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi: a » Faites réflexion, » je vous prie, qu'on trouve que » vous manquez de douceur & d'affabilité ; & mettez - vous bien dans » l'esprit que le moien le plus sûr » de faire réussir les affaires, c'est » de se rendre agréable à ceux avec » qui l'on a à traiter. La * fierté écar-

a Εὐδοκίᾳ δὲ ὅτι δυνάμει
τις ἐνδεσφύς τὸ προσκείμεν
δυσχερὲς αἰσῶν * μὴ ἐν λαν-
θάνειν οὐδὲ ἐν δὴ τὸ ἀπείρητον
τοῦ ἀνθρώπου, ὃ τὸ πρῶτον
ἴστω.

* H' s' ἀδύστα, ἰσχυρὰ
ἐνδοξος. Cette pensée de Pla-
ton est parfaitement belle,
mais ne se fait pas sentir
tout d'un coup. M. Dacier
l'a traduite ainsi, La fier-
té est toujours compagne
de la solitude, ce qui
n'offre aucune idée, ou plu-
tôt en présente une absolu-
ment contraire à la véri-
té. Car il n'est point vrai
que la fierté se trouve tou-
jours dans la solitude. Un

homme seul, & réduit à
lui-même, en est peu sus-
ceptible, & n'a point d'oc-
casion de la faire paroître.
Ce vice demande des té-
moins & des spectateurs.

Aussi n'est-ce pas la la
pensée de Platon. Il veut
dire que la fierté écarte
tout le monde: qu'elle éloigne
de nous ceux qui nous
devroient être le plus unis:
qu'au lieu que l'affabilité
attire du monde de tous cô-
tés auprès des Grands, & les
fait comme habiter au mi-
lieu d'une foule de per-
sonnes, même inconnues &
étrangères, qui les appro-
chent volontiers, & qui

»te le monde , & réduit un homme
 »à la solitude. Malgré ^a les repro-
 ches qu'on lui faisoit de la gravité trop
 austère , & de l'inflexible sévérité avec
 laquelle il traitoit le peuple , il se piqua
 toujours de n'en rien relâcher , soit que
 son naturel fût entièrement éloigné des
 attraits de l'insinuation & de la persua-
 sion , soit que dans le dessein qu'il avoit
 de corriger & de ramener les Syra-
 cusains gâtés & corrompus par les
 discours flatteurs & complaisans des
 Orateurs , il crût devoir employer
 des manières plus fermes & plus
 mâles.

Dion se trompoit dans le point
 le plus essentiel du gouvernement.
 A compter depuis le trône jusqu'à la
 dernière place de l'Etat , quiconque
 est chargé du soin de gouverner & de
 conduire les autres , doit avant tout

S'empres- sent de s'attacher à eux : au contraire la fierté fait autour d'eux un desert , met tout en fuite , & les réduit à demeurer seuls comme dans une solitude ; & par là les prive du secours des hommes dont ils ont besoin pour le succès de leurs affaires. H

δ' αὐθάδεια, ἐπημὴς ἐξοικισμός.
 La fierté réduit un homme à la solitude.

a Αὐτὰ γὰρ τὴν πενίαν
 πρὸς τὸ πιδανὸν δουλεύειν καὶ
 χρημίστος, ἀνισπᾶντι τὰς Συ-
 ρακυσίας ἀγὰρ ἀνιμίστος ἔστι
 τὴν ἐπιμέλειαν προδιδόντος.
 Plut. in vit. Dion.

étudier * l'art de manier les esprits, de les fléchir, de les tourner à son gré, de les amener à son point; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la règle & le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même & dans la vertu, & dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude & une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur, qui souvent dégénère en vice, quand elle est poussée trop loin. Je sai qu'il n'est jamais permis de courber la règle: mais il est toujours louable, & souvent nécessaire, de l'amollir & de la rendre plus maniable; ce qui se fait sur tout par des manières douces & insinuanes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables; en un mot en tâchant par tous les moyens possibles de se faire aimer.

* C'est ce qu'un ancien poète appelloit, flexanima
 atque omnium regina

rerum oratio. Cic. lib. 2.
 de Divinat. n. 80.

2. TIMOLÉON.

TIMOLÉON, qui étoit de Corinthe, acheva à Syracuse ce que Dion y avoit commencé si heureusement; & il se signala dans cette expédition par des exploits inouis de valeur & de sagesse, qui égalèrent sa gloire à celle des plus grands hommes de son tems. Après avoir obligé Denys de se retirer hors de la Sicile, il rappela tous les citoiens que la tyrannie avoit dispersés en différentes contrées: il en rassembla jusqu'à soixante mille pour repeupler la ville déserte: il leur partagea les terres: il leur donna des loix, & il établit une police avec les commissaires de Corinthe: il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avoient si longtems infestée, rétablit par-tout la sureté & la paix, & fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moïens de se relever.

Après de si glorieuses actions, qui lui avoient donné un crédit sans bornes, il se déposa lui-même de son autorité, & passa le reste de sa vie

à Syracuse en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes, & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouissoient. Mais il fut toujours respecté & consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni règlement de police qui fussent bien faits, si Timoléon ne s'en étoit mêlé, & ne les avoit finis lui-même.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible, qu'il supporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vue. Cet accident, loin de rien diminuer de la considération & du respect qu'on avoit pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentèrent pas de lui rendre de fréquentes visites : ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui passaient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils avoient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, ils l'appelloient à leur secours : & lui, sur un

char à deux chevaux, il traversoit la place, se rendoit au théâtre, & monté sur ce char, il étoit introduit dans l'assemblée avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit son avis, qui étoit toujours religieusement suivi, ses domestiques le remenoient au travers du théâtre, & tous les citoyens le reconduisoient jusques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de main.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de son convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressoit de combler le défunt, & qui n'étoient accordées ni à la coutume, ni à la bienséance, mais partoient d'une affection sincère, & de la plus vive reconnoissance. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années le jour de son trépas on célébreroit en son honneur des Jeux de musique & des Jeux gymniques, & qu'on feroit des courses de chevaux.

NOUS n'avons encore rien vû de plus accompli que ce que l'histoire

nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers, & de l'heureux succès de toutes ses entreprises. Ce que j'admire le plus en lui, c'est son amour vif & désintéressé pour le bien public, ne se réservant que le plaisir de voir les autres heureux par ses services: c'est son extrême éloignement de tout esprit de domination & de hauteur, sa retraite à la campagne, sa modestie, sa modération, sa fuite des honneurs, & ce qui est encore plus rare, son aversion pour toute flatterie, & même pour les plus justes louanges. ^a Quand on relevoit en sa présence sa sagesse, son courage, & la gloire qu'il avoit eue de chasser les tyrans, il ne répondoit autre chose, sinon qu'il se sentoît obligé de témoigner une grande reconnoissance envers les dieux, de ce qu'ayant résolu de rendre à la Sicile la paix & la liberté, ils avoient bien voulu pour cela se servir principalement de son ministère: car il étoit bien per-

^a Cum tuas laudes au-
dieret prædicari, nun-
quam aliud dixit, quàm
se in ea re maximas diis
gratias agere, atque ha-
bere, quòd, cum Sici-
liam recreare constituif-
sent, tum se potissimum
ducem esse voluissent.
Nihil enim reum huma-
narum sine deorum nu-
mine agi putabat. Cor-
nel. Nep. in Timol. cap.
4.

suadé que tous les événemens humains sont conduits & réglés par les ordres secrets de la Providence divine.

J E N E P U I S finir cet article qui regarde le gouvernement de la Sicile, sans prier le lecteur de comparer l'heureuse & paisible vieillesse de Timoléon, estimé, honoré, aimé généralement de tous les peuples, avec la vie misérable que traînoit Denys le Tyran, (je parle du pere) toujours agité de troubles & de fraieurs qui ne lui laissoient aucun repos, & devenu l'horreur & l'exécration du public.

*Cic. lib. 5.
Tusc. Quest.
n. 58-62.*

Pendant tout le tems de son règne, qui fut de trente-huit ans, il porta toujours sous sa robe une cuirasse d'airain. Il ne haranguoit son peuple que du haut d'une tour. N'osant se fier à aucun de ses amis ni de ses proches, il se faisoit garder par des étrangers & des esclaves, & sortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de se condamner lui-même à une espèce de prison. Pour ne point confier sa tête & sa vie à la main d'un barbier, il chargea ses filles encore très jeunes de ce vil ministère : & quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciseaux & le rasoir,

& leur apprit à lui brûler la barbe & les cheveux avec des coquilles de noix : & enfin il se rendit lui-même ce service, n'osant plus apparemment se fier à ses propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ses femmes, sans avoir fait fouiller partout auparavant avec grand soin. Le lit étoit environné d'un fossé très large & très profond avec un petit pont levis, qui en ouvroit le passage. Après avoir bien fermé & bien verrouillé les portes de sa chambre, il levoit ce pont levis, afin de pouvoir dormir en sûreté. Ni son frere, ni son fils même, n'entroient dans sa chambre sans avoir changé d'habits, & sans avoir été vilités par les gardes. Est-ce régner, est-ce vivre que de passer ainsi ses jours dans une défiance & une fraieur continuelles ? ^a Un roi, véritablement digne de ce nom, n'a besoin de gardes que pour la bien-séance, & pour l'éclat extérieur de la majesté ; ^b parce qu'il vit au milieu

*Lib. 2. de
Off. n. 25.*

*Plur. in vit.
Dion.*

^a Princeps, suis beneficiis tutus, nihil præsidio eget : arma ornamenti causa habet. *Senec. lib. 1. de Clem. cap. 13.*

^b Quod tutius imperium

est, quam illud, quod amore & caritate munitur ? Quis securior quam rex ille, quem non metuunt, sed cui metuunt subditi ? *Synes. de regno.*

de sa famille, qu'il ne voit par-tout où il va que ses enfans, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un pays confié à ses soins & à sa bonté, & que tous ses sujets, loin de le craindre, ne craignent que pour lui.

*Lib. 5. Tuf.
Quæst. n. 63-
66.*

Quelle comparaison, dit Cicéron dans un de ses livres des Tusculanes, entre la vie malheureuse & tremblante de Denys le Tyran, & celle que menoit un Platon, un Architas, & tant d'autres philosophes qui vivoient du même tems ! Ce Prince, au milieu du faste & de la grandeur, condamné par son propre choix à une espèce de cachot, exclus du commerce des honnêtes gens, passoit sa vie avec des esclaves, des scélérats, des barbares, regardant comme ennemi quiconque savoit faire cas de la liberté, ne s'occupant que de meurtres & de carnages, & passant les jours & les nuits dans une fraieur continuelle. Les autres, liés ensemble par l'estime & le goût des mêmes biens & des mêmes études, formoient entr'eux la plus douce & la plus agréable société qu'il soit possible d'imaginer, exemts de tout soin & de toute inquiétude,

& ne connoissant d'autre plaisir que celui qui vient de la contemplation de la vérité, & de l'amour de la vertu, en quoi ces philosophes faisoient consister tout le bonheur de l'homme.

C'est dans leur école & dans leurs *Plut. in vitâ
Dion.* conversations que Dion avoit puisé ces principes & ces sentimens qu'il s'efforçoit d'inspirer au jeune Denys, en l'exhortant à gouverner ses sujets avec bonté & douceur, comme un bon pere gouverne sa famille. » Pen-
» sez, lui disoit-il, que les liens qui
» maintiennent & affermissent la do-
» mination monarchique, & que vo-
» tre pere se vançoit d'avoir rendu
» aussi difficiles à rompre que le dia-
» mant, ne sont ni la crainte, ni la
» force comme il l'a cru, ni le grand
» nombre de galères, ni ces milliers
» de barbares qui composent votre
» garde : mais l'affection, l'amour,
» & la reconnoissance que font naître
» dans le cœur des peuples la vertu
» & la justice des Princes ; & que des
» liens, formés par de tels sentimens,
» quoique plus doux & moins ferrés
» que ces autres si roides & si durs,
» sont pourtant plus forts pour la du-
» rée & pour le maintien des Etats.

„Que d'ailleurs un Prince n'est ni
„honoré, ni estimé, parce qu'il est
„habillé magnifiquement, qu'il a
„de grands équipages & des meu-
„bles somptueux, qu'il entretient
„sa maison dans le luxe, dans la déli-
„cateſſe, dans les délices, & dans
„tous les plaisirs les plus recherchés;
„pendant que du côté de l'esprit &
„de la raison il n'a aucun avantage
„sur le moindre de ſes ſujets, &
„qu'uniquement occupé à parer &
„à enrichir ſes appartemens, il dé-
„daigne de tenir le palais de ſon ame
„décemment & roialement orné.



ARTICLE SECOND.

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

QUELQUE prévenu que paroisse Tite-Live en faveur du peuple dont il écrit l'histoire, on ne peut nier que le magnifique éloge qu'il en fait dès l'entrée de son ouvrage n'ait de très justes fondemens, & l'on doit reconnoître avec lui qu'il n'y a jamais eu de république ni plus puissante, ni gouvernée avec plus de justice, ni plus riche en grands exemples; & qu'il n'y en a point eu non plus où l'avarice & le luxe soient entrés si tard, & où la pauvreté & la frugalité aient été en si grand honneur, & pendant un si long tems. *Ceterum, dit Tit. Live in Prof. Tite-Live, aut me amor negotii suscepti fallit, aut nulla unquam respublica nec major, nec sanctior, nec bonis exemplis ditior fuit; nec in quam tam sere avaritia luxuriaque immigraverint; nec ubi tantus ac tamdiu paupertati ac parsimonie bonos fuerit.*

La Providence, après avoir montré dans Nabucodonosor, dans Cyrus, dans Alexandre, avec quelle facilité elle renverse les plus grands

empires , & en forme de nouveaux , a pris plaisir à en établir un d'un genre tout différent , qui ne tint rien de cette impétuosité précipitée des premiers , & de ce tumulte où le hazard paroît plus dominer que la sagesse ; qui s'étendît par mesure & par degrés ; qui fût conquérant par méthode ; qui s'affermît par la sagesse des conseils & par la patience ; dont la puissance fût le fruit de toutes les plus grandes vertus humaines ; & qui par tous ces titres méritât de devenir le modèle de tous les autres gouvernemens. Dans cette vûe elle a jetté de loin les fondemens capables de porter ce grand édifice. Elle y a préparé par une longue suite de grands hommes , & par un enchaînement d'événemens singuliers , que les payens n'ont pu s'empêcher d'admirer , & auxquels ils ont été forcés d'avouer que la Divinité présidoit. Tite-Live , dès le commencement de son histoire , dit ^a que l'origine & la fondation du plus grand empire qui fût sur la terre , ne pouvoit être que l'ouvrage des destins ,

a Debeatur , ut opinor , fati tantæ origo
urbis , maximique cun- | dàm deorum opes imperii principium. Liv. lib. 1. n. 4.

& l'effet d'une protection particulière des dieux. Il ^a fait déclarer par Romulus, dans le moment qu'il est admis dans le ciel, que les dieux veulent que Rome devienne la capitale de l'univers, & que nulle puissance humaine ne pourra lui résister. Il ^b rapporte avec soin les prodiges qui dès la fondation de cette ville en attestoient la future grandeur, & fait remarquer dans plusieurs de ceux qui la gouvernèrent d'abord comme un secret instinct & un pressentiment assuré de la puissance à laquelle elle étoit destinée. Enfin Plutarque dit en termes exprès, que pour peu d'attention que l'on fasse sur la conduite & sur les actions des Romains, on reconnoitra clairement qu'ils ne feroient jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les dieux n'en avoient pris soin dès le commencement, & si leur origine n'avoit eu quelque chose de miraculeux & de divin. Et dans un autre endroit, qui m'a paru bien digne

*Plut. in vit.
Rom.*

^a Abi : nuncia Romanis, Cœlestes ita velle, ut mea Roma caput orbis terrarum sit. . . Sciantque, & ita posteris tradant, nullas opes humanas armis Romanis refi-

stere posse. *Ibid.* n. 16.

^b Inter principia cōdendi hujus operis, (Capitolii) movisse numen ad indicandam tanti imperii molem traditur deos. *Ibid.* n. 55.

d'attention, ^a il attribue cette rapidité incroyable de conquêtes qui étonna l'univers, non à des efforts humains de prudence & de valeur, mais à une protection spéciale des dieux, dont la faveur, comme un vent impétueux, sembloit s'être hâtée d'accroître par de prompts succès, & de porter au loin la puissance Romaine.

C'est de l'histoire de ce peuple que j'entreprends de donner ici quelque idée. J'en rapporterai pour cela quelques morceaux détachés, comme j'ai fait en traitant de l'histoire grecque; & je choisirai ceux qui font mieux connoître le caractère & l'esprit du peuple Romain, & qui présentent de plus grandes vertus, & de plus beaux modèles. J'y joindrai aussi quelques réflexions, pour apprendre aux jeunes gens à tirer de leurs lectures tout le fruit qu'on en doit attendre.

Le premier morceau de cette histoire traitera de la fondation de l'em-

α Η' ἔκφρασις τῶν πραγμάτων
 & τὸ πρῶτον τῆς εἰς τὰς ἀντι-
 δόταμιν ἢ αὐξήσιν ἱερῆς, ἐν
 χερσὶν ἀνθρώπων ἡδὲ ἱερῶν
 προχωρεῖσαι ἡμετέραν, θίγει δὲ
 πομπὴν ἢ πνεύματι τόχης ἐπι-
 ταχυσταίνουσιν ἐπιδείκνυται τοῖς
 ἑρβῶς λογισμένοις. Plut. de
 fort. Rom.

pire Romain par Romulus & Numa : le second de l'expulsion des Rois, & de l'établissement de la liberté : le troisième aura beaucoup plus d'étendue, quoiqu'il ne renferme que l'espace d'environ 50 ans, depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la défaite de Persée roi de Macédoine, qui est le tems des plus grands événemens de l'histoire Romaine. Enfin, le quatrième & dernier morceau aura pour matière le changement de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'Historien Polybe.

PREMIER MORCEAU
DE L'HISTOIRE ROMAINE.

*Fondation de l'Empire Romain par
Romulus & Numa.*

ON TROUVE réunis dans Romulus & dans Numa tous les principes & les fondemens de la puissance de Rome, les causes de son aggrandissement & de sa durée, les règles de son gouvernement, le génie particulier de son peuple, & l'esprit dont il a été animé dans toute sa conduite & dans toutes

les différentes situations pendant plus de douze siècles. C'est dans ces deux régnes que le peuple Romain a puisé les caractères propres & singuliers qu'il a portés depuis avec tant d'éclat & de succès : & l'impression en a été si intime & si profonde, qu'elle a duré sans altération, non seulement du tems des Rois & de la République, mais sous les Empereurs, & jusqu'à la décadence de l'Empire.

I. CARACTERE DES ROMAINS.

La valeur.

UN des caractères dominans du peuple Romain, a été d'être belliqueux, entreprenant, conquérant; de se consacrer tout entier à la profession des armes, & de préférer à tout la gloire qui revient des exploits guerriers. Romulus, son fondateur, semble lui avoir inspiré ce caractère. Ce Prince, endurci dès son enfance par les pénibles exercices de la chasse, & accoutumé à combattre contre les voleurs; obligé ensuite de défendre les franchises de l'asyle qu'il avoit ouvert; n'ayant pour sujets de son nouveau royaume qu'un assemblage

de gens hardis, déterminés, féroces, qui n'espéroient de sûreté pour leurs personnes que par la force, & qui ne possédant rien ne pouvoient trouver de subsistance qu'à la pointe de l'épée: ce Prince, dis-je, s'accoutuma à avoir toujours les armes à la main, & il passa son règne à faire successivement la guerre aux Sabins, aux Fidénates, aux Veïens, & à tous les peuples voisins.

Il mit fort en honneur la bravoure militaire par les fréquentes victoires qu'il remporta, & par ses exploits personnels. Et l'éclat avec lequel on le vit entrer deux fois dans Rome, portant un trophée à la tête de ses troupes victorieuses au milieu d'une foule de captifs, & parmi les acclamations de tout le peuple, donna lieu aux triomphes qui furent en usage dans la suite, & qui étoient en même tems l'éguillon le plus puissant de l'ambition des Généraux, & le dernier comble de la grandeur à laquelle ils pouvoient aspirer. Romulus ne fut pas moins attentif à animer le courage des simples soldats par les récompenses & les différens honneurs militaires, & par l'amorce des

terres conquises qu'il leur partageoit.

II. CARACTERE DES ROMAINS.

Mesures sages pour étendre l'Empire.

UN AUTRE grand caractère des Romains consiste dans les sages mesures qu'ils ont toujours prises pour étendre & aggrandir leur empire, & dont Romulus leur a donné l'exemple. Ce Prince, persuadé qu'un Etat n'est puissant qu'à proportion de la multitude des sujets qui le composent, employa deux moïens pour augmenter le nombre des siens.

Le premier fut l'usage modéré & prudent qu'il fit de ses victoires & de ses conquêtes. Au lieu de traiter les vaincus en ennemis, selon la coutume des autres conquérans, en les exterminant, en les dépouillant, en les réduisant en servitude, ou en les forçant par la dureté du joug qu'on leur impose de haïr le nouveau gouvernement; il les regarda tous comme ses sujets naturels, les fit habiter avec lui dans Rome, leur communiqua tous les privilèges des anciens citoyens, adopta leurs fêtes & leurs sacrifices, leur ouvrit indifféremment

l'entrée à tous les emplois civils & militaires ; & en les intéressant par tous ces avantages au bien de l'Etat, il les y attacha par des liens si puissans & si volontaires, qu'ils ne furent jamais tentés de les rompre.

Les Romains portant au fond du cœur un pressentiment secret de la grandeur à laquelle ils étoient destinés, furent en tout tems fidèles à suivre cette maxime d'une politique si profonde & si salutaire. On fait que c'étoit ordinairement le Général même qui avoit fait la conquête d'une ville ou d'une province, qui en devenoit le protecteur, qui plaidoit leur cause dans le Sénat, qui défendoit leurs droits & leurs intérêts, & qui, oubliant sa qualité de vainqueur, ne se souvenoit que de celle de patron & de pere, pour les traiter tous comme ses cliens & ses enfans.

Le second moien que Romulus employa, fut de ne pas dédaigner des bergers, des esclaves, des gens sans biens & sans naissance, pour augmenter le nombre de ses sujets & de ses citoiens. ^a Il savoit que les commen-

^a Urbes quoque, ut ce-| deinde, quas sua virtus
tera, ex infimo nasci :| ac dii juvent, magnas

cemens des villes & des Etats , aussi bien que de toutes les autres choses humaines , étoient foibles & obscurs ; & que c'est ce qui avoit donné lieu aux fondateurs des villes de seindre que leurs premiers habitans étoient nés & fortis de la terre. Il reçut donc dans son asyle tous les fugitifs que l'amour de la liberté , & les poursuites pour dettes ou pour d'autres raisons , obligeoient de chercher une retraite. Ce premier bienfait , joint à la fête des Saturnales que Numa introduisit depuis , & où les maîtres admettoient leurs esclaves aux mêmes festins , & vivoient avec eux dans une parfaite égalité , inspira aux Romains plus de douceur & de bonté pour leurs esclaves que n'en a eu aucun peuple policé. Chaque citoyen avoit le pouvoir , en donnant la liberté à ses esclaves , de les rendre citoyens Romains comme lui , de leur en accorder le rang & tous les droits , & de les unir à l'Etat d'une manière si étroite & si honorable ,

sibi opes magnumque nomen facere . . . Ad- jiciendæ multitudinis causa , vetere consilio condentium urbes , qui obscuram atque humi-	lem conciendo ad se mul- titudinem , natam è ter- ra sibi prolem ementie- bantur , asylum aperit. <i>Liv. lib. 1. n. 8. & 9.</i>
---	--

qu'on n'a point vû d'affranchi qui n'ait préféré cette nouvelle patrie à son pays natal & à sa famille.

C'est par ces deux moïens que Rome se renouvelloit sans cesse, & se fortifioit. C'est par là qu'elle réparoit ses pertes, qu'elle remplaçoit les anciennes familles qui s'éteignoient par les accidens de la guerre; qu'elle trouvoit dans son sein des recrues toujours prêtes à remplir les légions, & des sujets capables d'occuper tous les emplois de la paix & de la guerre; & que se sentant surchargée par une multiplication trop féconde, elle étoit en état d'envoier au loin de nombreux essains, & d'établir sur ses frontières de puissantes colonies, qui servoient de remparts contre les ennemis, & faisoient la sureté des nouvelles conquêtes.

En s'incorporant sans cesse des étrangers, & les transformant en citoyens & en membres, elle leur communiquoit ses mœurs, ses maximes, son esprit, la noblesse de ses sentimens, son zèle pour le bien public; & en les associant à sa puissance, à ses avantages, & à sa gloire, elle formoit un Etat toujours florissant,

que le dehors & le dedans contri-
buoient également à fortifier & à
aggrandir.

Plut. in vit.
Perich.

Les Romains évitèrent en tout tems
la faute capitale que fit Périclès, quoi-
que d'ailleurs un des plus grands po-
litiques qu'ait eu la Grèce, en déclá-
rant qu'on ne tiendrait pour Athé-
niens naturels & véritables que ceux
qui seroient nés de pere & de mere
Athéniens. Par ce seul décret, qui
excluoit plus du quart de ses citoiens,
il affoiblit extrêmement sa Républi-
que. Il la mit hors d'état de faire des
conquêtes, ou de les conserver; &
forcé de se contenter d'avoir les villes
conquises pour alliées ou pour tribu-
taires, au lieu de les unir à soi com-
me membres du corps de l'Etat, &
comme parties de sa République,
selon les principes des Romains, il les
vit bientôt secouer le nouveau joug,
& se mettre en liberté.

C'est avec raison que a Denys
d'Halicarnasse regarde la coutume
introduite par Romulus d'incorpo-
rer dans l'Etat les villes & les nations

a Κράτιστον ἀπάντων πολι-
τευμάτων ὑπάρχον, ὃ ἔστι τῆς
βιβλίου Ρωμαίων ἐλευθερίας
ἔργον, ἔστι τῶν ἐπὶ τὴν ἡγεμονίαν
ἀναγκάστων ἐκ ἰλαχίστων μέρων
παρίχε. Dionys. Halic.
Antiq. Rom. lib. 2.

vaincues;

vaincues, comme la plus excellente maxime de politique, & qui a le plus contribué à l'établissement & à l'affermissement de la grandeur Romaine. Il remarque que ce fut le mépris ou l'ignorance de cette maxime qui ruina la puissance des Grecs, qui mit Sparte hors d'état de se relever après la bataille de Leuctres, & qui à la bataille de Chéronée fit perdre pour toujours aux Thébains & aux Athéniens l'empire de la Grèce : au lieu qu'on a vû la république Romaine survivre aux plus sanglantes défaites, & mettre sur pié de nouvelles armées encore plus nombreuses que celles qu'elle venoit de perdre.

L'Empereur Claude, dans un excellent discours qu'il fit au Sénat pour justifier le privilège de citoyen Romain qu'il avoit accordé aux peuples de la Gaule, remarqua judicieusement que ce qui avoit perdu les républiques de Lacédémone & d'Athènes, étoit l'extrême différence qu'elles avoient mise

^a Quid aliud exitio Lacédæmonis & Atheniensibus fuit, quanquam armis pollerent, nisi quod victos pro alienigenis atquecebant? At conditor noster

Romulus tantum sapientia valuit, ut plerumque populos eodem die hostes, dein cives habuerit. Tacit. *Annal. lib. 11. cap. 24.*

entre les citoyens & les peuples conquis : traitant toujours ces derniers comme étrangers , les tenant séparés de tout , & ne les intéressant ainsi jamais au bien public ; au lieu que le fondateur de Rome , par une politique infiniment mieux entendue , avoit incorporé dans le nombre des citoyens les peuples qu'il avoit vaincus ; & que dans le jour même où il les avoit combattus comme ennemis , il les avoit reçus comme membres de l'Etat , admis à tous les privilèges des sujets naturels , & engagés par leur propre intérêt à défendre la même ville qu'ils avoient attaquée.

Ce fut principalement par ce moyen , comme on l'a déjà remarqué , que le plus étendu de tous les Empires fit un corps dont toutes les parties étoient liées , beaucoup plus par l'affection que par la crainte. Les Romains avoient des colonies dans tous les pays : & les peuples de toutes les provinces étoient admis au gouvernement de l'Etat , sans qu'il y eût presque de différence entre eux & les vainqueurs. Les ^a Gaules étoient pleines de familles consulaires.

^a Cetera in communi | Général de l'armée Romaine
sunt : & disoit Céréalus | maine à ceux de Treves &c.

Les charges civiles & militaires étoient également remplies ou par les Romains, ou par des hommes du pays. Saint Augustin remarque en quelque endroit qu'on distinguoit peu à Carthage si elle étoit libre ou vaincue, tout étant commun entre les citoiens & ceux de Rome, & le gouvernement étant égal pour l'une & pour l'autre.

Ce principe de politique à l'égard des peuples vaincus, observé exactement à Rome dans tous les tems, est bien digne d'attention, & peut être d'un grand usage. Les voies dures & hautes ne sont propres qu'à entretenir une division dangereuse, qui éclate à la première occasion. Le bon traitement au contraire fait aimer le vainqueur, attache au nouveau gouvernement, efface les anciennes impressions : & comme les peuples conquis servent ordinairement de frontière, leur fidélité devient une barrière plus ferme & plus sûre que tous les remparts.

de Langres.) Ipsi plerum- | Proinde pacem & urbem .
que legionibus nostris præ- | quam viâi victoresque
sidentis : ipsi has aliasque | eodem jure obtinemus .
provincias regitis. Nihil | amate , colite. *Tacit.*
separatum clausum-ve. . . | *Hist. lib. 4. cap. 74.*

III. CARACTERE DES ROMAINS.

Sagesse des délibérations dans le Sénat.

LE TROISIÈME caractère est la sagesse du Sénat , qui commença sous Romulus à prendre une forme arrêtée & fixe. Le Sénat ^a étoit le Conseil public de la nation toujours subsistant ; composé , non de membres arbitraires , mais de personnes tirées des plus considérables familles. Les Sénateurs intéressés par leurs fortunes & par leurs dignités au succès du gouvernement , capables par la maturité de l'âge & par une longue expérience de gouverner sagement , tenoient le milieu & la balance entre l'autorité souveraine du Prince & la foiblesse du peuple , & fournissoient une foule de Magistrats , formés au bien & préparés

^a Majores nostri , cum regum potestatem non culissent , ita magistratus annuos creaverunt , ut consilium Senatus reipublicæ præponerent sempiternum ; deligerentur autem in id consilium ab universo populo , aditusque in illum summum ordinem omnium civium industriæ ac virtuti pateret. Senatum reipublicæ custodem , præsidem , propugnatorem collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magistratus , & quasi ministros gravissimi consilii esse voluerunt : Senatum autem ipsum proximorum ordinum splendore confirmari , plebis libertate & commoda tueri atque augere voluerunt. *Cic. Orat. pro Sent. n. 137.*

aux plus grands emplois par une excellente éducation , remplis de lumières & de sentimens supérieurs à ceux du vulgaire. On les appelloit *Peres* , *Patres* , afin que d'un côté ce nom les fît souvenir qu'ils étoient en place , & tenoient un rang distingué , pour devenir les protecteurs du peuple , dont ils devoient procurer les avantages avec une vigilance , un désintéressement , un zèle de peres ; & que d'un autre côté le peuple fût averti du respect & de l'affection qu'il étoit obligé de leur témoigner , & de la confiance avec laquelle il devoit faire usage de leur conseil , de leur crédit , & de leur protection.

Ce Sénat fut dans tous les siècles suivans le plus ferme appui , la principale force , la plus grande ressource de l'Etat , même sous les Empereurs. On fait la célèbre parole de Cinéas , que Pyrrhus avoit député vers les Romains. Quand il fut de retour , a il dit à son Maître que le Sénat de Rome lui avoit paru une assemblée de Rois , tant il y avoit reconnu de grandeur

a Quem qui ex regibus | natus cepit. Liv. lib. 2.
constare dixit , unus ve- | n. 17.
tan. speciem Romani se.

& de majesté. Ce ^a n'est point dans les édifices, (dit l'Empereur Othon à l'occasion d'une émeute où il craignoit pour le Sénat) ni dans la magnificence extérieure que consiste la gloire & la durée de l'Empire. Tout ce qui n'est que matériel est peu de chose : il peut se détruire & se rétablir, sans que l'essentiel souffre aucun changement. Mais c'est attaquer le fond de l'Etat & le Prince même, que de donner atteinte à l'autorité du Sénat.

J'aurai lieu de parler encore ailleurs du Sénat, lorsque j'examinerai plus en détail la forme du gouvernement établi dans la république Romaine.

IV. CARACTERE.

Union étroite de toutes les parties de l'Etat.

LE PEUPLE Romain n'étoit d'abord qu'une multitude confuse, formée par l'assemblage tumultueux & fortuit de plusieurs peuples, opposés de

^a Quid? Vos pulcherrimam hanc urbem domibus & tectis, & congestu lapidum stare creditis? Muta isti & inanimati intercidere ac reparari promiscua sunt: æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum vestra salus, incolumitate senatus firmatur. Tacit. Hist. lib. 1. cap. 84.

caractères & d'intérêts, différens d'inclinations & de professions, pleins de jalousies & d'animosités. Pour faire cesser cette diversité si nuisible à l'affermissement solide de l'Etat, Romulus commença par distribuer tous les citoiens en tribus & en légions : & ensuite Numa, allant encore plus loin au devant du mal, rassembla tous ceux d'un même art & d'un même métier, & les réunit dans une même confrairie, en leur assignant des jours de fêtes & des cérémonies propres, pour leur faire oublier par ces nouveaux liens de religion & de plaisir la diversité de leur ancienne origine.

*Plur. in
vit. Num.*

Mais ce qui contribua le plus à établir une parfaite concorde dans ce peuple naissant, fut le droit de patronage établi par Romulus; parce qu'en unissant par des liens très étroits & très sacrés les Patriciens avec les Plébeïens, les riches avec les pauvres, il sembloit ne faire du peuple entier qu'une seule famille. On appelloit les premiers Patrons ou Protecteurs, & les autres Cliens. Les Patrons étoient engagés par leur nom même à protéger en toute occasion leurs Cliens, comme un pere soutient ses enfans;

*Dionys. Halicarn. Antiq.
Rom. lib. 2.*

à les aider de leur conseil, de leur crédit, de leurs soins; à conduire & poursuivre leurs procès, s'ils en avoient; en un mot, à leur rendre toutes sortes de bons offices. Les Cliens de leur côté rendoient toutes sortes d'honneurs à leurs Patrons, les respectoient comme de seconds peres, contribuoient de leurs biens à marier leurs filles si elles étoient pauvres, à racheter leurs enfans s'ils avoient été pris par l'ennemi, à les faire subsister eux-mêmes s'ils tomboient dans quelque disgrâce. On a déjà remarqué que dans les tems postérieurs, ce n'étoit pas seulement des particuliers, mais des villes & des provinces entières, que l'on mettoit sous la protection des Grands de Rome.

Cette union des citoiens, comme l'observe Denys d'Halicarnasse, formée ainsi dès le commencement & cimentée avec soin par Romulus, s'affermir de telle sorte dans la suite, que pendant l'espace de plus de six cents ans, quoique la République fût continuellement agitée par des divisions intestines qui exercèrent si longtems le Peuple & le Sénat, jamais on n'en vint jusqu'à prendre les armes

& à répandre le sang : a mais les dispures, quelque échauffées & violentes qu'elles fussent, se pacifioient toujours à l'amiable sur les remontrances qui se faisoient de part & d'autre, chacun cédant mutuellement de son côté, & relâchant quelque chose de ses droits ou de ses prétentions.

V. CARACTERE.

*Amour de la simplicité, de la frugalité,
de la pauvreté, du travail, de
l'agriculture.*

UN des premiers soins de Numa, quand on l'eut choisi pour Roi, fut d'inspirer à ses nouveaux sujets l'amour du travail, de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, dont le goût & l'estime ont duré si longtems parmi les Romains. La manière dont il étoit monté sur le trône lui donnoit droit de recommander fortement toutes ces vertus à ses citoyens.

Numa étoit né & faisoit sa rési-

*Plut. in vit.
Numa.*

a Πειθεῖς ἢ διδάσκαλος | τις, πολιτικός ἐποιεῖτο τὰς τῶν
αὐτῶν, ἢ τὰ μὲν εἰκότες, | ἐγκλημάτων διαλύσεις. *Dionys.*
τὰ δὲ παρ' αὐτοῦ λαμβάνει. | *Halic. lib. 2.*

dence ordinaire à Cures , principale ville des Sabins , d'où les Romains , unis avec cette nation , s'appellèrent *Quirites*. Porté naturellement à la vertu , il avoit encore cultivé son esprit par l'étude de toutes les sciences dont son siècle étoit capable , & surtout de la philosophie. Il en mit les règles en pratique dans toute sa conduite. La campagne & la solitude faisoient ses délices. Il s'y occupoit à cultiver la terre , & à étudier dans les ouvrages de la nature les merveilles de la puissance divine.

Il jouissoit d'un si doux repos , lorsque les Ambassadeurs des Romains vinrent lui annoncer que les deux partis qui divisoient Rome , s'étoient enfin réunis à le choisir pour leur Roi. Cette nouvelle le troubla , mais ne le déconcerta pas. Il leur représenta combien il est dangereux à un homme qui étoit heureux & content dans la vie qu'il menoit , de passer brusquement à un genre de vie tout opposé. » J'ai été nourri & élevé , leur dit-il , » dans la discipline dure & austère des Sabins , & hors le tems » que je donne à étudier & à connoître la divinité , je ne m'occupe qu'à

„ cultiver la terre , & à nourrir des
 „ troupeaux. Si l'on croit voir en moi
 „ quelque chose d'estimable , ce sont
 „ toutes qualités qui doivent m'éloi-
 „ gner du trône : l'amour du repos ,
 „ une vie retirée & appliquée à l'é-
 „ tude , une extrême aversion de la
 „ guerre , & une grande passion pour
 „ la paix. Me feroit-il bien , entrant
 „ dans une ville qui ne retentit que
 „ du bruit des armes , & qui ne respire
 „ que les combats , de vouloir ensei-
 „ gner & inspirer le respect des dieux ,
 „ l'amour de la justice , la haine des
 „ violences & de la guerre à un peu-
 „ ple , qui semble desirer beaucoup
 „ plus un Capitaine qu'un Roi ?

Le refus de Numa ne servit qu'à
 redoubler les instances des Romains.
 Ils le prièrent & le conjurèrent de ne
 pas les rejeter dans une nouvelle sé-
 dition , qui aboutiroit à une guerre
 civile , puisqu'il n'y avoit que lui seul
 qui fût au gré des deux partis.

Quand ces Ambassadeurs se furent
 retirés , son pere & Martius son pa-
 rent n'oublièrent rien pour le porter à
 accepter le sceptre. „ Si vous n'êtes
 „ sensible , lui disoient-ils , ni au
 „ plaisir d'amasser de grands biens ,

» parce que vous vous contentez de
» peu ; ni à l'ambition de comman-
» der , parce que vous jouissez d'une
» gloire plus grande & plus réelle ,
» qui est celle de la vertu : considérez
» que bien régner , c'est rendre à Dieu
» l'hommage & le culte qui lui est le
» plus agréable. C'est Dieu qui vous
» appelle , ne voulant pas laisser inu-
» tile & oisif le grand fonds de ju-
» stice qu'il a mis en vous. Ne vous
» dérobez donc point à la roiauté ,
» puisque c'est à un homme sage le
» plus vaste champ du monde pour
» faire de belles & de grandes actions.
» C'est là qu'on peut servir magnifi-
» quement les dieux , & adoucir in-
» sensiblement l'esprit des hommes ,
» & les plier sous le joug de la reli-
» gion : car les sujets se conforment
» toujours aux mœurs de leurs Prin-
» ces. Les Romains ont aimé Tatius ,
» quoiqu'il fût étranger : & ils ont
» consacré par des honneurs divins
» la mémoire de Romulus, qu'ils ado-
» rent. Que fait-on si ce peuple victo-
» rieux n'est pas las de guerres ; &
» si, plein de triomphes & de dé-
» pouilles, il ne desire pas un Chef
» plein de douceur & de justice, qui

» le gouverne en paix sous de bonnes
 » loix & sous une bonne police ? Mais
 » quand il continueroit d'aimer la
 » guerre avec la même fureur, ne
 » vaut-il pas mieux tourner ailleurs
 » cette fougue, en prenant en main
 » ses rênes, & unir par des nœuds
 » d'amitié & de bienveillance votre
 » patrie & toute la nation des Sabins
 » avec une ville si puissante & si flo-
 » rissante ?

Numa ne put résister à de si fortes
 & de si sages remontrances, & il se
 mit en marche. Le Sénat & le peuple,
 pressés d'un merveilleux desir de le
 voir, sortirent de Rome, & allèrent
 au devant de lui. L'idée qu'ils avoient
 conçue depuis lontems de sa pro-
 bité s'étoit beaucoup accrue par ce
 que les Ambassadeurs leur avoient ra-
 porté de sa modération. Ils compre-
 noient qu'il falloit qu'il y eût un grand
 fonds de sagesse dans un homme ca-
 pable de refuser la roiauté, & qui
 regardoit avec indifférence, & mé-
 me avec mépris, ce que le reste des
 hommes considère comme le com-
 ble de la grandeur & de la félicité hu-
 maine.

*Dionys. Halic.
 lib. 2.*

Numa conserva sur le trône les

vertus qu'il y avoit portées. Autant que les bienséances de son rang le pouvoient permettre, il vécut avec la simplicité & la modestie qu'il avoit choisies dès le tems de sa vie privée. On voit en lui un modèle parfait de la roiauté. Il tempère la majesté du Prince par la modération du Philosophe, ou plutôt il la relève par un nouvel éclat, & la rend plus aimable & plus assurée. Content de s'attirer le respect par ses qualités vraiment roiales, il bannit le vain appareil de sa grandeur, qui n'impose qu'aux sens, & dont sa vertu n'avoit pas besoin. Il est sans faste, sans luxe, sans gardes. Dès le premier jour de son règne il casse la cohorte que Romulus tenoit toujours auprès de sa personne, en déclarant qu'il ne vouloit ni se défier de ceux qui se fioient à lui, ni commander à des hommes qui se défieroient de lui.

Il partage entre les pauvres citoyens les terres conquises, afin de les éloigner de l'injustice par les fruits légitimes de leur travail, & afin de les porter à l'amour de la paix par les soins

de l'agriculture qui en a besoin. Il arrête & il charme leur ardeur trop bouillante pour la guerre par les douceurs d'une vie tranquille & utilement occupée. Pour les attacher à la culture des terres d'une manière plus intéressante & plus fixe, il les distribue par bourgades, leur donne des inspecteurs & des surveillans, visite souvent lui-même les travaux de la campagne, juge des maîtres par l'ouvrage, élève aux emplois ceux qu'il reconnoit laborieux, appliqués, industrieux, réprimande les négligens & les paresseux. Et par ces différens moiens, soutenus de son exemple, & appuyés par la persuasion, il met l'agriculture si fort en honneur, que dans les siècles suivans les Généraux

a Pluribus monumentis
Scriptorum admoneor,
apud antiquos nostros
fuisse gloriæ curam rusti-
cationis : ex qua Quin-
tius Cincinnatus obsessi
Consulis & exercitus li-
berator, ab aratro vo-
catus ad dictaturam ve-
nerit : ac rursus, fascibus
depositis, quos festinan-
tius victor reddiderat
quàm sumpserat impera-
tor, ad eòdem juvenco-
& quatuor jugerum avi-
tum herediolum redierit.
Itemque Caius Fabricius
& Curius Dentatus, al-

ter Pyrrho finibus Ita-
liæ pulso, domitis alter
Sabinis, accepta quæ vi-
ritim dividebantur capti-
vi agri septem jugera non-
minus industrie coluerit,
quàm fortiter armis quæ-
siera. Et ne singulos in-
tempestivè nunc perse-
quar, cum tot alios Ro-
mani generis intuear me-
morabiles duces hoc sem-
per duplici studio flo-
ruisse, vel defendendi vel
colendi patrios quasiros-
que fines. *Columella de
re rust. lib. 1.*

d'armée & les premiers Magistrats, bien loin de regarder comme au dessous d'eux les occupations rustiques, faisoient gloire de cultiver leurs champs de ces mêmes mains victorieuses & triomphantes qui avoient domté l'ennemi ; & le peuple Romain ne rougissoit pas de donner le commandement de ses armées & de confier le salut de l'Etat à ces illustres laboureurs qu'il alloit prendre à la charrue, & leur faisoit quitter le soin de leurs terres pour prendre celui de l'empire.

^a Scipion l'Africain, après avoir vaincu Annibal, béchoit lui-même la terre, selon l'usage des Anciens, plantoit & greffoit ses arbres, & s'occupoit de travaux rustiques. Personne n'ignore combien Caton l'ancien, surnommé le Censeur, s'étoit appliqué à l'agriculture, dont il nous a même laissé des préceptes. Cicéron, dans son beau plaidoyer pour Roscius d'Amérie, entre dans une juste

^a In hoc angulo ille Carthaginis horron Scipio, abluebat corpus lahoribus rusticis festum. exercebat enim pere se, terramque (ut mos fuit prisceis) ipse subigebat. Senec. Epist. 36.

^b Næ tu, Eruci, accusator esles ridiculus, si illis temporibus natus es, cum ab atro arcescebantur qui consules fierent. Etenim, qui præ esse agro colendo flagitium putes, profecto ille

indignation contre l'accusateur de sa partie , qui aiant dégénéré de l'ancien goût , décrioit le séjour de Roscius à la campagne , & vouloit qu'on le prit comme une preuve de la haine de son pere contre lui ; & qui par le même principe auroit dû regarder comme un homme dégradé & deshonoré un Atilius , que les Députés du peuple Romain trouvèrent dans son champ occupé actuellement à semer ses terres. » Nos ancêtres , dit - il , pen-
 » soient bien autrement. Et c'est par
 » une telle conduite que de foible &
 » de médiocre qu'étoit notre Répu-
 » blique , ils l'ont rendue si puissante
 » & si florissante. Ils cultivoient leurs
 » propres terres avec soin , & ne de-
 » siroient point celles d'autrui par le
 » sentiment d'une basse & insatiable
 » avarice ; & par là ils ont enrichi la

lum. Atilium, quem sua manu spargentem semen, qui missi erant, convenerunt, hominem turpissimum atque inhonestissimum judicantes. At hercule majores nostri longè aliter & de illo & de ceteris talibus viris existimabant. Itaque ex minima tenuissimaque re publica maximam & flo-

rentissimam nobis reliquerunt. Suos enim agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant: quibus rebus & agris, & urbibus, & nationibus rempublicam, atque hoc imperium, & populi R. nomen auxerunt. *Orat. pro S. Roscio Amer. n. 59.*

» République & grossi l'Empire Ro-
 » main de tant de terres, de villes, &
 » de nations.

Mais cet amour du travail & de la vie champêtre n'a pas seulement contribué aux conquêtes & à l'aggrandissement de l'Empire Romain : il a servi aussi à y conserver pendant tant de siècles cette noblesse de sentimens, cette générosité, ce desintéressement, qui ont encore plus illustré le nom Romain que toutes les plus fameuses victoires. Car, il faut l'avouer, ^a cette vie innocente de la campagne ^a une liaison bien étroite avec la sagesse dont elle est comme la sœur ; ^b & l'on peut avec raison la regarder comme une excellente école de simplicité, de frugalité, de justice, & de toutes les vertus morales.

Numa, élevé dans cette école, inspira le même goût & les mêmes sentimens, non seulement à ses propres sujets, mais aux villes voisines, comme l'observe Plutarque dans la magnifique description qu'il nous a laissée

^a Res rustica, sine dubitatione, proxima & quasi consanguinea sapientiae est. *Colum. de re rust. lib. 1.*

^b Vita rustica parsimoniae, diligentiae, justitiae magistra est. *Orat. pro Rosc. Amer. n. 75.*

de son règne. Car le peuple Romain n'étoit pas le seul qui fût adouci & calmé par la justice & l'humeur pacifique de ce bon Roi, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux zéphyre eût soufflé du côté de Rome, on aperçut un admirable changement de mœurs, & l'on vit succéder à la fureur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfans, & de servir les dieux en repos. Dans tout le pays ce n'étoient que fêtes, que jeux, sacrifices, festins, & réjouissances de gens qui se visitoient, & qui alloient les uns chez les autres, sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui régnoit dans le sien.

En effet pendant le règne de Numa on ne vit ni guerre, ni esprit de révolte; & l'ambition de régner ne porta personne à conspirer contre lui. Mais, soit que le respect pour son éminente vertu, ou la crainte de la divinité qui le protégeoit si visible-

ment, eût désarmé le crime; soit que le ciel par une faveur singulière prît plaisir à préserver cet heureux règne de tout attentat qui pût en souiller la gloire, ou en troubler la joie; il a servi de preuve & d'exemple à cette grande vérité, que ^a Platon osa prononcer longtems depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement, il dit: *Les villes & les hommes ne seront délivrés de leurs maux, que lorsque, par une protection particulière des dieux, la souveraine puissance & la philosophie se trouvant réunies dans un même homme, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le sage n'est pas seulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui sortent de sa bouche. Il n'a presque jamais besoin d'en venir à la force & aux menaces pour réduire ses sujets, qui voient éclater la vertu dans un modèle aussi illustre & aussi exposé aux yeux qu'est la vie de leur Prince, se portent na-

Lib. 9. de
Rep.

^a Atque ille quidem princeps ingenii & doctrinae Plato, tum denique fore beatas respublicas putavit, si, aut docti & sapientes homines eas regere cœpissent; aut qui regerent, omne suum studium in doctrina ac sapientia collocassent. Hanc conjunctionem videlicet potestatis & sapientie salutari censuit civitatibus esse posse. Cic. Epist. 1. ad Quint. frat. lib. 1.

turellement à l'imiter , & à mener comme lui une vie irrépréhensible & heureuse , ce qui est le fruit le plus doux d'un sage gouvernement : comme d'un autre côté la plus solide gloire d'un Prince est de pouvoir inspirer à ses sujets une si noble inclination , & de les conduire à une vie si parfaite ; ce que personne n'a su si bien faire que Numa.

J'ai cru devoir exposer avec quelque étendue les raisons de Numa pour refuser la couronne , les motifs qui le déterminèrent à l'accepter , les excellentes règles qu'il suivit dans son gouvernement , & la belle description que fait Plutarque des merveilleux effets que produisit son règne , fondé sur la justice & sur l'amour de la paix. Ce caractère est grand , & presque unique dans l'histoire : & il me semble que le devoir d'un maître est de bien faire sentir à ses disciples des endroits si pleins de beaux sentimens , & si propres à former en même tems & l'esprit & le cœur.



VI. CARACTERE.

Sagesse des Loix.

NUMA comprit dès le commencement de son règne que la justice, qui est la base des empires & de toute société, étoit encore plus nécessaire à un peuple élevé dans l'exercice des armes, accoutumé à subsister par la violence, & à vivre sans discipline & sans police. Pour adoucir la férocité de ces esprits, & pour réduire à l'uniformité tant de caractères différens, il établit des loix sages, & les rendit aimables par sa modération & sa douceur, par l'exemple des plus grandes vertus, par un amour invariable pour l'équité envers les étrangers aussi bien qu'à l'égard des citoiens. Par cette conduite il inspira à ses sujets un si grand respect pour la justice, qu'il changea toute la face de la ville. Et le zèle pour observer des loix si utiles & si saintes, & pour en perpétuer l'esprit, fut si grand, que l'on vit toujours à Rome jusques sous les derniers Empereurs une tradition suivie de jurisprudence, une espèce d'école de sages Législateurs & de célèbres Juriscon-

sultes , qui formant leurs décisions sur les plus pures lumières de la raison , & sur les plus sûres maximes de l'équité naturelle , composèrent ce corps de droit & de jurisprudence , qui est devenu l'admiration de tout l'univers , & que toutes les nations policées ont adopté , ou du moins imité , en y puisant les loix les plus salutaires.

VII. CARACTERE.

La Religion.

LE SEPTIÈME caractère est un grand respect pour la religion , une exacte fidélité à tout commencer par elle , & à y rapporter tout. Romulus avoit déjà montré beaucoup d'attachement pour la religion , comme Plutarque l'observe : mais Numa le porta beaucoup plus loin , & s'appliqua à lui donner plus de lustre & plus de majesté. Il en prescrivit les règles particulières : il en marqua en détail les exercices & les rits , & les accompagna de tout ce que les cérémonies pouvoient avoir de plus auguste , & les fêtes de plus agréable & de plus attirant. Par ces spectacles nouveaux

de religion , & par ce commerce fréquent avec les choses saintes qui sembloient rendre la divinité présente partout , il rendit les esprits plus dociles , plus traitables , plus humains , & tourna insensiblement le panchant qu'ils avoient à la violence & à la guerre , vers l'amour de la justice , & vers le desir de la paix qui en est le fruit. Cette habitude de faire entrer la religion dans toutes les actions , remplit le peuple d'une vénération pour la divinité si profonde & si durable , que dès lors , & dans tous les siècles suivans , on ne créoit point de Magistrats , on ne déclaroit point la guerre , on ne donnoit point de bataille , on n'entreprendoit rien en public , & l'on ne faisoit rien en particulier , ni mariages , ni funérailles , ni voyages , sans l'avoir consacré par la religion. Le soin qu'il eut de bâtir un temple à la Foi , & de la faire regarder comme la dépositaire sacrée des paroles données & des promesses , & comme la vengeresse inexorable de leurs violemens , rendit le peuple si fidèle à ses engagements , que jamais dans aucune nation la sainteté du serment ne fut plus inviolable.

Polybe & Tite-Live rendent sur cela un glorieux témoignage aux Romains. ^a Le premier dit que quand ils avoient une fois prêté serment, ils gardoient inviolablement leur parole, sans qu'il fût besoin ni de cautions, ni de témoins, ni de promesses par écrit; au lieu que toutes ces précautions étoient inutiles chez les Grecs. Le second remarque ^b que » les » différens & continuels exercices de » religion, établis par Numa, qui » faisoient intervenir la divinité à » toutes les actions humaines, avoient » rempli d'une si grande religion tous » les esprits, qu'une parole donnée » & un serment n'avoient pas moins » de poids & d'autorité à Rome, que » la crainte des loix & des châtimens. » Et non seulement les Romains prirent le caractère & les mœurs pa-

^a Δι' αὐτῆς τῆς κατὰ τὰς ἑκαστὰς περιστάσεων τοῦ καθήκοντος.
Polyb. lib. 6.

^b Deorum assidua infidens cura, cum interesse rebus humanis cœlesti Numen videretur, ea pietate omnium pectora imbuerat, ut fides ac iurandum proximè legum ac pœnarum metum civitatem regerent. Et cum ipsi se homines ad re-

gis, velut unici exempli, mores formarent: tum finitimi etiam populi, qui anxi, castra, non urbem positam in medio, ad sollicitandam omnium pacem crediderant, in eam verecundiam adducti sunt, ut civitatem totam in cultum versam deorum violari ducerent nefas.
Liv. lib. 1, n. 21.

„cifiques de Numa, se formant sur
„leur Roi comme sur un modèle par-
„fait : mais les nations voisines, qui
„auparavant avoient regardé Rome,
„moins comme une ville, que com-
„me un camp destiné à troubler la
„paix de tous les peuples, conçurent
„une si profonde vénération pour le
„Prince & pour ses sujets, qu'ils au-
„roient cru que ç'eût été commettre
„un crime & une espèce de sacrilège,
„que d'attaquer une ville toute oc-
„cupée du culte & du service des
„dieux.

En commençant à parler de l'his-
toire Romaine, il m'a paru néces-
saire de donner d'abord une idée de
ce fameux peuple, dont les princi-
paux caractères, qui l'ont rendu si
célèbre & l'ont si fort élevé au dessus
de tous les autres peuples, se trou-
vent heureusement réunis dans Ro-
mulus & Numa ses deux fondateurs.
On voit par là de quelle conséquence
sont, non seulement pour les parti-
culiers, mais même pour des nations
entières, les premières impressions
qu'on leur donne ; & il est visible
que ce furent ces grandes & solides
vertus, établies dans Rome dès sa

L'HISTOIRE PROFANE. 555
naissance, & toujours cultivées de plus
en plus & infiniment accrues dans la
suite des siècles, qui la rendirent vic-
torieuse & maîtresse de l'univers.

^a Car, selon la judicieuse remarque
de Denys d'Halicarnasse, c'est une
loi immuable, & fondée dans la na-
ture même, que ceux qui sont supé-
rieurs en mérite, le deviennent aussi
en pouvoir & en autorité; & que les
peuples qui ont plus de vertu & de
courage, l'emportent tôt ou tard sur
ceux qui en ont moins.

SECOND MORCEAU

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

*Expulsion des Rois, & établissement de
la liberté.*

L'ÉPOQUE de l'expulsion des Rois,
& de l'établissement de la liberté à
Rome, est trop considérable pour ne
s'y pas arrêter. Cet événement mé-
morable est la base de la plus fameu-
se République qui ait jamais été: c'est
la source de ses beaux jours, & de
tout ce qu'on a admiré en elle de plus

^a Φύσιος γὰρ δὴ νόμος ἡ ἀρετή, ἥτις καὶ τὸν πόλιν ἀγαθὴν ποιεῖ. *Dionys. Halic.*
ἀπασιν κοινὴ, ἥτις ἐστὶν ἀναγκαῖα. *lib. 1. Antig. Rom.*
ἀρετή, ἥτις ἐστὶν ἀπὸ τῶν ἐν ἡμῶν

grand & de plus merveilleux, De là le peuple Romain contracta encore deux caractères singuliers : l'un de haine irréconciliable contre la roiauté, & contre tout ce qui en présentoit la moindre apparence ; l'autre d'un violent amour de sa liberté, dont il fut jaloux dans tous les tems presque jusqu'à l'excès. La modération réciproque que le Sénat & le Peuple gardèrent dans leurs disputes, fait encore un troisième caractère, bien digne d'être remarqué.

I. CARACTÈRE,

Haine de la roiauté,

PLUSIEURS circonstances & divers motifs concoururent à faire naître cette haine implacable de la roiauté, & à la fortifier,

1. Le mécontentement & l'averfion que le peuple Romain couvoit depuis lontems contre les violences & le gouvernement tyrannique des Tarquins, éclatèrent enfin à l'occasion de l'outrage fait à Lucrece, & de la manière funeste dont elle punit sur elle-même le crime du Prince en se donnant la mort de sa propre main,

2. Ces dispositions augmentèrent infiniment par la fermeté inouïe avec laquelle le consul Brutus fit en sa présence trancher la tête à ses enfans, pour être entrés dans un complot qui tendoit au rétablissement des Rois. Le sang de deux fils répandu par un pere avec le saisissement & l'effroi de tous les assistans, fit sentir plus vivement quel étrange malheur c'étoit que le joug des Tarquins, puisqu'il en falloit acheter l'affranchissement à un si grand prix. Cette exécution sanglante, & la fin tragique de Lucrece, qui faisoient également horreur à la nature, gravèrent si avant dans tous les esprits l'aversion de la roiauté, que même dans les siècles suivans ils n'en purent souffrir jusqu'à l'ombre; & ils crurent, à l'exemple de leurs ancêtres, devoir sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher, & tenter ce qu'il y a de plus extrême, pour écarter un mal qu'ils étoient accoutumés dès la jeunesse à regarder comme le plus grand & le plus insupportable de tous les maux.

3. En livrant au pillage les biens du Roi, en abattant son palais & sa maison de campagne, en consa-

crant au dieu Mars ses champs près de Rome, afin d'en rendre la restitution impossible, en jettant dans le Tibre la moisson de ses terres, ils achevèrent de rendre la rupture irréconciliable; & tout le peuple qui avoit pris part à l'insulte & au pillage, comprit qu'il ne pouvoit trouver l'impunité que dans une résistance inflexible.

4. L'acharnement opiniâtre des Tarquins à fatiguer les Romains par une longue & rude guerre, & à soulever contre eux tous leurs voisins, les mit dans la nécessité de se défendre sans ménagement. Les attaques répétées, les fréquentes batailles, la mort d'un de leurs Consuls tué dans le combat avec les plus considérables des citoyens, entretenirent & échauffèrent leur animosité, & firent passer en habitude la crainte & la haine de la roiauté. On peut juger de l'horreur qu'ils en avoient conçue dès le commencement par la réponse qu'ils firent aux Ambassadeurs du roi Porfenna, qui sollicitoit fortement le rétablissement des Tarquins. ^a Ils dé-

^a Ita induxisse in animum, hostibus potius quam regibus portas pacis refacere: eam esse volun-

clarèrent qu'ils étoient disposés à ouvrir plutôt leurs portes aux ennemis qu'aux rois , & qu'ils aimeroient mieux perdre leur ville que leur liberté.

5. La loi qui donnoit pouvoir de prévenir quiconque tenteroit de se rendre maître de la République , & de le tuer avant qu'il fût juridiquement condamné , pourvu qu'après le meurtre on apportât des preuves de l'attentat , sembloit armer indifféremment la main de tous les citoyens contre l'ennemi commun , établir tous les particuliers comme également dépositaires de la liberté publique , & les rendre responsables de sa conservation.

6. La valeur héroïque d'Horatius Coclès , avec les récompenses & les honneurs extraordinaires qu'il reçut, pour avoir arrêté seul sur le pont l'armée auxiliaire des Tarquins : l'audace intrépide de Scévola qui punit sa main pour avoir manqué son coup : le courage de Clélie & de ses compagnes : les triomphes décernés à Publiola & à Marcus son frere à cause des

statem omnium , ut qui | finis , idem urbi sit. Liv.
libertati erit in illa urbe | lib. 2. n. 15.

A a iiij

victoires remportées sur les rois : l'éloge funébre, & les honneurs solennels rendus à Brutus comme au pere de la liberté, & ceux qu'on rendit ensuite à Publicola en reconnoissance de son amour constant pour la République : tous ces objets enflammèrent de plus en plus le zèle pour la liberté, & la haine de la tyrannie ; & en attirant l'admiration de tous les esprits vers ces grands modèles, leur inspirèrent un ardent desir de les imiter.

7. ^a Le serment solennel que fit le peuple sur les autels en son nom, & au nom de toute la postérité, que jamais, sous quelque prétexte que ce pût être, il ne souffriroit qu'on rétablît à Rome la roiauté, fut toujours dans la suite des siècles aussi présent à ce peuple, que s'il eût tout récemment secoué le joug d'une servitude également dure & honteuse.

Cette aversion, cimentée par tant de sang, & fortifiée par de si puissans motifs, a passé d'âge en âge, non seulement pendant que la République a

^a Omnium primum a- | regis possit, jurejurando
vidum novæ libertatis | adegit (Brutus,) nemi-
populum, ne postmodum | nem Romæ passuros re-
flecti precibus aut donis | gnare. Liv. lib. 2. n. 1.

L'HISTOIRE PROFANE. 561
subsisté, mais sous les Empereurs mêmes, & n'a pu s'éteindre qu'avec l'Empire. ^a L'entreprise de Manlius, qui aspirait à la roiauté, effaça le souvenir de toutes ses grandes actions, & le fit précipiter impitoyablement du haut de ce roc même qu'il avoit sauvé d'entre les mains des ennemis. Rien ne hâta plus la mort de César que le soupçon qu'il avoit donné qu'il pensoit à se faire déclarer Roi. Ses successeurs, outre la puissance Tribunitienne, accumulèrent les titres de César, d'Auguste, de Grand Pontife, de Proconsul, d'Empereur, de Pere de la patrie: mais ni leur ambition, ni la flatterie des peuples n'osa aller plus loin, ni trancher le mot. Et quoiqu'ils fussent, autant qu'aucun Roi de la terre, en possession d'une puissance absolue; quoique quelques-uns même, comme Caligula, Néron, Domitien, Commodus, Caracalla, Héliogabale, poussassent l'abus de la souveraineté jusqu'à la plus cruelle tyrannie; aucun

^a Damnatum tribuni de saxo Tarpeio dejectum: locusque idem in uno homine & eximia gloriæ monumentum, & pœnæ ultimæ fuit. . . . Ut sciant homines quæ & quanta decora fœda cupiditas regni, non in-grata solum, sed invisâ etiam reddiderit. Liv. lib. 6. n. 20.

ne s'est hasardé à prendre le diadème, parce qu'il étoit regardé comme la marque d'un titre dont huit ou dix siècles n'avoient pu effacer ce qu'il avoit d'odieux : & ce qui est étrange, & paroît presque incroyable, pendant que leur religion impie leur permettoit de se donner pour des dieux, une politique plus réservée leur défendoit de se donner pour des rois.

II. CARACTÈRE.

Amour excessif de la liberté, & application à en étendre les droits.

ON SAIT que le corps entier de la République Romaine étoit composé de deux Ordres, qui avoient chacun leurs magistrats particuliers, aussi-bien que leurs intérêts différens, & qui furent toujours opposés entre eux. L'un s'appelloit le Sénat, & il étoit comme le chef & le conseil de l'Etat : l'autre étoit le simple peuple nommé en latin, *plebs* ou *pl. bes*, qui étoit distingué de la noblesse & des familles patriciennes. Ces deux ordres réunis ensemble formoient ce qu'on appelle proprement le Peuple Romain : *populus Romanus* : dont les assemblées

L'HISTOIRE PROFANE. 563
générales se tenoient ou par Centuries,
& étoient nommées *centuriata comitia*,
& le Sénat y étoit plus puissant; ou par
Tribus, *tributa comitia*, & le Peuple y
dominoit davantage.

Ce Peuple, à qui les victoires fré-
quentes & les conquêtes sur ses voi-
sins avoient déjà fort élevé le cœur,
prit encore des sentimens plus hauts,
& conçut plus d'amour pour la liberté
par la part qu'on lui donna à l'auto-
rité & aux affaires publiques, & par
les complaisances que le Sénat fut
obligé d'avoir pour lui dans les pre-
miers tems qui suivirent la révolu-
tion.

Rien ne fut plus capable de flater
ce Peuple que la promptitude avec la-
quelle le consul Publicola fit raser
dans une nuit sa maison sur quelques
murmures qu'on faisoit contre sa si-
tuation élevée, & contre la grandeur
de l'édifice que l'on traitoit de cita-
delle.

Le même Publicola, pour ôter
au gouvernement consulaire ce qu'il
montrait de terrible, & pour le ren-
dre plus populaire & plus doux, fit
ôter dans la ville les haches des fais-
ceaux qu'on portoit devant les Con-

fuls; ^a & en se présentant à l'assemblée du peuple, il fit baisser les faisceaux, comme s'il les lui soumettoit, & lui faisoit hommage de son autorité.

Il augmenta encore extrêmement le pouvoir du Peuple & ses immunités par la loi qui permettoit d'appeler au Peuple du jugement des Consuls & du Sénat : par celle qui condamnoit à mort ceux qui prendroient quelque charge sans la recevoir du Peuple : par la loi qui affranchissoit des impôts les pauvres citoyens : par celle qui exemptoit de punition corporelle ceux qui desobéiroient aux Consuls, & qui réduisoit toute la peine de leur desobéissance à une amende pécuniaire.

Il crut aussi, pour affermir davantage l'autorité du Peuple, devoir se décharger de la garde & de la dispensation des deniers publics, & en interdire le maniement à ses proches & à ses amis. Il les mit donc en dépôt dans le temple de Saturne; & en permettant au Peuple de choisir

^a Gratum id multitudini spectaculum fuit, quàm consulis majestatem sibi esse impositam vimque majorem in infamia, confessionemque factam populi esse, *Liv. lib. 2. n. 7.*

lui-même deux Gardes du trésor, il lui donna beaucoup de part à l'administration des finances, qui sont la force d'un Etat, le nerf de la guerre, & la matière des récompenses.

Le Peuple aiant pris goût pour le gouvernement & pour l'autorité, fut toujours attentif dans la suite à porter plus loin les anciennes bornes; & l'on ne pouvoit le flater plus agréablement qu'en lui donnant des ouvertures & des prétextes pour étendre ses prérogatives & ses droits.

La plus forte barrière qu'il opposa aux entreprises du Sénat & des Consuls, & le plus ferme appui de son crédit & de sa liberté, fut l'établissement des Tribuns du Peuple, ^a qui fut une des conditions de sa réunion avec le Sénat & de son retour dans la ville lors de sa retraite sur le mont sacré. La personne de ces Tribuns, qui étoient proprement les hommes du Peuple, fut déclarée inviolable & sacrée. On en créa d'abord deux, & ils furent multipliés dans la suite

^a Agi deinde de concordia cœptum, concessumque in conditiones, ut plebi sui magistratus essent sacrosancti, quibus auxilii latio adversus consules esset, neve cū patrum capere eum magistratum liceret. Liv. lib. 2. n. 33.

jusqu'au nombre de dix. L'entrée dans cette charge fut absolument interdite aux Patriciens : ^a & pour les mettre hors d'état d'influer par leur crédit dans l'élection des Tribuns, il fut ordonné que tous les magistrats plébeïens seroient nommés dans les assemblées qui se faisoient par Tribus, où les Sénateurs avoient moins d'autorité. La violence & l'injustice des Décemvirs, qui fut l'occasion de la seconde retraite du Peuple sur le mont Aventin, donna lieu aussi à fortifier de nouveau la puissance des Tribuns. Il fut arrêté que les loix portées par le Peuple dans les assemblées par Tribus, obligeroient le Peuple Romain entier, & par conséquent le Sénat comme le reste; ^b ce qui arma les Tribuns d'une grande autorité : Qu'on ne créeroit aucune magistrature dont il ne fût permis d'appeller, & l'on donnoit pouvoir à tout particulier de tuer impunément

^a Volero, tribunus plebeis, rogationem tulit ad populum, ut plebei magistratus tributis comitiis fierent. Haud parva res, sub titulo prima specie minimè atroci, ferebatur; sed quæ patriciis om-

nem potestatem per clientium suffragia creandi quos vellent tribunos auferret. *Ibid. n. 56.*

^b Qua lege tribunitiis rogationibus telum acerrimum datum est. *Liv. lib. 3. n. 55.*

quiconque contreviendrait à cette ordonnance : Que la personne des Tribuns feroit de nouveau déclarée plus que jamais sacrée & inviolable. Leur pouvoir en effet alloit fort loin, & s'étendoit jusques sur les Consuls mêmes, qu'ils prétendoient avoir droit de faire mettre en prison, ^a comme ils le déclarèrent publiquement dans une occasion où le Sénat eut recours à leur autorité pour réduire à leur devoir des Consuls qui refusoient de lui obéir.

Après que le Peuple eut ainsi affermi son autorité, il ne cessa de former de nouvelles entreprises, que les Tribuns, par complaisance ou par zèle, ne manquoient pas de seconder avec chaleur. Il n'y a point d'efforts qu'il ne fit pour s'ouvrir le chemin à toutes les dignités, & sur-tout au Consulat qui étoit la première charge de l'Etat, dans laquelle résidoit presque toute l'autorité publique, & qui étoit réservée aux seuls Patriciens. Après de longues & de vives contestations, il y parvint enfin ; & une légère aventure en fit naître l'occasion. Qu'il me

^a Pro collegio pronunciant, placere consules senatui dicto audientes esse : si adversus consensum amplissimi ordinis ultra tendant, in vincula se duci eos iussuros. Liv. lib. 4. n. 26.

soit permis d'en insérer ici le récit, l'un des plus beaux & des plus naturels qui se trouvent dans Tite-Live.

Fabius ^a Ambustus avoit marié sa fille aînée à Serv. Sulpicius de race patricienne, & la cadette à un jeune homme plébéien, nommé Licinius Stolo. Un jour que celle-ci étoit allée rendre visite à sa sœur, pendant qu'elles s'entretenoient ensemble, Sulpicius, alors Tribun des soldats avec la puissance Consulaire, revenant chez lui, le premier des licteurs frapa à la porte avec la verge qu'il portoit à la main, comme c'étoit l'ordinaire, & fit grand bruit. La jeune Fabia, pour qui cette coutume étoit nouvelle, aiant fait paroître quelque fraieur, sa sœur se mit à rire d'une telle simplicité, s'étonnant que cet usage lui fût inconnu. Comme souvent les moindres choses font impression sur les personnes du sexe, cette innocente plai-

a M. Fabii Ambusti, potentis viri, filia duarum nuptarum, Ser. Sulpicio major, minor C. Licinio Stoloni erat. . . Fortè ita incidit, ut in Ser. Sulpicii tribuni militum domo sorores Fabia, cum inter se (ut fit) sermonibus tempus tererent, ictor

Sulpicii, cum is de foro se domum reciperet, forem (ut mos est) virga percuteret. Cum ad id, mo is ejus inlucta, expavisset minor Fabia, risui sorori fuit, miranti ignorare id sororem. Ceterum, is risus stimulos parvis mobili rebus animo mu-

lanterie piqua jusqu'au vif la cadette. La foule des personnes qui accompagnoient le Tribun militaire par honneur, & qui lui demandoient ses ordres, lui fit sans doute regarder le sort de son aînée comme beaucoup plus heureux que le sien; & une secrète jalousie, qui fait qu'on ne peut voir sans peine ses proches au dessus de soi, lui fit regretter d'être alliée comme elle l'étoit. Dans le trouble que cette plaie de son cœur encore toute récente lui causoit, son pere l'ayant trouvé plus triste qu'à l'ordinaire, lui en demanda la cause. Mais, comme elle ne pouvoit l'avouer sans paroître manquer d'amitié pour sa sœur, & de respect pour son mari, elle dissimula quelque tems. Enfin Fabius, par sa douceur & ses caresses, tira d'elle le sujet de son chagrin, & l'obligea à lui avouer qu'elle avoit de

liebri subdidit: frequen-
tiâ quoque prosequen-
tium rogantiumque num-
quid veller, credo fortu-
natum matrimonium ei
fororis visum, sui que ip-
sam malo arbitrio, quo à
proximis quisque minimè
an eiri vult, pœnituisse.
Causam eam ex recenti
mortu animi cùm pater

fortè vidisset; percuncta-
tus *satin' salva*, averten-
tem causam doloris, quip-
pe nec satis piam adversus
sororem, nec admodum
in virum honorificam) e-
licuit, comiter sciscitando,
ut fateretur eam esse cau-
sam doloris, quòd juncta
impari esset, nupta in do-
mo, quam nec honos nec

la peine de se voir engagée par une alliance inégale dans une maison, où jamais ne pouvoit entrer ni charge ni crédit. Son pere la consola, & lui dit de prendre courage, l'assurant que bientôt elle verroit dans sa maison ces mêmes dignités, qui lui faisoient trouver sa sœur si heureuse. C'est à quoi, depuis ce moment, il travailla de toutes ses forces avec son gendre Licinius. Aiant associé à leur dessein L. Sextius, jeune homme entreprenant, à qui il ne manquoit, pour mériter les plus hautes dignités, que le rang de Patricien, ils saisirent l'occasion favorable que la conjoncture du tems leur présentoit, & après avoir livré aux Patriciens bien des attaques, ils les forcèrent enfin d'admettre les Plébeïens au Consulat. L. Sextius fut le premier à qui cet honneur fut accordé.

Depuis cette victoire, rien ne demeura inaccessible au Peuple. Préture, Censure, Dictature même, & Sacerdoce, tout lui fut ouvert, tout lui fut

gratia intrare posset. Con- | diem domi visuram ho-
solans inde filiam Ambu- | nores, quos apud toro-
stus, bonum animum ha- | rem viderat. *Liv. lib. 6.*
bere jussit: eisdem prope- | n. 34.

L'HISTOIRE PROFANE. 571
accordé; ^a le Sénat jugeant bien, qu'après s'être vu forcé de céder pour le Consulat, il feroit d'inutiles efforts pour conserver le reste. C'est ainsi qu'un peuple, presque esclave sous les Rois, & foible client sous les Patriciens, devint par degrés égal à ses patrons, & leur associé dans toutes les dignités de la République.

III. CARACTÈRE,

Modération réciproque du Sénat & du Peuple dans leurs disputes.

LES DISPUTES entre le Peuple & le Sénat au sujet des charges publiques durèrent fort longtemps, & furent poussées avec une force & une vivacité qui sembloit ne pouvoir se terminer que par la ruine de l'un des deux partis. Les Tribuns du Peuple, fort violens pour l'ordinaire, & fort emportés, ne cessèrent d'animer la multitude par des discours pleins de fiel & d'amertume contre les Consuls & le Sénat. Au sujet des mariages avec les Patriciens qu'on avoit interdits à

^a Senatu, cum in sum- | tura tendente. Liv. lib. 8.
mis imperiis id non ob- | n. 15.
tinuisset, minus in præ-

ceux du Peuple : ^a » Sentez-vous , leur
disoient-ils , » dans quel mépris vous
» vivez ? Ils vous ôteroient , s'ils le
» pouvoient , une partie de cette lu-
» mière qui vous éclaire. Ils souffrent
» avec peine que vous respiriez avec
» eux un même air , que vous parliez
» un même langage , & que vous aiez
» la figure d'homme aussi-bien qu'eux.
» Y a-t-il donc rien de plus outrageux
» & de plus infamant , que de déclara-
» rer une partie de la ville indigne de
» s'allier avec les Patriciens , comme
» étant souillée & impure ? Et quant
» aux dignités , la République a-t-elle
» lieu d'être mécontente du service
» des Plébeïens dans toutes les char-
» ges qui leur ont été confiées ? Il ne
» leur reste donc plus que le Consu-
» lat. C'est en ce point désormais

^a *Ecquid sentitis in
quanto contentu viva-
tis? Lucis vobis hujus par-
tem , si liceat , adimant.
Quòd spiratis , quòd vo-
cem mittitis , quòd for-
mas hominum habetis ,
indignantur . An esse ul-
la major aut insignior
contumelia potest , quàm
partem civitatis , velut
contaminatam , indi-
gnam connubio haberi ?*
Liv. lib. 4. n. 3. & 4.

*Nullius eorum (qui ex
plebe creati sint tribuni
militum) populum Ro-
manum pœnituisse. Con-
sulatum superesse ple-
beïis. Eam esse arcem li-
bertatis , id columen. Si cò
perventum sit , tum po-
pulum Romanum verè
exactos ex urbe reges , &
stabilem libertatem suam
existimaturum. Lib. 6.
n. 37.*

» qu'ils doivent faire consister leur
 » salut & leur liberté, & ce n'est que
 » du jour qu'ils y seront parvenus,
 » qu'ils peuvent compter être deve-
 » nus libres, & avoir secoué le joug
 » de la servitude & de la tyrannie.

Du côté du Sénat il n'y avoit pas
 quelquefois moins de violence &
 d'emportement. Tout^a ce qu'on ac-
 cordoit au peuple pour affermir sa
 liberté, ils croioient que c'étoit au-
 tant de perdu pour eux : & ^b quoiqu'ils
 reconnussent que leur Jeunesse étoit
 souvent trop vive & trop échauffée,
 cependant, s'il falloit que de part ou
 d'autre on sortît des bornes, ils ai-
 moient mieux voir l'audace poussée
 trop loin du côté de leurs partisans,
 que de celui de leurs adversaires ;
 tant, dit Tite-Live, il est difficile
 dans ces sortes de disputes, où l'on
 croit ne vouloir qu'établir une par-

^a Quicquid libertati libertatis, dum æquari
 plebis caveretur, id Pa- velle simulando ita se
 tres decedere suis opibus quisque extollit, ut de-
 credebant. *Liv. lib. 3. n.* primat alium, in difficili
 55. est ; cavendoque ne me-
^b Seniores Patrum, ut tuant homines, metuen-
 nimis feroces suos crede- dos ultro se efficiunt : &
 re juvenes esse, ita malle, injuriam à nobis repul-
 si modus excedendus es- sam, tanquam aut facere
 set, suis quàm adversa- aut pati necesse sit, in-
 riis superesse animos. jungimus aliis, *Liv. lib.*
 Adeo moderatio tuenda 3. n. 65.

faite égalité entre les deux partis, de tenir la balance dans un équilibre si juste qu'elle ne panche ni de côté ni d'autre ; chacun travaillant insensiblement à s'élever pour abaisser son adversaire, & à se rendre formidable pour n'être point soi-même en état de le craindre, comme s'il n'y avoit point de milieu entre faire & souffrir l'injure.

Cependant, il faut l'avouer à la gloire du Peuple Romain, ^a cette disposition prochaine ce semble à en venir aux dernières extrémités, & à éclater par de sanglantes séditions, qui est la source & la cause ordinaire de la ruine des grands Empires, fut longtemps arrêtée & comme suspendue, partie par la sagesse des Sénateurs, partie par la patience du Peuple ; & pendant plus de six cents ans, comme on l'a déjà remarqué, jamais ces disputes domestiques ne dégénérent en guerres civiles.

Il se trouvoit toujours dans le Sé-

^a *Æternas esse opes Romanas, nisi inter semet ipsos seditionibus friviant. Id unum venenum, eam labem civitatibus oppulentiis repertam, ut magna imperia mortalia essent. Diu sustentatum id malum, partim patrum consiliis, partim patientia plebis. Liv. lib. 2. n. 44.*

nat de ces hommes graves & sages, amateurs zélés du bien public, qui^a évitant également les deux excès contraires, ou de trahir les intérêts du Sénat pour se rendre agréables au Peuple, ou d'aigrir & d'irriter le Peuple en se déclarant trop vivement pour le Sénat, savoient ramener doucement les esprits à la paix & à l'union, & par de prudentes condescendances prévenir les suites funestes qu'une résistance trop ferme auroit infailliblement attirées. ^b Ils représentoient à leurs Consuls trop échauffés & trop violens, tel qu'étoit un Appius, qu'ils ne devoient pas prétendre porter la majesté Consulaire au delà des justes bornes que demandoit le bien commun de la paix & de la concorde : que pendant que les Tribuns & les Consuls tiroient tout

^a Alios consules, aut per prodicionem dignitatis Patrum plebi adulatoros, aut acerbè tuendo jura ordinis, asperiores domando multitudinem fecisse. T. Quintium orationem memorem majestatis Patrum concordiaque ordinum habuisse. *Liv. lib. 3. n. 69.*

^b Ab Appio petitur ut tantam consularem ma-

jestatem esse vellent, quantam in concordia civitate esse posset. Dum tribuni consulesque ad se quisque omnia trahant, nihil relictum esse virium in medio : distractam laceratamque rempublicam magis quorum in manu sit, quam ut incolumis sit, queri. *Liv. lib. 2. n. 57.*

chacun de leur côté, la République ainsi divisée & déchirée demeureroit sans force, les deux partis songeant moins à la conserver qu'à s'en rendre maîtres. Ils ^areprésentent aussi aux Tribuns, qu'il ne seroit ni glorieux ni utile pour eux de vouloir établir & accroître leur autorité sur la ruine de celle du Sénat, qui étoit le Conseil public : & que l'unique moyen d'affermir la liberté dans Rome, & de maintenir l'égalité entre les citoyens, étoit de conserver à chaque corps & à chaque ordre ses droits, ses privilèges, & sa majesté.

Le Peuple de son côté montrait quelquefois une modération étonnante, & se piquoit d'une générosité dont on auroit de la peine à croire qu'une multitude fût susceptible : témoin ce qui arriva dans une assemblée où les esprits avoient paru plus échauffés que jamais. Le Peuple paroissoit déterminé à ne point prendre les armes pour repousser les ennemis qui étoient en campagne, si l'on re-

^a Ne ita omnia tribuni
potestatis suæ implerent,
ut nullum publicum con-
siliū sinerent esse. Ita
semper liberam civita-

tem fore, ita æquatas le-
ges, si sua quisque jura
ordo, suam majestatem
teneat. Liv. lib. 3. n. 63.

fusait

fusoit de l'admettre dans les charges publiques. Le Sénat voiant qu'il faisoit céder ou au Peuple, ou aux ennemis, après s'être inutilement relâché sur ce qui regardoit les mariages, crut le devoir faire aussi sur les honneurs; & aiant proposé de nommer des Tribuns militaires au lieu de Consuls, il consentit que les Plébeïens fussent admis à cette charge. ^a L'événement montra qu'après la chaleur & le feu des disputes, lorsque les esprits tranquilles & rassés sont en état de juger sainement des choses, le Peuple étoit tout autre que dans les disputes mêmes. Content de la condescendance qu'avoit eu pour lui le Sénat, il ne nomma pour Tribuns militaires que des Patriciens, par une modération, dit Tite-Live, une équité, & une grandeur d'ame, qui se trouve rarement même dans des particuliers. *Hanc modestiam, æquitatemque, & altitudinem animi, ubi nunc in uno inveneris, quæ tunc populi universi fuit?*

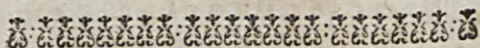
^a Eventus eorum comitiorum docuit, alios certamina incorrupto iudicio esse. Liv. lib. 4.
 animos in contentione
 libertatis dignitatique, n. 6.

Fin du Troisième Tome.

Tome III.

Bb





T A B L E.

LIVRE CINQUIÈME.

D E L' H I S T O I R E.

AVANT PROPOS. page I

PREMIERE PARTIE.

S UR le goût de la solide gloire, & de la véritable grandeur.	13
§. I. Richesses. Pauvreté.	19
§. II. Bâtimens.	34
§. III. Ameublemens. Habillemens.	
Equipages.	43
§. IV. Du luxe de la table.	56
§. V. Dignités. Honneurs.	77
§. VI. Victoires, Noblesse d'extraction,	
Talens de l'esprit, Réputation.	82
Victoires.	83
Noblesse de l'extraction.	90
Talens de l'esprit.	99
Réputation.	105
1. Souffrir avec peine la louange, & parler de soi-même avec modestie.	111
2. Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.	113
3. Sacrifier sa réputation à l'utilité publique.	117

T A B L E.

- S. VII. *En quoi consiste la solide gloire
& la véritable grandeur.* 120

SECONDE PARTIE.

De l'Histoire Sainte. 145

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire Sainte. Ibid.

ARTICLE I. *Caractères propres & particuliers à l'Histoire Sainte.* 146

ART. II. *Observations utiles pour l'étude de l'Histoire Sainte.* 166

CHAPITRE SECOND.

Application des principes à quelques exemples. 193

ARTICLE I. *Histoire de Joseph. ibid.*

1. *Joseph vendu par ses freres ; conduit en Egypte chez Putiphar : mis en prison.* ibid.

Réflexions. 197

2. *Elévation de Joseph. Premier voyage de ses freres en Egypte.* 205

Réflexions. 208

3. *Second voyage des enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses freres.* 214

Réflexions. 220

Rapports entre Joseph & Jesus-Christ. 224

T A B L E.

ART. II. Délivrance miraculeuse de Jérusalem sous Ezéchias.	228
Réflexions. 1. Sennachérib instrument de la colére de Dieu.	235
2. Les Grands ont recours aux rois d'Ethiopie & d'Egypte.	237
3. Discours impies, & lettre blasphématoire de Sennachérib.	238
4. Défaite du roi d'Ethiopie.	239
5. Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur.	240
6. Raïsons de la patience de Dieu à souffrir Sennachérib, & de sa lenteur à délivrer Jérusalem.	243
7. Constance en Dieu, caractère dominant d'Ezéchias.	246
8. Jérusalem délivrée, figure de l'Eglise.	247
ART. III. Prophéties.	249
Prophétie de Daniel au sujet de la Statue composée de différens métaux.	251
Réflexions sur les Prophéties.	259

TROISIEME PARTIE.

De l'Histoire Profane. 263

CHAPITRE PREMIER.

R EGLES & principes pour l'étude de l'Histoire Profane.	ibid.
§. I. Ordre & clarté nécessaire pour bien étudier l'Histoire.	264

T A B L E.

- §. II. Observer ce qui regarde les loix, les usages, les coutumes des peuples. 268
 §. III. Chercher sur-tout la vérité. 269
 §. IV. S'appliquer à découvrir les causes des événemens. 274
 §. V. Etudier le caractère des peuples & des grands hommes dont parle l'Histoire. 283
 §. VI. Observer dans l'Histoire ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie. 291
 §. VII. Remarquer avec soin tout ce qui a raport à la Religion. 295

CHAPITRE SECOND.

Application des règles précédentes à quelques faits d'Histoire particuliers. 297

ARTICLE I. De l'Histoire des Perses & des Grecs. 298

Premier morceau tiré de l'Histoire des Perses.

CYRUS.	ibid.
1. Education de Cyrus.	ibid.
Réflexions.	307
2. Premières campagnes & conquêtes de Cyrus.	309
Réflexions.	325
3. Continuation de la guerre. Prise de Babylone. Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus.	328
Réflexions.	340

T A B L E.

Second morceau tiré de l'Histoire Grecque.

De la grandeur & de l'Empire d'Athènes. 353

Réflexions. 388

1. *Caractères de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon, & de Périclès.* 389

2. *De l'Ostracisme.* 407

3. *Emulation pour les arts & pour les sciences.* 414

Troisième morceau tiré de l'Histoire Grecque.

Du Gouvernement de Lacédémone. 421

1. *Etablissement. Sénat.* 423

2. *Etablissement. Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.* 424

3. *Etablissement. Repas publics.* 427

4. *Autres Ordonnances.* 430

Réflexions sur le Gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue.

441

1. *Choses louables dans les loix de Lycurgue.* *ibid.*

Observations critiques sur un passage d'Hérodote. 459

2. *Choses blamables dans les loix de Lycurgue.* 464

Sur le vol permis chez les Lacédémoniens. 471

T A B L E.

Quatrième morceau tiré de l'Histoire Grecque.

1. *Beaux jours de Thèbes.* 480

2. *Délivrance de Syracuse.* 491

1. D I O N. ibid.

Première Réflexion. *Conversation des gens de lettres & de probité infiniment utile aux Princes.* 492

Seconde Réflexion. *Flateurs, peste funeste des Cours, & ruine des Princes.* 496

Troisième Réflexion. *Grandes qualités de Dion, mêlées de quelques légers défauts.* 499

2. T I M O L E O N. 508

R T. II. *De l'Histoire Romaine.* 517

A Premier morceau de l'Histoire Romaine.

Fondation de l'Empire Romain par Romulus & Numa. 528

I. *Caractère des Romains. La valeur.* 522

II. *Caractère des Romains. Mesures sages pour étendre l'Empire.* 524

III. *Caractère des Romains. Sagesse des délibérations dans le Sénat.* 532

IV. *Caractère. Union étroite de toutes les parties de l'Etat.* 534

V. *Caractère. Amour de la simplicité.*

T A B L E.

de la frugalité , de la pauvreté , du travail , de l'agriculture. 537

VI. Caractère. Sagesse des loix. 550

VII. Caractère. La Religion. 551

Second morceau de l'Histoire
Romaine.

Expulsion des Rois & établissement de la liberté. 555

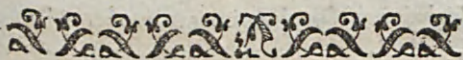
I. Caractère. Haine de la roiauté. 556

II. Caractère. Amour excessif de la liberté , & application à en étendre les droits. 562

III. Caractère. Modération réciproque du Sénat & du peuple dans leurs disputes. 572

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de QUILLAU.



APPROBATION.

J'AI lû & examiné , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , ce troisiéme volume , *De la manière d'étudier & d'enseigner les Belles Lettres, &c.* Comme il roule entièrement sur l'Histoire, outre qu'il aura plus d'agrémens pour toute sorte de personnes , on y trouvera encore de plus grands avantages que dans les deux premiers pour le dessein que l'Auteur s'est proposé , qui est de former l'esprit & le cœur des jeunes gens. Donné à Paris ce premier jour d'Août 1727.

COUTURE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU , Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre cher & bien amé le sieur CHARLES ROLLIN , Nous ayant fait remontrer qu'il

souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *L'Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Mèdes & des Perses, des Macédoniens & des Grecs*, par ledit Charles Rollin, *La manière d'Enseigner & d'Etudier les Belles Lettres*, par le même, *M. F. Quintiliani Oratoria Institutionis Libri 12.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes : **A CES CAUSES**, voulant traiter favorablement ledit sieur Exposant, & reconnoitre son zèle, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de seize années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou

autrement, sans la permission expresse & par
écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui au-
ront droit de lui, à peine de confiscation des
Exemplaires contrefaits, de trois mille livres
d'amende contre chacun des Contrevenans,
dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu
de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, &
de tous dépens, dommages, & intérêts. A la
charge que ces Présentes seront enregistrées
tout au long sur le Registre de la Commu-
nauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,
dans trois mois de la date d'icelles; que l'im-
pression de ces Livres sera faite dans notre
Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant
se conformera en tout aux Reglemens de la
Librairie, & notamment à celui du 10 Avril
1725, & qu'avant que de les exposer en
vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront
servi de copie à l'impression desdits Livres, se-
ront remis dans le même état où les approba-
tions y auront été données ès mains de notre
très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux
de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera
ensuite remis deux Exemplaires de chacun
dans notre Bibliothèque publique, un dans
celle de notre Château du Louvre, & un dans
celle de notre très-cher & féal Chevalier
Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVE-
LIN; le tout à peine de nullité des Présentes.
Du contenu desquelles Nous vous mandons
& enjoignons de faire jouir l'Exposant; ou
ses ayans cause, pleinement & paisible-
ment, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchement. Voulons que la
copie desdites Présentes qui sera imprimée
tout au long au commencement ou à la fin

desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles, le vingt-sixième jour de Septembre, l'an de grace mil sept cens trente-cinq, & de notre Regne le vingt & unième. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

J'ai cédé mon droit au présent privilège à Madame-ESTIENNE, pour en jouir pleinement & sans restriction. A Paris ce 29 Octobre 1735.

C. ROLLIN.

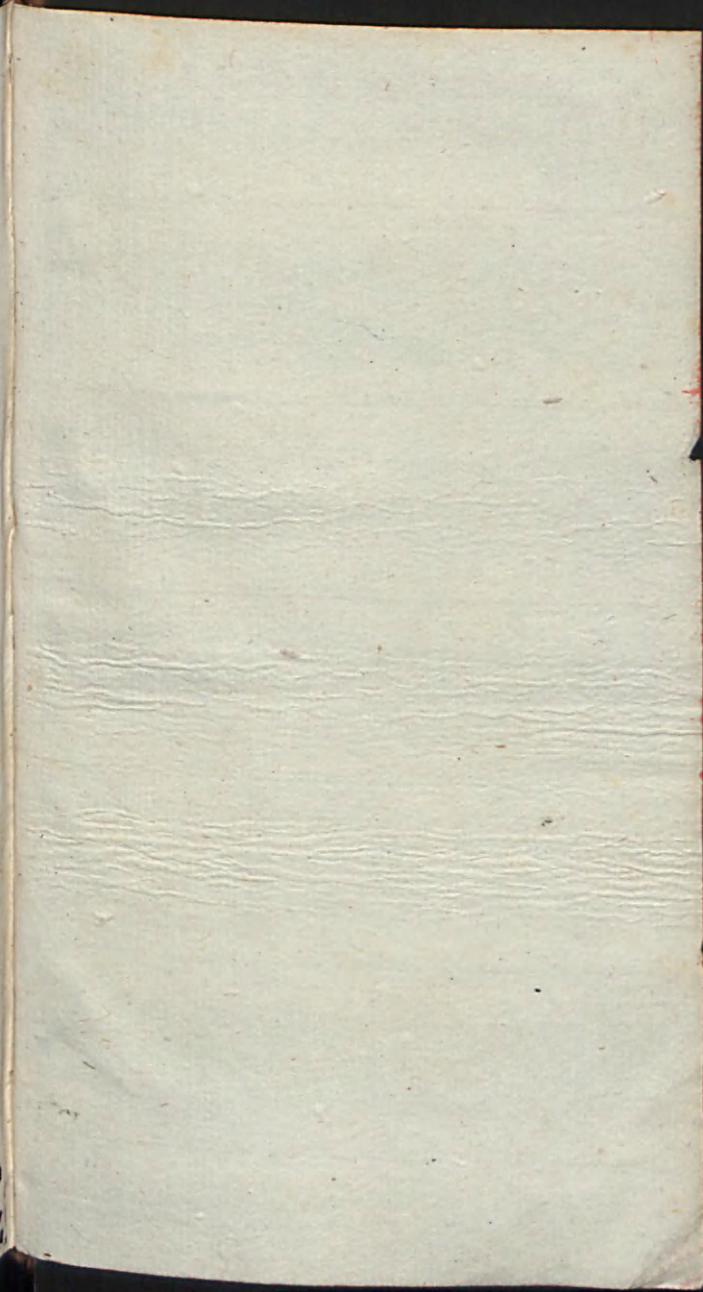
Registré ensemble la Cession sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N°. 203. Fol. 189. conformément au Règlement de 1723. Qui fait défense, Article quatre, à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, & autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Règlement. A Paris le 12 Novembre 1735.

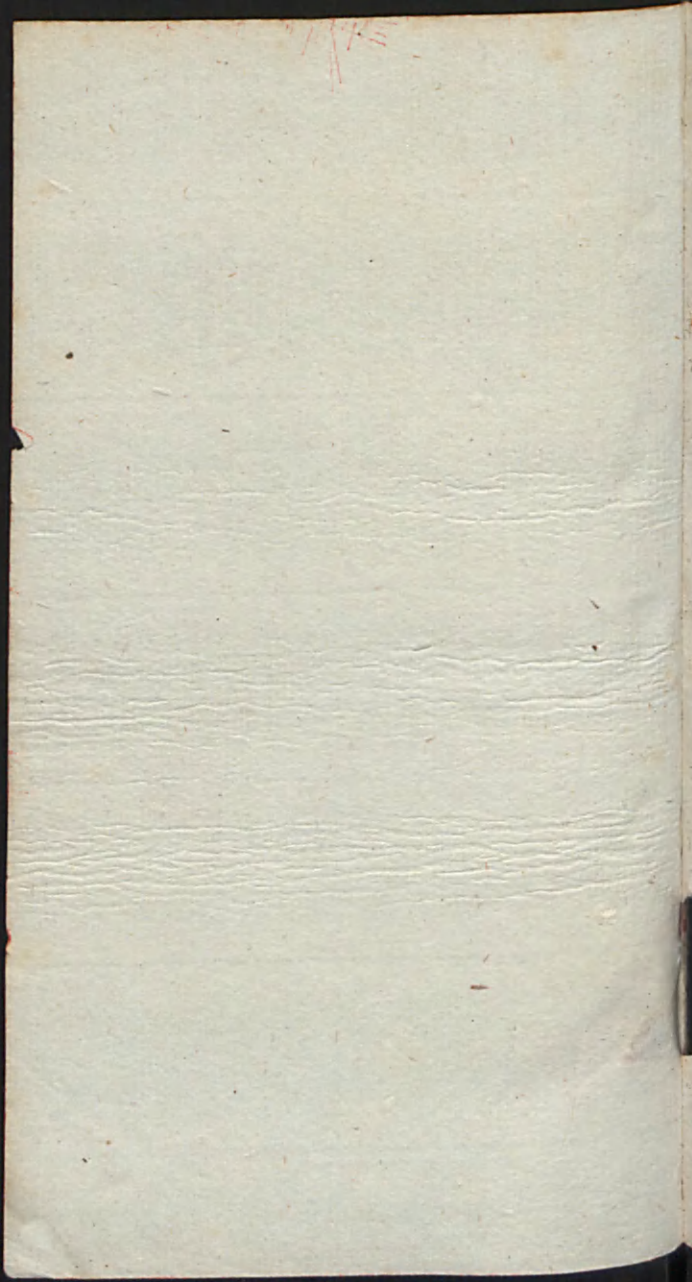
G. MARTIN, syndic.

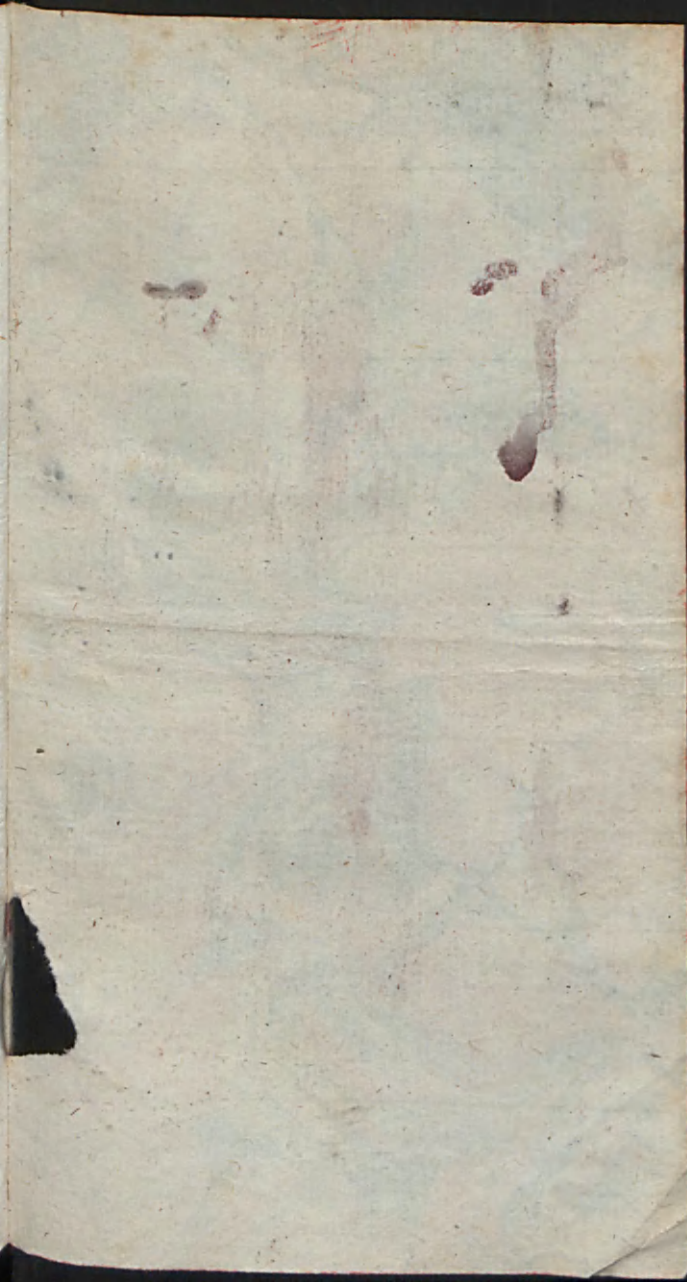
3112-KZ KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

3102

KZ













St. O. 41